



A mains nues

Paola Barbato

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PAOLA BARBATO

À MAINS NUES

DENOËL
Sœurs Froides



PAOLA BARBATO

À MAINS NUES

DENOËL
Sueurs Froïdes

PAOLA BARBATO

À mains nues

roman

Traduit de l'italien par Anaïs Bokobza

DENOËL
Sueurs Froïdes

Bubo et maman

Il ne remarqua pas l'homme. Il était happé par la fumée, la musique, le froid, le bonheur insensé de ses seize ans. Et ses amis, indistincts, fondus les uns dans les autres. Cela n'avait pas d'importance, c'étaient toujours eux : Lello, Mozzi, Paolo et Marce, qui l'avait entraîné à cette rave pour son anniversaire.

— Allez, Dado, on va bien en trouver une qui sera prête à le faire !

Des jeunes gens bien sous tous rapports dans un lieu que leurs mères auraient eu du mal à imaginer, d'ailleurs pour eux aussi tout était un peu irréel. Un endroit pour voyous, pour petits délinquants, pour communistes. On lui avait tamponné la main en échange de quelques euros sans s'inquiéter de son âge, de toute façon Davide faisait plus que ses seize ans. Il avait toujours sa voix d'enfant, agaçante et incertaine, et pas encore de barbe. Mais il était grand, comme son père, et les entraînements de basket lui avaient élargi les épaules. Son esprit était resté celui de ses treize ans, méfiant envers le sexe féminin, passionné par *Dragonball* et par les techniques pour devenir Super Saiyan.

La rave avait été organisée par la tribu Fabbrika, on pouvait s'y défoncer à l'alcool, aux joints, aux pastilles diverses et à la musique. Si tout se passait bien, on pouvait y perdre sa virginité. Même sous la torture, les cinq jeunes gens n'auraient jamais reconnu les stratégies qu'ils avaient mises en œuvre pour y participer. Ils avaient fait mine de s'y traîner l'un l'autre, Davide y traînait Lello qui y traînait Paolo qui y traînait Mozzi qui y traînait Marce qui y traînait Davide.

Ils franchirent le portail de l'ancienne usine en criant comme s'ils avaient assiégé Fort Alamo. C'est à ce moment-là que l'homme le vit.

Marce avait dégoté dix grammes de haschich et Lello avait apporté le papier à rouler. Ils avaient tous déjà fumé de l'herbe au moins une fois et tous, à différents degrés, avaient été malades. Ce soir-là, l'idée était de se rouler un vrai joint et de boire suffisamment de bière. Ensuite, adviennne que pourra.

Ils s'assirent dans l'herbe et Lello prépara le mélange en suivant les instructions de Marce qui tenait le briquet. Davide, blond, quelques taches de

rousseur, yeux clairs en amande, dents blanches et solides, buvait de la bière et se sentait heureux. C'était le plus beau du groupe, il avait l'âge pour les parties sauvages de jambes en l'air, pourtant — même s'il ne l'aurait jamais avoué à ses amis — il draguait les filles dans l'espoir qu'elles lui disent non. Et constatait avec stupeur que certaines d'entre elles étaient déjà de vraies petites salopes.

Marce lui passa le joint et Davide inspira très lentement pour ne pas tousser. Il pensait au match de foot qu'il disputerait deux jours plus tard sur le terrain de la paroisse. Ils allaient les écraser, cette fois, ceux de l'école hôtelière.

Le deuxième joint de sa vie lui fit un effet très bizarre et très agréable. Il était gai comme un pinson, euphorique, hilare. Il n'avait jamais trouvé Mozzi aussi sympathique, Lello était à nouveau son meilleur ami bien que depuis des années il soit comme cul et chemise avec Marce, et soudain Paolo lui semblait le plus canon de tous.

— Je pourrais sortir avec toi, Paolo. Tu es tellement canon que je pourrais sortir avec toi ! plaisantait-il.

— Va dans les buissons, tu trouveras bien un mec prêt à te la prêter !

Ils riaient ! Ils avaient descendu trois litres de bière et Paolo essayait d'ouvrir une quatrième bouteille, sans succès. Davide se leva.

— Tu pars à la recherche d'émotions fortes ?

Marce rit de bon cœur à sa propre blague.

— Je vais pisser, bande de couillons !

Il éclata de rire, puis avança d'un pas assuré vers la zone boisée qui bordait l'ancienne usine. Le mur d'enceinte était en grande partie éboulé et on pouvait l'escalader.

— Mais tu reviens ? lui demanda Lello.

— Non, je ne reviendrai jamais !

Il avait toujours été pudique, il n'arrivait pas à uriner si quelqu'un le regardait. Il s'éloigna donc de quelques mètres, s'enfonça entre les arbres. C'était le 4 juillet depuis un quart d'heure, il faisait nuit noire mais Davide n'était pas effrayé. Il regarda bien autour de lui avant de baisser sa braguette. Cela prit un certain temps, mais il n'était pas pressé. Quand le jet coula enfin, il se dit que vider sa vessie était la plus belle chose au monde, mieux que le sexe ! Il remonta sa braguette, se retourna et vit l'homme. Il n'eut pas peur, l'homme ne faisait pas peur. Entre deux âges, il portait une chemise foncée au premier bouton ouvert, sans cravate. Ses cheveux étaient grisonnants, son visage solide, il avait l'air sérieux. Ses yeux dégageaient une douceur particulière, des yeux de prêtre. Il regarda Davide un instant puis porta sa cigarette à ses lèvres. Il l'alluma. Rien

d'autre. Quelqu'un attrapa Davide par-derrière, lui appliqua un linge sur le nez et la bouche. Odeur douceâtre et pénétrante. Puissante, plus que le haschich. Puis l'obscurité.

Il eut un mal fou à ouvrir les yeux. Le bruit du moteur était amorti par son mal de tête. Le coffre puait, un mélange d'odeurs. Il sentait dans sa bouche un goût acide mêlé à la saveur métallique du sang. Il s'était vomi dessus et mordu la langue en claquant des dents. Son pantalon était trempé et gonflé. Il n'avait jamais pué ainsi et il n'avait jamais été aussi conscient que la peur était une question physique, exclusivement physique. La terreur prend toute liberté sur l'organisme, elle peut même tuer, quand elle est assez forte.

Davide essaya de réfléchir, de donner un sens à la situation, mais il n'y arrivait pas, il saisissait uniquement les nuances de sa propre terreur. Il claquait des dents et avait des crampes aux jambes et aux bras, qui étaient attachés avec du gros ruban adhésif. Il allait mourir, il en était certain. Qui étaient-ils, que voulaient-ils, où l'emmenaient-ils : toutes les questions qu'il se posait le menaient à cette conclusion.

Dans le coffre de cette voiture, Davide prit congé de la vie qu'il avait connue jusque-là. S'il rentrait chez lui, rien ne serait plus pareil. Étrangement, il pensa à Manzoni, aux *Fiancés*. Lucia. La prof Blasetti le forçait à apprendre ce passage par cœur :

« *Adieu, montagnes...* »

Comment était-ce ?

« *Adieu, montagnes qui naissez des eaux et touchez au ciel. Cimes inégales...* »

Mme Blasetti, ses lunettes en écaille que même sa grand-mère n'oserait pas porter.

« *Adieu, montagnes...* »

La prof Blasetti, qui les faisait mettre au garde-à-vous comme des militaires quand elle les interrogeait, et toute la classe riait parce que lui se grattait les fesses en cachette.

« *... qui naissez des eaux...* »

La 4^e B en voyage scolaire à Turin, l'an prochain on ira enfin à l'étranger, le premier joint d'herbe fumé avec les copains dans la chambre d'hôtel, les bons garçons ne finissent pas mal, tu parles...

« *... et touchez au ciel.* »

Sans casque sur la Vespa 50 special de son oncle le terrain de foot dans les douches le concours de qui a la plus longue le cul le moins laid si quelqu'un parle de ma sœur il va voir...

« Cimes inégales... »

La première cuite chez Ale se disputer les toilettes à qui vomira le premier la salle de sport d'Ambrosini le pub Cash les Mötley Crüe devant tout le monde, Alanis Morissette en cachette, Buffy à en rêver la nuit...

« ... si connues à celui qui naquit parmi vous... »

Pendant le déjeuner pas de coups de fil jusqu'aux Simpson la chaise de bureau de papa chez mamie avec les bandes dessinées dans les livres et Marce et salut Sabrina fais attention papa où es-tu maman...

Maman.

« ... et gravées aussi avant dans son esprit... »

Comment c'était, après ?

« Adieu, montagnes qui naissez des eaux... »

Comment ?

« Adieu, montagnes. »

Salut.

La porte s'ouvrit, laissant entrer l'air frais du soir, deux bras le soulevèrent pour l'aider à sortir, une lame lui libéra les pieds et les mains du ruban adhésif. Il regarda dans toutes les directions comme un lapin apeuré : ils se trouvaient au beau milieu de nulle part, terre battue, un camion, broussailles et ferraille. Des voix inconnues lui donnaient des indications sur un ton gentil : « Viens, redresse-toi. »

« Attention à tes pieds, marche droit. »

« Entre là-dedans. »

Une petite baraque en tôle. Peu éclairée, vide, à l'exception d'un homme qui fumait, de dos. Ses jambes ankylosées l'empêchaient de se tenir debout, ses pieds fourmillaient et il ne sentait plus ses mains. Les hommes qui le soutenaient le tenaient fermement, mais avec délicatesse, comme s'ils avaient peur de l'abîmer. Ces attentions le terrorisaient. L'homme qui fumait se retourna. C'était lui qu'il avait vu dans le bois.

— Tout va bien ? demanda-t-il d'une voix un peu traînante.

Le jeune homme leva à peine les yeux. Il entrouvrit les lèvres pour répondre et s'aperçut qu'elles étaient sèches. Il avait perdu trop de fluides, il se déshydratait. S'il avait souri, elles se seraient fendues. Heureusement, il n'avait pas envie de sourire.

— Alors ? répéta l'homme avec patience.

Il avait entre cinquante et soixante ans, il était mat de peau, ce n'était pas un colosse mais il était robuste et doté d'une certaine grâce. Ses yeux étaient

tombants, doux, avec de longs cils. L'instinct de conservation et le réveil de l'animal étaient tout ce à quoi Davide pouvait s'agripper à l'intérieur de lui-même. Il se sentait tel un chien devant les phares d'une voiture. Soit il restait pétrifié, soit il cherchait désespérément à s'enfuir.

— J'ai soif, murmura-t-il.

L'homme se pencha pour prendre quelque chose, puis il s'approcha de lui et lui dit :

— Ouvre la bouche.

Il lui versa doucement de l'eau entre les lèvres. Davide but, étranglé par les questions qui appelaient une réponse, mais auxquelles il ne voulait pas répondre.

Oui. Non.

L'homme le sortit de son embarras avec une remarque totalement hors de propos :

— Les parents ne font jamais assez attention à leurs enfants.

Davide l'interpréta à sa façon.

— Si vous voulez, j'appelle immédiatement mon père ! Je l'appelle avant qu'il prévienne la police, avant qu'ils séquestrent nos biens.

— Mais non, pourquoi ? répondit l'homme, quasi indigné. Vos « biens », comme tu les appelles, ne nous intéressent pas.

Davide était perdu.

— Alors que voulez-vous ?

La question était sortie de sa bouche en même temps qu'une goutte de sang. Ses lèvres s'étaient fendues. L'homme l'observa comme s'il le voyait pour la première fois.

— Rien, rien du tout. Allez, emmenez-le dans le camion.

Les deux hommes le poussèrent hors de la cabane, mais sans brutalité. Davide se laissa aller comme un poids mort, il n'opposa aucune résistance, ils le soutinrent par les aisselles comme un Christ déposé. Ils ne protestèrent pas, lui-même ne prononça pas un mot. L'homme qui commandait resta sur le seuil de la cabane, il l'observa tandis qu'on l'emmenait dans le camion. Sans changer d'expression, il scruta l'horizon. Il restait un peu de lumière, bientôt la nuit allait tomber, enfin. L'obscurité arrivait toujours trop tard.

Ils le hissèrent dans le camion sans l'attacher ni lui bander les yeux. Il avait vu leurs visages et ceci ne pouvait signifier qu'une chose : il allait mourir.

La porte arrière fut poussée puis fermée par une barre. Davide se recroquevilla, le métal se mit à vibrer sous lui. Un autre voyage, le dernier voyage, définitif. En plus du ronronnement du moteur, il perçut un son. Très léger,

imperceptible. S'il n'avait pas été aussi terrorisé, il ne l'aurait jamais entendu. Mais il parvenait à ses oreilles. Disparaissait. Puis revenait. Disparaissait à nouveau. Et revenait. Un souffle. Une respiration. Il n'était pas seul.

1. *Les Fiancés*, traduit de l'italien par Antoine Rey-Dusseuil, première édition Charpentier, 1840.
Toutes les notes sont de la traductrice.

UN

Obscurité. Davide n'avait aucune idée de la taille du camion, dans le noir tout lui semblait immense. Il se recroquevilla sur lui-même, recula vers la paroi. La conscience de ne pas être seul était à la fois rassurante et terrifiante, parfois il espérait que son esprit lui jouât des tours. Mais non. Relégué au fond, le plus loin possible, la respiration revenait, encore et encore.

Le camion roulait lentement, il faisait chaud, son t-shirt était trempé de sueur, pourtant il claquait des dents. Sans cela il aurait peut-être pu parler, demander de l'aide. Mais c'était impossible. Il entendait trop de bruits, il voyait trop d'ombres, noir sur noir. Il restait droit, immobile, tendu, il écoutait l'obscurité, les ongles plantés dans ses paumes. Jusqu'à ce que quelque chose bougeât, et cette fois le bruit fut net. L'autre personne s'était aperçue de sa présence et à la respiration s'ajoutait maintenant un frottement, peut-être des pieds traînés. Elle s'approchait. Davide écarquilla les yeux dans cette direction, inutilement, agrippé à sa panique. Une partie de lui préférait continuer d'avoir peur, s'attendre à une bonne surprise dans l'obscurité aurait été une erreur. L'obscurité est l'obscurité, apprend-on dès l'enfance. Aussi, il attendit, tuant tout

espoir dans l'œuf, contrôlant sa respiration pour qu'elle le trahisse le moins possible.

La main le toucha.

Davide sursauta, s'écrasa encore plus contre la paroi de métal. Les doigts étaient froids et humides, ils passèrent sur une de ses paupières, lui effleurèrent le nez. Un relent de transpiration piquante et acide arriva à ses narines, puis s'évanouit. La personne s'était approchée de lui avec précaution, elle l'avait touché puis s'était rétractée. Il y eut un instant de suspension, puis le cerveau de Davide lui commanda :

AU SOL !

En une fraction de seconde sa tête rentra dans ses épaules et son buste fôça par terre. Il sentit un léger déplacement d'air, puis un grondement. On avait frappé l'endroit où se trouvait son visage quelques secondes auparavant. Le résonnement métallique s'accompagna d'un son inarticulé, un gémissement. Davide poussa sur ses pieds, se jeta en avant pour s'enfuir et heurta le corps. C'était un homme, très costaud, et il avait peur, lui aussi. La peur dégage un effluve facile à identifier.

Davide s'éloigna à quatre pattes jusqu'à l'angle opposé du camion. À part le grondement du moteur, le silence régnait à nouveau. L'autre personne, l'Autre Homme, ne gémissait plus, ne bougeait plus. Davide essayait de faire le moins de bruit possible en respirant. Qui était-il ? Pourquoi voulait-il le frapper ? Il resta recroquevillé sur lui-même. Le moteur grondait, l'air était brûlant.

Une bonne minute passa ainsi. Puis, soudain, un grand bruit. Des pas. Qui couraient vers lui. Et une sorte de cri guttural, primaire, dont le volume augmentait à chaque enjambée. Il ne savait pas comment, mais l'Autre Homme l'avait localisé et fôçait vers lui comme pour l'écraser.

Davide ne put éviter l'impact mais il abandonna son corps à l'instinct, le laissa faire. Il se coucha sur le dos. Les pieds de l'Autre Homme le frappèrent, mais il butait contre la paroi, surpris de trouver si peu de Davide. Il sentit le souffle lui manquer. Il pensa, il espéra, il pria pour que l'autre agisse d'instinct, ne veuille pas vraiment lui faire de mal, pas exprès. Ils étaient tous les deux prisonniers, non ?

Non ?

Un coude l'atteignit au beau milieu des côtes. Ce n'était pas un coup porté au hasard. Avant qu'il puisse se débattre, il sentit une main attraper la ceinture de son pantalon. Le coude frappait toujours. Inutile de contrôler sa respiration, inutile de se taire. La peur s'empara de ce qui restait, la peur prit tout. Davide continua à hurler, un cri pour chaque coup reçu. Puis les pieds qui l'avaient frappé cherchèrent son visage, sans jamais le trouver, rebondirent sur son cou, ses

épaules, son dos. Alors son cerveau se ralluma, rassembla des données. Chaque coup constituait un input.

« Je m'appelle Davide Bergamaschi ! »

Coup de pied dans les côtes.

« Mon père est notaire ! »

Coup de poing sur la nuque.

« Nous avons beaucoup d'argent ! »

Genou contre le dos.

« Je peux vous payer ! Je peux vous payer ! »

Il le vouvoyait, esclave de sa bonne éducation, mais l'Autre Homme ne l'écoutait pas. Les coups se succédaient, parfois forts, parfois non. Il frappait là où il pouvait, dans le ventre, au thorax, sur les jambes, dérangé par les mouvements du camion. Davide ne comprenait pas pourquoi il s'acharnait ainsi sur lui, il ne savait même pas qui il était, il ne lui avait rien fait.

Je ne suis qu'un jeune garçon !

À l'intérieur de lui la logique se brisa, se fendit, vola en éclats. Soudain il comprit : ce n'était pas important. Qui, quoi ou pourquoi, rien n'avait d'importance ! L'Autre Homme le massacrait. À quoi serviraient des réponses ? Les réponses ne sont pas une cuirasse, elles ne protègent pas des coups.

Goût du sang dans la bouche : l'autre avait enfin trouvé son visage. Davide se scinda en deux. Son esprit s'abandonna, décida de laisser faire, de se rendre. Mais son corps ne suivait pas. Ses jambes pliées rencontrèrent ses coudes, ses mains enroulées pour protéger sa nuque. À chaque coup, Davide se sentait plus faible, moins présent, à la dérive. L'idée de succomber était acceptable, et même rassurante. L'autre ne le frapperait pas éternellement.

Pourquoi pas ?

Parce que, tôt ou tard, il perdrait connaissance, et alors l'Autre Homme...

Quoi ?

Le doute s'insinua dans son esprit, le réveilla, lui rendit sa lucidité. Alors qu'il encaissait coup sur coup, jusqu'à ne plus sentir la douleur, son cerveau se remit à fonctionner. Et s'il n'arrêtait pas ? S'il continuait à le frapper jusqu'à le tuer ? S'il ne se calmait que quand il serait mort ?

Et voilà.

Tandis que les mains l'attrapaient par les cheveux, quelque chose se produisit.

Il va continuer jusqu'à me tuer.

Il en était convaincu, sans savoir pourquoi. Il le savait, c'est tout.

Seize ans, c'est jeune pour rester lucide face à une telle certitude. Une sorte de compteur mental se déclencha, défilant vers le zéro, éteignant ses pensées comme

des enseignes au néon privées de courant. Toute l'énergie qu'il plaçait dans les questionnements, les considérations et les prières se concentra pour alimenter un unique concept. Pas une idée, même pas une décision. La seule enseigne qui restait allumée dans son esprit était :

« Je ne veux pas mourir ! »

Ses mains partirent. Elles saisirent la première chose qu'elles trouvèrent : un morceau de mâchoire, une oreille. L'Autre Homme hésita. Les pouces de Davide coururent vers ses orbites comme s'ils s'étaient entraînés toute sa vie. Il n'aurait jamais pu agir ainsi consciemment. Or il ne restait plus rien de conscient chez Davide. Ses pouces appuyèrent, parfaitement synchronisés. L'Autre Homme ne se contenta pas de crier. Il écarta les mains de Davide et les porta à son visage. Les pouces collants du jeune garçon s'attardèrent sur les joues dans une parodie de caresses et atteignirent le cou. L'Autre Homme s'agitait, fort, le repoussait. Davide ne pensa pas, il agit. Il s'arrêta sur la gorge, sans serrer, cherchant la carotide. L'Autre Homme s'accrocha au hasard aux vêtements de Davide, il lui fallait quelques secondes pour se retrouver et le soumettre pour la dernière fois. Ces quelques secondes suffirent à Davide pour perdre ce qui lui restait de civilité. Il mordit les mains de l'Autre Homme. Quatre de ses sens lui hurlèrent la chaleur, l'odeur métallique, la consistance visqueuse, la pulsation sourde. Mais il ne desserra pas son étai.

Les portes du camion s'ouvrirent. C'était la nuit, il faisait frais. Deux paires de mains le soulevèrent et le portèrent à l'extérieur, où ils le posèrent par terre. De la vraie terre, sableuse. Il en avait dans le nez, sur les lèvres, et il trouva son goût délicieux. N'importe quel goût dans la bouche lui aurait semblé délicieux. Il en inspira un peu, sa gorge se bloqua, il toussa.

— Merde, il est vivant !

— Je n'y crois pas !

Des voix proches, penchées sur lui.

— Et tout ce sang ?

Ses vêtements étaient devenus rigides, son t-shirt était collé à son torse.

— Ce n'est peut-être pas le sien.

Davide reconnut la troisième voix. Il aurait voulu ouvrir les yeux mais ses paupières étaient gonflées, elles pulsaient, comme sa tête.

— Comment ça, pas le sien ?

— Allez vérifier dans le camion.

Il entendit des hommes se déplacer, monter à l'arrière du camion, il sentit leurs voix sourire.

— Il l'a tué.

— Le gamin ?

— Oui, le gamin l'a tué.

Ses yeux et son estomac se retournèrent, mais ils étaient trop vides pour que quelque chose puisse en sortir.

— Comment il a fait ?

— Il lui a fracassé la tête. Il a dû lui sauter dessus. On n'y voit rien, il y a du sang partout.

La troisième voix, celle qu'il lui semblait reconnaître, marqua une longue pause avant de déclarer, plus proche :

— Intéressant.

Ils le saisirent sous les aisselles et par les pieds. Sa tête penchait, il entrevit le camion garé, ses roues couvertes de poussière. Il y avait des traces de pneus partout. Des tas de ferraille, une machine à laver rouillée, la cabane qui approchait. Ils se trouvaient toujours dans l'ancienne carrière, ils n'en avaient pas bougé.

L'obscurité, à nouveau. Mais une obscurité plus étroite, plus fermée, qui sentait le bois humide et fumé. Davide entrouvrit les yeux. Il essaya de bouger les bras, puis les jambes. Ses articulations répondaient mais le reste de son corps n'était que douleur. Il sentait ses pensées gonflées, congestionnées, son esprit n'était que peur. Quelque chose s'était produit, un souvenir échoué quelque part, bloqué, sans nom. Tant mieux, il préférerait ne pas savoir.

Il essaya de s'asseoir. La douleur se propagea dans son dos comme une flamme, atteignit son cou, l'étrangla, le plaquant à nouveau au sol. Il s'évanouit quelques minutes. Quand il entrouvrit à nouveau les yeux, dans le noir quelque chose avait changé. Une petite lumière rouge apparaissait et disparaissait. Il sentit une odeur douceâtre.

Tabac. Cigarette roulée à la main.

Bizarrement, il repensa à l'été précédent, à la plage, quand il avait essayé de se rouler des cigarettes avec son cousin Stefano, pour un résultat désastreux.

— Tu veux boire ?

Davide leva la tête d'un coup, ses oreilles se mirent à bourdonner, son cœur à battre fort, sa respiration se fit difficile. Il posa son front sur son bras, luttant pour ne pas s'évanouir à nouveau. La question avait perdu de son sens sur le chemin et son interlocuteur le savait.

— Je veux savoir si tu as soif, si tu veux un peu d'eau, répéta-t-il avec patience.

Davide souffla par la bouche, ne réussissant à produire qu'un sifflement, mais l'homme comprit. Il sortit de l'obscurité, une bouteille à la main, et s'accroupit pour lui verser doucement de l'eau sur le visage. Le jeune homme tenta d'avaler tout ce qu'il pouvait, en regardant l'homme à travers ses cils mouillés. C'était celui qui lui avait parlé après le voyage dans le coffre, l'homme aux yeux bons qui commandait ses ravisseurs. Il n'avait pas l'énergie nécessaire pour le détester, et puis il avait trop soif.

— Je ne pensais pas que nous nous reparlerions.

L'homme attendait qu'il avale, il tenait la bouteille, il la penchait pour lui verser de l'eau directement dans la bouche, avec l'habileté d'une infirmière.

— Tu as compris, maintenant ?

Il l'observait de près, sa cigarette inerte se consumait entre ses lèvres, de temps à autre il bougeait sa tête pour faire tomber la cendre.

— Pourquoi tu es ici, pourquoi nous t'avons pris, ce qui se passe...

Davide essaya à nouveau de répondre, il bougea la langue pour séparer ses lèvres. Il grogna quelque chose qui voulait être un « Non ».

L'autre acquiesça.

— Non, bien sûr, tu n'as pas compris. C'est mieux ainsi.

Il se releva en soupirant, jeta son mégot par terre et s'arrêta, debout, pour observer la braise qui s'éteignait. Son regard était mélancolique, fatigué. Davide suivait tous ses mouvements avec une angoisse croissante. À l'intérieur de lui, c'était le chaos, tout ce qu'il avait connu, tout ce qui appartenait à « avant », était devenu lointain, confus. Le passé était abstrait, le futur une hypothèse. En revanche, cet homme, cet homme qui l'avait enlevé, cet homme était aujourd'hui, maintenant. Un visage, un corps, une cigarette éteinte. Ce qui restait.

— Je ne pensais pas que nous nous reparlerions, répéta-t-il songeur. En général je ne me trompe pas.

Il haussa les épaules et se dirigea vers la petite porte du fond. La main sur la poignée, il s'arrêta, fouilla dans sa poche et en sortit du tabac et des feuilles à rouler. Il s'affaira en silence puis, soudain, un éclair de lumière, de la fumée. Il se retourna pour le regarder.

— Bon, on verra, murmura-t-il.

La fin d'une pensée que Davide ne connaîtrait jamais.

La nuit passa. L'esprit de Davide, paralysé, refusait d'élaborer le souvenir de ce qui s'était passé dans le camion. Il ne pouvait accepter l'idée d'avoir tué un homme. « Légitime défense », « circonstances atténuantes » et « survie » n'étaient que des mots. « Assassin » était bien plus. « Assassin » constituait le début de

quelque chose, son premier *pour toujours*. Simplement, il ne pouvait pas l'envisager. Donc il avait décidé que ce qui s'était passé dans le camion n'était pas important. Il n'y avait pas de camion, il n'était pas enfermé dans une cabane entre les mains d'inconnus, il était encore chez lui, il dormait dans son lit.

Ainsi en était-il.

Cela dura jusqu'à l'aube, quand les mains qui lui tournèrent délicatement la tête, pour vérifier qu'il était encore vivant, ne furent pas celles de sa mère.

— Il faut que tu manges.

La voix était profonde, le ton gentil mais ferme. Les yeux gonflés, Davide tenta d'identifier son geôlier. Un homme grand, barbu, qui lui entourait les épaules en glissant une main sous son aisselle.

— Tu crois que tu as quelque chose de cassé ?

Il l'assit. Davide avait mal partout, mais il était certain d'être entier. Il secoua à peine la tête.

— Tant mieux. Voici deux sandwiches, un jambon-brie, un autre lard et artichauts. Et puis de l'eau minérale et une banane. Mange tout, je viendrai débarrasser.

Sans préavis la digue céda, impossible à arrêter. Le bruit des chaussures sur du métal, un cri dans les oreilles, le son sourd des coups sur son corps, la peur qui l'envahit puis... les mains et les dents et tout le reste. Le souvenir l'agressa. Davide se mit à trembler.

— Oui, répondit l'homme bien qu'il n'ait pas posé de question. C'est le choc. Respire bien. Non, pas comme ça, respire profondément, sinon tu vas vomir et ça ne servira à rien de manger.

Davide sentit le haut-le-cœur arriver, il tenta d'inspirer mais en vain. L'autre, d'un mouvement rapide, lui inclina la tête sur le côté. Le jeune homme vomit des sucs gastriques.

— Doucement, doucement.

Il trembla plus fort, les haut-le-cœur se transformèrent en hoquets, Davide grimaça. Il ne pleurait pas, il ne criait pas, c'était quelque chose de nouveau, que le jeune homme ne connaissait pas. Mais l'homme si. Il le rallongea délicatement et écarta la nourriture.

— Comme ça, si tu as des convulsions, tu ne renverseras pas le plateau, murmura-t-il.

Puis il se dirigea vers la porte. Davide ne l'entendit pas sortir, peut-être criait-il trop fort, ou peut-être souffrait-il réellement de convulsions.

Tout avait changé.

Pour toujours.

Il avait tué un homme.

Il avait réussi à manger et à tout garder. Le barbu était revenu comme promis pour débarrasser. Il avait approuvé.

— Bravo. Si tu as encore soif, je t'apporte de l'eau. Si tu dois faire tes besoins, il y a un trou dans le coin, là-bas.

Davide chercha le coin des yeux. L'autre lui prit le menton et le tourna dans la bonne direction.

— Le coin là-bas au fond, tu vois ?

Le jeune garçon acquiesça. Puis, conforté par l'absence de brutalité, il demanda :

— S'il vous plaît... S'il vous plaît, dites-moi...

Il fut sereinement ignoré. Il se rendit dans le coin et fit ce qu'il put, il ne voulait pas se salir encore plus. Il aurait fait n'importe quoi pour chasser de son esprit les flashes continuels, obsédants, sans images, traces de quatre sens : sons, odeurs, contacts, saveurs.

Le barbu revint avec une bassine d'eau.

— Je vais t'apporter des vêtements, ceux-là, on va les jeter, dit-il seulement.

Davide se déshabilla lentement, surtout heureux d'enlever son caleçon. Sa mère lui avait enseigné l'hygiène intime quand il était tout petit et, à la différence de ses amis, il n'allait jamais à la selle hors de chez lui de peur de ne pas pouvoir se laver. Il passa un long moment les bras dans l'eau, la tête posée sur le bord de la bassine. Il ne savait pas qu'il citait Shakespeare quand il pensait que ses mains étaient salies à jamais. Il attendit tranquillement dans un coin, nu. Plus rien n'avait d'importance, de toute façon que pouvaient-ils lui faire ? Qu'y avait-il de pire ? Rien. Son geôlier revint avec un simple t-shirt blanc et un pantalon de survêtement. Il fit une grimace en le voyant sans sous-vêtements.

— Je n'y ai pas pensé. Tu peux laver ton caleçon, je vais t'apporter encore de l'eau.

Mais il ne bougea pas. Il s'approcha pour l'observer. Il lui prit les mains, lui fit soulever les bras. Davide se laissa guider sans protester, docile. L'homme tâta son ecchymose sur le flanc droit. Sans dire un mot, il sortit à nouveau. Davide passa les deux heures suivantes en compagnie du bruit obsédant d'un souvenir : le bruit d'os qui se brisent. Il les avait nettement sentis faire crac sous son pied quand l'Autre Homme avait définitivement cessé de crier. Qu'était-ce ? L'orbite, la mandibule, la pommette ?

C'était le visage.

C'était tout ce qu'il savait.

C'était le visage.

Crac.

C'était le visage.

La porte s'ouvrit sur la ferraille teintée de jaune par la lumière du crépuscule. Un autre homme, grand et dégarni, portait un sac dans une main et un linge dans l'autre.

— Il est chaud, mets-le sur ta hanche.

Davide obéit.

— Voici à manger. Ensuite, essaye de dormir, d'accord ?

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Le jeune homme avait parlé vite, sans le regarder. Le type posa le sac par terre avec la même tranquillité que le barbu. Il ne répondit pas, lui non plus.

La lumière était rose. L'aube. La porte grande ouverte, les deux hommes le regardaient depuis le seuil. Davide était réveillé, assis. Ils étaient entrés et l'avaient pris par les bras, brutaux mais gentils, sans le tirer ni le hisser de force mais en attendant qu'il accompagne leurs mouvements, qu'il se lève, qu'il les suive. Une fois à la porte, le jeune homme avait compris et ses muscles douloureux s'étaient tus.

Oui, le pire était possible, le pire était là, se rapprochait à chaque pas. Le pire : le camion. Dans son esprit il hurla, se débattit, mais cette fois encore son corps agit seul. Il marchait comme un automate, tel un condamné à mort qui avance vers la potence. Il ne survivrait pas une deuxième fois, pas une deuxième fois, non. Cette fois l'Autre Homme le tuerait. Il était trop cassé, endolori, dévasté au plus profond de son âme pour pouvoir affronter un deuxième massacre. Il décida donc de céder tout de suite, de s'offrir comme un chevreau sur l'autel, l'important était que l'Autre Homme fasse vite. Il monta sans une plainte, poussé par les deux hommes. Il entendit la porte se refermer, puis le moteur démarrer. Il attendit. Rien. Il attendit encore, toujours rien. La tension lui brisait les tendons, il ne la supportait plus. Dans un élan suicidaire il avança au hasard, se jetant dans les bras hypothétiques de son bourreau. Mais après avoir heurté toutes les parois possibles, il fut clair qu'il était seul.

Le voyage dura plus d'une demi-heure avant que le camion ralentisse. Davide resta assis, convaincu que quelqu'un allait ouvrir la porte et simplement lui tirer dessus. Il ne se trompait qu'à moitié.

La lumière entra dans l'habacle, l'aveugla brièvement, puis il y eut un bruit sourd, la porte se referma et le moteur redémarra. Davide sentit une odeur nouvelle, familière.

Herbe.

Puis un gémissement. Puis un cri.

— *Let me out ! Let me out !*

La voix était stridente, jeune, ce n'était pas encore une voix d'homme mais plus une voix d'enfant. Davide reconnaissait ses semblables, le jeune homme dans le camion ne pouvait avoir plus de vingt ans.

— *Help ! Help me ! Help !*

Ses trois années d'anglais au lycée ne lui avaient pas appris grand-chose, mais deux ans d'iPod si. Davide ne comprenait pas le sens de la plupart des chansons des Mötley Crüe, pourtant il connaissait les paroles par cœur. Son anglais était un mélange d'intuition et de rudiments de grammaire. Il ne fit rien. Cela pouvait être un piège, le jeune homme pouvait être un Autre Homme, il pouvait être n'importe qui. Il se dit que cela n'avait aucun sens : des scénarios du genre ne fonctionnent même pas en bandes dessinées. Non, le jeune homme était une victime, exactement comme lui, destiné à être frappé et tué.

Il s'approcha à tâtons de la voix. L'autre ne s'était pas aperçu de sa présence parce qu'il continuait à crier en tambourinant sur la porte du camion, qui entre-temps était reparti.

— *Let me go ! I did nothing ! Let me out ! Help ! Help !*

— *Don't worry*, murmura-t-il.

Le jeune homme s'arrêta net, il avait dû faire un mouvement inconsidéré parce qu'il se cogna.

— *Don't worry*, répéta Davide qui n'avait pas d'autre idée. *I am a boy. I am like you.*

L'autre se mit à pleurer. Il sanglotait et Davide eut lui aussi envie de pleurer, de s'asseoir par terre, de se serrer contre l'Anglais et d'attendre que leurs mamans viennent les chercher. Il tendit la main et chercha le corps de l'autre. Il le trouva, effleura son visage humide.

Et il comprit.

Il comprit que la porte du camion ne se rouvrirait pas, qu'aucun Autre Homme ne monterait. Il reconnut son propre geste, le même que celui qu'il avait reçu la veille. Le camion affichait complet. L'Autre Homme, c'était lui.

Au bout de deux heures, la chaleur et la soif devinrent insupportables. Davide et le jeune Anglais étaient assis épaule contre épaule, épuisés par les pleurs, les cris et les coups de poing contre la porte. Quand le bruit du moteur s'était soudain atténué ils avaient espéré, encore. Mais de la musique avait envahi l'habitacle, très forte, assourdissante, elle couvrait leurs voix tandis que le réservoir se remplissait.

Ensuite, ils étaient repartis. Les deux jeunes gens avaient trouvé encore assez d'énergie pour frapper, demander de l'aide et pleurer. Pourtant, le camion ne s'arrêtait pas et personne ne les laissait descendre. L'Anglais demandait sans cesse pourquoi, pourquoi, *why, why* ? Davide ne répondait pas et une partie de lui ne pouvait l'expliquer. Il avait choisi de ne pas avouer que ceci était son deuxième voyage. La raison n'était pas la barrière linguistique : s'il avait voulu, il se serait fait comprendre. Mais il n'avait pas voulu. À nouveau, son instinct avait pris une décision en totale autonomie.

Le temps avait passé, encore, peut-être beaucoup, peut-être peu, de toutes les façons trop. L'Anglais s'était allongé, il dormait ou était évanoui. Davide ne se laissait pas aller au sommeil. Il attendait, il se posait des questions et au fur et à mesure que les réponses n'arrivaient pas il excluait certaines hypothèses. Il était évident qu'ils n'avaient pas été enlevés dans le but de faire chanter leurs familles. Il était évident que personne d'autre qu'eux deux ne monterait dans ce camion et qu'ils n'en descendraient pas ensemble. Il était évident qu'appeler à l'aide ne servait à rien. Enfin, il était évident qu'ils n'allaient nulle part, même si cette fois ils ne tournaient pas en rond dans une carrière abandonnée.

La première fois le camion a roulé jusqu'à ce qu'il ne reste plus que moi.

Bien sûr, personne ne pouvait savoir qu'il ne restait plus que lui. Ou alors si ? Avaient-ils une caméra à infrarouge ?

Non, parce qu'ils pensaient que j'étais... Ils ne pensaient pas que l'Autre Homme puisse... Non, ils ne le pensaient pas.

Il y avait peut-être une limite de temps, quelques heures ou bien...

Ou bien non.

Ou bien ils attendraient. Ils les laisseraient enfermés là-dedans jusqu'à ce que l'un des deux...

Pense-le, Davide, pense-le, dis-le, putain !

... tue l'autre.

Ils ne me laisseront pas sortir. Ils ne me donneront rien à manger ni à boire, ils ne m'ouvriront pas tant que je ne l'aurai pas fait.

Il ne s'en était pas aperçu mais il avait cessé de penser au pluriel. Lui, et non plus lui et l'Anglais. Lui. Il s'éloigna, cherchant des doigts un endroit moins chaud où s'allonger. Il décida de dormir un peu. Il ferma les yeux.

Les vibrations avaient cessé et Davide s'était réveillé. Il perçut une série de petits bruits, c'était l'Anglais qui bougeait à l'aveugle, en se cognant partout.

— *Where are you ? Come on, help, help me !*

Il s'était remis à frapper contre les parois, peut-être convaincu que Davide

était descendu. Davide ne répondit pas, ne bougea pas. Il laissa l'autre faire tout le boucan possible et se mettre à pleurer. Il percevait la réalité de façon étrange, comme étourdie, comme à travers un filtre, comme s'il dormait encore.

Comme quand j'ai fumé un joint à la rave.

La rave. L'homme aux yeux de prêtre. Marce qui lui disait *ciao* de la main. Il ferma les yeux et chassa ces pensées. Ce fut très simple. Il continua à penser qu'il dormait, cela aurait été tellement plus simple. Il se leva doucement et fit quelques pas en arrière.

Où est... ?

L'Anglais était dans l'angle opposé, sonné, il frappait faiblement, pleurait, criait. À part ça, il n'y avait aucun bruit.

Ils nous écoutent. Ils sont dehors, ils nous écoutent. Ils attendent.

Il se sentait étrange, à la fois faible et euphorique.

Je suis peut-être en train de devenir fou.

Il rassembla son énergie, respira profondément.

Ce n'est pas moi. Ce n'est pas à moi que ça arrive.

Puis il ferma les yeux, baissa la tête et chargea.

— Oui, oui, encore lui. Je n'aurais pas dit.

— Regarde-moi cette boucherie. Putain, il faut encore tout laver, là-dedans !

— On lavera demain. Allez, sors-le de là.

— Avec cette chaleur ? Demain tout sera incrusté ! Putain d'été...

— Si c'est comme l'an dernier, à Noël on sera tous en t-shirt.

— Quand même, il s'est défendu, le petit Anglais.

— Il lui a cassé le nez ?

— Je ne crois pas. Il faut vérifier ses dents, aussi.

— En tout cas, s'il fait aussi chaud que l'an dernier, ton beau-frère va être content.

— Ça oui, à moins qu'il y ait des orages, là ses récoltes partent en fumée et on l'entendra, crois-moi ! Il lui manque une chaussure, regarde à l'intérieur.

— Il n'en a pas besoin pour l'instant, on la prendra après, quand on reviendra pour nettoyer.

— Putain d'été !

Il reprit connaissance une heure plus tard, sans comprendre où il se trouvait. Pendant quelques instants il fut convaincu d'avoir été enterré vivant, puis il reconnut le coffre. Il toucha de ses doigts quelque chose de mou qui lui entourait la tête, peut-être une couverture. Puis il replongea. Ensuite, il y eut des bruits, des

portières qui claquaient, des voix ouatées, quelqu'un qui le soulevait et le transportait dans un autre coffre. Le nouveau voyage avait eu un début et une fin, par contre il n'avait aucune idée de combien de temps il avait duré. Enfin, de l'air, une énième nuit.

— Tu peux marcher ?

Non.

Ils l'attrapèrent par les épaules, il se laissa faire. Autour de lui le silence total était effrayant, il n'entendait que les pas des personnes qui l'emmenaient.

Ils vont me tuer.

En fait, ils l'allongèrent sur une sorte de pailleasse recouverte d'un drap. Il entendit le bruit d'une porte qu'on refermait et verrouillait. Rien d'autre, pendant un moment. Puis l'obscurité lui dit :

— Salut.

Il roula sur un côté, mit les mains en avant pour se défendre.

— Ah, c'est bien ça, t'es nouveau. Il me semblait bien que je t'avais jamais vu.

Davide s'efforça d'élargir les fentes entre ses paupières gonflées pour regarder désespérément en direction de la voix.

— T'inquiète pas, ils vont venir nous laver.

Il ne comprenait pas. Il ne voyait presque rien, et ce presque était voilé d'une sorte de bave entre ses cils.

— Comment ça se fait que t'es dans cet état ? Tu sors d'une rencontre ?

Davide resta tendu vers la voix, la bouche entrouverte, incapable de répondre.

— Ah, non, je comprends. Le camion, dit la voix en riant doucement. T'as encore du mal avec les camions, pas vrai ? Fais-moi confiance.

Davide se secoua enfin.

— Qui es-tu ? Où es-tu ? articula-t-il.

— Tranquille, espèce de chochotte ! rit encore l'autre. Je vais rien te faire, moi. Tu vas voir, ils vont t'apporter de l'eau et du désinfectant. Ils sont un peu lents, c'est parce qu'ils s'occupent des autres chiens.

L'homme voulait adopter un ton goguenard et confiant, mais n'y parvenait qu'à moitié. Voix adulte mais nasale, proche, peut-être cinq mètres. Davide fit des calculs désespérés pour parer les coups, s'ils arrivaient. Mais l'autre avait l'air vraiment tranquille. Et fatigué.

— Tu sais, ils pensaient pas que je reviendrais ! Et pourtant, me voici.

La voix trahissait une certaine satisfaction. Il se trouvait à gauche, pas debout, à sa hauteur. Soudain la peur l'abandonna, comme quand il avait rencontré l'Anglais. Celui-ci n'était pas l'un de ses ravisseurs, il était sans doute comme lui, même s'il savait beaucoup plus de choses que lui.

— Comment tu t'appelles ? demanda soudain la voix.

— Davide. Davide Bergamaschi, répondit-il avec espoir.

L'autre éclata de rire.

— Mais non ! Je ne parlais pas de ton vrai nom, couillon ! Ton vrai nom, tu peux l'oublier.

— Qui es-tu ? gémit encore Davide. Où es-tu ?

— Ça va, ça va, j'arrive.

Il sentit le frottement d'un corps qui glissait à côté du sien.

— Voilà, et maintenant rassure-toi, je vais rien te faire. Je suis qu'un chien, comme toi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi chiens, comment ça, chiens ?

— Tout doux, mon joli ! Je peux repartir comme je suis venu, j'ai déjà assez de soucis comme ça.

Davide se mit à pleurer sans retenue. Il pleurait de soulagement parce qu'il avait compris que personne n'allait le frapper, il pleurait d'espoir parce qu'enfin quelqu'un lui parlait et il pleurait de rage pour trop de raisons.

— Fais pas ça, chochotte, s'adoucit l'autre. T'es vivant, non ? Putain, il y en a beaucoup qui n'arrivent même pas ici, tu sais !

— Pourquoi ils veulent me tuer ? Je n'ai rien fait de mal !

— Bien sûr que t'as rien fait de mal, s'étonna l'autre. Qu'est-ce que tu pourrais avoir fait ? Tu es trop jeune pour avoir des dettes. Ou non ?

Il s'approcha, maintenant il lui parlait à l'oreille.

— Attends un instant. Tu sais vraiment rien ?

La main lui caressa les cheveux, ce qui le fit sursauter.

— Non, tu sais rien. Ça alors... À te voir, t'as pas dix-huit ans. T'as quel âge ?

— Seize. Et toi ? demanda Davide sur un ton de camaraderie.

— Moi j'ai vingt-trois ans. Presque vingt-quatre. J'ai déjà tué six hommes, dit-il avec une pointe d'orgueil. Et toi ? demanda-t-il avec désinvolture.

La situation virait au grotesque, Davide ne voulait pas, pourtant il s'entendit répondre :

— Deux.

— Combien volontairement ? C'est-à-dire, combien tu en as tués parce que tu le voulais ?

— Je ne voulais tuer personne, moi !

— Ne t'emballe pas, Davide Bergamaschi. Formulons les choses autrement : combien tu en as tués avec la conscience de le faire ?

Davide ne répondit pas.

— Quand est-ce que tu as compris que s'ils ne mourraient pas c'était toi qui mourrais ? Bref, combien...

— Un, le deuxième. Le premier, je voulais juste l'arrêter.

— Compris.

Davide se passa une main sur les yeux, essaya d'y voir plus clair. Il entrevit une silhouette maigre avec une drôle de crête sur la tête, comme celle des Indiens. Dans la pénombre, il ne faisait pas ses vingt-trois ans.

— Pourquoi ils font ça ? demanda-t-il.

La porte s'ouvrit.

— Oups, répondit l'autre.

Il se leva pour aller à la rencontre de quelqu'un. L'ombre d'un énième homme sans visage s'étendit sur Davide. Épuisé, il n'essaya plus de se protéger, il attendit le coup. À la place, il entendit une voix dire :

— Voyons ce qu'on peut faire pour ces yeux.

— Non non non non non, allez allez...

Le type dégarni qui l'avait soigné à la cabane le soutenait, une main solide sous ses aisselles. Les jambes de Davide cédaient un pas sur deux, et il avait l'estomac retourné. Durant les dernières heures, ils ne lui avaient apporté que de l'eau. C'était le barbu qui lui avait soigné les yeux.

— Tu as pris un sacré coup, tu sais ? avait-il commenté. Il était fort, le petit Anglais, même s'il n'en avait pas l'air. Dommage, ajouta-t-il en secouant la tête.

— Pourquoi ?

— Non, pas de questions pour l'instant. Repose-toi, parce que dès que ça sera possible on te ramènera là-bas.

Là-bas. Deux petits mots, si terribles. Il était seul, par terre sur le béton, le souffle court et une sensation d'oppression sous le sternum. Le jeune homme à la crête était parti avec le geôlier et personne ne l'avait remplacé. De temps à autre le type dégarni passait la tête par la porte, comme pour s'assurer qu'il valait la peine d'être transporté « là-bas ». Le lendemain matin il s'était décidé, et il le traînait maintenant le long d'un couloir. Davide avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un bateau. Murs en béton, ampoules, tuyaux partout.

— Où sommes-nous ? demandait-il.

L'autre ne répondait pas, il lui donnait des petits coups pour l'encourager à marcher.

— Ne t'arrête pas, avance, un pied devant l'autre, ne tombe pas, allez...

Il s'était arrêté devant une porte fermée par un gros verrou et un cadenas flambant neuf. Il avait appuyé Davide contre le mur.

— Tu ne vas pas glisser par terre, le temps que j'ouvre ?

— Je ne sais pas.

— On essaye ?

— Oui, je vais essayer.

Il avait essayé, mais ses genoux n'avaient pas tenu. L'homme n'avait pas perdu de temps à le blâmer, il l'avait chargé sur son épaule comme un agneau, en secouant la tête. Puis il avait poussé la porte. Ils avaient été saisis par la très forte odeur. De sueur, surtout. Mais aussi de renfermé, d'urine et de poussière.

— Ouvrez les soupiraux, combien de fois je dois vous le dire ? grogna l'homme en traînant des pieds vers un endroit bien précis.

Davide sentit l'impact avec quelque chose de rugueux, sur le ventre, des ressorts qui grinçaient, l'impression de ne plus respirer.

— Tu viens, Claudio ? Il est arrivé.

— Il ne va pas s'en sortir.

Voix. Davide n'arrivait pas à ouvrir les yeux. Il entendit la porte se fermer, puis se rouvrir.

— Ouvrez les soupiraux, je ne vous le répéterai pas.

Puis le verrou, et le cadenas. Puis il s'assoupit.

Le premier bruit fut un frottement, une page tournée. Puis un corps qui se déplaçait et les ressorts qui s'adaptaient à son poids. Puis un briquet.

Ses yeux avaient définitivement cessé de pulser, désormais le point névralgique de sa douleur était l'estomac. Davide inspira profondément deux ou trois fois, en essayant de reconstruire la gamme d'odeurs perçue en arrivant. Mais son nez s'était habitué, il ne sentait plus qu'une puanteur générique. Il ouvrit les yeux sur un entrecroisement de lignes orange. Il déplaça son corps endolori. La lumière était faible, les vitres des fenêtres opaques et sales. De chacune pendait une perche qui servait visiblement à les ouvrir et à les fermer. Il se redressa autant que son estomac le lui permettait.

Il se trouvait dans une sorte de cave bétonnée, sombre mais sèche. Il comptait une série de lits de camp, treize avec le sien. Sept étaient occupés. De deux personnes il ne voyait que la silhouette endormie, un type était assis et enfilait un lacet dans une chaussure, deux autres jouaient aux dames, un autre encore fumait en contemplant la faible lueur qui filtrait des soupiraux. Enfin, devant lui, le jeune homme à la crête feuilletait une bande dessinée. Davide fut traversé par mille peurs différentes, peur pour lui, peur d'eux, peur de cet endroit. Pendant un moment il n'eut pas le courage de parler. Puis, à voix basse, il osa :

— Hé !

— Je t'ai vu, répondit le jeune homme à la crête sans le regarder.

Davide se tut, il ne voulait plus prendre d'initiative. Il passait fébrilement en revue les lits, les silhouettes, il surveillait tout mouvement suspect. Quand la bande dessinée fut jetée sur un oreiller, il se tourna d'un coup.

— Qu'est-ce que tu regardes, chochette ?

— Rien.

— Tu chies toujours dans ton froc, hein ?

Le type à la crête s'était levé et se dirigeait vers lui. Il avait une pommette gonflée et des ecchymoses sur les bras, cachées sous quelques vilains tatouages. Il portait un marcel noir et un jean, mais ses pieds étaient nus et bandés. Davide le trouvait impressionnant, énorme, puissant, mais s'il avait mieux regardé il se serait aperçu qu'il était en fait plus petit que lui, et aussi plus maigre. Ses muscles étaient bien développés mais il était un peu courbé et ses poignets fins trahissaient une gracilité difficile à effacer. Personne d'autre ne faisait attention à lui.

— Alors ?

— Quoi ?

L'autre rit.

— Tu es nerveux ! Je t'ai déjà dit que je ne te ferai rien.

— Oui, oui, excuse-moi.

L'autre lui donna un petit coup sur l'épaule et Davide s'effondra sur son lit, comme si un camion venait de le renverser.

— Tu exagères !

Le type à la crête était debout, les mains sur les hanches, il le regardait en jouant les durs. Plus Davide le regardait, moins il avait peur. Dans le fond, c'était un tout jeune homme, comme lui.

— Je m'appelle Rafaelo. Avec un seul F et un seul L, compris ? Rafaelo.

— Qu'est-ce que c'est, cet endroit ? murmura Davide.

— Ah, tu recommences ? Bon, d'accord, on va faire les présentations. Voici Montagne, dit-il en indiquant une silhouette volumineuse sous les couvertures. Grand et costaud mais doux comme un agneau. Tant qu'il n'est pas ton adversaire, bien sûr.

Il leva les poings, se mit en garde, sautilla sur place en mimant quelques coups de boxe. Il était grotesque, théâtral et un peu pathétique. Davide commençait à comprendre.

— Ensuite, il y a notre ami albanais qui ne veut pas dire son nom, mais dans le fond ça le regarde, dit-il en indiquant le type qui s'affairait avec sa chaussure. Les deux là-bas sont méchants. Je parle sérieusement. Il vaut mieux garder tes distances et ne pas savoir leur nom.

Il pointa son pouce et son index vers les deux joueurs de dames, qui ne semblaient même pas entendre le son de sa voix. Il fit semblant de tirer. Davide était certain qu'il bluffait. Il feignait la désinvolture, il voulait faire croire qu'il était là depuis longtemps, qu'il connaissait tout le monde, qu'il était fort. Pourtant, il avait aussi peur que lui. Il bavardait pour étouffer ses pensées. Il jouait un rôle.

— Depuis combien de temps tu es ici ? lui demanda-t-il pour le prendre à contre-pied.

Rafaelo évita son regard pour se concentrer sur un autre type allongé sur son lit. Puis il fronça les sourcils. Il hésita, tendit la main, lui donna un petit coup.

— Il est mort.

Davide cessa de respirer. Rafaelo, dans le fond soulagé par cette diversion, se releva et marcha vers la porte avec une indolence feinte, puis il frappa contre le métal.

— Hé ! On a un mort, là-dedans, hé !

Davide avait la sensation que la température de son corps chutait progressivement, il sentit qu'il allait perdre connaissance. Puis quelque chose d'inné, l'instinct indomptable de ne pas vouloir faire mauvaise figure devant les autres, le poussa à se secouer. Il ne voulait pas s'évanouir devant Rafaelo. Le verrou bougea et le type dégarni entra.

— Qui est-ce ? Le nouveau ?

— Non ! s'empressa de répondre Davide en tentant de se lever.

Il avait l'impression qu'il valait mieux ne pas se montrer faible, là-dedans.

— Non, confirma Rafaelo, c'est celui que tu as amené il y a deux jours.

— Ah, le violoniste...

Davide tendit le cou vers le lit en question. Par terre il vit un objet qui ressemblait à un violon.

Le type dégarni s'approcha du cadavre et le secoua.

— Il est mort, je te dis ! Il est froid, protesta Rafaelo.

— Ça veut rien dire. Mais en effet, oui, il est mort. Bruno ! cria-t-il en retournant à la porte. Un mort !

— Où ça ? demanda une voix lointaine.

— À la Cave ! répondit-il avant de demander à Davide : Ça va mieux ?

— Oui, merci, affirma Davide conscient de l'absurdité de la situation.

— Je t'en prie. Je vais t'apporter quelque chose à manger.

— Hé, moi aussi j'ai faim ! dit Rafaelo.

— Oui, mais toi tu as déjà mangé. Attends le déjeuner, et ne t'avise pas de lui piquer quoi que ce soit.

— À vos ordres, chef !

Le jeune homme s'était mis au garde-à-vous, mais cela n'avait fait rire personne. Entre-temps, le barbu était entré sans un bruit et avait enveloppé le corps du violoniste dans une couverture. Puis, d'un signe de tête, il avait appelé son collègue pour qu'il l'aide à soulever et emporter le cadavre.

— Enculé, avait murmuré Rafaelo une fois la porte refermée.

Puis il avait regardé Davide d'un air gêné.

— Écoute... Tu me donnes une demi-pomme ?

Rafaelo ne racontait rien gratuitement, à moins qu'il ne le décide lui-même. À chaque question que Davide lui posait, immanquablement il répondait :

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange si je te le dis, chochotte ?

Ainsi, renonçant aux fruits des trois repas suivants et à un t-shirt...

— Ils vont t'en apporter deux de rechange, s'il y en a un blanc tu me le donnes. Et même s'il est gris. Et s'ils sont noirs, tu m'en donnes un quand même.

... il avait découvert qu'ils se trouvaient dans une vieille usine abandonnée on ne savait où, que les personnes enfermées là-dedans étaient toutes des hommes...

— Tu trouveras pas de chatte, même en payant !

... et que Rafaelo avait été enlevé un mois auparavant.

— On avait mis le feu à une poubelle, moi et mes deux potes...

— Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? Pour rien, on avait rien de mieux à faire. Et comme un connard avait appelé les keufs...

— Les quoi ?

— Les flics, la police. T'es con ou quoi, chochotte ?

— Je ne suis pas con, si je veux dire police je dis police.

— Tu veux savoir comment ça s'est passé, oui ou non ?

Rafaelo avait fait la tête alors Davide s'était excusé platement.

— Bref, on s'est enfuis, Gatto et Stefy sur une Vespa et moi sur la Garelli de mon grand-père. Putain, je le détestais, ce vieux clou, je savais que tôt ou tard je me retrouverais à pied. En effet, après la place...

— De quelle ville ?

Rafaelo s'était tu. Pour la première fois Davide avait lu le trouble dans ses yeux, une terreur primordiale.

— Ça se dit pas, avait-il murmuré avec un filet de voix qui avait découragé Davide d'insister.

— Alors, après la place ?

Rafaelo avait repris vie, comme une marionnette à qui on aurait changé les

piles.

— Oui, je te disais, après la place le moteur m'a lâché. Ça puait, j'ai cru mourir. Je l'ai laissée par terre et je suis parti en courant, je regardais pas en arrière. Ensuite j'ai entendu une voiture qui passait tout près de moi, et juste après elle s'est mise devant moi, sur le trottoir. Tu comprends, expliqua Rafaelo en prenant un air faussement enthousiaste, en voyant que c'était pas la police je me suis réjoui, et quand un type... bref, le barbu, Bruno, tu sais... m'a dit : « monte », je suis monté. J'ai pensé qu'ils voulaient m'aider, tu vois ? Qu'eux non plus ils aimaient pas la police.

— Et ensuite ?

Rafaelo haussa les épaules.

— Ensuite rien. Je me suis réveillé dans le camion.

— Tu n'as pas rencontré un homme ?

— Un homme ? Qui ? Dans le camion ?

— Non, avant.

— Avant quand ?

— Quand ils t'ont pris. Il y avait seulement le barbu ?

— Ah, tu veux dire Minuto.

Davide se tut. C'était cela, qu'il voulait savoir.

— Si je te le dis, qu'est-ce que tu me donnes ?

— Je n'ai plus rien. Tu peux pas me le dire, tout simplement ?

— Eh non, c'est trop facile. Ou alors, disons que tu me devras un service.

— D'accord, répondit Davide enthousiaste.

— Oui, il était dans la voiture, du moins je crois. Ils m'ont serré le cou, je me suis évanoui, mais sa voix... C'est Minuto qui commande, ici, conclut-il.

C'est lui qui commande.

Davide repensa aux trois fois où il avait rencontré cet homme, à la rave et dans la cabane avant et après le camion. Si quelqu'un pouvait l'aider, c'était lui.

— Tu as entendu sa voix ? Donc il t'a parlé ?

Rafaelo acquiesça, puis il secoua la tête avec une expression étrange qui ressemblait à de l'admiration, ou à de la gratitude.

— Il parlait de moi avec un autre. Il a dit : « Ne serre pas trop fort. » C'est ce qu'il a dit.

Ils se regardèrent.

— Et ensuite ? Ils t'ont dit pourquoi ? Et ce qu'on fait ici, et ce qu'ils veulent, et... ?

— Encore ? Mais t'as plus rien à me donner, chochette ! Un service, c'est déjà un beau cadeau que je t'ai fait.

— Comment je peux savoir tout ça si tu ne me le dis pas ?

Daïde regardait autour de lui, il essayait d'interpréter les visages des autres hommes présents, mais il n'en tirait rien de bon.

— Tu le comprendras, répondit Rafaelo sibyllin. Tu le comprendras bien assez vite.

Les occupants de la Cave restèrent au nombre de sept pendant deux jours. Daïde ne parla jamais aux deux méchants, qui ne semblaient même pas le voir. Quant à l'Albanais fou, qui passait ses journées à enfiler et retirer ses lacets, il gardait ses distances. En plus de Rafaelo, il y avait Montagne, un malabar de 1,90 mètre pour 112 kilos (disait-il) et Milo, à la peau et aux pensées sombres, gros fumeur, toujours nerveux et sur la défensive.

Aucun d'entre eux, pas même Rafaelo, ne l'avait consolé quand ils l'avaient mis au courant de la situation. Cela s'était produit lors du quatrième repas de Daïde là-dedans. Le barbu, celui qui s'appelait Bruno, avait apporté sept plateaux vides sur lesquels le type dégarni avait disposé sept sachets en plastique au contenu identique : une boîte de soupe en conserve, deux boîtes de viande, des petits fromages sous vide, une tomate, un sachet de sel, un d'huile et une pomme. Et une cuiller en plastique. Les deux gardiens avaient attendu qu'ils défassent les couvercles des boîtes de conserve et qu'ils les leur remettent. Ensuite le dégarni était parti et revenu avec une assiette chaude qu'il avait posée devant l'un des deux méchants : dessus, un bifteck.

— C'est pour ce soir, lui avait-il dit.

Le méchant avait grogné et tout avalé. Daïde n'avait pas faim, pourtant depuis qu'il avait voyagé en avion il avait appris que refuser de la nourriture, même quand elle est mauvaise, est toujours une erreur.

« Un sac vide ne tient pas debout », affirmait son père.

Il mangea le contenu de son sachet (sauf la pomme, qu'il donna à Rafaelo) et retourna à son lit. La nuit précédente il avait beaucoup pleuré, mais il avait dormi, en espérant que le jour nouveau lui apporterait des réponses. Recroquevillé, il observait l'homme méchant qui mangeait son bifteck. Il le vit aller deux fois dans le coin où se trouvaient les toilettes à la turque puis passer au moins une demi-heure à se masser les pieds. Personne ne l'approchait, personne ne lui parlait, comme s'il était devenu invisible pour les autres. Quand la lumière avait décliné, le barbu était entré sans dire un mot et l'homme méchant l'avait suivi. Après son départ, Rafaelo s'en était donné à cœur joie.

— On parie ? Qu'est-ce que vous en dites, il revient ou pas ?

— Il revient, il revient, avait répondu Montagne.

— Pourquoi ? Il est allé où ? avait demandé Davide.

Les autres s'étaient regardés en ricanant, mais personne n'avait pris la peine de lui répondre. Alors Davide avait tourné le dos à la Cave pour regarder fixement la porte. À l'heure du dîner, le type dégarni était venu seul leur apporter à manger. Seulement six plateaux.

— Vous auriez pu apporter sa part, on se la serait partagée, commenta Rafaelo.

— Il mangera quand il reviendra, avait rebondi Montagne.

La nuit, l'homme méchant revint. Il avait les mains tout écorchées et quelques griffures au cou. Il entra, alla aux toilettes, s'allongea sur son lit et, très lentement, se massa à nouveau les pieds. Le barbu lui apporta son plateau et l'homme s'assit pour manger. Le silence régnait. Davide avait encore peur, mais l'urgence de savoir s'était faite insupportable. Il se leva, s'approcha de l'homme méchant et rassembla ses forces pour lui demander d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

L'homme continua à manger, imperturbable. Rafaelo et Montagne observaient la scène depuis leurs lits de camp, Rafaelo souriait.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? répéta Davide avant de perdre courage.

L'autre mâchait tranquillement. Davide l'observa de près. Il avait plusieurs cicatrices, certaines très fines, d'autres plus évidentes. Il était costaud, musclé, quasi chauve. Il devait être plus ou moins de la même taille que lui. Dans ses yeux, il n'y avait rien. Rien, vraiment rien. Quand Davide lui posa sa troisième question, il était déjà envahi par la mélancolie.

— Vous avez tué quelqu'un ?

— Arrête un peu !

Il sursauta. Ce n'était pas Rafaelo qui avait parlé, ni Montagne, ni le deuxième homme méchant. Milo tirait sur une cigarette en ricanant.

— Toujours avec ces questions, gna gna gna gna. Mais qu'est-ce que tu crois, qu'on est ici en vacances ? Réveille-toi ! Si t'es là, c'est que t'as tué des gars, toi aussi, donc arrête de nous casser les couilles, grandis !

— Moi je ne...

Davide était pris au dépourvu. Milo s'approcha de lui en crachant de la fumée et du venin.

— Putain, t'es monté dans un camion, oui ou non ? T'as tué des hommes, oui ou non ?

— Je ne voulais pas...

— On n'en a rien à foutre de ce que tu voulais ! Tu l'as fait, oui ou non ? Tu les as tués, oui ou non ? Tu as tué ces hommes à mains nues, oui ou non ?

Davide était terrorisé, c'était la première fois de sa vie qu'il assistait à une crise d'hystérie.

— Tu t'es servi de tes mains, tu t'es sali les mains, tu t'es servi de tes pieds, tu l'as entendu crier mais tu as continué, donc qu'est-ce que tu veux maintenant, pourquoi tu casses les couilles, qu'est-ce que tu veux, putain, qu'est-ce que tu veux ?

Le jeune homme trembla, recula d'un pas, incapable de dire quoi que ce soit. Personne n'intervenait, certains le regardaient mais sans aucune empathie. Il n'avait rien à perdre, au moins il obtiendrait des réponses.

— Je veux savoir pourquoi ils nous gardent ici, dit-il.

— Tu te fous de ma gueule ? répondit Milo en l'attrapant par son t-shirt, qu'il déchira.

Il le poussa et le fit tomber sur un lit vide, qui se retourna. Davide n'eut même pas l'idée de se défendre, la rage de Milo lui semblait implacable, telle la colère divine. Il recula dans un coin, tandis que l'autre criait toujours en envoyant des coups de pied dans tout ce qui se trouvait à sa portée.

— VA TE FAIRE FOUTRE ! TU VEUX ME VOIR MOURIR ! MAIS TU MOURRAS AVANT MOI, FILS DE PUTE, C'EST TOI QUI MOURRAS LE PREMIER ! JE TE JURE QUE TU MOURRAS LE PREMIER !

Le bruit de la serrure puis, tranquillement mais très vite, les deux gardiens sautèrent sur Milo.

— Tout doux, tout doux, intima le dégarni.

— Alors ? Qu'est-ce que tu lui as fait ? demanda le barbu.

Davide s'était relevé, rouge et en nage, les larmes dégoulinant sur ses joues. Il n'y comprenait plus rien.

— Moi ?

— Oui, gamin, toi. Qu'est-ce que tu lui as dit ? Tu l'as provoqué ? le harcela le barbu.

— T'ES UN ENCULÉ ! brailla Milo.

— Tout doux, répéta le dégarni qui le tenait fermement.

— On ne veut pas de soucis, pas vrai ? insista Bruno.

— Eh, nous on a rien à voir là-dedans ! intervint Rafaelo. C'est lui.

— Quoi, moi ? se défendit Davide, très agité. J'ai rien fait ! Je veux seulement savoir...

— Quoi ?

Bruno mesurait presque une tête de moins que lui, mais il le regardait comme s'il allait l'écraser.

— Pourquoi vous m'avez emmené ici ? pleurnicha Davide. Pourquoi vous me

gardez ici ? Mon père peut payer...

— On se fiche des sous de ton père. Tu restes ici parce qu'on a décidé que tu resterais ici. D'accord ? Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

— Si ! s'entêta-t-il.

— C'est toi qui t'en occupes, déclara le barbu à son collègue.

Il alla prendre soin de Milo, laissant Davide entre les mains du type dégarni, qui leva les yeux au ciel. Ensuite, voyant que l'homme méchant avait fini de manger, il alla débarrasser.

— Qu'est-ce que tu sais des combats de chiens ? demanda-t-il avec patience.

— Quoi ?

Davide était perdu. Le mot « chiens » revenait enfin.

— Les combats de chiens. Tu connais ?

— Je... Il y a deux chiens qui se battent et des gens qui parient, c'est ça ?

— Exact. Maintenant, imagine des hommes à la place des chiens, poursuivit-il sans regarder Davide. À tous points de vue.

— Mais...

— Bon, maintenant tu sais ce qu'il y a à savoir. Arrête de créer des problèmes, d'accord ?

— Non, attends, l'interpella Davide en l'attrapant par un bras. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est pas la même chose, dans les camions personne ne nous voit.

— Les camions servent à s'entraîner. Avant d'arriver à un vrai combat, tu vas devoir en tuer encore quelques-uns.

Le jeune homme en eut le souffle coupé. L'autre se dégagea et alla retrouver Bruno qui l'attendait à la porte.

— Et si je ne veux pas ? tenta Davide en dernier recours.

Le type dégarni le regarda d'un air inexpressif.

— La règle est simple. À chaque combat il y a un gagnant et un perdant. Le perdant meurt. C'est ton choix. À moins que ton adversaire choisisse pour toi.

Enfin, il sourit.

— Allez, à la douche !

Les sept occupants de la Cave sortirent en file indienne pour se diriger vers une salle de douche minimaliste mais propre. Davide avait regardé autour de lui en tentant d'emmagasinier toutes les informations possibles. Ils se trouvaient dans une ancienne usine, aucun doute là-dessus, probablement dans un sous-sol où autrefois les ouvriers se changeaient et se lavaient. Pourtant, rien n'indiquait le nom, le lieu ou même ce qui y était produit. Un dédale de couloirs traversé par des tubes de toutes dimensions, ciment, métal, plastique. C'était tout. Comme

l'avait prévenu Rafaelo, on leur donna des t-shirts propres (un blanc et un gris), un pantalon de survêtement et deux paires de chaussettes en éponge, taille unique.

Pendant qu'il se lavait à l'eau à peine tiède, cherchant pudiquement à se cacher de ses compagnons, Davide eut l'impression d'avoir maigri. Il était parti depuis seulement sept jours et il avait déjà perdu du poids. Ceci l'effraya. Il regardait souvent des documentaires où l'on parlait des animaux faibles et malades qui étaient éliminés du groupe ou sacrifiés aux prédateurs. Il s'était toujours forcé à manger, même quand il avait eu des convulsions après sa dernière crise d'angoisse.

Il pensait à son père, cet homme fin et efflanqué qui, quand il sautait un repas, était de mauvaise humeur et avait la tête qui tournait. Davide s'en était toujours moqué, pourtant aujourd'hui il se sentait plus proche de lui que jamais, ce père toujours respecté mais trop absorbé par lui-même pour s'occuper de ses enfants. Il avait eu de la chance de les avoir, lui et Sabrina, des enfants sages, se contentant de petits riens. C'était peut-être l'avantage d'être riches, de tout avoir. On n'a rien à désirer et les petits caprices sont faciles à satisfaire.

Après s'être séchés et changés, ils se remirent en rang, Davide le dernier. Les autres avancèrent mais Bruno l'arrêta et lui tendit un petit paquet : une savonnette enroulée dans un caleçon.

— Je t'avais promis un caleçon, et le savon c'est pour laver tes affaires. Tu as vu où est le lavabo ? Voilà, essaye de rester propre. Ce savon est le tien, il sert pour toi et pour tes vêtements. Maintenant, va retrouver les autres.

Davide partit au trot, mais la voix dans son dos poursuivit.

— Et fais-toi expliquer comment nettoyer les toilettes à la turque. Vous devez organiser des tours. Ça ne doit pas devenir une porcherie, compris ?

Il y avait un nouvel occupant dans la Cave. Davide ne s'en serait pas aperçu si Rafaelo ne le lui avait pas annoncé en grande pompe.

— Regarde ! Soit quelqu'un a chié à côté des toilettes, soit nous avons un nègre tapi dans un coin !

Montagne avait jeté un coup d'œil avant de se laisser tomber lourdement sur son lit, tandis que l'Albanais semblait ne pas avoir entendu. Milo avait allumé une cigarette en se postant ostensiblement dans le coin opposé. Les deux hommes méchants avaient sorti leur jeu de cartes sans un mot. Davide n'avait pas osé s'approcher, il avait observé Rafaelo qui se moquait du nouveau venu.

— Tu viens d'un camion, oui ou non ? T'es tellement noir qu'on ne voit pas le sang sur toi ! Et c'est quoi, cette puanteur ? Tu t'es chié dessus ? Et si c'est le cas, comment tu vas t'en apercevoir ?

Le garçon tremblait, ses bras bougeaient comme pour parer des coups invisibles, il se passait les mains sur les joues et bougeait les lèvres sans rien dire.

— Quelle sacrée compagnie, ce type, les gars ! s'exaltait Rafaelo qui aimait avoir quelqu'un à tourmenter. Mais tu parles italien ? Doi gombrendre moi ?

Davide n'avait pas l'âme d'un défenseur des opprimés, toutefois il savait bien comment devait se sentir l'autre.

— Rafaelo, laisse-le tranquille.

— Qu'est-ce que tu veux, la chochette ? Tais-toi, gueule de con !

Il s'en prit à nouveau au dernier arrivé. Au bout d'un moment, Davide s'allongea et mit son oreiller sur sa tête pour ne plus l'entendre.

Le lendemain l'homme dégarni, qui s'appelait Claudio, apporta un bifteck à Montagne. Et ce soir-là Montagne revint, comme s'il était allé faire un tour, accompagné d'un type chauve, âgé d'une quarantaine d'années. Rafaelo tenta de l'approcher mais l'autre l'en dissuada d'un simple regard. Il retourna donc tourmenter le jeune Noir, qui n'avait pas quitté son coin.

— T'es peut-être une illusion d'optique, hein ! De la moisissure en forme de nègre ! Qu'est-ce que t'en dis ? lui dit-il en lui sautillant autour.

Bruno et Claudio étaient restés pour expliquer les règles au Chauve. Avec lui ils employaient un ton différent, ils le traitaient d'égal à égal.

— Nous t'apporterons des sous-vêtements propres.

— Je veux les miens. Et aussi mes livres.

— On verra ce qu'on peut faire. Ici il faut respecter les horaires des repas et des douches, prendre soin de soi, rester décent et ranger ses affaires.

— Autre chose ?

L'homme était sûr de lui, direct.

— Il faudrait prendre ton tour pour le ménage..., tenta Claudio.

— Moi je nettoie rien du tout.

Les deux gardiens se regardèrent.

— Bon, vous pourrez vous mettre d'accord entre vous. Tant que...

— Tant qu'on évite les ennuis, je sais.

L'homme avait fait une grimace qui ressemblait à un sourire, les deux autres lui avaient répondu avec soulagement et la conversation aurait pu s'arrêter là. Pourtant, il en alla autrement.

— Au fait, demanda le Chauve à Bruno, je peux appeler ma femme ? Juste un instant, de n'importe quel portable.

Les deux gardiens s'étaient raidis, l'autre avait insisté.

— Juste pour lui dire bonjour.

— Il vaut mieux pas, répondit Bruno.

À ce moment-là, quelque chose avait changé : comme si la distance entre eux s'était dilatée, comme s'ils étaient devenus Gardiens et lui chien.

— Juste... Je l'écoute juste dire « Allô », ensuite je raccroche.

— Je suis désolé. Crois-moi, c'est mieux pour tout le monde.

— Il vaut mieux couper les ponts franchement, ajouta Claudio.

— C'est Minuto qui dit ça ? demanda l'homme à demi-mot.

Davide se retourna d'un bond.

— C'est Minuto qui le dit, confirma Bruno.

— Quand est-ce qu'il vient ? reprit le Chauve.

— Pardon ?

— Minuto. Quand est-ce qu'il vient ?

— On ne sait pas. On ne sait jamais à l'avance. Parfois il ne vient pas pendant des semaines.

Le Chauve baissa légèrement la tête, Davide le trouva fatigué et abattu. Puis il se secoua, reprit son air confiant et haussa les épaules.

— En tout cas, moi je nettoie pas les chiottes.

Une fois par jour ils sortaient de la Cave pour aller dans la Cour. La Cour ressemblait à celle d'une prison, du moins dans les souvenirs de Davide qui en avait vu à la télévision. Un carré de terre battue délimité par quatre murs de trois mètres de haut, un panier de basket, des bidons vides, trois bancs et, dans un coin, quelques ballons dégonflés.

Quand ils sortaient, le soleil éclairait environ un tiers de la Cour. Quand ils rentraient, l'ombre avait tout envahi. Ce petit rayon de soleil était objet de convoitises, car personne n'avait envie de s'allonger perpendiculaire au mur. Rafaelo était obsédé par le bronzage, malgré sa peau très blanche qui rougissait plus qu'elle ne brunissait. Davide n'avait jamais aimé le soleil, il accentuait ses taches de rousseur et son air juvénile. Ainsi, il avait vite lorgné les ballons dans le coin, que personne ne touchait.

Il avait toujours été convaincu d'être un passionné de sport. Il avait vécu sa promotion au rang de capitaine de son équipe de basket comme son premier succès personnel. Pourtant, il ne ressentait en rien le manque des entraînements, de l'équipe, des matches. À onze ans, alors qu'il était le plus petit de sa classe, il avait fait des pieds et des mains pour que son père l'inscrive au basket. Papa avait cédé pour ne plus l'entendre se plaindre et cinq ans plus tard il avait revu son opinion, voyant son fils, soudain aussi grand que lui mais deux fois plus robuste, courir et sauter comme un kangourou. Davide ne l'avait vécu ni comme une

victoire ni comme une revanche, il ne se sentait pas en compétition avec son père, il était dans le partage. Et maintenant, devant un panier rouillé au milieu d'une cour, il ne ressentait plus le moindre frisson, plus le moindre intérêt, plus rien. Pourtant ses journées étaient longues, interminables, et s'il n'avait pas trouvé une façon d'occuper au moins ces deux heures dans la Cour il serait devenu fou. Il ne pouvait pas faire rebondir la balle, aucun ballon n'était en assez bon état, mais il pouvait toujours tirer des paniers ou smasher, malgré son manque d'entrain. Alors qu'il cherchait un ballon suffisamment gonflé, il saisit une bribe de conversation entre Bruno et Claudio, qui fumaient debout à côté de la porte.

— Il vaut mieux l'utiliser pour un entraînement. Ça irait pour Fester, non ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il s'entraîne, Fester, avec ce type ? Ça va durer deux minutes.

— Oui, mais c'est absurde de le garder ici ! Regarde-le ! Je pensais qu'il allait crever tout de suite, ici. C'est un mollasson.

— Putain, Claudio, des fois tu parles comme ma tante.

— Tu es jaloux parce que j'ai...

— T'as fait des études, on sait. Recommence pas où je te le mets où je pense, ton diplôme.

Davide sentait nettement les gouttes de sueur courir le long de sa colonne vertébrale. Ils parlaient de lui, il en était certain. Ils voulaient le faire monter dans un camion avec quelqu'un, ils voulaient le tuer.

— Quoi qu'il en soit, c'est pas à nous de décider.

— Je sais, je disais ça comme ça. Hé, tu le choisis ce ballon, mon garçon ?

Davide avait sursauté, il avait attrapé le premier ballon à sa portée et avancé vers le panier.

— Au fait, j'espère que tu comprends bien que ce n'est pas une question de race, pas vrai Bruno ?

— Bien sûr.

— Je ne voudrais pas que tu penses...

Ils n'étaient plus à portée d'oreille de Davide, qui courut vers le panier et smasha. Puis il chercha des yeux un tas dans le coin le plus à l'ombre de la Cour. Il lui sourit. Le jeune Noir le regarda, les yeux écarquillés.

Montagne nettoyait les toilettes avec un calme olympien quand le dîner arriva, avec un bifteck pour le deuxième homme méchant. À la différence du premier, il réagit avec une certaine nervosité et passa la soirée à faire des pompes et des abdominaux.

— Idiot, commenta Rafaelo à voix basse. Il va se fatiguer.

— Ils l'emmènent quand ? La nuit ? demanda Davide.

Rafaelo eut un moment de flottement, visiblement il n'en savait rien.

— Nuit, jour, quelle différence ?

Partir de nuit était inhabituel, de toute évidence, et inquiétait les hommes de la Cave. En effet, quand l'obscurité fut complète, on entendit un concert de grincements, soupirs et mouvements. Les vitres des soupiraux n'apportaient même pas un rayon de lune quand la porte s'ouvrit doucement pour laisser sortir le deuxième homme méchant. Les six hommes restants ne bougèrent pas. Davide détestait le noir, il n'aimait pas l'idée de ne pouvoir allumer aucune lumière. Il glissa de son lit et avança à quatre pattes jusqu'à Rafaelo.

— Hé.

— Inutile, je ne te le donnerai pas.

— Quoi donc ?

— Laisse tomber. Qu'est-ce que tu veux ?

— Écoute... tu sais si quelqu'un a déjà essayé de s'échapper ?

Rafaelo se tut pendant une bonne minute, il attendait la réaction d'un autre de leurs compagnons. Soit ils dormaient tous, soit tout le monde s'en fichait.

— Si je te le dis, qu'est-ce que tu me donnes ?

— Si tu me le dis, quand je m'échappe je t'emmène avec moi.

Davide avait appris.

— Tu veux t'échapper, la chochette ?

— Si quelqu'un l'a déjà fait, alors je peux le faire.

— C'est impossible, d'accord ? Laisse tomber et retourne te coucher.

— Pourquoi impossible ? Nous sommes sept.

— Nous sommes six, le corrigea Rafaelo. Il n'est pas dit que l'autre revienne.

— Bon, alors nous sommes six...

— En comptant le nègre ?

— Écoute, même si on était que cinq, ça fait toujours plus que deux, non ? Bruno et Claudio ne sont pas armés, à mon avis, et si on se met d'accord...

— Tu crois vraiment qu'ils sont pas armés ? Qu'est-ce qui te fait dire ça, tu es un agent du FBI ?

— Non... Et même s'ils le sont, on pourrait ne pas leur laisser le temps de saisir leurs pistolets. Il suffit qu'on agisse tous ensemble...

— Quand ? Quand on va se doucher ? Ou bien quand ils nous apportent le dîner ?

— Dans la Cour ! Allez, Rafaelo !

— T'es qu'un gamin.

Soudain le ton de Rafaelo était devenu dur, froid.

— Admettons que tu aies raison, qu'à cinq nous arrivions à neutraliser Bruno et Claudio... Il y en a d'autres dehors, chochotte.

— D'autres ? Quels autres ?

— Tu crois vraiment que deux hommes seuls peuvent *tout* faire ? Réveille-toi, Davide Bergamaschi ! Ceux qui s'occupent de nous, les Gardiens, sont les mieux lotis. Dehors, il y a les Sous-fifres, comme ce type chauve qui vient d'arriver.

— Le Chauve ?

Davide n'en revenait pas.

— J'en suis presque certain. Je ne l'avais jamais vu, mais la façon dont ils lui parlent...

— Pourquoi il est ici ?

— Parce qu'il a fait quelque chose qu'il ne devait pas faire, comme Montagne, voilà pourquoi.

— Quel rapport avec Montagne ?

— Demande-lui. En tout cas, ils sont nombreux dehors, et ils tirent avant de réfléchir.

— Tu les as vus ?

— Oui, murmura Rafaelo. Et je vais même te dire autre chose : on n'est pas les seuls à combattre. On est des chiens, c'est vrai, mais des chiens mineurs. Ensuite il y a les Chiens Majeurs, les forts, ceux qui se battent pour de bon. J'en ai vu un.

— Comment il était ?

— Qu'est-ce que tu vas imaginer, putain ? Comment tu veux qu'il soit ? C'était un lutteur, un vrai, mieux habillé que nous. Il était accompagné par Bruno et Claudio mais derrière il y avait trois autres types, tu aurais vu leurs têtes !

— T'exagères pas un peu ? T'es pas en train de tout inventer ?

Rafaelo feignit d'être vexé.

— Quel salaud tu fais ! Qu'est-ce que tu crois, que j'ai du temps à perdre avec toi ?

— Quand est-ce que tu les as vus ?

Son envie de raconter était plus forte que tout.

— Une fois, quand ils me faisaient descendre du camion. Je n'étais pas en trop mauvais état et je l'ai vu sortir. Il était grand, brun et frisé, habillé tout en noir, la chemise ouverte.

— Comment tu as su que c'était un chien ?

Davide avait employé le mot sans s'en rendre compte.

— Ça se voit, répondit simplement l'autre.

— Combien de personnes ils ont pris, à ton avis ? reprit Davide après une

pause.

La main de Rafaelo le rejoignit dans le noir, lui attrapa le cou et le tira à lui. Sa voix tremblait.

— Arrête. D'accord ? Arrête de poser des questions. Pour toi, et aussi pour moi. De toute façon, les réponses ne nous aideront pas et personne ne nous fera sortir. Arrête.

Davide n'ouvrit pas la bouche, il savait qu'il aurait fondu en larmes. Il fit oui de la tête et Rafaelo l'imita.

— Bravo. Bravo la chochette.

— Je la veux !

Rafaelo s'était lassé de tourmenter le jeune Noir, il ne s'intéressait à lui que quand il n'avait plus d'autre possibilité pour faire passer le temps.

— On va te l'apporter, du calme.

Le deuxième homme méchant était revenu à la Cave le lendemain soir, boitant légèrement et respirant avec difficulté. Il s'était allongé sur son lit sans adresser la parole à personne et il y était resté jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Je la veux !

Alors que la douche avait déjà été annoncée et que tout le monde se préparait, le verrou bougea et un nouveau chien fut conduit à l'intérieur. Le problème, c'est qu'il était fou.

— Je la veux !

Il restait à un pas du seuil, immobile, rigide, les yeux possédés, un paquet de linge — draps et vêtements — entre les bras.

— Je la veux !

— Oh, putain ! avait grogné Bruno. Attends ici.

Il s'était éloigné en jetant un coup d'œil à la porte entrouverte. Le nouveau venu pouvait avoir entre vingt et quarante ans, il était très sale. Une goutte de sang avait coulé de ses narines à ses lèvres, son menton, pour finir dans les méandres des plis de son cou. Il était gras d'une façon étrange, désordonnée, le buste gonflé et les bras fins, des cuisses de taureau et des mollets comme des allumettes. Il ne bougea pas, ne se détendit pas. Davide regardait les tendons de son cou qui poussaient sa chair et ses veines saillantes, sur le point d'exploser. Il était convaincu qu'il allait faire un malaise. Bruno revint à pas rapides.

— Écoute, Cocco, Claudio est parti te la chercher, d'accord ? Elle a dû rester dans le camion...

— Je la veux !

— Elle arrive, je te promets qu'elle arrive..., dit-il en le poussant à l'intérieur.

— Hé ! s'écria Milo. Moi je ne veux pas de ce type ! Il pourrait être dangereux !

Mais Bruno l'ignora et sortit.

— Ils devraient arrêter de prendre des clochards, commenta Montagne.

Davide jugea que c'était l'occasion rêvée pour lui poser les questions qu'il avait sur le bout des lèvres depuis la nuit précédente, mais il n'attaqua pas directement.

— Comment tu sais que c'est un clochard ?

— Tu crois que c'est un prince ? Regarde comme il est sale. Et puis, on voit bien qu'il est fou, il parle tout seul...

— Alors qu'est-ce qu'il fait ici ?

Montagne rentra la tête dans les épaules.

— Et toi ? demanda Davide.

— Quoi moi ?

Montagne avait l'air surpris.

— Toi, pourquoi t'es ici ?

Il était évident que quelqu'un lui avait suggéré la question. Montagne ne se démonta pas.

— J'ai baisé la mauvaise personne.

Davide était perplexe. Montagne était la créature la plus éloignée du sexe qu'il pouvait imaginer, et il ne comprenait pas comment ceci l'avait amené à devenir un chien.

— Je ne comprends pas.

— J'ai baisé la mauvaise femme, et en plus elle n'était pas tout à fait d'accord. La femme d'un type qui l'a mal pris, raconta-t-il serein.

— Et alors ? Pourquoi il t'a amené ici au lieu de te descendre ?

Montagne éclata de rire et, avant qu'il ait le temps de répondre, Claudio entra, essoufflé, un livre à la main.

— La voilà. La voilà.

Il le tendit au fou, qui le saisit sans un mot et alla s'installer sur un lit vide pour le feuilleter.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Rafaelo.

— Une bible. Il ne la quitte jamais, quand quelqu'un la touche il devient nerveux.

Davide se sentait courageux.

— Pourquoi vous prenez des clochards ? demanda-t-il.

L'autre se dirigea vers la porte sans ouvrir la bouche.

— S'il vous plaît, expliquez-moi, moi je ne...

Soudain Davide avança d'un pas dans sa tête, un deux plus deux font quatre, il élabora sa première stratégie, rudimentaire.

— ... je n'arrive pas à comprendre. Je suis trop ignorant.

C'était une tentative grossière, pourtant la vanité de cet homme cultivé contrainait — comment, pourquoi ? — de vivre avec des personnes de bas niveau fut titillée. Claudio s'arrêta, la main sur la poignée.

— Les fous sont de bons combattants, répondit-il. Ils n'économisent pas leurs forces, ils se fichent de tout, ils n'ont aucune inhibition.

— Pourquoi ?

Nouvelle hésitation. Cela fonctionnait.

— Ils sont dégagés des conditionnements de la société, ils n'ont pas de règles. Quand on se bat contre un fou, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas cela se passe mal. Parce qu'il ne veut ni nous tuer ni ne pas nous tuer. Il ne se pose pas la question, il se bat, c'est tout, jusqu'à la fin. Maintenant, préparez-vous pour la douche.

— Merci, monsieur, conclut Davide.

Il ne voulait pas adopter un ton militaire, mais ce fut l'effet produit. Ses yeux limpides et son expression infantile balayèrent tous les doutes sur sa sincérité. L'homme lui offrit un sourire de satisfaction.

— Appelle-moi Claudio.

On me cherche.

Cette pensée martelait dans la tête de Davide. Les mots tournaient, tournaient, les uns après les autres, un, deux, trois.

On

me

cherche.

Les secondes passaient, elles n'avaient jamais été aussi longues. Il s'était présenté debout devant le Chauve, dénué de toute effronterie, de tout courage, de toute peur. Il était tellement désespéré qu'à la question « Je peux nettoyer les toilettes à ta place, aujourd'hui ? » l'autre n'avait su que répondre, sur le moment. Pourtant, il n'avait pas cru une seconde que ce jeune garçon si désespéré plaisantât.

— Si ça te fait plaisir.

Davide n'avait jamais nettoyé de toilettes et il était trop jeune pour avoir des réminiscences militaires, pourtant il se mit à la tâche comme si sa vie en dépendait. N'importe quoi plutôt que réfléchir.

Le steak était arrivé, chaud et tendre, il aurait été invitant s'il n'avait pas

représenté ce qu'il représentait. L'espace d'un instant il lui avait semblé que la main de Bruno hésitait, mais il avait fini par déposer le plateau. Rafaelo l'avait accueilli avec un : « Il était temps ! Un peu plus et je partais à la retraite ! »

Il l'avait dévoré en parlant tout seul, tandis que Davide sentait la panique monter en lui. Et s'il arrivait quelque chose à Rafaelo ? S'il ne revenait pas ? Il n'aurait pu expliquer ce qui l'effrayait tant, dans le fond Rafaelo était un étranger, il le connaissait depuis quinze jours, pourtant... Plus Rafaelo paraissait pour suffoquer son angoisse, plus Davide devenait muet et se sentait rapetisser.

— Tu as peur ?

— De quoi ? Des conneries, ça, chochotte, j'ai pas peur, moi. Si je dois crever je crève, et si c'est ce pauvre connard qui est en face de moi, alors qu'il crève !

Il ne faisait pas de gymnastique, il ne s'entraînait pas, il ne se reposait pas. Depuis que l'assiette avait été posée devant lui, Rafaelo ne s'était pas tu une seule seconde. Il donnait des coups de poing dans le vide, il insultait le jeune Noir, il dribblait avec une chaussette roulée en boule, il se peignait, il arrangeait sa mèche. Davide, lui, était proche de la pétrification. Assis sur son lit, son regard passait de Rafaelo à la porte et de la porte à Rafaelo. Il s'en voulait de ne pas avoir eu la présence d'esprit de cacher la partie de son déjeuner qu'il n'avait pas pu avaler. Il n'avait rien à offrir à ce garçon qui allait peut-être mourir et il se sentait merdeux.

— Ne fais pas cette tête. Tôt ou tard, ça arrive. On ne te l'a pas dit, chochotte ?

— Si, mais...

— Putain, quel casse-pieds, celui-là ! Pourquoi tu pleurniches tout le temps ? Je ne vais pas mourir !

Il avait éclaté de rire, mais un peu trop fort. Davide avait reniflé, la porte en métal s'était ouverte.

— On y va, avait déclaré Claudio en bougeant à peine la tête.

Pendant un instant, Rafaelo était resté immobile, vidé. Puis il s'était repris, il s'était tourné vers Davide qui s'était mis à trembler.

— À plus tard, chochotte. Si tu es encore vivant.

Il fit deux pas puis il se retourna et sourit :

— Si je suis encore vivant.

Davide le trouva à la fois drôle et pathétique. À partir de ce moment ils devinrent officiellement amis, et le compte à rebours démarra. Dans la Cour, Davide fut saisi de nausée et de vertiges. Il se traîna à côté du jeune Noir, il s'écroula à côté de lui et l'enlaça en sanglotant. Personne ne sembla le remarquer, pas même le jeune homme. Après la douche, il comprit qu'il devait faire quelque

chose, n'importe quoi, sinon il allait devenir fou. Ainsi, après avoir aligné parfaitement tous les lits et plié tout le linge qu'il trouvait, il avait demandé au Chauve la permission de nettoyer les toilettes à sa place, étant donné que c'était son tour ce jour-là, et il s'était répété trois mots comme une litanie.

On me cherche.

Police, journaux, son père à la télévision, sa mère enchaînée quelque part comme celle d'un jeune garçon qu'on avait enlevé avant la naissance de Davide, l'émission *Disparitions*, les tracts dans la rue et les chiens flairant son odeur. Les chiens, oui. Cela se passait ainsi, il en était certain, il n'avait pas besoin des personnes qui étaient avec lui, il n'avait pas besoin de Rafaelo, le monde extérieur l'attendait.

On me cherche. Et on me trouvera.

Il ne toucha pas à son dîner. Il but son eau et cacha une pomme sans trop y réfléchir. Quand ils éteignirent les lumières, il se dit que c'était arrivé. Rafaelo n'était pas revenu, donc Rafaelo était mort.

Ce n'est pas dit.

Pourtant, il était rongé par le doute. Il était seul, il ne pouvait faire confiance à personne d'autre, là-dedans. Il ne voulait pas fermer les yeux, si Rafaelo n'était pas à côté. Quand cela était-il arrivé ? Quand s'était-il pris d'affection pour ce petit loubard vulgaire et ignorant comme une chèvre ?

Au moins il est comme on le voit.

Pas comme Montagne, violeur de femmes mal choisies, pas comme Milo, Cocco, le jeune Noir et l'Albanais, tous plus fous les uns que les autres. Pas comme les deux hommes méchants ni comme le Chauve, qui semblent en pierre. Rafaelo était vivant, il était réel.

Les crampes de tension lui enserraient les jambes. Il les souleva et les plia en cadence. Pour toute réponse son ventre gargouilla, alors il souleva son buste en même temps que ses jambes. Les ressorts de son lit de camp grinçaient.

— Tu vas arrêter, oui ? intima Milo, dans le noir.

Davide se rallongea. Les crampes revinrent. Il descendit de son lit le plus doucement possible et s'étendit par terre. Il reprit ses abdominaux. Après les dix premiers, il sentit que la tension se dissipait. Il avait toujours détesté ce genre d'exercices, mais là il les trouvait presque agréables, la fatigue effaçait le reste.

La voix de Milo lui arriva comme une balle en pleine tempe :

— Arrête ou je te fracasse la tête.

Il avait glissé à côté de lui et lui parlait directement à l'oreille. Dans l'obscurité, en l'absence de Rafaelo, dans le besoin désespéré de s'épuiser pour

empêcher son esprit de penser, à nouveau quelque chose se produisit dans son esprit. Il se tourna vers l'endroit d'où provenait la voix, vers l'haleine de Milo puante de cigarette, et il dit :

— Essaye.

Son ton fut incolore, son timbre plus bas que d'habitude. Il s'écoula comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait et il se sentit gagné par un calme profond, total. Ils étaient dans le noir. Dans le noir, il avait tué deux fois. Milo ne répondit pas et pendant quelques minutes il ne se passa rien. Quand il entendit le bruit de son corps qui se rallongeait sur son lit, Davide décida de passer aux pompes.

Claudio passa apporter le petit déjeuner. Gobelets en plastique et la question « thé ou café ? », comme à l'hôpital. Davide s'approcha sans un bruit.

— Claudio ?

— Tu veux du thé ?

— Tu peux me dire pour Rafaelo ?

Le Gardien prit un air suffisant et distribua des petits paquets de biscuits fourrés, sans lui répondre.

— S'il te plaît.

— Allez, laisse tomber.

Montagne lui posa sa grosse main sur l'épaule, mais Davide la retira.

— Je ne veux pas connaître les détails, je veux juste qu'il me le dise.

— Arrête..., insista Montagne en le prenant par les épaules.

— Frappe-moi !

Davide se retourna brusquement contre l'homme, qui était troublé par son expression dure et adulte.

— Si tu ne veux pas que je pose de questions, frappe-moi, de toute façon tu es deux fois plus baraqué que moi ! S'il vous plaît, reprit-il à l'attention de Claudio, je veux seulement vous entendre le dire. C'est tout.

Claudio le contourna pour se diriger vers la porte, mais Davide s'interposa.

— Écoutez, faites-moi ce que vous voulez, frappez-moi, vous aussi, de toute façon... Mais répondez-moi, s'il vous plaît.

Claudio le regardait, intrigué.

— Je veux juste savoir. Oui, juste...

Il ne put en dire plus mais ses yeux étaient éloquents, et un homme qui avait étudié ne pouvait s'abaisser à poser des questions. Claudio parla vite, avec réticence.

— On le garde un peu à côté. Il a un hématome qui doit dégonfler, il a besoin de soins très fréquents et de rester au calme.

Il sortit.

— Regardez un peu, c'est qu'il a des couilles, le gamin !

Le Chauve s'était adressé au groupe pour la première fois. Mais Davide, qui avait à nouveau les larmes aux yeux, n'y prêta pas attention.

Il était vivant.

Rafaelo était vivant.

Il fallut une semaine à Rafaelo pour se remettre sur pied et reprendre ses babillages. Quand on le ramena à la Cave, son visage était à moitié recouvert par un bandage et sa bouche tuméfiée. Ses mains et ses pieds avaient été pansés et sur le dos il avait des bleus gros comme des oranges. Il lança un « Bonjour tout le monde ! » qui sonnait faux, puis n'eut la force d'ajouter un mot pendant cinq minutes. Davide s'improvisa infirmier, il demanda des instructions à Bruno et Claudio et s'occupa personnellement de lui.

— Je ne vais pas te le donner, tapette, pas la peine de te mettre en quatre. Mais bon, quand les lumières seront éteintes, tu peux me le sucer, si tu veux !

— Je ne suis pas une tapette et toi tu dois rester tranquille, si tu veux guérir.

— T'es vraiment barbant.

En réalité, Rafaelo était content de toutes ces attentions et à la fin de la journée il commandait Davide à la baguette. Quand l'heure vint de sortir dans la Cour, Rafaelo prit un air de prisonnier de Zenda parce qu'il n'arrivait pas à se lever et que les Gardiens ne voulaient pas le porter.

— J'ai mal aux pieds mais j'ai le droit à mon heure de grand air, moi aussi.

— C'est deux heures, pas une, et pour l'air il y a les soupiraux, avait répondu Bruno.

— Les soupiraux, tu parles. Il y a plein de poussière qui rentre et ça sent la merde !

— Alors pas d'air, avait conclu l'autre.

— Je peux le porter, moi.

Milo avait levé les yeux au ciel en se dirigeant vers la porte, le Chauve avait ri, mais Davide était sérieux.

— Je vais le porter, une fois j'ai porté ma mère sur un sentier de montagne parce qu'elle s'était fait une entorse.

— Va te faire foutre, je suis pas ta mère !

En fait, Rafaelo était plus content que vexé.

— Écoute, dit Bruno, ne nous fais pas perdre notre temps.

Mais Davide s'était déjà penché vers le lit de Rafaelo, il lui avait pris un bras, l'avait enroulé autour de son cou puis, avec une rotation du buste, il l'avait chargé

sur son épaule.

— Hé, qu'est-ce que tu fais, espèce de tapette ? ! Putain, tiens-moi, tiens-moi !

Rafaelo riait. Bruno jeta un coup d'œil vers la porte où les autres attendaient, indécis. Puis il haussa les épaules.

— D'accord, mais c'est toi qui le ramènes.

Davide avança. Il s'attendait à pire, or pas après pas il réalisa que ce n'était pas si fatigant. Il avait porté sa mère sur son dos, et quand son camarade Amedeo avait marqué un panier à trois points contre le lycée professionnel pour géomètres il l'avait soulevé de tout son poids et lui avait fait traverser le terrain. Or Amedeo pesait ses quatre-vingt-dix kilos.

— Tu peux pas me prendre mieux que ça, chochotte ? Je suis pas un mouton et je ferai pas le mouton, si c'est ce que tu espères ! Attention à pas me faire tomber, sinon je te tabasse !

Ils arrivèrent à l'entrée de la Cour, accompagnés des protestations improbables de Rafaelo. Claudio se tenait à la porte.

— Ça alors. Tu es fort.

Oui.

Oui, je suis fort.

— Qu'est-ce qu'on voit depuis les soupiraux ?

— Rien, qu'est-ce qu'on devrait voir ?

— Je ne sais pas. Quelque chose, affirma Davide planté sous la petite fenêtre. Rafaelo faisait les cent pas dans la Cave à une allure de vieillard.

— On voit rien ! cria-t-il en vain.

Davide déplaça d'abord son lit, puis une chaise, enfin une table.

— Hors de question que tu montes là-dessus debout.

Cette injonction avait été prononcée par l'un des deux hommes méchants, qui lui avait adressé la parole sans quitter ses cartes des yeux. Davide ne se démontra pas.

— Et si j'enlève mes chaussures ? Si je mets des chaussettes propres et que je pose des feuilles de journal dessus ? Ensuite je la laverai, la table.

L'homme méchant semblait ne pas l'écouter, mais il répondit :

— Seulement si tu nettoies les chiottes pendant une semaine.

Davide hésita, puis regarda à nouveau les soupiraux. Impossible qu'on ne voie rien.

— D'accord. Je peux monter ?

L'homme méchant acquiesça et Davide entreprit de construire sa tour de

meubles. Le plafond de la Cave était très haut, près de quatre mètres, à vue de nez. On pouvait ouvrir les soupiraux à l'aide de grandes perches métalliques, mais ils se trouvaient à presque trois mètres de hauteur.

— Tu es vraiment un couillon ! s'exclama Rafaelo, contrarié que quelqu'un lui vole l'attention. Tu vas tomber et je n'aurai plus personne pour me baiser le cul.

— Pas question que je te le baise, de toute façon.

Sur la table, Davide avait posé une page d'un magazine de jeux d'esprit complètement gribouillée, puis une chaise. Ensuite il avait changé de chaussettes et il avait grimpé. Rafaelo avait raison, on ne voyait rien. Mais pas parce qu'il n'y avait rien : la vitre était couverte de poussière et de saleté.

Davide descendit, alla chercher une serpillière mouillée, tira la perche qui faisait bouger la serrure et grimpa à nouveau pour nettoyer la fenêtre ouverte. En équilibre précaire, il glissa un bras dans la charnière et passa la serpillière dans les coins. Puis il redescendit, tira la perche qui fermait le soupirail et remonta, rongé par la curiosité. On ne voyait toujours rien, juste une étendue de sable et de poussière. Cela lui rappelait le désert du Maroc où il était allé avec son père ; sa mère et Sabrina avaient préféré rester à l'hôtel à se plaindre de la chaleur. Le désert, le Maroc, son père. Il y a une éternité.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut ?

La question le prit par surprise. Bruno le regardait, debout à côté de la porte.

— Descends manger ! aboya-t-il.

Dans sa main, une assiette contenait un bifteck.

— Je peux pas. Ce soir je vous dis salut à tous et je vais crever.

Rafaelo soupira.

— T'es un vrai raseur, Davide Bergamaschi.

— Arrête de répéter son nom, le réprimanda Montagne. Tu sais qu'on peut pas.

À un autre moment il aurait saisi l'occasion pour poser des questions, mais il renonça. De toute façon, il allait mourir.

— Pourquoi pas cette fois ? Tu l'as déjà fait deux fois, non ? insistait Rafaelo.

— Oui, mais je ne savais pas. Je n'avais pas le choix.

— Alors, si tu veux, je te donne le choix : tu préfères crever ?

— Je sais pas. Peut-être que oui. Peut-être que je préfère.

Montagne s'éloigna avec un geste de découragement.

— Si tu préfères, alors pourquoi tu t'es entraîné ?

Le Chauve l'observait de loin.

— Je me suis pas entraîné ! cria Davide la voix fêlée.

— Mais si.

— Mais non !

— Tu nous as cassé les couilles toute une nuit à faire des abdos et des pompes !

— C'est vrai ? demanda Rafaelo suspicieux.

— Qu'est-ce qui est vrai ? rebondit Davide sur la défensive.

— Que tu t'es entraîné toute la nuit !

— Je me suis pas entraîné, je voulais juste m'occuper, voilà.

— Espèce de combinard ! Et moi qui perds mon temps avec toi. Va te faire foutre.

Rafaelo s'éloigna, vexé. Davide essaya de le retenir par les mots. Il n'avait plus d'énergie, il se sentait vidé. Il avait mangé son steak avec un sens ambigu du devoir, mais il n'avait pas touché au reste. Maintenant il était recroquevillé sur son lit, sa pomme d'Adam montait et descendait, il se sentait à nouveau petit et seul.

Ils le soulevèrent de tout son poids. Bruno et Claudio durent lui décrocher les mains du bord du lit en lui soulevant les doigts un par un puis le transporter comme un sac. Il hurla pendant tout le trajet, dans le couloir, dans les escaliers, à travers une sorte de salle des machines, vers une porte métallique rouge à deux battants.

Derrière, il y avait le camion.

Il respirait par la bouche, doucement, doucement, doucement. Quelque chose lui obturait complètement le nez, il le sentait pulser comme un cœur de bois. Il se sentait gonflé, inerte. Du peu qu'il se rappelait, il restait une unique certitude : cette fois il avait *voulu* le faire. L'Autre Homme était costaud, pas autant que celui du premier camion mais costaud et rapide. Un homme qui avait parlé tout le temps, qui avait posé des questions, qui avait pleuré. Et qui s'était défendu. Davide avait combattu avec la force du désespoir, en se servant de tout son corps. Dans sa tête, une illusion stupide, enfantine, s'était affaiblie, puis éteinte. L'espoir, encore, qu'à un moment quelqu'un débarque et annonce : « C'était une blague, une farce. Rentrez chez vous, les enfants. »

Mais l'enfance n'était plus, elle était partie pour toujours. Il avait connu le désespoir, l'angoisse, la peur et enfin l'instinct. La vie, la survie. Quand le corps sous lui avait cessé de bouger, ne laissant aucun doute, il s'était écroulé dessus, épuisé. Il avait pleuré en silence, sombrant, se perdant. Pour une fois, il avait pleuré sur lui-même. Puis des flashes, des instantanés de sensations, des moments, des mots. Chaleur, mains fortes sur lui, l'obscurité d'une couverture, puis à

nouveau un moteur qui l'emmenait, la stridulation des grillons, le froid du béton. Alcool, froid très fort puis soudain une silhouette nouvelle, une grosse tête à la Frankenstein avec une petite frange raide et courte qui lui tombait dessus : « Si tu m'entends bouge quelque chose ! Tu es là ? Tu es là ? Oui, voilà, ça suffit comme ça. Maintenant, tu peux t'endormir. »

Puis une longue obscurité sans sons ni rêves et le réveil dans son lit de la Cave. Ses yeux étaient trop gonflés et sa bouche était abîmée. Heureusement, ses oreilles fonctionnaient bien.

— Je te l'avais dit, chochette : tu tiens pas les camions.

La vie ronronnait, le monde était palpable. Au-delà, il n'y avait que le silence. Les voix des personnes enfermées dans la Cave avaient disparu, et avec elles les rares bruits et odeurs. Davide sentait sa tête pulser et chaque muscle de son corps se taire face aux requêtes les plus élémentaires. Pourtant il devait boire et uriner. Il refusait de faire à nouveau sous lui, il pouvait peut-être arriver jusqu'aux toilettes. Il essaya de bouger la tête, un sifflement pénétrant lui envahit les oreilles. Soudain il eut la sensation de n'avoir qu'une seule narine centrale, incapable d'émettre assez d'oxygène. Le battement de son cœur était sourd, ses mains s'engourdisaient, sa chair se faisait molle et lourde. Il se laissa retomber sur son lit, il allait peut-être mourir. Un halo de douceur arriva de quelque part, autour, tiède. Il entrouvrit ses yeux tuméfiés, chercha dans la pénombre. Une silhouette se tenait tout près de lui, elle fumait calmement. Il ne savait pas si elle était réelle, c'était peut-être un rêve, une image symbolique. Peut-être Dieu. Il n'était pas passé loin. Quand il vit plus clairement, il le reconnut. Lui, enfin, l'homme de la rave, l'homme de la cabane, l'homme aux yeux de prêtre et à l'expression mélancolique. Il lui offrait à nouveau son regard préoccupé, que Davide avait vu si rarement mais qui désormais signifiait tout. Il aurait voulu lui parler, lui demander, lui demander encore. Mais il n'avait plus la force de poser des questions, ni de quoi que ce soit. Alors il attendit un mot, il attendit de mourir. Il percevait la réalité au ralenti, aussi comprit-il que l'homme s'était approché seulement quand il sentit l'eau dans sa bouche. L'homme lui donna à boire avec une patience d'infirmière, la cigarette au coin de la bouche, les mains légères.

— Sinon tes lèvres vont se crevasser. Ça serait dommage, lui expliqua-t-il le plus naturellement du monde avant d'ajouter : Soulage-toi, si tu as envie, j'enverrai quelqu'un pour nettoyer.

Davide souffla, cherchant à exprimer quelque chose, mais l'homme lui fit signe de se taire. Gentiment mais fermement.

— Quand je te dis de faire quelque chose, fais-le. Fais-le, c'est tout. Ça sera

plus simple.

Le jeune homme lui obéit, reconnaissant.

— Je vais passer pour un disque rayé mais je suis vraiment étonné de te revoir. Trois hommes, ça fait beaucoup, dit-il sur un ton informel, comme s'il parlait du temps. On m'a dit que tu avais beaucoup maigri. C'est une grave erreur. Un sac d'os ne tient pas debout.

Papa.

La chaleur de la braise de la cigarette, à un souffle de son nez. Et dans ces yeux inquiets, quelque chose, peut-être de la curiosité.

— La prochaine fois mange, d'accord ? Et laisse tomber les abdos et les pompes. Laisse tomber. Marche, à la place. Compris ? Marche droit.

Davide parvint à bouger un doigt.

— Je reste quelques jours. Nous parlerons demain.

L'homme sortit de son champ de vision, laissant derrière lui un doux effluve de tabac. Davide glissa dans le sommeil.

Le Chauve rentra le premier dans la Cave, fit un pas et s'arrêta. Il reniflait l'air. Tous les autres restèrent à la porte, personne n'osait le bousculer, pas même les hommes méchants.

— Il est revenu.

Il jeta un coup d'œil en direction de Davide et s'écarta. Rafaelo entra le dernier, il boitait toujours.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi vous vous êtes arrêtés ? Il y a un nouveau ?

Personne ne lui répondit. Davide sentait sur lui les yeux du Chauve.

— C'est vrai ? Il est entré ici ? Il est revenu ?

Il était recroquevillé sur le côté, totalement dévêtu de cette aura impénétrable qui l'avait différencié des autres depuis le début. Davide posa la question pour gagner du temps.

— Qui ?

— Minuto.

Le Chauve avait baissé la voix avec la même crainte révérencielle qu'un dévot nommant la Vierge. Davide n'était pas assez méchant pour se moquer, même s'il savait que d'une façon ou d'une autre il avait l'avantage sur les autres.

— Oui, je crois que c'était lui. Un monsieur poivre et sel qui fume des cigarettes...

— ... roulées, oui, j'ai reconnu l'odeur !

Le Chauve s'était levé avec un enthousiasme insensé. Un enfant à qui on avait confirmé que le père Noël existait.

— Il a dit quelque chose ? Il a dit s'il revenait ? Il a parlé de moi ?

— Il a dit qu'il restait quelques jours.

Le jeune homme sourit. C'était bon de voir quelqu'un heureux, là-dedans.

— Et de moi ? Il a parlé de moi ?

— Non. C'est-à-dire, en fait je ne sais même pas comment vous vous appelez.

— En effet. En effet.

Le Chauve s'éloigna en parlant tout seul, puis ce fut le tour de Rafaelo, qui lui tomba dessus sans aucune grâce.

— C'est vrai ? Minuto est venu ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Et pourquoi il est venu te parler à toi, tête de con ?

Davide regarda derrière Rafaelo. Ils ne le montraient pas, mais tous les présents étaient attentifs, même le jeune Noir, même Cocco. Il ne s'était pas trompé, Minuto était quelqu'un d'important. Il allait répondre quand il eut une intuition, la perception nette du pouvoir. Il savait quelque chose. Quelque chose qu'ils ne savaient pas. Comme avec l'Anglais, son esprit empêcha sa bouche de s'ouvrir.

— Je ne l'ai vu qu'un instant. Ensuite, je crois que je me suis évanoui.

Pourtant, les jours passèrent et Minuto ne revint pas. Davide se remettait doucement, il assistait à l'organisation des dynamiques de la Cave, il voyait des biftecks entrer et des compagnons sortir. Quand il put enfin retourner dans la Cour, l'Albanais avait perdu deux dents et Milo ne pouvait plus bouger l'épaule gauche.

Le jour où Bruno s'était présenté avec un filet de truite, tout le monde avait dit mentalement adieu au jeune Noir. Pourtant, quelques heures plus tard il était revenu couvert de sang et de sueur et il était retourné s'asseoir dans son coin.

Le Chauve n'avait plus adressé la parole à personne. Il déambulait entre les lits, de mauvaise humeur, et tournait brusquement la tête chaque fois que la porte s'ouvrait. Mais ce n'était jamais Minuto.

Davide avait attendu, lui aussi. Il n'essayait pas de s'expliquer pourquoi parler avec cet homme était si important pour lui, ça l'était, un point c'est tout. D'ailleurs, il marchait. Il avait gardé pour lui le conseil de Minuto. Il marchait différemment selon l'endroit où il se trouvait. En zigzag et en créant mentalement des parcours à obstacles dans la Cave, à bonne allure dans la Cour, en levant les genoux comme la garde royale dans les douches. Il s'appliquait, bon élève, comme il avait toujours fait chez lui, à l'école, à la salle de sport. Rafaelo l'avait tourmenté un peu pour lui extorquer un détail sur la visite de Minuto. Davide avait espéré qu'en retour il réponde à ses questions, mais en vain.

— Allez, Rafaelo, dis-moi qui c'est ! C'est un boss de la mafia ?

— Mêlé-toi de tes affaires, chochette.

— C'est lui qui organise les combats ? Tu l'as vu pendant les rencontres ?

Rafaelo gardait bouche cousue et Davide retournait à ses promenades. Il pria pour que l'homme qu'ils appelaient Minuto revienne lui parler avant le prochain steak, avant le prochain camion, avant le prochain mort. Parce qu'il avait décidé que cela serait la dernière fois : il se laisserait tuer.

Je ne suis pas un assassin, moi.

Je ne tue pas sans raison. Je préfère en finir.

Pourtant, en attendant, il marchait. Et il marchait bien.

Cocco avait survécu, de justesse. Le Chauve avait accueilli son bifteck avec un calme olympien et était rentré sans égratignures, ou presque. Pour Montagne et les deux hommes méchants, cela avait été une promenade, et Davide avait pleuré, tremblé et briqué la Cave avant que Rafaelo fasse son entrée triomphale, le visage couvert de bleus mais bel et bien vivant.

— J'encule le monde, moi !

Maintenant, c'était son tour. Il n'avait pas touché au steak et, au bruit de la serrure, il avait couru au fond de la pièce, près des toilettes. Les autres tendirent les mains et les pieds, dans l'illusion de faire plaisir à leurs gardiens en le freinant. À ces doigts incertains s'ajouta la prise solide de Bruno. Davide cria, se débattit, se fichant de la dignité et de ce que les autres pouvaient penser, s'agrippant à tout ce qu'il trouvait sur son chemin. Il fut tiré dehors, il hurlait comme un fou, tantôt se laissant traîner comme un poids mort, tantôt en essayant de frapper les deux hommes qui le conduisaient au camion. Mais la porte s'ouvrit et se referma, le moteur démarra. Pendant le bref trajet, il se jura à nouveau de ne pas s'en sortir, non, cette fois il ne s'en sortirait pas. Puis le moteur ralentit, la lumière entra dans le camion pendant quelques secondes, accompagnée du gémissement d'un homme. Ensuite, ce fut à nouveau l'obscurité, les vibrations, la peur et le désespoir.

Il sentait l'Autre Homme perdu, il ne parlait pas, ne se plaignait pas. Ceci était un avantage qu'il aurait pu perdre, si l'Autre comprenait qu'il n'était pas seul, s'il avait aussi peur que lui la première fois. Trois morts plus tôt.

Il résista quelques secondes, agrippé à un principe moral qui éclatait de toutes parts. Puis il éteignit son cerveau et chargea. Ce fut rapide, l'autre réagit à peine et il suffit de lui cogner la tête contre le métal jusqu'à ce qu'il soit certain qu'il n'y ait plus aucune raison de continuer. Ensuite, il laissa la digue céder. Il se jeta contre la paroi en hurlant et en pleurant.

— JE L'AI FAIT, FILS DE PUTE ! JE L'AI FAIT, MAINTENANT LAISSEZ-MOI SORTIR, BANDE DE SALAUDS, JE NE VEUX PAS RESTER ICI AVEC LUI ! LAISSEZ-MOI SORTIR !

Sa voix se brisait en sanglots. Il tambourinait contre les parois à coups de poings et d'épaules, se fichant des conséquences, faisant confiance au réconfort de la douleur. Le moteur finit par s'éteindre.

— Laissez-moi sortir ! Putain, laissez-moi sortir !

Bam !

Il s'arrêta, interloqué. Le mur avait répondu. Puis à nouveau : *Bam !*

— À l'aide ! À l'aide, à l'aide, je suis dedans !

L'espoir, un instant.

— J'ai été kidnappé ! Je m'appelle Davi...

— *Cuti !*

La voix lui arriva à travers le métal. Davide appuya son oreille. Mais plus rien. Alors il se remit à taper et à crier.

— Je suis là !

— *Cuti ! Prestani !*

La voix d'un homme, profonde, au ton rageur. Davide tâta la paroi. Côté court, pas celui de la porte. C'était le chauffeur qui lui parlait.

— Hé ! Hé, aidez-moi !

— *Ne plači ! Budi čovek !*

Neplacibuditchiovek.

Un étranger. Le chauffeur était un étranger, sans doute ne le comprenait-il pas. Davide fut pris de panique, il se remit à pleurer et à crier.

— À l'aide ! *Help ! Help me !*

Bam !

Le chauffeur lui répondait en cognant contre la paroi.

— *Jajdemo ! Ne plači ! Prestani !*

Aidemoneplaciprestani.

— Je ne vous comprends pas ! Je ne vous comprends pas ! Vous ne parlez pas italien ?

— *To je život ! Život nije igra ! Moraš biti jak !*

L'homme semblait hors de lui, il y avait du désespoir dans sa voix.

— JE NE COMPRENDS RIEN ! hurla le jeune homme, hystérique. JE NE COMPRENDS RIEN ! JE NE COMPRENDS RIEN ! À L'AIDE !

— *Ti si samo dete, beba ! Reaguj ! Ako ne odraste ?, umreces !*

Davide s'effondra contre la paroi en sanglotant. La voix du chauffeur s'était faite infantile. Il se moquait de lui, il singeait son pleur.

— *Plači, glupava bebo ! Ti si smrkavac ! Ti si desek ! Ti si bâta ! Batica !*

— Aidez-moi, s'il vous plaît ! S'il vous plaît, aidez-moi..., pleurnicha-t-il.

Bam !

À nouveau la rage, la voix de fausset.

— *Plači, plači batica !*

Plachiplachibâtiza.

À bout de souffle, il laissa couler ses larmes. Après deux autres coups de poing dans le camion, soudain la voix du chauffeur s'adoucit.

— *Bravo, tako treba, batica !*

Je ne dois pas pleurer. Il ne veut pas que je pleure.

Le chauffeur frappa trois fois. Après une brève pause, une autre fois.

C'était un signal.

— OK ? OK ? demandait-il.

Avec une extrême fatigue, Davide leva la main pour lui répondre.

— OK, soupira-t-il.

L'autre rit comme si cela le rendait heureux.

— *Da ! Da, dobro, batica.*

Il m'a dit bravo. Je ne dois pas pleurer.

Dadadobrobâtiza. Bâtiza. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, bâtiza ?

Le camion repartit.

Deux mois avaient passé depuis la nuit où on l'avait enlevé. Deux mois et cinq morts. La dernière fois il était monté seul dans le camion et il était descendu sur deux jambes. Il avait pleuré avant, pendant et après, mais il n'avait plus appelé à l'aide. Il avait attendu un signal de la part du chauffeur, mais il ne pouvait être certain que ça soit le même, aussi ne s'était-il pas hasardé à frapper le premier à la paroi. Quand la porte s'était ouverte, deux visages inconnus l'avaient observé avec stupeur, assis au milieu du camion à côté d'un tas de chiffons qui n'était pas un tas de chiffons. Ils avaient refermé en vitesse et ils étaient revenus quelques minutes plus tard avec un capuchon. Alors c'étaient eux, les sous-fifres, la petite main-d'œuvre, juste un cran au-dessus des chiens, comme le Chauve. Davide avait attendu dans la Petite Pièce que le médecin à la tête de Frankenstein l'examine. Cela ne lui posait pas de problème qu'on voie son visage, il lui regarda bien les dents, les yeux et les mains, puis il lui donna une tape sur le flanc, comme on fait avec les chevaux.

— Allez, file, tu es fort comme un taureau !

Claudio avait accompagné le jeune homme à la Cave, où Rafaelo l'avait accueilli avec son chahut habituel. Mais Davide était fatigué. Allongé sur son lit, les yeux perdus dans les soupiraux, il ne prêta pas attention à Bruno jusqu'à ce que

ce dernier soit à quelques centimètres de lui.

— Dans une semaine, tu vas combattre.

Davide le regarda. Le Gardien était debout, un bloc-notes à la main. Les autres s'étaient instinctivement éloignés : quel que soit le but d'une visite, mieux valait qu'elle concerne quelqu'un d'autre.

— Quoi ?

— Tu combats. Dans une semaine.

Son ton était poli mais froid.

— Qu'est-ce que ça veut dire que je combats ? Je dois monter à nouveau dans un camion ?

— Non, ce n'est pas un entraînement, c'est une vraie rencontre. Tu as déjà tué cinq hommes, n'est-ce pas ? demanda-t-il ensuite avec une légère hésitation, en vérifiant quelque chose sur son papier.

La lèvre de Davide se mit à trembler.

— Pour l'amour du ciel, ne te remets pas à pleurer. Donc ça fait bien cinq ?

Davide acquiesça.

— Bien, alors jeudi prochain tu combats. Ton nom ?

— Davide Bergamaschi.

Il entendit Rafaelo rire dans son dos. L'homme baissa son stylo, patient.

— Non. Pas ton vrai nom. Le nom que tu vas utiliser pour combattre.

Davide regarda les autres, perdu. Rafaelo fit une grimace.

— Qu'est-ce que tu croyais, chochotte ? Si tu crevais pas, ça devait arriver, tôt ou tard. Allez, choisis-toi un nom.

— Un nom comment ? demanda-t-il au barbu.

— Un seul mot. Cela peut être un nom propre ou celui d'un personnage, aucune importance. Quelque chose comme « Rocher » ou « Superman », tant que ça n'a pas déjà été utilisé.

— Comment je peux le savoir ?

— Je suis là pour te le dire.

Davide avait du mal à réfléchir.

— Ah oui, autre chose : ça doit être un nom adapté à un chien.

Le jeune homme s'apprêta à demander autre chose mais Bruno l'interrompit.

— Non, choisis un nom, c'est tout, d'accord ? Tôt ou tard, tu sauras tout ce que tu dois savoir.

Davide hésitait. Il n'avait pas d'idée, il ne pensait à aucun personnage de bande dessinée, de dessin animé ou de film. Il s'efforça de faire émerger quelque chose du chaos.

— Vin ?

— Comme Diesel ? C'est déjà pris.

— Alors Wolverine ?

— Oui, les X-Men. Déjà pris.

— Sois original, suggéra Rafaelo. Mon nom est celui du protagoniste de la série télé préférée de ma mère.

Il lui sourit. Davide se sentait totalement déboussolé. Les choses qu'il ne savait pas, qu'il ne comprenait pas et qui lui faisaient peur étaient de plus en plus nombreuses.

— Tu n'as jamais eu de petit nom, de surnom ? tenta son geôlier.

Davide s'apprêtait à répondre que non quand il eut une idée.

« *Tisibatabàtiza !* »

Et encore :

« *Placiplacibàtiza !* »

Puis :

« *Dadadobrobàtiza.* »

— Bâtiza ? proposa-t-il au barbu.

— Bâtiza ?

— C'est déjà pris ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas.

— Tu l'as inventé ?

— Non, c'est le chauffeur qui me l'a dit.

L'homme ne manifesta ni surprise ni hésitation.

— Le chauffeur du camion ?

— Oui, un étranger. Il m'a appelé comme ça, je crois que c'est une insulte.

— Ah, peut-être. Bien, alors, comment ça s'écrit ?

— Je ne sais pas, comme ça se prononce.

L'homme écrivit.

— Bà-ti-za. C'est joli, original, réfléchit-il. Mais l'accent est mal placé, ça sonne bizarre. Il ne vaudrait mieux pas Batiza ?

Il le regarda avec bienveillance et Davide haussa les épaules en acquiesçant. De façon absurde, il lui était reconnaissant de ce sourire.

— Batiza, alors. Jeudi, tu te rappelles, d'accord ?

Il fit mine de partir.

— Monsieur ?

— Dis-moi, Batiza.

— Quel jour on est aujourd'hui ?

— Mercredi. Tu as huit jours pour t'entraîner.

Il réfléchit un moment, regarda Davide et pointa sur lui son pouce et son index comme un pistolet, à l'américaine.

— Appelle-moi Bruno et tutoie-moi. Je te concocte quelque chose de spécial, d'accord ?

— D'accord.

C'était un euphémisme.

Bruno vint le chercher deux jours plus tard, en milieu de matinée. Davide le suivit docilement tandis que Rafaelo lui faisait au revoir de la main. Ils suivirent un parcours connu dans le dédale de couloirs et débouchèrent dans la Cour. Davide regardait partout, curieux, mais il ne voyait rien de particulier. Ou si : il manquait des choses. Les bidons, les ballons dégonflés, les bancs avaient été placés sous le panier et l'espace semblait deux fois plus grand. Le matin, la partie qui était habituellement à l'ombre était en plein soleil et il faisait chaud. Davide souriait à cette nouveauté, il avait toujours aimé les nouveautés. Derrière lui, Claudio entra accompagné de cinq hommes. Il lui sembla en reconnaître un, c'était le Sous-fifre qui lui avait mis le capuchon. Les autres étaient des visages anonymes sur des corps tout autant anonymes. Pourtant, l'un d'eux se démarquait nettement des quatre autres : il pleurait. Son âge était impossible à définir, peut-être quarante, peut-être cinquante ans, petit, quasi chauve, deux sourcils très fournis qui se rencontraient au-dessus de son nez crochu. On aurait dit un patron de bistrot. Bruno se dirigea vers lui, lui posa une main sur l'épaule et l'autre pleura de plus belle. Davide comprit au moment où le Gardien poussa gentiment l'homme vers lui.

— Non... oh non, non, Bruno, non...

— Voici ton entraînement. Il faut que tu montres ce que tu sais faire, désormais tu as...

— Non ! Je ne peux pas regarder ! Je ne peux pas regarder, je ne peux pas !

Bruno soupira en secouant la tête et l'homme se mit à trembler. Ses jambes cédèrent, il tomba à genoux devant Davide, qui fut saisi de panique.

— Je ne peux pas le faire ! Bruno, je ne peux pas le faire, je t'en prie !

— La semaine prochaine il y aura du public, il faut t'habituer.

— Du public ? Comment ça, du public ?

Il ne pouvait quitter des yeux l'homme à genoux devant lui. Il bredouillait quelque chose en bavant. Entre sueur, larmes, morve et salive, son visage était trempé.

— Allez, ça ne sert à rien de retarder.

— Je ne peux pas ! Tu ne comprends pas que je ne peux pas ? Je ne peux pas

le regarder en face pendant que je le tue !

L'homme cessa un instant de pleurer et leva les yeux vers lui.

— Ne me regarde pas, putain ! lui hurla Davide en serrant les poings, les bras tendus le long du corps. Fais-moi monter dans le camion, dit-il ensuite à Bruno.

— Petit gars...

— Fais-moi monter dans le camion. Dans le camion je peux, mais comme ça...

— Dans tous les cas il faudra que tu le fasses dans quelques jours. Si tu ne t'entraînes pas aujourd'hui, ça sera pire.

Davide fondit en larmes. Il pleurait, mais pas l'homme. L'homme le fixait avec stupeur, presque avec curiosité.

— Je ne peux pas... il me regarde et moi... moi je ne peux pas...

— C'est pire pour lui aussi, si tu fais durer, insista Bruno. Il sait qu'il doit mourir, plus tu attends plus c'est dur.

Davide se passa une main sous le nez et rendit son regard à l'homme qu'il devait tuer.

— Mais lui... il est d'accord ? demanda-t-il naïvement.

Bruno haussa les épaules.

— Euh, oui. Disons qu'il sait qu'il peut se défendre et qu'il pourrait même gagner...

— Il est trop gros, marmonna Davide.

— Alors vas-y, commence.

Bruno recula de deux pas. Davide et l'homme se retrouvèrent seuls au milieu de la Cour sans parler, sans pleurer, juste en se regardant. Davide eut deux ou trois faux départs, il ne voulait pas frapper le premier, pas un homme à genoux. Il lui tapa l'épaule.

— Lève-toi.

Rien. L'autre restait immobile et le regardait. Deuxième tape.

— Allez, lève-toi.

— *Ne želim.*

Ses lèvres semblaient ne pas avoir bougé. Au fur et à mesure que les secondes passaient, les yeux de Davide se dilataient, devenaient grands, très grands. Il avait reconnu la voix. Il se tourna vers Bruno qui les observait avec un petit sourire et lui fit un geste de la main comme pour dire : « Je t'en prie, vas-y », ou encore : « Tu vois ce qui se passe quand on parle trop ? »

C'est parce qu'il m'a parlé. Je le tue parce qu'il m'a parlé. Je le tue deux fois.

— *Odrastao si, batica...*, lui murmura l'homme.

— Batiza ? répondit Davide.

Le visage de l'autre s'illumina.

— *Da ! Da, batica, da !*

— Qu'est-ce que ça veut dire « batiza » ?

C'était une question dans le vide, il le savait. Davide réfléchissait. Il pensait le plus vite possible, il passait en revue tous ses souvenirs de films, dessins animés, wrestling, CSI... Quelle était la méthode la plus rapide pour tuer quelqu'un ? Où fallait-il frapper ?

Le cou. Le cou est le plus rapide.

— *Molim te.*

— Tais-toi !

Il ne pouvait s'accorder le luxe de la distraction. C'était une question de survie. Il regarda ses mains. Ses mains. Ses grandes mains. Il serra les poings, inspira, ferma les yeux

— *Moli...*

et frappa. Il devait se dépêcher de le flanquer par terre.

— *Prestani ! Dosta ! Dosta !*

— Tais-toi ! Arrête !

— *Ne ! Dosta ! Ne !*

— Arrête, bon Dieu, arrête !

Il frappa la bouche, la bouche, encore la bouche, et puis le nez. Il sentit ses mains pleines de sang, collantes. Le chauffeur avait roulé sur un côté. Il lui attrapa la tête par-derrrière.

— *Dosta ! Preklinjem te !*

— Tais-toi !

Il frappa le cou avec son pied.

— Tais-toi !

Il lui envoya un coup de pied dans la tête.

— Tais-toi !

Il saisit ses cheveux, d'instinct, et lui cogna le front par terre. L'autre gémit, grogna. Davide le retourna, prit le cou de l'homme qui l'avait baptisé et serra de toutes ses forces, les yeux et les mains, les mains et les yeux, encore, encore, encore.

Il l'acheva.

Il le comprit au silence, au calme. Il s'imposa de relâcher lentement ses doigts, traversés par une douleur lancinante, des crampes, des attaques d'arthrite. Il se releva en se concentrant sur sa respiration, les paupières closes. Une main se posa sur son épaule.

— Tu as été bon.

Il se dégagea. Bruno remit sa main.

— Viens, mon garçon.

— Batiza.

Bruno ne répondit pas, Davide ouvrit les yeux.

— Batiza, répéta-t-il.

— Batiza, confirma Bruno en l'emmenant.

Il garda les yeux fermés encore longtemps.

Il ne s'était pas levé de son lit, il n'avait pas retiré ses vêtements maculés de sang, il ne s'était pas lavé. Il avait à nouveau choisi la paralysie physique et mentale. Pas de nourriture, pas d'eau, il faisait sous lui, recroquevillé comme un fœtus. Aucun des autres chiens n'avait dit quoi que ce soit, pas même Rafaelo. Ils l'avaient simplement ignoré et Batiza ne s'en était pas aperçu. C'était peut-être une réaction naturelle : suivre l'instinct de la meute qui isole les faibles et les malades. Son t-shirt collait à sa peau, son pantalon puait, ses lèvres étaient desséchées, il avait perdu trop de fluides. Larmes, urine, vomi. Le seul son qu'il entendait était le battement de son cœur.

Tu-tum

Tu-tum

Tu-tum

Puis les premiers mots.

— Donne-moi tes mains.

Batiza les entendit mais pensa les avoir rêvés. Cela ne faisait aucune différence.

— Allez, donne-moi tes mains, ne fais pas l'enfant.

La voix. Cette voix. Puis la tiédeur fraîche d'une serviette mouillée. Sur le visage, sur ses bras qu'il serrait contre lui.

— Les mains, mon garçon.

Il essaya d'obéir, bougea l'index, peut-être. L'éponge l'enveloppa patiemment, détendit ses autres doigts.

— Ça passera. C'est toujours comme ça au début, mais je te promets que ça passera.

Un bruit d'eau, le linge immergé puis essoré, à nouveau les lèvres mouillées, les yeux tamponnés. Il les ouvrit. Minuto était assis sur un tabouret, en bras de chemise, une cigarette éteinte au coin de la bouche. Il appuya ses coudes sur ses genoux en tenant la serviette soulevée. Elle était striée de rayures rougeâtres, marron, noires. Ils se regardèrent. Le jeune homme n'avait plus de larmes, pourtant il se remit à pleurer, en silence, uniquement du regard. Minuto le

comprit. Il lui passa à nouveau la serviette douce sur le visage, comme pour sécher ses larmes virtuelles.

— Allez, allez, ce n'est rien. À ton âge on oublie vite et on apprend rapidement.

Il lui frotta les bras avec des gestes de nourrice.

— Avec un peu de pratique, tu te saliras de moins en moins, tu verras. Juste ce qu'il faut : c'est normal qu'il y ait du sang, sinon ça n'aurait pas de sens.

Il plongeait la serviette dans la bassine posée entre ses pieds. L'eau était rouge. Il encouragea Batiza à s'asseoir, lui retira son t-shirt et vérifia son dos avant de se remettre à le laver.

— Je suis désolé de ne pas avoir été là, en général je ne rate jamais les débuts. Et je tiens mes promesses. Mais j'ai eu une urgence, j'ai dû partir, expliqua-t-il en lui soulevant les bras comme à un enfant. Cette fois je pense que je vais rester un bon moment.

— Le monsieur chauve veut vous parler.

Batiza avait l'impression d'avoir pensé ces mots. Minuto n'eut pas un battement de cil, comme s'il ne savait pas que le jeune homme n'avait pas ouvert la bouche depuis vingt-quatre heures.

— Moïse ?

Batiza écarquilla les yeux.

— Il s'appelle Moïse ?

— Non, il ne s'appelle pas Moïse. Mais maintenant, si.

Minuto fit monter et descendre sa cigarette en évaluant les résultats de son travail.

— Alors. Maintenant je vais te faire apporter un lit propre et on va jeter celui-là. Entre-temps, tu te déshabilles et tu vas prendre une bonne douche, tu es grand, tu peux te laver tout seul. Puis on te donne des vêtements propres et tu manges un morceau. Et non ! ajouta-t-il en levant la main, je ne veux entendre aucune objection. Dans cinq jours tu as ta première rencontre officielle, je veux que tu sois en forme.

La gorge de Batiza se noua, sa poitrine se souleva. Il secouait la tête comme un éléphant fou.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Ce n'était pas une question, c'étaient mille questions, mille pourquoi concentrés en un seul. Minuto le savait bien.

— Pourquoi, pourquoi. Parce que les choses nous arrivent, c'est tout. Et c'est tombé sur toi.

Batiza enfonça la tête entre ses bras en continuant à faire non, non, non, il ne

voulait pas, non. Il sentit le craquement de l'allumette et l'odeur désormais familière du tabac.

— Tu as marché ?

Il regarda Minuto à travers l'espace entre ses coudes.

— Réponds, tu as marché ?

— Oui.

— Tu marcheras encore ? Tu marcheras pour moi ?

— Pourquoi ?

Cette fois, c'était une seule question.

— Parce que je veux que tu gagnes.

Davide renifla. Cela suffit comme réponse à Minuto.

Il était assis par terre, dans le coin où se tenait habituellement le jeune Noir. Les autres rentrèrent, comme d'habitude Rafaelo fermait la marche.

— Putain... Qui t'a donné ça ?

Il se référait au lit de camp flambant neuf.

— Maintenant tu vas me le donner et prendre le mien à la place, connard ! Je suis ici depuis plus longtemps que toi.

— Prends-le, si tu veux, répondit Batiza d'un ton neutre. Mais c'est toi qui l'expliques à Minuto, ajouta-t-il avant que Rafaelo ait pu faire un geste.

Toutes les têtes, sauf une, se tournèrent.

— Minuto est revenu ?

Le Chauve, évidemment.

— Oui.

Batiza regarda l'homme et ne ressentit rien, ni crainte ni suggestion. Plus rien.

— Il va venir parler avec toi, Moïse.

— Moïse...

L'homme ne protesta pas, ne posa pas de question. Il était circonspect.

— C'est quoi ce nom de merde, Moïse ? demanda Rafaelo. Ce n'est pas un nom de chien !

— Si. C'est le chien de garde dans la bande dessinée *Albert le Loup*, le corrigea Batiza.

— C'est qui, Albert le Loup ?

La porte s'ouvrit avec une douceur inhabituelle. Minuto ne perdit pas un instant, il alla directement s'asseoir sur le lit du Chauve. Pendant un moment ils se turent, le Chauve était agité, sa lèvre supérieure perlée de sueur. Il était terriblement impatient mais il n'osait pas parler le premier. Minuto posa une

main sur son cou, d'abord doucement, puis il lui donna une petite gifle, puis une vraie gifle, toujours avec la même expression. Il le tint par la nuque en le secouant doucement d'avant en arrière. Le Chauve se laissa faire. Puis Minuto sortit de sa poche une cigarette déjà roulée. Tout le monde se précipita pour trouver un briquet. Il leva une main pour stopper toute initiative et se l'alluma avec une allumette en cire. Il cracha la fumée.

— Graziella va bien.

Le Chauve fondit en larmes.

— Et demain ?

— Demain aussi, elle ira bien.

Tout ce qui devait être dit avait été dit, Minuto se leva.

— Merci.

Le Chauve tendit une main vers lui, sans le toucher. Minuto haussa à peine les épaules. Il passa les autres en revue, posa les yeux sur Batiza.

— On y va ?

Le jeune homme se leva et le suivit. Ils sortirent ensemble.

— Alors, montre-moi comment tu marches.

La Cour avait été lavée, il n'y avait plus aucune trace du chauffeur. Batiza la parcourut dans sa longueur, fit des allers-retours. Minuto l'observa avec attention.

— Bien. Ensuite ?

Le jeune homme parcourut la largeur à grandes enjambées. Puis, sans attendre les ordres, il parcourut le même chemin en arrière, au pas de course.

Sa vanité infantile le poussa à inventer cinq autres façons de marcher. Quand il commença à s'emmêler, Minuto l'arrêta d'un geste de la main.

— C'est un bon début.

Il prit du temps à allumer une autre cigarette, Batiza attendit. Il ne se rappelait plus aucune des questions qu'il voulait lui poser, il était simplement content qu'il soit là.

— Les pieds..., démarra l'homme en tirant sur sa cigarette, sont fondamentaux, lors d'un combat. Si tu ne connais pas tes pieds, tu perds cinquante pour cent de chances de gagner.

— Ah, c'est pour ça.

— Quoi ?

— Un des deux hommes méchants se massait toujours les pieds, avant.

— Petit ?

— Non, le plus grand.

— Oui, celui qui s'appelle Petit.

— Vraiment ?

La cigarette se balançait pour dire oui.

— Moi je ne sais pas, ils ne me parlent pas et les autres ne veulent pas me dire comment ils s'appellent.

— Et eux deux, ils le savent ?

— Quoi ?

— Comment tu t'appelles.

— Oui, j'ai choisi mon nom devant tout le monde. J'ai mal fait ?

— Ça dépend. Tu seras peut-être un souverain éclairé.

— Souverain de quoi ?

— De rien, de tout, ça dépend de toi.

Ils se regardèrent.

— Pourquoi m'avez-vous pris ?

Il lui avait enfin posé la question.

— La lutte est un sport noble, tu sais ? Ancien. Les gladiateurs romains, les duels entre seigneurs... Aujourd'hui on tue pour un match de foot ou pour un morceau de trottoir. Petits combats pour petits hommes. Et petites morts.

Batiza l'écoutait, l'air sérieux.

— Pour certains, il n'existe qu'un type de lutte. Ils veulent voir deux hommes se battre et ils veulent en voir un gagner. Ceci signifie que l'autre ne survivra pas. Ils paient pour assister, ils parient, ils gagnent. Comme pour les combats de chiens. Ou de coqs. Tu n'es jamais allé en Espagne ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Mais pourquoi m'avez-vous pris ? demanda-t-il encore. Pourquoi m'avez-vous choisi ? Il y avait plein de monde et je ne suis pas un lutteur.

— En effet. Tu es une surprise.

Davide ne comprenait pas.

— Tu sais comment on entraîne les chiens de combat ? On les sélectionne en fonction de leur agressivité. Puis on les attache et on les affame pour les rendre méchants. On les nourrit d'abord avec de la viande crue, puis avec des proies vivantes. On leur apprend à tuer. À la fin, la seule nourriture qu'ils reconnaissent, c'est la chair des autres chiens. D'abord des petits chiots, jetés dans les cages à la place des poulets ou des lapins. Puis des chiens moyens, et enfin des chiens au moins aussi gros qu'eux. Pour les entraîner, tu comprends ? Alors ils sont prêts pour le spectacle.

— Alors moi j'étais...

— Un entraînement.

Davide retint son souffle. Quelque chose, peut-être de l'orgueil, croissait à

l'intérieur de lui.

— En général on prélève des clochards ou des drogués. Parfois quelques touristes imprudents, comme le jeune Anglais que tu as tué. Souvent, on utilise quelqu'un qui a une grosse dette à payer ou qui s'est mal comporté. Parfois, tout de même, l'entraînement doit être ciblé, on a besoin de proies adaptées, utiles à notre chien. Dans ces cas-là je suis obligé de chercher, je sors, j'identifie la proie, je prélève l'entraînement et le chien consomme. Aucun entraînement ne survit jamais, dans le camion il y a toujours un lutteur, quelqu'un qui sait. La connaissance est la clé de tout.

— Pourquoi le camion ?

— Apprendre à tuer dans le noir et sur une surface en mouvement aide à affiner la technique, quelle qu'elle soit. Tu en es la preuve.

Davide se taisait. Il attendait.

— Tu as su me surprendre. Or je suis rarement surpris.

Les yeux du jeune homme commençaient à briller.

— Dites-moi pourquoi vous m'avez choisi.

— Parce que tu es grand, parce que tu es robuste et parce que tu es jeune. L'homme à qui tu as survécu avait un combat programmé trois jours plus tard et il avait besoin d'un entraînement de qualité. Tu nous as fait perdre une sacrée somme, mon garçon.

Batiza sourit. Minuto se dirigea vers l'entrée de la Cour.

— Donc tu me dois quelques heures de marche. Ah, à propos... tu me le dis, à moi ?

— Quoi ?

— Ton nom.

Batiza sourit.

— Vous le connaissez, mon nom.

— Faisons comme si je ne le connaissais pas.

Depuis que Batiza était rentré sain et sauf après sa discussion avec Minuto, tous les autres avaient modifié leur attitude, à commencer par Moïse.

— Les jointures de tes doigts sont marquées.

Batiza n'en revenait pas.

— Quoi ? Comment ? Oui, un peu. Elles me font mal quand je serre.

— Utilise de l'huile d'olive. Tu peux en prendre un sachet de celle qu'ils nous apportent. N'en mets pas trop et laisse absorber. Ça te fera du bien.

— D'accord, merci.

Les deux hommes méchants l'ignoraient toujours, mais ils avaient cessé de lui donner des ordres. Milo, l'Albanais, le jeune Noir et même Cocco gardaient leurs distances. Montagne le traitait comme son meilleur ami. Rafaelo, en revanche, était hors de lui.

— Explique-moi, qui tu es ? Un suceur de bites ? Quelle gâterie tu lui as fait, au vieux ?

— Aucune. Je lui suis sympathique, c'est tout.

— Dis pas de conneries ! À part le nègre, tu es pire que nous tous ! Tu fais que pleurnicher ! « Je veux pas », « J'ai peur » ! Chaque fois que tu te fais un camion, ici on parie que tu reviendras pas, lui cracha-t-il avec rage.

— Oui, mais je reviens.

Il avait adopté un ton serein, poli. Pourtant, Rafaelo l'avait très mal pris.

— Ça veut dire quoi, ça ? Que tu es meilleur que moi ?

Il l'avait poussé une fois, deux fois. À la troisième, Batiza l'avait bloqué. Sans y réfléchir, il lui avait attrapé les bras et s'était raidi. L'autre avait essayé de le bousculer, sans résultat.

— Tu es mon ami, Rafaelo.

— Lâche-moi, sale pédé.

— Si Minuto m'aide il t'aide aussi, tu ne le comprends pas ?

— Va te faire foutre ! J'ai pas besoin d'un traitement de faveur !

Batiza avait renoncé, Rafaelo s'était réfugié sur son lit en jurant.

— Je ne sais pas pourquoi il me parle, pourquoi il vient me voir, moi. Vraiment, je ne sais pas, avait ajouté Batiza.

— Moi je le sais.

Moïse avait parlé avec prudence.

— Parce que tu es un pur-sang. Tu es une bête de combat et Minuto l'a compris tout de suite. Tu dois juste apprendre.

— Et toi, qu'est-ce que t'en sais ?

Rafaelo s'était approché de Batiza, lui avait attrapé le menton d'une main et l'avait fait pivoter vers le Chauve.

— À cause de sa belle petite gueule ? De ses cheveux blonds ? De quoi ?

— Ça, mais pas uniquement. J'en ai vu, moi. Des hommes grands et forts tomber sous les coups d'un petit maigre, des drogués massacrer des lutteurs experts, des gens qui ne s'étaient jamais battus capables de tuer un professionnel en cinq coups. C'est un talent inné. On naît assassin. Comme toi.

Rafaelo sentit un déplacement d'air et se retrouva basculé sur le lit de Batiza. Le Chauve le vit arriver et eut le temps de glisser la main sous son oreiller. Quand Batiza fut sur lui, un genou sur son sternum, ses pouces sur ses orbites, Moïse posa la pointe de son couteau contre sa joue. Le jeune homme sentit le métal froid, mais cela ne servit pas à grand-chose.

— Assassin, moi ? ASSASSIN, MOI ?

— Putain, il a un couteau. Il a un couteau ! hurla Rafaelo.

Il se jeta en avant et attrapa le bras du Chauve. La lame griffa la joue de Batiza, qui ne s'en aperçut même pas. Montagne s'empara de l'arme tandis que Milo et l'Albanais s'interposaient entre Batiza et Moïse. Le jeune homme était comme fou.

— ILS M'ONT FORCÉ ! ILS M'ONT FORCÉ ! TU VEUX VOIR SI JE SUIS UN ASSASSIN ? VIENS ICI ! VIENS !

— Putain, calme-toi, calme-toi !

Rafaelo attrapa Batiza par la taille, mais il ne put le retenir. Puis il le vit se pencher en arrière, bloqué par deux bras autour de son torse. À sa grande surprise, il découvrit que c'étaient ceux du jeune Noir.

— JE N'AURAIS JAMAIS TUÉ PERSONNE ! JE NE SUIS PAS COMME TOI ! JE NE SUIS PAS COMME VOUS !

— Bien sûr que si.

La voix du Chauve était calme. Dans cet enchevêtrement de corps il allongea le bras avec précision, passant d'abord entre l'Albanais et Milo puis entre Rafaelo et le jeune Noir. Il attrapa le t-shirt de Batiza.

— Tu voulais que quelqu'un t'explique, mais en fait tu ne veux pas vraiment savoir ce qu'il en est. Tu préfères croire que n'importe qui à ta place aurait fait pareil. Or ce n'est pas vrai.

— Va te faire foutre ! Salaud !! Va te faire foutre !!!

Plus Batiza hurlait, plus Moïse baissait la voix.

— N'importe qui peut appuyer sur la détente d'un pistolet, n'importe qui peut renverser quelqu'un avec une voiture. Mais tuer à mains nues... Frapper, bien sûr, tout le monde peut le faire. Mais tuer, tuer en ayant conscience de

tuer...

Le verrou tourna et l'amas de bras et jambes se dispersa immédiatement.

La porte s'ouvrit.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Bruno entra, les mains sur les hanches. Le jeune Noir était toujours accroché aux côtes de Batiza, qui le poussa en arrière. Bruno se tourna vers lui et contracta légèrement la main gauche au-dessus de la ceinture de son pantalon. Le jeune homme s'en aperçut et comprit, pour la première fois, la signification de son geste.

Il n'a pas les mains sur les hanches. Il fait souvent ce mouvement, mais ce n'est pas ce que je croyais. Il touche son pistolet. Il a un pistolet.

Il regarda Moïse avec des yeux nouveaux.

Lui aussi, il le sait. Peut-être qu'ils le savent tous.

Il jeta un coup d'œil panoramique à la Cave et en eut confirmation. Ils étaient tous en alerte, prêts à se jeter à terre, comme les chiens pour éviter les coups de pied de leur maître. Soudain, sa tête tourna.

Bien sûr, ils ne viennent jamais ici désarmés. On ne va pas voir des assassins...

Il ferma les yeux.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta joue ?

Bruno restait à la porte. Dans le couloir on entendit du bruit : les renforts.

— C'est ça, d'abord vous nous faites examiner par un médecin, ensuite on choppe tous le tétanos sur vos lits de camp de merde !

Rafaelo était intervenu à point nommé. Il avait regardé Batiza qui marchait à grands pas vers le Gardien.

Bruno regarda Batiza.

— Montre-moi cette coupure.

Batiza avait confiance, ses deux après-midi de ménage en attendant le retour de Rafaelo lui avaient été utiles, finalement. Il déplaça le lit de Moïse et montra à Bruno une petite pointe de métal à côté des ressorts.

— C'est là que tu t'es blessé ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu faisais là-dessous ?

— Je voulais prendre un livre de Moïse.

Il avait menti avec aisance, comme s'il disait la vérité. Le Chauve fronça les sourcils. Bruno écarta les bras.

— Quel livre ?

— Celui de science-fiction.

Il entendit une voix venue de très loin, de mille ans plus tôt. La voix de

Marce.

« *Dado, si tu dois raconter un bobard, racontes-en toujours deux.* »

— Il ne veut pas me les prêter et il est le seul à avoir des livres, nous on n'a que des revues de merde.

— Datées et déjà lues ! renchérit Rafaelo.

— Les livres sont à lui, il est libre de ne pas vous les prêter, conclut Bruno en soupirant. Arrêtez de faire du bruit, sinon vous pouvez oublier les sorties dans la Cour. Tous.

— Putain, grogna Milo.

Bruno envoya des avertissements muets à Moïse, Rafaelo et Batiza.

— Je te préférerais quand tu ne disais pas de gros mots, dit-il à ce dernier. Toi, ajouta-t-il à l'attention de Rafaelo, tu as une très mauvaise influence sur lui.

Il sortit.

Chacun reprit ses activités et pendant un moment presque tout retourna à la normale, à un détail près. Le couteau avait disparu.

— À quoi ça sert que je te le dise ? Maintenant qu'on sait que tu es un *natural born killer*, à quoi ça sert que je te le dise ?

— Tu aurais été parfait en *pom-pom girl*, Rafaelo.

Le ton de Montagne était débonnaire, mais piquant.

— Ça te débecte, hein ? Batiza est mon ami, moi je ne souhaite pas sa mort, par contre je souhaite la vôtre, bande de salauds.

Les jours avaient passé et le steak était arrivé, ponctuel. Batiza l'avait mangé, la gorge nouée. Il s'était promis de ne pas se débattre, crier et pleurer, cette fois. Il n'opposerait aucune résistance, il irait se battre. Il avait désespérément essayé de marcher, mais sa jambe droite avait flanché. Pourtant il ne devait pas tomber, il ne pouvait pas se le permettre. Ce soir, il y aurait du public. Le public. Et il y aurait Minuto. Ceci changeait tout, d'une certaine façon. Il attendit, assis sur son lit, que Bruno vienne le chercher. Rafaelo et lui se regardaient souvent, les rôles étaient inversés : Rafaelo avait peur pour lui. Il enchaînait les mauvaises blagues et faisait le coq, provoquant tous les présents à tour de rôle. Batiza ne comprenait pas s'il avait peur lui-même. La rencontre ressemblerait aux précédentes, sauf qu'il aurait en face de lui un homme parfaitement conscient de ce qui allait se passer. Et qui serait comme lui : un assassin.

À la place de Bruno, c'est Claudio qui vint le chercher. Batiza se leva avec peine, il sentait ses jambes lourdes et son ventre noué. Arrivé à la porte, il comprit que le nœud le plus douloureux était celui de l'orgueil. Il se retourna et se dirigea à petits pas rapides vers le Chauve qui lisait. La main de Claudio

quitta la poignée et se posa sur sa hanche, prête. Mais Batiza dit seulement :

— Quand je reviens, je veux qu'on parle.

— *Si* tu reviens.

— Oui. Et excuse-moi, ajouta-t-il au prix d'un effort considérable.

Batiza se leva, enfin plus léger, le ventre à nouveau détendu. Pourtant quelque chose le retenait toujours, son orgueil blessé frétillait.

— Je reviens.

Le Chauve était déjà retourné à sa lecture.

— Je reviens, répéta-t-il.

Moïse leva la tête. Il le regarda un instant avant d'acquiescer. Le jeune homme l'imita.

— Oui, je reviens.

Et il partit.

Ils ne prirent pas le chemin de la Cour, ni celui du camion. Batiza et Claudio s'aventurèrent dans des couloirs bas de plafond traversés par d'épais tuyaux. Il faisait plus sombre que dans le reste du bâtiment et il y avait une odeur étrange, pénétrante.

— C'était une usine, ici ?

— Ne pose pas de questions.

— Qu'est-ce qu'on y fabriquait ?

— Ne pose pas de questions, j'ai dit.

— Si je meurs, je pourrais pas le raconter.

— Je mourais.

— Quoi ?

— Si je mourais. Imparfait. Apprends à parler correctement. Et puis, Minuto n'aime pas que tu dises des gros mots.

Batiza s'arrêta au milieu du couloir, mais Claudio n'avait pas de temps à perdre : il l'attrapa par le bras et l'entraîna derrière lui.

— Minuto t'a parlé de moi ?

— Ne pose pas de questions.

— Si je mourais, je ne pourrais pas le raconter.

Il avait adopté le même ton goguenard qu'avec Mme Blasetti, sa prof d'histoire. Claudio ne broncha pas. Ils arrivèrent à une sorte de croisement, au bout du couloir. Deux hommes les attendaient. Un troisième était assis en haut d'un escalier, qui descendait encore plus bas.

— Où on va, par là ?

— Ne pose pas de questions, tourne-toi.

Batiza sentit quelque chose qui entourait sa tête et il réagit en agitant les bras.

— Arrête, lui ordonna Claudio, impatient.

— Mais je ne peux pas respirer ! Ça pue, ce truc.

— Patience, ça ne sera pas long.

— Claudio... Allez, s'il te plaît... je suffoque.

— Marche lentement, je te tiens par un bras.

Bruits. Comme des hélices, les moteurs d'un avion qui démarrent puis s'éteignent, pas, voix basses qui murmurent sur leur passage, bruits de ferraille, peut-être des portes qui s'ouvrent. Puis, reconnaissable entre tous, l'air extérieur, frais sur ses bras nus. Batiza ne posait plus de questions, il était nerveux, excité, brûlant de curiosité. Un portail qui s'ouvre, la main de Claudio sur sa tête pour le faire se baisser et un siège moelleux qui l'accueille, d'abord assis puis allongé.

— Sois sage, hein ! Ce chauffeur-là ne bavarde pas, compris ?

Batiza ne répondit pas, la blessure était encore trop douloureuse. Mais Claudio s'acharna :

— Si vraiment tu ne devais pas mourir, tu ne voudrais pas que ça arrive à quelqu'un d'autre, si ?

Il claqua la portière et le fourgon démarra.

Le voyage dura une demi-heure, Batiza eut mal au cœur. Il ne se redressa pas sur son siège, il ne savait pas s'il y avait quelqu'un avec lui et il préférerait ne pas désobéir. Il ne pensait pas au combat. Il aurait dû, pourtant cela lui sortait de la tête, chassé par le moindre bruit, par la consistance du siège en faux cuir ou par les oscillations du fourgon. Le jeune homme avait les mains libres et le capuchon avait été attaché sous son cou de façon sommaire. Pourtant il ne le retira pas, il ne s'assit pas, il ne changea même pas de position. Il obéissait, cela lui venait naturellement. Deux hommes l'aidèrent à descendre, corps nouveaux, voix nouvelles, manières brusques. Les Sous-fifres.

— Ça descend, là. Va doucement.

— Assieds-toi. Assieds-toi, baisse ton cul.

— Attends, ne pose pas les mains.

— On te tient, avance.

Ainsi devaient se sentir les prisonniers, contraints de marcher pendant des heures les yeux bandés, des voix étrangères pour tout point de repère. Il n'était même pas attaché, lui. Il sentit le sol différent sous ses pieds, ce n'était plus de l'herbe ni des broussailles mais de la terre battue, puis plus dur, de la pierre ou du béton. Ils le firent appuyer contre un mur et lui retirèrent son capuchon.

Pendant un instant il crut que c'était une blague, qu'ils étaient revenus au point de départ, puis il comprit qu'ils se trouvaient dans une autre usine. Plus exactement, dans un hangar plein de machines, haut d'au moins dix mètres. À vue de nez, il pensa à quelque chose d'alimentaire, cela lui rappelait le pressoir à huile qu'il avait visité avec sa classe à l'école primaire.

Il ne connaissait pas les deux hommes qui l'accompagnaient. Ils avançaient avec aisance entre les machines et communiquaient par le regard. Ils l'emmenèrent dans une sorte de petite cage où étaient accrochés des calendriers des années passées, tous couverts de femmes nues et de graffitis artistiques. Ils le firent asseoir et sortirent, mais restèrent non loin de la porte. C'est alors que le concept prit forme dans son esprit : il allait combattre. Une décharge froide partit de la racine de ses cheveux et descendit lentement le long de son corps. Il avait besoin d'aller aux toilettes. Il se leva et frappa à la vitre, mais les deux hommes l'ignorèrent. Il se rassit, l'inconfort l'empêchait de rester immobile, et il s'apprêtait à se mettre dans un coin pour faire ses besoins quand Minuto entra. Il comprit vite.

— Tu as besoin d'aller aux toilettes ?

— Oui, répondit-il un peu honteux.

— Viens.

Il lui ouvrit le chemin en arrêtant d'un geste les deux hommes et s'orienta dans l'usine.

— D'habitude il y a des toilettes chimiques. Mais si on a de la chance, on va en trouver des vraies.

Il parlait avec sérénité, comme un père qui emmène son fils au musée.

— Pardon, c'est que...

— Par là. De quoi t'excuses-tu ? Non, je suis content que tu puisses te détendre, assouvir tes besoins corporels primaires est un plaisir unique. Si tu as faim ou soif, dis-le-moi. Tu as faim ou soif ?

— Non.

— Donc, voici les toilettes. Je t'attends ici.

Batiza entra et se dit que Minuto avait raison. Il avait déjà oublié qu'il s'apprêtait à tuer un homme. Quand il sortit des toilettes les deux Sous-fifres l'attendaient, Minuto n'était pas loin. Ils se dirigèrent vers lui, mais le dépassèrent tandis qu'il se roulait une cigarette. Batiza se retourna, puis fut entraîné dans le couloir, et voilà.

Voilà.

Une sorte d'esplanade dans l'usine, peut-être un lieu de stockage. Un gros crochet pendait d'un panneau d'environ quinze mètres carrés. Tout autour il y

avait une trentaine d'hommes, silencieux, certains assis sur des chaises, la plupart debout. Les deux Sous-fifres poussèrent le jeune homme vers le centre.

— Tes chaussures.

— Quoi ? demanda Batiza la voix tremblante.

— Tes chaussures, il faut enlever tes chaussures.

— Mais pourquoi, moi je...

Il se tourna vers Minuto, mais il avait disparu.

— Il faut les enlever, c'est la règle.

Il frissonna à nouveau de froid, mais il se pencha pour retirer ses chaussures. Il se dit qu'il s'était trompé, qu'il n'était pas si fort que ça, qu'il ne reverrait pas ses compagnons, que cette fois il allait mourir.

Quand il se releva, trois personnes se tenaient devant lui. Un moustachu aux cheveux noirs brillants. Un homme vêtu d'un t-shirt à manches courtes portant l'inscription « Heidenheim Bierfest ». Et un jeune homme. Plus âgé, il en était certain, mais légèrement plus petit que lui. Il avait les épaules larges, un petit ventre et les jambes tordues. Ses yeux étaient vifs, attentifs. Il était pieds nus. Le moustachu lui murmura quelques mots, mais le garçon ne quittait pas Batiza des yeux. Et réciproquement. Les deux autres hommes s'éloignèrent de quelques pas, ils se retrouvèrent tous les deux. Il n'y avait personne, pas d'arbitre, pas de maître de cérémonie, personne pour dire : « À vos marques ! Prêts ? Partez ! »

Au bout de quelques secondes, le jeune homme baissa la tête et courut vers Batiza. Qui l'esquiva. L'autre avança encore et Batiza recula pour se mettre hors de portée des coups. Il n'avait pas peur, mais il ne voulait pas être frappé. Quelque chose le troublait : l'élément visuel, la nouveauté de voir son attaquant. Rien n'allait, dans cet endroit, il faisait froid, le terrain était dur et poussiéreux, la lumière jaunâtre, faible, dérangeante. Et le silence était irréel, pas une toux, uniquement les bruits gutturaux de son adversaire qui essayait de l'attraper et n'y arrivait pas.

Tout en bougeant il essayait de voir Minuto, il le cherchait dans le public ou au bord, comme les Sous-fifres. En vain. Soudain l'autre sortit de son champ de vision et quand Batiza posa les yeux sur lui il vit qu'il était baissé, qu'il essayait de le saisir entre les jambes. Il fit un mouvement vers l'arrière avec son bassin et l'autre l'attrapa par le pantalon.

Hé, le pantalon ça ne vaut pas !

Il perdit l'équilibre, tomba sur le côté gauche, se fit mal. Il fit l'erreur de se tourner du bon côté et son adversaire lui envoya des coups de pied là où il s'était cogné. La douleur lui explosa dans les yeux, il vit rouge, noir. Il reprit son souffle

entre deux chocs puis attrapa le pied du jeune homme. Il dévia le coup, manqua de le prendre en pleine figure, mais ne lui lâcha pas la cheville. Il le tira avec maladresse pour essayer de le faire tomber, mais l'autre sautillait en le frappant comme il pouvait avec ses deux poings. Ce n'était pas un beau spectacle. Batiza essaya de lui mordre le pied, mais il ne put l'approcher assez de sa bouche. Il repensa à une blague qu'il faisait à ses amis, avant. D'une jambe, il le frappa derrière l'autre genou. L'autre vacilla et cessa de le frapper, il leva les yeux pour tenter de garder l'équilibre. Alors il le frappa encore, tenant toujours son pied dans ses mains. L'autre s'effondra sur le côté et Batiza eut un instant, juste un instant, pour décider.

Je dois faire quelque chose de simple. De sûr.

Ce qu'il avait entre les mains était un pied. C'était sûr. Il ouvrit la bouche.

Les pieds sont fondamentaux, pendant un combat.

Il mordit jusqu'au sang, en secouant la tête. Le garçon hurla, le frappa de son pied libre, l'atteignit au-dessus de l'oreille. À nouveau chaleur et petits points devant les yeux. Batiza mordit plus fort. Puis il lâcha le pied, il se trouvait entre les jambes de son adversaire, il lui donna un coup de tête en plein milieu. Il se trouvait dans une position confortable : il lui frappa le front. Puis, tandis que l'autre était recroquevillé, il se leva en se tenant le flanc, s'appuya de tout son poids sur l'autre jambe et le frappa à la tête avec son pied nu. Il n'était pas certain qu'il soit mort et il n'arrêta pas avant que les Sous-fifres viennent le chercher. Il les regarda d'un air perdu. Il ne sentait plus son pied.

Le public se dirigeait déjà vers la sortie, on entendait comme un murmure. Les Sous-fifres attrapèrent Batiza par les aisselles et l'entraînèrent. Batiza réussit à se retourner. L'homme au t-shirt de la Bierfest, aidé d'un autre, soulevait le corps du jeune homme. Leurs visages étaient totalement inexpressifs, ils effectuaient un travail de routine. Le moustachu avait disparu. Près de la cage, il aperçut Minuto qui l'attendait. Alors que les deux Sous-fifres l'aidaient à enfiler ses chaussures, en prenant soin de ne pas heurter le pied qui avait forcé, l'homme lui prit le menton et lui fit tourner la tête pour contrôler l'oreille où il avait reçu le coup de pied. Puis il observa sa main sur son flanc.

— Mal ?

— Oui.

— Tu es tombé dessus. Tu as peut-être une côte fêlée.

Batiza fut pris de panique, il ouvrit la bouche pour parler mais sa langue était comme paralysée. Minuto lui fit signe que cela n'avait pas d'importance.

— Tu vas guérir, tu vas guérir.

Le capuchon lui tomba sur la tête comme une cape et le jeune homme

l'accueillit presque avec soulagement, conscient d'avoir gagné, oui, mais aussi d'avoir déçu les attentes de Minuto. Il suivit les Sous-fifres en boitant, bien que la douleur au pied soit minime par rapport à celle au flanc. Le trajet jusqu'au fourgon lui sembla bien plus long, quand il put s'asseoir il essaya de se mettre sur le côté droit, le visage contre le dossier. Quelqu'un lui installa les jambes, retira sa chaussure du pied malade et veilla à bien le caler. Il entendit une phrase à travers le tissu épais :

— Tu dois marcher plus.

Puis la portière claqua.

Il somnola pendant tout le trajet. Puis il fut à nouveau soulevé de tout son poids et déposé dans la Petite Pièce. Frankenstein lui appliqua de la glace sur le pied en chantonnant et lui banda les côtes. Batiza avait envie de hurler mais il se tut. Au bout d'une heure environ, Claudio l'accompagna à la Cave.

— Ça va aller ?

Il faisait nuit noire, il le comprit en voyant les lumières éteintes. Dans l'obscurité la plus totale, il fut accueilli par un hurlement :

— FILS DE PUUUUTE !

Rafaelo lui sauta dans les bras en le serrant exactement là où il avait le plus mal. Batiza vacilla. Pendant un instant, de façon absurde, il crut qu'il était rentré à la maison.

Le matin arriva, avec les questions pressantes de Rafaelo sur où il était allé, ce qu'il avait fait, comment il avait tué son adversaire, puis ce fut le déjeuner avec les négociations rituelles, orange contre sandwich, puis l'heure de la douche, mais il ne put les suivre à cause de son bandage, puis l'heure de la promenade. Il passa le reste de la journée allongé sur son lit à regarder les soupiraux qui les séparaient du reste du monde. Il pensait à son visage à la télévision, à *Disparitions*, aux tracts portant l'inscription « Disparu ». Aux tableaux d'affichage dans les commissariats et aux retraites aux flambeaux dans les rues de son village. Il se demandait quelle photo ils avaient utilisée. Connaissant sa mère, elle avait probablement fait passer l'esthétique avant le réalisme, donc la photo prise l'été dernier au camping plutôt que celle d'un mois avant à la montagne. En Amérique on utilisait les packs de lait, ici on n'était pas aussi clairvoyants : les Italiens ne sont pas pressés. Il pensa à toutes les fois où il avait entendu sa mère donner des instructions à Sabrina en vue d'une éventuelle agression : « Entre les jambes, compris ? Sinon essaye de frapper le nez, un pied ou les yeux. »

Sa mère s'y connaissait en homicides, bien qu'elle n'en ait pas conscience.

Combien de temps allait passer avant que l'hypothèse du malheur ou de la fugue devienne concrète, avant que tout le monde se résigne ? Quand allaient-ils commencer à l'oublier ?

Enfermé dans la Cave, il regardait les autres. Rafaelo, petit loubard. Montagne, qui ronflait dans son lit comme si de rien n'était. Le jeune Noir dans son coin et le Chauve qui regardait ses mains. Cocco, assis, qui feuilletait la bible. Milo qui déambulait en parlant tout seul. Les deux hommes méchants qui jouaient aux cartes et l'Albanais qui enfilait pour la millième fois les lacets de ses baskets. Et puis lui, Davide auparavant, Batiza aujourd'hui. Quand il respirait, sa côte lui faisait mal, peut-être était-elle vraiment cassée. Il pensa que lors des prochaines rencontres il combattrait l'épaule droite légèrement en avant.

Les prochaines rencontres.

Pour la première fois, cette pensée fut normale.

Les lumières étaient éteintes depuis un bon moment. Il glissa de son lit le plus discrètement possible. Sous son bandage son flanc pulsait, mais il tenta d'ignorer la douleur. Il avança en suivant son instinct et sa mémoire. Il arriva tout près, jusqu'à entendre sa respiration.

— Dis-moi, Batiza.

Le ton calme, la voix basse. Moïse l'avait pris de vitesse.

— Non, dis-moi toi.

Il entendit les ressorts grincer, puis la chaleur du souffle de l'homme contre son oreille.

— À la table.

Ils avancèrent séparément pour se retrouver dans le coin le plus éloigné des autres. Ils s'assirent par terre, sans se voir.

— Que veux-tu savoir ?

Batiza inspira aussi profondément que ses côtes le lui permettaient et se dit que l'obscurité était son alliée, sa sœur de camion. Dans l'obscurité, il était capable de beaucoup.

— C'est vrai que tu étais un Sous-fifre ? Que tu travaillais pour Minuto ?

Moïse prit son temps pour trouver les mots justes.

— Tu sais ce que ça signifie, que je sois ici ? Ça signifie que je peux vivre. Et je ne vais pas y renoncer uniquement parce que tu es curieux.

— Je ne veux pas savoir certaines choses, dit Batiza tout près de lui. Je ne veux pas savoir où nous sommes ni qui sont ceux qui nous gardent ici. De toute façon, je ne pourrai jamais être sûr que tu me diras la vérité.

— Alors ?

— Je veux savoir si avant tu étais l'un d'entre eux. Parce que si tu l'étais, alors tu peux m'expliquer pourquoi je...

Il ne savait pas comment terminer.

Moïse se tut longtemps, très longtemps. Il soupirait, bougeait, peut-être qu'il se passait la main sur le visage. À la fin, il se décida.

— Oui.

— Oui ?

— Oui.

Batiza s'appuya contre le mur. Il avait la chair de poule, les réponses étaient là, tout près, détenues par cet homme chauve. Mais il ne pouvait les lui extorquer, la menace ou la supplication ne serviraient à rien, il le savait, il le comprenait. Même s'il était là quand on l'avait enlevé, il ne dirait rien.

Il n'avait plus d'alternative. Il posa la seule question possible, la pire.

— Pourquoi je suis un assassin ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Il avait essayé de parler d'une voix normale.

— Il n'y a rien qui ne va pas. On naît d'une certaine façon, on ne choisit pas, on n'y peut rien. Tu vois, dans cette pièce on est tous doués pour quelque chose. Petit, par exemple, sait jouer aux dames, et je suis certain qu'il serait bon aux échecs, aussi.

— Moi je n'ai jamais rien compris aux échecs.

— Tu vois ? Maintenant, prends Milo. Milo ne sait rien faire, il se plaint, mais avant d'arriver ici il aurait pu être, je ne sais pas, un grand musicien. Le fait est qu'il n'a jamais essayé de jouer et qu'il ne le découvrira peut-être jamais. Peut-être, poursuivit-il avec affliction, que si tu n'avais pas été enlevé tu aurais vécu une vie tranquille sans jamais toucher un cheveu de personne. Mais on t'a enlevé, on t'a mis en condition de tuer et tu l'as fait.

— Pourtant je ne voulais pas !

— Cela n'a pas d'importance, c'est l'étape successive. Le point fondamental c'est que tu *peux* ! C'est un don, un talent ! À l'intérieur de toi il y a la capacité de tuer, comme d'autres capacités dont tu ne sauras peut-être jamais rien. Ce n'est pas un mal, tu comprends ? Tu peux survivre là où des centaines d'hommes seraient déjà morts ! Si tu n'avais pas atterri ici tu aurais pu ne jamais le découvrir, mais tu es ici et c'est la seule chose dont tu as besoin pour survivre.

Ces mots déprimaient Batiza, mais ils prenaient sens dans sa tête.

— Quand je suis arrivé, il y avait un violoniste.

— Je sais.

— On dit qu'il était bon.

— Il l'était, avant de mourir. Dans cet endroit, jouer du violon n'est pas un

talent.

Ils marquèrent une pause.

— Comment je vais faire, maintenant, ici ?

Les larmes de Batiza coulaient pour la énième fois.

— Tu vas apprendre. Tu es jeune, tu peux apprendre. Tu vas t'habituer.

— C'est ce que dit Minuto.

Il avait prononcé le mot magique. Moïse saisit la balle au bond :

— Par exemple, sais-tu que Minuto danse ?

— Il danse ?

— Il danse très bien. Valse, rumba, cha-cha-cha, il m'a même appris quelques pas, une fois.

Batiza ne pouvait s'imaginer Minuto en train de danser.

— C'est comme ça, Minuto a le rythme dans le sang, malgré sa grande rigueur.

Sa voix trahissait le respect, la crainte et aussi autre chose, peut-être l'affection.

— Tu vois ? Il a beaucoup de talents. Il t'a choisi au milieu d'une foule, pourtant il t'a bel et bien choisi. Il croit beaucoup en toi.

— Vraiment ?

— Oui, je te l'ai dit, tu es un pur-sang. Minuto le sait, Minuto flaire ses semblables.

— Minuto était un chien, lui aussi ?

Moïse se retira, comme s'il s'était brûlé.

— J'ai fait une erreur. J'ai fait une erreur, je ne t'ai rien dit.

— C'était un chien ? Vraiment ? Il combattait ?

— Batiza, arrête.

— Maintenant, tu l'as dit.

— Non, je n'ai pas dit ça.

— Si, tu l'as dit, tu as dit qu'il flaire ses semblables et nous sommes...

— Nous sommes des assassins !

Batiza retint son souffle.

— S'il découvre que je te l'ai raconté, c'est fini pour moi, tu le sais, pas vrai ?

— C'était un assassin ? C'est-à-dire, il n'était pas obligé ? demanda Batiza la voix tremblante.

Moïse soupira.

— Oui, mais pas comme tu crois. C'était... c'était un maître. Moi je ne l'ai jamais vu à l'action, je le sais parce qu'on me l'a raconté. Il avait une froideur...

Tu sais pourquoi on l'appelle Minuto ?

— Ce n'est pas son vrai nom ?

— Mais non ! On l'appelle comme ça parce que toutes les fois où il a dû tuer quelqu'un, il a pointé son pistolet et il a attendu une minute avant de tirer.

Le jeune homme était pendu à ses lèvres.

— Je crois que cette minute lui servait à se sentir vraiment vivant, et permettait à l'autre de vraiment comprendre qu'il allait mourir.

— Mais pourquoi le faisait-il ? Qui était-il ?

— Ne m'en demande pas plus, Batiza, vraiment, ça, personne ne le sait.

— C'était un killer ?

— Ça suffit. Retournons nous coucher, je t'en ai déjà trop dit. Si tu parles... tu sais ce qui arrivera, si tu parles.

— Je ne parlerai pas.

Batiza chercha dans le noir la main de Moïse et la serra fort. Il croyait encore à ces choses-là. Ils glissèrent vers leurs lits sans faire de bruit et s'endormirent. Une heure plus tard, Rafaelo considéra qu'il était prudent de suivre leur exemple : il sortit de sa cachette à côté des toilettes.

L'Albanais n'était pas revenu. Ils le comprirent le jour où il avait mangé son bifteck, quand Bruno entra avec un sac en plastique noir et y fourra ses affaires. Personne ne commenta l'événement, pas même Rafaelo.

Tandis que les huit autres faisaient la queue pour aller se laver, Batiza se posta devant le lit vide. Il ne se sentait même pas un peu désolé. Quand il n'y eut plus de bruit dans le couloir, Minuto entra. Sans dire un mot, il lui découvrit le thorax et palpa ses côtes d'une main légère. La peau était violacée, un halo jaune s'était formé, mais la douleur avait diminué.

— Même si tu ne t'es rien cassé, il faut faire attention à ne pas te toucher, furent ses premiers mots.

Il lui rabaissa son T-shirt d'un geste rapide, de maman. Puis il passa au rituel de la cigarette.

— Alors, dis-moi ce qui n'a pas été.

Batiza évitait de le regarder, encore honteux du spectacle.

— Tout.

— Non, tout c'est trop. Mais il y a quelque chose.

L'homme tira une bouffée puis pointa son doigt vers le jeune homme.

— Tu n'es pas capable de t'écouter. L'autre jour, tu t'es quasiment fait mal tout seul.

— Il m'a attrapé par le pantalon !

— Si tu ne t'étais pas distrait, ça ne serait pas arrivé. Tout ce que tu dois apprendre est ici, dit-il en lui tapant la poitrine du doigt. Ici, compris ?

— Dans le cœur ?

— Non, dans ton corps. Tu y vis mais tu ne le connais pas. Tu l'utilises mal, bien en deçà de son potentiel. Tu dois te faire un inventaire.

Il fit taire Batiza d'un geste avant qu'il pose la moindre question.

— Fais ce que tu veux, exercices, gymnastique, haltères, mais fatigue-toi, fais travailler tes muscles. Et apprends quels muscles sont mobilisés.

Il lui prit une main.

— Chaque doigt, chaque phalange. Dans quelle position te font-ils mal ? Dans quelle position forcent-ils le moins ? Y a-t-il une façon de moins se fatiguer ? Quand tu combats tu dois pouvoir compter sur l'ongle de ton petit doigt. Tu dois être capable d'utiliser tout ce que tu as. D'accord ?

Batiza acquiesça.

— Pour m'entraîner je peux faire un truc du genre « passe la cire, enlève la cire » ?

— Je ne te suis pas, répondit Minuto en fronçant les sourcils.

— Ça se passait dans un film, *Karaté Kid*. Il y avait un garçon à qui un vieux Japonais enseignait le karaté, et au lieu de lui apprendre la technique il lui faisait lustrer sa voiture. Il mimait le geste « donne la cire » d'une main, « enlève la cire » de l'autre. Le garçon apprenait les mouvements sans le savoir.

— Ce n'est pas une mauvaise méthode, tu peux apprendre.

— Et ensuite ?

— Ensuite, ensuite... Commence par là, ensuite on verra.

— Et si entre-temps je meurs ?

Pour la première fois Minuto avait vraiment l'air irrité, mais il ne répondit pas. Quand il parla à nouveau, son ton était sec.

— Voici ce qu'on va faire. Toi tu t'engages à t'entraîner, et moi je m'engage à te fournir quelques outils supplémentaires. Ça te va ?

— Oui. Je vous remercie.

L'homme hésita avant de se décider :

— Appelle-moi Minuto et tutoie-moi. On m'a dit que tu parlais mal, ajouta-t-il avant que Batiza ait pu ouvrir la bouche.

Le bâton, juste après la carotte.

— Ce n'est pas vrai. Bon, juste un peu, comme ça.

— Ça ne va pas. Tu dois bien parler. Tu dois être propre en tout, dans ton aspect, ton langage, ton style.

— Pourquoi ?

— Tu veux que je t'aide ?

Le jeune homme acquiesça.

— Alors fais-le, c'est tout.

Il se dirigea vers les toilettes, jeta son mégot et sortit.

Le favoritisme de Minuto envers Batiza avait été accepté comme un fait avéré et tout le monde se comportait en fonction. Bruno et Claudio se firent plus cordiaux, Petit et l'autre homme méchant, qui se faisait appeler Félix, lui adressèrent la parole et l'invitèrent à jouer aux cartes et aux dames. Milo cessa ses commentaires piquants, du moins en sa présence, tandis que Moïse et Montagne adoptèrent définitivement le rôle des bons amis. Même Cocco et le jeune Noir, sans tout comprendre, s'adaptèrent à la déférence ambiante. Seul Rafaelo restait étrangement taciturne et réticent à bavarder avec lui.

Batiza ne comprenait pas les mécanismes de ces changements, mais cela le laissait assez indifférent. Il surfa tant qu'il put sur la vague et en profita pour faire le ménage. Il n'y avait pas beaucoup de choix, là-dedans, c'était la seule façon qu'il avait trouvée pour mettre en pratique les conseils de Minuto.

Pendant une semaine il passa son temps à astiquer tous les coins en se mettant dans les positions les plus improbables, essayant d'identifier les plus confortables et inconfortables. Il utilisait ses deux mains en alternance, inquiet à l'idée d'avoir un côté faible. Il ne pensait plus à prendre la fuite, à rentrer chez lui, il ne pensait plus à une vie hors de ce lieu. Les stores lourds de sa mémoire avaient été baissés, désormais il filait droit.

Pour lui les combats avaient été suspendus jusqu'à nouvel ordre et tandis que les autres allaient mourir il balayait, enlevait la poussière, lavait. Il avait conscience de son privilège, mais il le vivait comme un retour à ses origines. Tout ça grâce à son joli minois et à sa vie jusque-là trop facile.

La porte s'ouvrit à un horaire inhabituel. Très inhabituel.

— On y va, dit Claudio.

Batiza posa lentement son pion de dame. Il n'avait pas vu Minuto depuis dix jours.

— Mais... je n'ai pas mangé mon steak...

— J'ai dit « on y va ».

Batiza se leva lentement, perdu, tous ses privilèges évanouis.

— Hé... Mais, putain...

Rafaelo s'embrouilla dans ses jurons. Il n'était pas préparé, lui non plus.

Batiza suivit le Gardien dans le couloir. C'était le chemin de la sortie.

Claudio était nerveux, il caressait sa hanche, même s'il était impossible qu'il garde son pistolet à cet endroit. Ils s'arrêtèrent au croisement, à l'endroit où on lui avait mis le capuchon. Il n'y avait pas trois mais cinq Sous-fifres. Trois d'entre eux se tenaient en haut de l'escalier et fixaient le bas des marches.

— Que se passe-t-il, Claudio ?

— Tais-toi.

Bruits de pas, quelqu'un qui montait. Le jeune homme avait les mains froides, d'instinct il se rapprocha du Gardien.

— S'il te plaît..., murmura-t-il.

— Tais-toi.

Claudio avait parlé plus bas, lui aussi. Les trois Sous-fifres firent un pas en arrière. À pas lents et réguliers, un homme d'une trentaine d'années vêtu d'un jean déchiré et d'un t-shirt noir apparut en haut de l'escalier. Il dépassa les hommes sans les voir, il sembla ne pas voir non plus Batiza, il continua tout droit vers la sortie. Les Sous-fifres l'encadrèrent, comme une véritable escorte. L'homme n'était pas spécialement grand ni beau, mais le jeune homme fut impressionné. Il savait qui il était, du moins il savait *ce* qu'il était.

C'est un Chien Majeur.

Claudio et lui emboîtèrent le pas aux autres. C'était la première fois que Batiza venait de ce côté de l'usine. Il y avait de grosses hélices, peut-être des turbines, accrochées au mur. Dans le couloir il aperçut d'autres passages, d'autres escaliers qui descendaient. Ils arrivèrent dans un hangar en dur où se trouvaient également des machines, surtout une énorme qui ressemblait à un four de camp de concentration. Au fond, une grosse porte métallique peinte en rouge.

— Claudio...

— Chut.

Batiza sentit une présence dans son dos, les deux autres Sous-fifres, en plus des trois qui les précédaient. Cinq personnes armées, six avec Claudio. À nouveau sa curiosité l'emporta sur sa peur. Il allait sortir, voir Dehors ; pas la petite plate-forme pour les camions sur l'arrière, pas l'étendue sableuse qu'on devinait à travers les soupiraux, pas la Cour. Dehors.

Dehors ?

Soudain, il s'arrêta.

— Pourquoi vous ne me mettez pas le capuchon ?

La lumière s'alluma, les Sous-fifres qui le suivaient ralentirent et se postèrent à ses côtés. Ils regardaient vers Claudio, attendant des instructions.

— Batiza, viens.

— Non.

Il entendit le Gardien soupirer, puis des pas lents vers lui, la main sur son bras.

— Viens, Batiza.

— Non !

— Ne fais pas l'enfant, allez...

— Non ! Pourquoi vous me faites sortir sans capuchon ? dit-il entre ses larmes. Vous voulez que je voie quelque chose que je ne dois pas voir ! Vous cherchez une raison pour me tuer !

— « Prétexte », pas « raison ». On dit « prétexte ».

La pédanterie de Claudio était plus forte que tout. Le Gardien soupira à nouveau, puis se planta devant lui.

— Écoute... je ne trouve pas que ça soit une très bonne idée, mais ce n'est pas moi qui décide, donc...

— Alors qui ? Qui a décidé, hein ?

— Allez, il ne va rien t'arriver.

— Non, je veux que tu me dises !

Ils se regardèrent droit dans les yeux. Ceux de Claudio, sombres et sereins, ceux de Batiza, bleus et terrorisés. L'homme haussa les épaules.

— Minuto. C'est Minuto qui a décidé. Il veut que tu voies Zeus combattre.

Batiza se tourna avec circonspection vers la porte rouge. La lumière était intense, l'espace ouvert embrassait des collines et des arbres à perte de vue. Un peu plus loin, un fourgon noir aux vitres teintées les attendait. Derrière il y avait d'autres voitures, et derrière les voitures un mur d'enceinte très élevé, recouvert de barbelé.

Le Chien Majeur s'était arrêté devant le fourgon mais il était resté immobile, de dos. Immobile. Batiza eut honte.

— Bien, allons-y.

Les Sous-fifres ouvrirent la porte latérale du fourgon pour faire monter Zeus, qui s'assit tranquillement. Claudio ordonna à Batiza de monter de l'autre côté.

— Et pas un mot, d'accord ? Arrête d'embêter tout le monde.

La portière claqua, Zeus et Batiza restèrent seuls, six places à leur disposition.

— Excuse-moi, marmonna Batiza au moment où le fourgon démarra, je ne voulais pas te distraire.

Mais Zeus, adepte de Claudio, le corrigea :

— « Déconcentrer ». On dit « déconcentrer », Batiza.

Le voyage dura une petite demi-heure, personne ne parla plus. Zeus gardait les yeux fermés, il respirait lentement, profondément, puis retenait l'air dans ses poumons pendant quelques secondes. Batiza le chronométrait

Un, deux, trois, quatre, cinq

jusqu'à ce que l'autre expire, mais tout doucement, doucement, doucement, de façon à peine perceptible. Il observait tout ce qu'il faisait et comment il le faisait, surtout quand il ne faisait rien. Zeus était le contraire exact du superflu, c'était un homme d'essence, de substance. On n'aurait jamais dit qu'il était prisonnier comme lui et contraint de combattre. Il semblait à son aise, bien dans son rôle, même un peu snob.

Le fourgon s'arrêta et Zeus attendit que quelqu'un ouvre la porte pour descendre. Il ignorait Batiza comme s'il n'avait pas voyagé avec lui. Cette attitude plaisait au jeune homme, qui lui trotta derrière comme un chiot. Ce qu'il était, bien qu'il ne s'en rendit pas compte.

Ils se trouvaient dans une zone industrielle, du moins lui semblait-il. Le silence était irréel, on n'entendait pas une mouche voler. Une vingtaine de voitures étaient garées devant le gros bâtiment en béton, un cube sans fenêtre. À l'intérieur, la surprise : il s'agissait d'une discothèque, plus ou moins. Ils devaient être entrés par l'arrière, parce qu'on ne voyait même pas une enseigne. Tout était parfaitement rangé et propre. La piste était grande, entourée de petites tables transparentes, de banquettes et de fauteuils fixés au sol. Les places devant étaient toutes occupées, un peu comme lors du premier combat de Batiza. Mais le gros changement, c'était le public. Les gens assis qui attendaient avaient tous au moins cinquante ans. Des messieurs guindés et élégants, quelques femmes aux habits foncés et sévères. Beaucoup fumaient, d'autres bavardaient, certains sirotaient un verre. Aucun n'avait l'air du milieu, aucun ne semblait du genre à se salir les mains. Zeus avait disparu avec ses cinq Sous-fifres, ils s'étaient réfugiés derrière une porte en verre teinté.

Claudio ne le lâchait pas d'une semelle.

— Ne fais rien et ne dis rien, compris ?

Le jeune homme n'essaya même pas de protester, il brûlait de curiosité. Le Gardien le fit asseoir à une table un peu à l'écart. Les Sous-fifres s'installèrent derrière lui. Ce qui rendait l'atmosphère si pesante, c'était l'absence. Absence de musique, absence de lumière, à part les quelques néons pâlots au-dessus des sorties de secours et une ampoule jaune au-dessus de la piste. Un petit groupe d'hommes fit son entrée et s'installa derrière le bar. Parmi eux un blond musclé, assez grand.

— Il s'appelle Cecco, il a vingt-sept ans, trente-cinq combats.

— Gagnés ?

Claudio abandonna son ton didactique.

— Arrête d'imiter Rafaelo, sans quoi tu n'iras pas loin.

— Au moins Rafaelo est sympathique.

Claudio se leva, fâché, et Batiza posa ses coudes sur la table. Puis il entendit un cliquetis. Pour la première fois.

Voilà le crocodile.

Les images de *Peter Pan* s'imposèrent à lui. Quelque chose arrivait de derrière en faisant tic tic tic. Un tic à chaque fois. Il tourna à peine la tête. Un homme avançait seul, appuyé à une canne. Il ne semblait pas avoir de difficulté pour marcher, peut-être la canne n'était-elle qu'une mise en scène. Il avait l'air vieux, dans les soixante-dix ans, ses cheveux étaient longs, blancs, coiffés en arrière à mi-chemin entre la crête et la crinière. Son nez était crochu, sa peau assez lisse, ses yeux brillants, des yeux d'oiseau, vivants, à la fois saillants et enfoncés, étranges. Il le dépassa sans le regarder et s'assit à l'autre bout de la salle. Batiza aurait voulu demander qui il était, mais Claudio n'était pas revenu.

La porte vitrée s'ouvrit, Zeus sortit en jean, sans t-shirt, pieds nus. Le blond sortit de derrière le bar, torse nu lui aussi, vêtu d'un pantalon de survêtement. Ils restèrent immobiles au milieu de la piste en attendant un signal que Batiza ne sut percevoir, mais qui donna le départ de la rencontre.

Ils bougeaient assez peu et se regardaient beaucoup, ils se taisaient, ou presque. Cecco émettait un son guttural, une sorte de ronflement. Zeus frappa le premier, deux ou trois coups dans le vide. Puis ils se jetèrent l'un sur l'autre, ils se mêlèrent, et l'instant d'après ils étaient à nouveau distants, ils s'étudiaient en bougeant lentement. Cecco avança de deux pas, envoya un coup de poing à Zeus, il était très rapide. Zeus encaissa sans broncher. Ils reprirent le ballet.

Batiza observait, mais en tant que spectateur il ne comprenait pas le charme de la scène. Il était distrait, il regardait le vieux, il cherchait Claudio. Et Minuto ? Minuto était-il là ?

Un cri ramena son attention sur la piste. Une joue de Cecco saignait. Quand cela était-il arrivé ? Zeus s'était mis dans une position étrange, une main près de l'épaule, l'autre qui se tenait le poignet.

Il s'est fait mal.

En fait non. Zeus utilisait son coude pour se battre. Il le bougeait en le pilotant de sa main gauche, comme si au lieu d'une partie de son corps il s'agissait d'une arme. Il chargeait de tout son poids mais frappait uniquement avec son coude : de côté, avec la pointe, en remontant. C'était drôle à regarder, et pourtant...

Son coude atteignit la bouche de Cecco, qui cracha du sang. Une dent, immaculée dans tout ce rouge, roula le long de sa joue et tomba sur le sol. Batiza eut un haut-le-cœur, il baissa les yeux.

— Alors, de un à dix ?

Le jeune homme reconnut la voix, mais ne se laissa pas surprendre. Il tourna la tête pour ne pas voir ce qui se passait sur la piste. Il ferma les yeux. Minuto était là, à côté de lui.

— Comment ?

— Regarde ! dit l'homme en lui indiquant la piste. Pourquoi je t'ai amené ici, si tu ne regardes pas ?

Il lui poussa la joue pour le forcer à poser à nouveau les yeux sur les deux combattants. La lèvre inférieure de Cecco était gonflée et penchait vers l'avant de façon grotesque. Il bavait du sang, ce qui lui donnait vraiment l'air d'un chien enragé. Zeus était calme, tranquille, il bougeait doucement en suivant les déplacements de son adversaire. De temps à autre il faisait un pas en arrière et jetait un œil dans leur direction. Minuto acquiesça en guise de réponse et Zeus, très rapide, s'accroupit et remonta en envoyant un coup de coude dans la pomme d'Adam de Cecco. Celui-ci émit une série de bruits étranges, comme s'il suffoquait.

— Alors, de un à dix ?

Synchronisés avec le coude de Zeus, les yeux de Batiza s'étaient à nouveau baissés et fermés. La main de Minuto fut solide, la prise sous le menton décidée.

— Regarde !

— Je ne veux pas regarder. Ça m'impressionne !

— Ça ne peut pas t'impressionner. Tu l'as fait, toi aussi.

— Oui, mais le faire et le regarder, ce n'est pas la même chose.

— Jeune homme, il faut regarder. Alors, de un à dix ?

Batiza releva à peine la tête.

— Quoi de un à dix, quoi ? pleurnicha-t-il.

— Combien lui a-t-il fait mal ?

Tandis que Cecco toussait en reculant, Zeus s'arrêta à nouveau, regarda dans leur direction. Minuto leva un doigt pour lui demander d'attendre.

— Fais une estimation : de un à dix, combien lui a-t-il fait mal ?

— Dix. Neuf. Neuf ou dix.

— Plutôt neuf ou dix ?

— Neuf, d'accord ? Neuf. Je peux partir, maintenant ?

Minuto baissa le doigt. Zeus brisa le nez de Cecco d'un coup de tête. Mais Cecco réussit, en hurlant, à lui envoyer un coup de poing dans l'oreille.

— Ah, commenta Minuto. De un à dix : Zeus à Cecco et Cecco à Zeus.

— Mais qu'est-ce que... qu'est-ce que tu veux que j'en sache, moi ?

— Tu dois apprendre, articula Minuto en lui prenant les cheveux pour lui faire tourner la tête.

— Je ne sais pas... Zeus dix et Cecco huit !

— Ni dix ni huit, Cecco lui a fait un quatre, maximum un cinq. Et Zeus sept, sept et demi, il est capable de bien plus.

Zeus chargea à nouveau du coude, il frappa Cecco au-dessus de l'épaule, et celui-ci porta son bras contre son thorax.

— Et ça ?

— Dix ! aboya Batiza comme si c'était lui qui prenait les coups. Dix, allez, dix. Ça suffit, Minuto !

— Non, ce n'est pas un dix. C'est un huit. Un beau coup, peu spectaculaire mais efficace. Regarde bien, maintenant.

Zeus frappa à nouveau du coude, un peu au-dessus de la hanche. Cecco réussit à s'écarter, mais son mouvement vague le porta à trop rapprocher les jambes. Zeus lui cogna le genou avec son pied, du haut, très fort. Sa jambe prit une forme bizarre, comme si la rotule était sortie. Cette fois Cecco hurla fort.

— De un à dix ?

— Dix !

Batiza avait presque crié, mais personne ne faisait attention à lui.

— Entre huit et neuf, le corrigea Minuto comme s'il commentait un match de tennis.

Cecco était par terre. Zeus se tourna avec une grimace de gêne, son oreille saignait. Minuto lui fit signe que oui. L'homme se jeta, genoux unis, sur l'abdomen de son adversaire.

— Et ça ?

— Mon Dieu, je ne sais pas, je ne sais pas...

Le jeune homme essayait de se couvrir le visage de ses mains mais Minuto l'en empêcha, patient et décidé.

— Réponds : ça ?

— DIX ! DIX ! PUTAIN, QU'EST-CE QUE JE DOIS TE DIRE ? DIX !

— Ne dis pas de gros mots. Et ce n'est pas un dix.

Batiza sanglotait, tournait la tête, baissait le menton, fermait les yeux, et chaque fois Minuto le forçait à regarder de nouveau.

— Connais la douleur, apprends la douleur, si tu arrives à comprendre avec précision combien ton adversaire souffre *réellement*, tu seras maître de la rencontre. Ça ?

— JE NE SAIS PAS ! MON DIEU, JE NE SAIS PAS ! DIX !

— Pas encore.

— JE T'EN PRIE, STOP !

— C'est bientôt fini, allez.

— ÇA SUFFIT, MINUTO, ÇA SUFFIT !

Mais la main de l'homme ne lâcha pas son menton.

Zeus recula pour évaluer son angle d'attaque. Puis il fit trois pas rapides et sauta. Le visage de Cecco n'eut plus rien d'humain.

Batiza se vomit dessus.

— Ça, concéda Minuto, c'était un dix.

La banquette du fourgon était tiède, en velours fin, l'intérieur de la portière en faux cuir souple. Il avait mal au ventre, son abdomen était contracté. Il s'était recroquevillé dans un coin, maintenant il avait un souvenir de plus à oublier. Être assis en face de Zeus compliquait la situation.

— Alors c'est toi le chouchou de Minuto.

Les cheveux de Zeus étaient encore mouillés et ils sentaient le shampoing. Les seules traces de la rencontre étaient une tache de sang sur son jean, nettoyée tant bien que mal, et une poche de glace contre son oreille. Pour le reste, on aurait dit qu'il sortait d'un match de foot. Batiza, en boule sur son siège, tremblant et couvert de vomi, ne voulait pas faire ce voyage avec Zeus, pas après l'avoir vu massacrer un homme.

— Claudio m'avait dit que tu étais mignon, en fait tu es très beau.

L'homme se massait le mollet droit d'un air distrait. Après la rencontre, il était devenu bavard.

— C'est important, la beauté, tu sais ? Claudio considère que c'est une valeur éphémère, mais du reste un intellectuel comme lui... Moi je ne suis pas beau, mais je me défends.

Puis il cessa de parler, mais pas de le regarder. Il l'observait avec le même intérêt dont avait fait preuve Batiza pour lui à l'aller. Au bout d'un moment il lui sourit, un sourire ouvert, de frère.

— Tu sais, tu as de la chance d'avoir Minuto ! Moi c'est Claudio qui a sauvé ma peau, littéralement. Dans notre milieu, c'est important d'avoir un maître.

Batiza se taisait, têtue.

— Ça ne t'embête pas de porter un t-shirt sale ? Enlève-le, je vais te donner le mien.

Il lui tendit son t-shirt noir. Batiza l'ignore, alors Zeus le posa sur le siège à

côté.

— Tu as encore du chemin à faire, tu te laisses impressionner. Mais tu sais, on s'habitue, et même trop. Avec le risque de baisser la garde. Une fois j'ai failli perdre parce que je m'ennuyais.

Batiza serra les lèvres.

— Pour toi il y a encore les bons d'un côté et les méchants de l'autre, hein ? Donc si j'étais mort j'aurais été le bon, c'est ça ?

Il sourit à nouveau. Il avait de belles dents, blanches, solides. Zeus remarqua le coup d'œil de Batiza.

— Elles sont toutes à moi, tu sais ? Mon dentiste me disait que j'avais un patrimoine dans la bouche. Trente-cinq rencontres et je n'en ai même pas une qui bouge ! Dents, pieds, poignets. Si tu preserves ces trois éléments, ça ira. On ne peut pas tout protéger, mais sans poignets tu mets tes bras en jeu, crois-moi. Les dents, ajouta-t-il en souriant, c'est pour le public.

— Claudio est moche.

— Pardon ?

— Claudio est moche. C'est pour ça que les beaux lui cassent les couilles.

— Ne parle pas mal, le reprit-il débonnaire.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, comment je parle ?

L'autre rit.

— Rien. Tu m'es sympathique.

— Tu ne me connais même pas.

— Mais si. On entend beaucoup de choses sur ton compte.

Le fourgon freina.

— Quel genre de choses ?

Les yeux de Batiza s'éclairèrent.

Zeus rit.

— Tu vois ? Tu mords à l'hameçon.

La portière s'ouvrit, l'autre descendit avec une grimace.

— Je sais comment tu es. Je le sais, je ne pourrais pas ne pas le savoir. Et je vais te dire une chose : tu vas mettre mon t-shirt et t'en vanter auprès de tes amis. Tu vas repenser à ce que je t'ai dit et tu te mordras les doigts de ne pas m'avoir posé des questions. Tu vas apprendre à compter et tu me remercieras.

Il fit deux pas, puis se tourna avec une expression étrange.

— Je me suis fait mal pour t'offrir un cours ! Ça mérite un minimum de reconnaissance, non ?

Il rit, d'un rire solaire, libre et franc, pas le rire d'un assassin. Il avança vers l'usine, leur usine. Au bout d'un moment, Claudio passa sa tête à l'intérieur du

fourgon.

— Alors ? La sortie est terminée.

— Un instant. Je change de t-shirt.

Sa deuxième rencontre officielle eut lieu dans une cave, mais pas comme celle où il vivait. C'était une vraie cave, humide, qui puait le renfermé et le moisi. Pour l'y conduire, on lui avait passé non pas un mais deux capuchons. Quand on lui avait ouvert la porte, une voix nouvelle lui avait murmuré une phrase de gangster :

— Ne respire pas.

— J'ai du mal à respirer, putain !

C'était un autre type qui accompagnait son adversaire, un bonhomme courtaud qui avait l'air de tout vouloir faire en vitesse, quelle que soit l'issue. Pour la première fois Batiza avait vu des sous passer de main en main, les paris, la raison de toute cette organisation. Son adversaire était plus petit que lui, mais plus ou moins du même gabarit. Il se concentra sur les erreurs commises la fois précédente et les évita toutes. En revanche il en commit de nombreuses autres, inédites. Les prises, cette fois : jamais assez pour se faire vraiment mal mais assez pour se fatiguer avant de trouver une prise solide sur la nuque de l'autre. Puis il y avait eu les coups frappés au hasard, à peine un peu mieux que la fois précédente. Il avait essayé de se servir de ses coudes, mais il s'était aperçu que c'était très difficile. Zeus devait être un champion pour frapper avec tant de précision. Ils ne l'avaient pas laissé porter son t-shirt noir et Batiza avait protesté. Puis Rafaelo avait calmé ses ardeurs :

— Laissez-le donc s'habiller en noir ! Comme ça, il sera prêt pour le cercueil !

Batiza était parti, l'air torve, en t-shirt blanc. Ce jour-là Minuto n'était pas venu, et Claudio ne dissimulait pas sa satisfaction.

— Qu'est-ce que tu croyais ? Tu t'étais déjà projeté tout un film sur l'idylle entre le maître et l'élève ?

— On dit « se faire un film ». « Se faire », pas « se projeter ».

Claudio avait laissé tomber. Pourtant, quand ils étaient rentrés à l'usine, Minuto l'attendait derrière la porte rouge.

— Tu t'es fait mal ?

— Non. Juste un peu. Il m'a donné pas mal de coups de poing dans le ventre.

— Oui, c'est assez inutile. Montre.

Il lui examina l'abdomen à la faible lumière qui filtrait des vitres sales.

— Tu as pu compter ?

— Non. J'essayais de rester vivant, qu'est-ce que tu veux que...

— « Non » me suffisait. Je vais t'emmener voir une autre rencontre.

— De Zeus ? demanda Batiza plein d'espoir.

Minuto sourit.

— Arrête de te prendre d'affection pour les gens, les visages, les noms. Prends-toi d'affection pour les faits. Les faits ne nous échappent jamais.

Il le renvoya à la Cave.

— On l'appelle Minuto, tu sais pourquoi ? Parce que toutes les fois où il a dû tuer quelqu'un, il a pointé son pistolet et il a attendu une minute avant de tirer.

Rafaelo avait prononcé cette phrase avec désinvolture. Ils prenaient le soleil dans la Cour, tous sauf Cocco qui n'avait pas lâché sa bible. Montagne s'était retourné, abasourdi.

— Comment tu le sais ?

— C'est ce qu'on raconte.

Rafaelo avait haussé les épaules. Il mimait des coups de boxe désordonnés.

— Minuto était un killer de la mafia, il a pris sa retraite et maintenant il s'occupe de nous, ses chiens.

Batiza avait envie de regarder Moïse mais fit un gros effort pour s'en abstenir.

— Tu en racontes, des conneries, conclut Milo.

— Toi, ce qui te casse les couilles, c'est que je sais des choses que tu sais pas.

Milo s'alluma une autre cigarette. Batiza fit de son mieux, mais au bout de deux minutes il craqua.

— Qui te l'a dit ?

— Ça me regarde, je révèle pas mes sources.

— Alors pourquoi on devrait te croire ?

— Parce que ça se voit.

Il arrêta ses mouvements pour regarder Batiza.

— Il sait s'habiller, il sait parler. S'il était le chef ici, il s'occuperait pas de nous, au mieux il profiterait des rencontres de ton ami Zeus.

— Ce n'est pas mon ami.

— À la place, l'ignore Rafaelo, il se promène pour enlever des malheureux dans l'espoir qu'un sur dix ne crève pas dans le premier camion, et peut-être qu'un sur cent passe les trois premières rencontres.

Bruno et Claudio écoutaient sans intervenir, ce qui ne plaisait pas à Batiza. Rafaelo n'était pas stupide, il savait parfaitement que c'était comme s'adresser directement à Minuto.

— Il est trop grand seigneur pour se mêler à la plèbe, donc ça doit être un ex-quelqu'un tombé en disgrâce. D'après moi, c'est un ex-killer.

Batiza haussa les épaules.

— Pourquoi ex, alors ? Peut-être qu'il l'est toujours.

— Non.

Rafaelo répondit d'un ton brusque. Pendant un instant, il laissa tomber masques et mises en scène et s'offrit le luxe d'une réflexion sérieuse.

— Non, on voit bien qu'il s'en fiche. De nous, des combats, de son pouvoir ici... Il ne sourit jamais, vous l'avez déjà vu sourire ? Pas moi. Il détend la bouche mais il ne sourit pas, il fait semblant. Il est triste. Il est pas là où il voudrait être, il fait pas ce qu'il voudrait. Il a le même regard que mon oncle. Mon oncle tenait un stand de fruits, mais son rêve c'était d'être marin, de sortir en mer. Mon oncle aimait le poisson, conclut-il.

Ce portrait mettait Batiza mal à l'aise, il ne voulait pas que Minuto ressemble à l'oncle de Rafaelo, qui qu'il soit.

— Peut-être qu'une partie de ce travail l'intéresse, en revanche.

— Comme quoi ? Assister aux rencontres ? Entraîner personnellement quelques chiens ?

Il en venait enfin au fait.

— Il ne m'entraîne pas. Il aime ma façon de combattre.

— Oui, c'est ça, bien sûr. Réveille-toi, Batiza.

Rafaelo avait cessé de sautiller.

— Ça amuse pas Minuto de nous regarder combattre, de la même façon que ça l'amuse pas de se faire retirer un cor au pied. Pour lui, c'est du boulot. Tout ça, c'est que du boulot. Il doit le faire, il le fait, c'est tout. Va pas t'inventer qu'il y a autre chose, dit-il en le regardant avec une pointe de méchanceté triomphale. Il tient pas à toi. Claudio a raison, on est pas dans un film et t'es pas un *million dollar boy*, mets-toi ça en tête. Tout ce que tu fais, c'est rester en vie pour permettre aux patrons d'y gagner. Minuto est payé pour qu'on crève le plus tard possible. Et pour qu'on offre du spectacle le plus longtemps possible. Si tu lui claques entre les doigts, il sera un peu moins payé, il touchera moins de commissions sur les paris gagnés et il aura plus qu'à aller se chercher un autre chien, aussi beau et aussi con.

Batiza enfonça son menton dans ses genoux, Rafaelo en profita pour insister.

— Parce que tu sais que tu es beau, pas vrai, chochette ? Comme un petit prince d'Angleterre, tu t'es jamais fait casser le nez. Ça plaît aux gens, ça. Les patrons adorent voir un joli poupon casser le cou à un type laid et méchant

comme moi.

— Je ne te ferais jamais rien, Rafaelo, affirma Batiza en essayant de contrôler son émotion.

— Non ? Même si Minuto te le demandait ?

Batiza ne répondit pas. Il ne pouvait et ne voulait pas. Il regarda Rafaelo sous un jour nouveau, soudain il lui sembla que son acné était plus voyante que tous les tatouages qu'il avait sur le corps. À nouveau, il se sentit proche du basculement. Puis la main de son ami fendit l'air et le prit par l'épaule avec une joie forcée.

— Mais non, ça risque pas d'arriver ! On est de la même écurie. On va pas se tuer entre nous, hein, chochotte ?

Rafaelo se remit à envoyer des coups de poing dans le vide et Batiza crut que l'affaire était close.

Le sexe flottait dans la Cave comme une odeur. Les mains bougeaient dans le noir, les ressorts des lits grinçaient, les gémissements étaient faibles, suffoqués. Tous le pratiquaient, personne n'en parlait, il n'y avait pas grand-chose à dire. Moïse était le seul qui avait quelqu'un à qui penser, les autres faisaient fonctionner leur imagination. Cela arrivait à Batiza, quelques fois, entre la veille et le sommeil, il laissait ses doigts faire.

Ils étaient toujours huit, aucun nouveau.

— C'est parce que Minuto part pas en chasse. Il a trop de temps à perdre avec toi, avait commenté Rafaelo.

C'était probablement la vérité. Batiza avait été enlevé plus de trois mois auparavant, il avait tué huit hommes et se préparait pour sa troisième rencontre. Minuto venait le chercher à la Cave tous les jours, parfois deux fois dans la même journée. Il l'emmenait dans la Cour ou bien dans la Petite Pièce et là, en parlant de tout et de rien, il l'entraînait. Le jeune homme n'aurait pas su dire ce qu'il lui enseignait, mais il était sûr que quelque chose, un message subliminal, passait à coup sûr.

Minuto lui avait donné un briquet et une épingle avec une grosse tête en nacre noire.

— Ne la perds pas, elle était à ma mère.

Il lui avait ordonné de la stériliser et de se piquer avec.

— Tu dois apprendre à écouter ta douleur. Peu importe si c'est un ou deux, il faut que tu *saches*. Tu dois pouvoir me dire : « Minuto, ça c'est un », et « Minuto, ça c'est deux ».

Batiza s'était piqué en cachette, il ne voulait pas que les autres découvrent

ces bizarreries. Il les acceptait de bon cœur, mais il avait compris que moins les autres en savaient de ses entraînements avec Minuto, mieux cela valait. Puis, un jour, cela arriva. Ce fut très rapide, très classique, dans la douche. Il sentit une main sur lui, derrière, entre ses fesses. Il bondit et se retrouva face à Félix, nu. Il n'était pas excité mais il souriait avec une expression étrange sur le visage. Il lui fit une grimace en haussant les épaules et s'en alla.

Apparemment personne ne l'avait vu et Batiza avait trop honte pour en parler, même à Rafaelo. Il était resté coi, il avait regardé Félix en proie à une peur ancienne, qui datait de l'école primaire. Il avait été un enfant rose et potelé, plus d'une fois ses camarades avaient essayé de tirer son pénis ou de lui sauter dessus à deux ou trois, lors d'un jeu à la frontière entre l'enfance innocente et l'adolescence qui ne pardonne pas. Ensuite, par chance, l'été de ses treize ans, il avait grandi. Il était entré en quatrième encore maigre mais il dépassait tous ses camarades d'une tête. Personne ne l'avait plus importuné. Les entraînements, le sport, sa belle allure avaient préservé cette candeur qui aujourd'hui, dans ce lieu indéfinissable, lui permettait de conserver une certaine intégrité. Or il avait suffi d'une main sur la raie des fesses pour qu'il se sente démuné, de nouveau rose et potelé, incapable de réagir. Quand Minuto vint le chercher une heure plus tard, il sortit la tête basse, espérant un exercice qui ressemblât à une punition. Mais Minuto ne changea rien à ses habitudes.

— Je pense fixer ta prochaine rencontre dans une semaine.

— D'accord.

— Cela ne devrait pas être très difficile.

— D'accord.

— Des questions ? demanda Minuto en allumant son briquet.

— Tu as déjà été en prison ?

Aucune réaction, aucune surprise. L'homme tira sur sa cigarette.

— Non, pourquoi ?

— Rien, comme ça. Je voulais savoir comment c'était.

— Il n'y a pas besoin d'aller en prison pour savoir comment c'est.

— C'est comme ici, murmura le jeune homme.

— Parfois.

Minuto soupira et éteignit sa cigarette contre le mur, puis la mit dans sa poche.

— Tu ne devrais pas te laisser distraire par ce genre de choses. Tu es jeune garçon, je sais, mais il ne faut pas. Ça ne sert à rien. Compris ?

Batiza acquiesça, mais il n'était pas convaincu.

— Tous les endroits sont le même endroit. Ce qui arrive en prison ou ici se

produit aussi à la maison, ou au bureau. La forme change, mais uniquement la forme. Le reste est identique. Les faits. Je te l'ai dit : les faits.

Le jeune homme avait les yeux opaques, l'esprit ailleurs. Il voulait cesser de penser à Félix et à son retour à la Cave. Il voulait que cette conversation avec Minuto dure le plus longtemps possible.

— Minuto ?

— Oui ?

— C'est vrai que tu étais un killer ?

— Tu ne dois pas croire tout ce qu'on te raconte, répondit l'homme sans un battement de cils.

— Oui, mais tu étais un killer ?

— De mon temps, on appelait ça autrement, s'insurgea-t-il avec une grimace de dégoût. Cette manie d'employer l'anglais, comme si notre belle langue ne nous offrait pas tous les termes nécessaires.

— Minuto ?

— Qui te l'a dit ? Moïse ? Claudio ? Non, ne réponds pas. Cela n'a pas d'importance.

— Pourquoi as-tu arrêté ? Tu t'es lassé ?

— Quand on est capable de bien faire son travail, on ne se lasse jamais.

— Tu n'étais pas bon ?

— Je suis très bon.

Le présent n'échappa à aucun des deux.

— Et donc ?

— Donc, soit je fais les choses à ma façon, soit je ne les fais pas.

— Je n'ai pas compris.

— Je sais.

Minuto n'avait pas l'air ennuyé, plutôt résigné.

— Il faut que tu arrêtes de vouloir trouver une explication à tout. Je suis sérieux, mon garçon, ça n'a pas de sens. Dans tout ceci, dans ce que nous faisons, dans ce que tu fais, il n'y a rien à comprendre. D'accord ? C'est comme ça, c'est tout. Donc, arrête de réfléchir. Ce que nous faisons n'est qu'un métier. Il a ses règles, mais c'est un métier.

— Le mien aussi ? C'est-à-dire, tuer et les combats ?

— Le tien aussi.

Batiza avait l'air satisfait, mais ensuite, à brûle-pourpoint :

— Pourtant toi tu as changé de métier, non ? Je veux dire, maintenant tu entraînes des chiens, tu organises des rencontres...

Minuto ne répondit pas, perdu dans ses pensées.

— Si tu aimais être un tueur à gages, ou quel que soit le nom que tu lui donnes, et si tu es bon, pourquoi tu as arrêté ?

— Peut-être qu'on ne peut pas faire la même chose pour toujours.

Minuto enfila sa veste. Le jeune homme s'agrippa à ces derniers instants.

— Minuto ?

— Dis-moi.

— Comment disait-on ?

— Quoi ?

— Comment disait-on killer, à ton époque ?

— On disait tueur à gages.

La nuit arriva trop vite. Le geste de Félix constituait un avertissement, Batiza le savait. Au fur et à mesure que la lumière pâlisait et que les soupiraux annonçaient l'obscurité, le jeune homme se sentait de plus en plus agité. Il avait vu trop de films pour ignorer qu'il devrait se défendre seul et il n'était pas certain de l'emporter sur Félix. C'était un homme méchant, contrairement à lui. Il tenta inutilement de convaincre Rafaelo de déplacer son lit.

— Pourquoi je devrais faire ça ? Montagne me sert de radiateur, quand il me pète pas à la figure.

— Je te demandais ça comme ça, dit Batiza en jetant un coup d'œil en direction de Félix. On aurait pu jouer aux cartes.

— Dans le noir ? T'es débile, ou quoi ? T'aurais pas des vues sur moi, sale tapette ?

Batiza jugea prudent de ne pas insister.

Deux heures plus tôt, Bruno était venu apporter un steak à Milo et quand il revint Batiza tenta une solution alternative.

— Bruno, je peux venir avec vous ? Minuto a dit que je pouvais.

Le regard du Gardien fut éloquent.

— Tu veux me voir crever ? demanda Milo.

Batiza se sentit sombrer, mais la peur d'être violé était plus forte.

— De toute façon tu vas gagner, tu le sais...

— J'espère que tu finiras mal, et lentement, enfoiré, lui dit Milo.

Puis la porte se referma et les lumières s'éteignirent. Batiza se coucha, il oublia les morts qu'il comptait à son actif. Il attendait et il avait peur, rien d'autre. Il entendit nettement le grincement du lit de Félix et ses pas qui approchaient. Puis ses mains sur lui. Ils luttèrent en silence, Batiza ne voulait pas crier, il ne voulait pas demander d'aide, de toute façon tout le monde les entendait. Il ne l'envisagea pas comme un combat, il ne réfléchit pas, il essaya

seulement d'enlever les mains de Félix de son caleçon. Il sentit son poids qui l'écrasait, son souffle sur lui, il n'arrivait plus à respirer. Il ne pensa jamais qu'il y échapperait, il tentait seulement de retarder le moment le plus possible. Une main de Félix lui écrasa la pomme d'Adam et l'oxygène lui manqua. Il fut retourné de force, le nez contre le lit, la gorge enserrée dans le coude de l'homme. Sa tête se remplit de chaleur. Un coup, puis plus rien.

Quand il rouvrit les yeux il sentit sa bouche gonflée, chargée, pleine de sable. Son cou lui faisait mal. Il s'efforça de se rappeler mais rien d'utile ne lui vint à l'esprit. Il pensa aux enseignements de Minuto, il se concentra sur la douleur. Le cou, la gorge, la tête, oh oui, la tête. Le reste ne répondait pas. Il fit glisser ses mains le long de ses flancs, son caleçon était baissé, mais pas totalement. Il plia les genoux, se déplaça. Rien. Tout avait l'air en place.

Peut-être que je dors encore. Peut-être que je me suis évanoui. Peut-être que je suis mort.

Il attendit en écoutant son cœur battre jusqu'à ce que les formes dans la Cave deviennent perceptibles. Il bougea la tête avec précaution, il regarda vers le lit de Félix. Vide.

Il s'assit et le vit, par terre, le pantalon baissé, l'oiseau à l'air, le couteau de Moïse planté dans la gorge. Pendant la nuit le sang avait suivi un parcours lent et filiforme jusqu'aux toilettes. Le long de ce sillon, cinq respirations lentes, profondément endormies.

Bruno ne posa pas de questions. Il cria en direction du couloir :

— Claudio ! Un mort !

— Où ça ?

— À la Cave !

Puis il se dirigea calmement vers le lit de Milo pour jeter ses affaires à la poubelle.

Le couteau avait à nouveau disparu.

Ils n'en parlèrent jamais. Pourtant tout le monde savait, sauf Batiza. Ses compagnons savaient, les Gardiens savaient, Minuto savait aussi, probablement. Ils n'en parlèrent pas, personne, jamais.

Deux jours plus tard, Minuto vint le chercher à la Cave.

— Allons-y.

Batiza le suivit à contrecœur, le temps où il marchait lui semblait terriblement loin. Pendant le trajet il se rendit compte qu'ils se dirigeaient vers

l'escalier des Chiens Majeurs. Ce n'était pas un entraînement, c'était une leçon. Ils furent escortés par deux Sous-fifres, mais Minuto fit mine de ne pas les voir.

— Aujourd'hui, tu vas assister à un combat un peu différent.

Son ton était léger, comme s'il parlait en pensant à autre chose.

— Minuto, je ne veux pas voir de rencontre.

— Tu vas en voir, en revanche, encore et encore, jusqu'à ce que tu deviennes bon.

Batiza trotta derrière lui en cherchant à capter son attention.

— Je ne deviendrai jamais bon, Minuto. Je ne suis pas fort, je mourrai à la prochaine rencontre !

— Ne dis pas de bêtises.

Batiza le saisit par un bras. Un geste dicté par le désespoir, plus que par le courage.

— Je te le dis, Minuto, je le sais. Je mourrai à la prochaine rencontre !

L'homme s'arrêta. Il ne tenta pas de se débarrasser du jeune homme, au contraire il le laissa lui serrer le bras.

— J'ai vu quelque chose. Je ne me trompe pas, mon garçon, j'ai vu quelque chose en toi. Ce quelque chose n'est pas du courage, ce n'est pas une idiotie romantique. Ça existe, je le sais. Tu es encore confus, tu crois qu'avoir peur est un tort, tu crois que tu dois devenir je ne sais qui, je ne sais comment. Mais tu as déjà tout ce qu'il faut pour gagner les rencontres. Compris ? Laisse tomber le reste.

— Mais je...

— Toi, dit-il en lui pointant un doigt sur le torse, fais ce qui est nécessaire. Et fais-le quand c'est nécessaire. Le jour où tu feras quelque chose d'inutile, tu perdras.

Ils reprirent leur chemin jusqu'à l'escalier.

— Attends ici.

Il le laissa sur la première marche et descendit au pas de course. Batiza resta en haut, en équilibre précaire sur un trou noir, entouré de visages qu'il ne connaissait pas et ne voulait pas connaître. Seul. Les pas qui remontèrent les escaliers furent beaucoup plus lents, beaucoup plus lourds. L'homme avait l'air gigantesque. Il ne l'était sans doute pas, mais les yeux d'un jeune garçon effrayé sont toujours plus petits que ce qu'ils voient. Chauve, la quarantaine, une masse de muscles enserrés dans un marcel de maçon volontairement sale. Il portait plusieurs boucles d'oreille, on aurait dit la version méchante de Monsieur Propre. Il s'arrêta sur l'avant-dernière marche, les yeux à la hauteur des siens. La voix de Minuto arriva de l'obscurité derrière ses épaules.

— Fester, voici Batiza. Batiza, Fester.

— Salut.

— Salut.

Rien d'autre. L'homme le dépassa et les Sous-fifres s'empressèrent autour de lui comme des mouches. Minuto fit signe à Batiza de les suivre.

— Et toi ?

— On se retrouve là-bas.

— Minuto, je ne veux pas y aller.

— Je sais.

Il sanglotait. Il était l'image de la désolation, tout petit, à nouveau couvert de vomi, à nouveau recroquevillé sur un siège. Devant lui, Fester se taisait. Le fourgon roulait. Minuto lui avait maintenu la tête, posté derrière lui, une main sur sa mâchoire et l'autre sur son front. Les mains de Minuto étaient chaudes et fortes, des mains de père, biologique et spirituel, des mains qui enseignent ce que doivent faire les mains.

Fester était un boucher. À chaque signe de Minuto il s'était retenu, mais à grand-peine. Pour le reste, il avait eu le dessus sur un homme de la même carrure que lui, un étranger qui hurlait comme un champion de wrestling. Il lui avait fait sauter les yeux et quelques dents, satisfait de sa propre cruauté. Quand son adversaire était à terre, il lui avait arraché le lobe d'une oreille et il avait essayé de lui couper un doigt avec les dents. Le doigt lui résistait, il s'était fâché. Et pendant ce temps, la voix de Minuto n'avait ajouté aucune variation, aucune émotion, elle était restée calme et cadencée :

— Alors, de un à dix ?

— Je veux m'en aller ! JE VEUX M'EN ALLER !

— Réponds. De un à dix, à combien est ce coup ?

Les « dix » avaient fusé. Maintenant Batiza tremblait comme une feuille, recroquevillé devant ce monstre. Fester n'avait rien à lui dire, de toute évidence. Ils mirent environ une heure pour retourner à l'usine, peut-être pour qu'aucun des deux ne puisse mémoriser le parcours, ou peut-être seulement pour que personne ne remarque cet énergumène taché de sang. Claudio dut monter dans le fourgon pour récupérer le jeune homme, une fois Fester descendu. Batiza s'agrippa à ses épaules, le menton tremblant, les lèvres pleines de morve et de salive, ce qui le faisait sembler encore plus enfant.

— Claudio, je ne v-veux p-plus le f-faire...

Patiemment, le Gardien l'avait extrait de sa tanière, du siège, et l'avait poussé jusqu'à la porte rouge.

— Je dois partir.

— Où vas-tu ?

— Je pars.

Batiza fit une grimace.

— Tu viendras à ma rencontre ?

— Je ne sais pas.

— Tu as dit que tu assistais toujours aux rencontres.

— Aux débuts.

Le jeune homme soupira.

— Quand reviens-tu ?

— J'ai chargé Claudio de te suivre à ma place. À tous les niveaux. Pose-lui des questions, si tu veux, il est autorisé à te donner toutes les réponses. Même si elles ne servent à rien, mais tu es encore jeune, donc... conclut-il avec un geste vague.

Batiza ne lâcha pas la prise.

— Quand reviens-tu, Minuto ?

L'homme lui offrit un sourire fatigué.

— Promets-moi que tu marcheras.

Un mois avait passé. Batiza avait gagné son troisième et son quatrième combat, plus deux entraînements dans le camion. Il s'était rendu compte que l'affaire Félix lui avait fait du bien, en un sens. Il avait compris que la peur ressentie cette nuit-là et la peur pendant les rencontres étaient très différentes. Il pouvait gérer la seconde, la contrôler, peut-être même l'utiliser.

Entre le ménage de la Cave, les entraînements dans la Cour, la douche, les parties de dames avec Petit, les lectures et relectures des livres que Moïse avait mis à sa disposition exclusive et la préparation aux rencontres, Batiza ne pensait jamais à chez lui. Il avait été enlevé le 3 juillet, le jour de son anniversaire, et Noël approchait. Il avait l'impression d'être là depuis des siècles, de n'avoir rien connu d'autre. Parfois, la nuit, il rêvait de sa mère et de sa sœur, souvent il faisait un cauchemar où il se retrouvait dans sa classe, la Seconde B, réalisant qu'il avait raté la moitié du programme. Quand le professeur Segattini appelait son nom il se réveillait dans le noir, en nage. Pendant un instant, il se sentait soulagé.

Claudio était son nouveau professeur, il venait le chercher à contrecœur chaque après-midi pour l'emmener dans la Cour ou dans la Petite Pièce. Il lui faisait faire ce qu'il voulait, fidèle aux instructions de Minuto, mais sans dissimuler son agacement. Il avait tenté d'étaler ses diplômes en abordant des

sujets profonds, des thématiques culturelles, en farcissant ses phrases de citations, mais Batiza avait coupé court à toutes ses tentatives. Le jeune homme était parfaitement conscient qu'il pouvait caresser Claudio dans le sens du poil quand il le voulait, il suffisait de deux compliments et de quelques questions posées d'un air humble et déférent. Pourtant, il était bien plus amusant de le provoquer.

— Claudio, comment ça se fait que tu n'aies pas de surnom ?

— Fais tes exercices.

— Minuto m'a dit que je pouvais te poser toutes les questions que je voulais.

— Oui, mais ça ne veut pas dire que tu peux cesser de t'entraîner.

Batiza, têtue, s'était mis à sautiller, l'air provocateur.

— Voilà, je m'entraîne. Alors, Claudio c'est ton vrai nom, ou pas ? Parce que, d'après Rafaelo, c'est un truc pour nous dépister, nous les chiens.

L'homme soupira.

— Putain, donc il a raison ! C'est une ruse, peut-être que tu t'appelles Giovanni mais que tout le monde t'appelle Claudio, comme ça...

— Tu vas faire ce que tu as à faire, oui ? Et ne dis pas de gros mots.

— Pardon, mais pourquoi vous nous appelez « chiens » ? C'est un peu ridicule, en plus d'être agressif.

— Le jargon est fondamental dans n'importe quelle collectivité, Batiza.

Il avait laissé échapper cette phrase, désormais il était trop tard.

— Explique-moi.

— Écoute, pourquoi tu ne demandes pas ça à Minuto ?

— Parce que Minuto m'a dit de te poser les questions à toi. Et si tu ne me réponds pas, quand il revient je lui dis !

— Tu vois, c'est cette puérilité que je ne supporte pas.

— Alors tu aurais pu refuser de me servir d'entraîneur pendant qu'il n'est pas là. Mais tu as dit oui parce que Minuto tient à moi, parce que je suis son préféré. Tu avais peur de dire non.

Claudio le regarda un peu trop longtemps, puis il haussa les épaules.

— C'est possible.

Batiza balançait une jambe, puis il changea de sujet et reprit là où il s'était arrêté.

— Oui, bref, pourquoi « chiens » ? C'est quoi, la collectivité ?

Claudio se rendit.

— Le hasard est l'ennemi du professionnalisme, soupira-t-il avant de parler clairement : il y a deux raisons principales. La première est qu'il est fondamental

que chacun ait bien conscience du rôle qu'il joue. Je ne dis pas que chacun doit avoir conscience du rôle de tout le monde, mais que chacun doit connaître le sien.

— C'est-à-dire ?

— Tu es un combattant mais tu combats sur commande, tu ne combats ni pour le plaisir ni pour l'argent, encore moins pour ta survie. Tu combats parce qu'on t'ordonne de le faire.

— Et alors ?

— Alors tu agis exactement comme un chien. Donc pour moi tu es un chien. Moi, en revanche, je dois m'occuper de toi, je dois faire contrôler que tu ne t'échappes pas, que tu manges, que tu ne te fasses pas mal. Donc pour toi je suis un gardien. C'est simple, non ? Ainsi, toi et tous les autres vous comprenez exactement la situation et vous ne posez pas de questions superflues.

— Et la deuxième raison ?

— Il est plus simple d'utiliser ce jargon quand on organise les rencontres, comme ça on ne se trompe pas et on ne prend pas de risque.

— Quels risques ?

— Tu peux les imaginer tout seul.

— Non. Quels risques ?

Claudio baissa instinctivement la voix.

— Si on maintient ce jargon tout le temps, avant, durant et après les rencontres, il est impossible de se tromper.

— De vous tromper quand ?

— Quand on parle de vous, quand on se met d'accord, quand on discute des prix, voilà quand.

Batiza ne comprenait pas.

— Pourquoi vous ne pouvez pas parler comme des gens normaux ?

— Parce qu'ils pourraient nous écouter.

— Ils ?

— Eux.

— Qui eux ?

Claudio serra les lèvres et le jeune homme finit par comprendre.

— Pardon, mais comment ils pourraient vous entendre ?

Les lèvres de Claudio formèrent deux mots silencieux : « sur écoute ». Puis il reprit sur le même ton qu'avant :

— Si pour eux vous êtes des chiens, alors ce sont des chiens qu'ils chercheront.

— Donc ils pensent que nous sommes *vraiment* des chiens ?

Le regard de Claudio se fit intense, tel celui d'un rapace.

— Ces gens ne vont pas au-delà des mots. Si je dis que la merde est du chocolat, pour eux c'est du chocolat. C'est comme ça que ça fonctionne.

— Tu as dit un gros mot, sourit Batiza. Pour cette fois je ne le dirai pas à Minuto, mais apprends à parler correctement. Le jargon est fondamental dans toute collectivité.

Il se remit à sautiller.

Montagne ne revint pas. Quand Bruno entra avec un sac-poubelle noir à la main, Rafaelo éclata en sanglots comme un enfant. Il courut arracher des mains du Gardien une petite boîte en bois contenant des plumes d'oiseau que Montagne avait ramassées dans la Cour lors de son séjour à l'usine. Bruno, indifférent à l'émotion du jeune homme, la lui retira sans autre forme de procès.

Batiza ne prononça pas un mot de tout l'après-midi. Il avait pleuré, lui aussi, du reste il pleurait toujours, et il était vraiment désolé de la mort de Montagne. Il avait consolé Rafaelo du mieux qu'il pouvait, recevant toutes les insultes imaginables, pourtant... Quelque chose avait changé. Il n'était pas devenu un salaud mais il se sentait différent. Le pouvoir. C'était à cause du pouvoir. Il s'était rendu compte que tout ce qu'on lui avait dit était vrai. Il était le protégé de Minuto, ce qui lui conférait des avantages. Il pouvait formuler certaines requêtes refusées aux autres, il pouvait même les exiger, du moins quand Minuto n'était pas là. Les Gardiens avaient trop peur de le contrarier. Par ailleurs, comme l'avait prédit son maître, avec le temps il était de moins en moins chamboulé par les combats. Il n'acceptait pas encore l'idée de tuer, mais tout ce qui se passait avant prenait du sens. Minuto avait raison : il se limitait à faire ce qui était nécessaire, il n'y mettait aucune cruauté, il ne se satisfaisait pas de la douleur qu'il provoquait. Il essayait d'aller vite, de conclure en portant le moins de coups possible. Dans sa tête un écran se créait progressivement, une sorte d'autodéfense qui excluait certains canaux émotionnels en faveur de la partie rationnelle. Pendant les rencontres, il comptait. Il se trompait presque toujours, mais se concentrer sur l'évaluation de la douleur l'aidait. Assister aux rencontres était une autre histoire, le choc émotionnel était encore plus fort que lui, et quand il ne se vomissait pas dessus il pleurait toutes les larmes de son corps. En vertu de cette faiblesse, il avait dû céder sur le point le plus sensible : Moïse avait raison. Assister à un homicide était insupportable, le commettre non. Il *pouvait* le faire. Ses mains étaient capables de tuer un homme et son esprit s'était adapté en conséquence. Pour cette raison il tenta de s'opposer à un nouvel « entraînement », qu'il devait taire aux autres et dont le sens lui

échappait totalement : assister aux rencontres du jeune Noir.

— Pourquoi ? protestait-il. À quoi ça sert ?

— Ça servira, ça servira, Minuto sait pourquoi, coupait court Claudio, à qui incombait la tâche ingrate de l'accompagner.

Il voyageait non pas dans le fourgon mais en voiture, ils l'emmenaient dans un parking souterrain où le public était essentiellement composé de Sous-fifres et Claudio l'obligeait à se cacher et à se taire. Ensuite, Bruno faisait entrer le jeune Noir par une autre porte. Batiza ne comprenait pas. Était-ce l'étape suivante ? Voir combattre quelqu'un qu'il connaissait, se mettre à compter sur les cris d'une voix connue ? Si tel était le but, ils avaient choisi la mauvaise personne, parce que le jeune Noir était très fort. Il se battait avec lucidité et instinct, gracieux comme un félin, il n'émettait pas un son, hormis quelques gémissements d'effort, de fatigue. Batiza comptait et ne le quittait pas des yeux jusqu'à la fin de la rencontre puis, comme à l'aller, Claudio l'entraînait le plus vite possible. Chaque fois que l'assiette de poisson était apportée au jeune Noir, l'histoire se répétait. Batiza avait honte, il avait l'impression de causer du tort à son compagnon et personne, pas même Minuto, ne lui donnait d'explication.

— Tu le fais, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Parce que je te dis de le faire.

Les semaines passant, Batiza se sentait moins coupable et put à nouveau se concentrer sur lui-même. Depuis des mois il ne s'était pas vu dans un miroir de plus de vingt centimètres de long, mais il s'était aperçu que ses bras et ses jambes étaient plus robustes. Son ventre avait durci, il n'avait pas un gramme de gras, ses muscles s'étaient développés. Ses cheveux avaient poussé et lui retombaient devant les yeux, ici et là il sentait des poils de barbe. Il s'était blessé plus d'une fois, mais il avait toujours guéri : il n'en portait aucun signe, aucune cicatrice. La douleur et la mort faisaient désormais partie de la normalité.

Parfois il repensait aux plumes de Montagne et à sa soumission face au pouvoir de Bruno. Il décida que la prochaine fois il permettrait à Rafaelo de garder le souvenir qu'il voulait, que Bruno soit d'accord ou non.

La prochaine fois.

L'accident eut lieu dix jours avant Noël et Minuto n'était toujours pas revenu. Bruno avait prévenu Batiza que ce soir-là il assisterait à une rencontre, mais cette fois le jeune homme s'était entêté.

— Je ne bougerai pas d'ici tant que je n'aurai pas vu Minuto. Pourquoi il ne revient pas ? Il avait dit qu'il revenait, pourquoi il ne revient pas ?

— Je ne te comprends pas, chochette. Il t'a piqué ta vie, pourquoi tu es si attaché à lui ?

Batiza l'avait ignoré, réclamant la présence de Minuto avec cet entêtement typique des enfants qui réclament leur mère. Les autres avaient tenté de le raisonner.

— Tu tires trop sur la corde, dit Moïse.

— J'en ai rien à foutre.

Il avait haussé le ton, la lèvre supérieure légèrement retroussée. Une grimace, son premier véritable ricanement. Moïse l'observa avec attention.

— Il avait raison. Vraiment, tu es... parfait pour tout ça. Minuto va revenir, ajouta-t-il avant que Batiza puisse rebondir. Il est obligé de revenir, même s'il voulait il ne pourrait pas ne pas revenir.

Le soir, Batiza, prêt à mettre ses menaces à exécution, alla s'asseoir dans le coin généralement occupé par le jeune Noir. Quand la porte s'ouvrit, il ne se retourna pas. Bruno entra, Batiza l'entendit arriver et resta immobile, les bras autour des genoux, les dents serrées. Le Gardien se pencha sur lui, sa main heurta sa tête, une sorte de taloche. Dans sa main, un portable. Dans le portable, une voix.

— Vas-y, mon garçon. Ne mets pas ma patience à l'épreuve.

Puis un clic.

Bruno se releva et remit le portable dans sa poche. Tout s'était passé tellement vite qu'aucun des autres chiens n'avait compris. Batiza se leva et suivit le Gardien sans dire un mot, en souriant, docile comme un agneau. Quand il passa devant Moïse, celui-ci perçut une lueur étrange dans son regard, comme de triomphe, comme de folie.

— Il faut faire attention à lui, dit-il quand la porte fut refermée.

Le Chien Majeur qui combattait cette fois était un homme de couleur trapu et nerveux. Il avait tambouriné avec ses doigts durant tout le trajet en fourgon, agacé par la présence du jeune homme.

— Comment tu t'appelles ?

— Me casse pas les couilles, d'accord ?

Ils n'avaient plus ouvert la bouche. Bruno les fit descendre devant un grand hangar en pleine campagne. À l'intérieur, il n'y avait presque rien, hormis quelques chaises et des cageots vides. Bruno conduisit Batiza vers une chaise pliante et l'invita à retirer le blouson trop grand qu'il portait. Le jeune homme obéit : entendre la voix de Minuto l'avait à la fois tranquilisé et galvanisé. Il savait que son Maître tenait à cette histoire de numéros, aussi respira-t-il un

grand coup et se promit-il de ne pas vomir, ce soir-là.

Un jeune homme fluet, bien habillé, entra et claqua la porte. Il regarda Bruno, puis les hommes de l'Organisation adverse. Il se passa une main sur la bouche, comme s'il venait de boire. Bruno se tourna vers Claudio et leva le menton. Claudio adressa le même geste à Bruno puis alla murmurer quelque chose à l'oreille de l'homme de couleur. Bruno se dirigea vers le tabouret, prit le blouson de Batiza et l'aïda à l'enfiler. Le jeune homme se laissa vêtir. Il se passait quelque chose. Bruno remonta sa fermeture Éclair et lui dit :

— Ta sœur porte une frange, maintenant. Elle est très mignonne, tu sais ? Je me demande si elle est encore vierge.

Il le regarda droit dans les yeux et Batiza se sentit rougir.

Rien d'autre.

Puis la police fit irruption.

Pendant une demi-heure, les agents posèrent des questions et demandèrent les papiers des présents. Tous montrèrent leur carte d'identité ou leur permis de conduire en souriant, sauf ceux qui les avaient oubliés chez eux. Ce qui ne constituait pas un délit. Personne ne haussa le ton, personne n'opposa de résistance, tout le monde resta très poli. On n'arrête pas des gens uniquement parce qu'ils sont réunis quelque part, sans motif valable on ne peut même pas les emmener au commissariat pour les interroger. Ils le savaient et personne n'offrait à la police un prétexte pour les embarquer. Pourtant les agents insistaient encore et encore, toujours avec la même question invraisemblable : Où sont les chiens ?

Batiza n'en croyait pas ses yeux. Il était impossible que Claudio ait raison, pourtant il en avait la preuve. Les policiers en uniforme dévisageaient les présents, dans leur regard une accusation bien précise était lisible. « Criminels. »

« Criminels », pas « assassins ».

— Où sont les chiens ?

Ils sont ici, les chiens, putain ! Vous ne nous voyez pas ? Nous sommes ici ! C'est nous, les chiens !

Batiza n'avait pas de papiers. Quand vint son tour, Bruno parla à sa place.

— Mon ami est slave. Il ne comprend pas un mot d'italien.

— Il a un permis de séjour en règle ?

— Un permis ? Il n'est pas clandestin ! C'est le fils d'un cousin de ma femme, il passe quelques semaines chez nous puis il rentrera à Belgrade.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Savo Koroman, improvisa Bruno, imperturbable. Mais nous l'appelons

Batiza.

— Batiza ?

— Oui, Batiza. Ça s'écrit « batica » mais ça se prononce « bàtiza ».

Batiza regardait toujours Bruno, qui regardait le policier, qui le regardait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Imperceptiblement, sa lèvre inférieure se mit à trembler. Il entendit à nouveau les cris du chauffeur, les bruit de ses poings contre la paroi du camion

Dadadobrobàtiza.

et maintenant la vérité, comme une gifle.

Bruno éclata de rire.

— Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Regardez-le ! dit-il en posant une main lourde sur son épaule. Vous ne voyez pas que c'est un gamin ? Batiza veut dire bébé, poupon. Il a le visage aussi lisse que le cul d'un nouveau-né !

Poupon.

Un homme était mort pour l'avoir traité de poupon.

— C'est quelle langue, du russe ?

— Non, du serbe. Même s'il a vraiment l'air d'un Russe, pas vrai, Batiza ?

Il lui ébouriffa les cheveux et le jeune homme s'efforça de sourire. Les larmes lui brûlaient les yeux, mais il pensa à la frange de sa sœur. Le policier, attendri, lui rendit son sourire.

— Je ne sais pas pourquoi.

Rafaelo ouvrit un œil. Batiza était assis sur son lit, dans le noir. Il secouait la tête et parlait en regardant le sol.

— Quoi ?

— Je ne sais pas pourquoi je tiens tant à Minuto, dit-il en haussant les épaules.

— C'est pas un crime ! lui répondit Rafaelo la voix ensommeillée.

— Tu as raison, c'est lui qui m'a enlevé et qui m'a conduit ici. C'est lui que je devrais détester, mais je ne le déteste pas.

Rafaelo s'assit, résigné.

— Il m'a choisi, poursuivit Batiza qui s'efforçait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Mes parents m'ont toujours aimé, et aussi ma sœur. Ils sont riches, tout a toujours été facile. Les amis, le lycée...

— La chatte..., conclut Rafaelo pour dédramatiser.

Batiza sourit, mais seulement avec son visage.

— En effet. Moi je ne me vois pas beau, mais je sais que... Bref, oui. Pourtant, rien n'a jamais été réellement pour moi. Tout était comme un cadeau,

cela aurait pu arriver à n'importe qui. Lui, il m'a choisi. Il y avait deux mille personnes et c'est moi qu'il a choisi. Pas un autre.

— Il t'a choisi parce qu'il voulait te faire tuer.

— Peut-être. Mais en attendant, je suis vivant. Je suis plus vivant aujourd'hui que je ne l'ai été pendant seize ans.

— Attends. T'es pas en train de me dire que tu reviendrais pas en arrière, pas vrai ? T'es pas en train de me dire que cette merde te plaît et que...

— Non, non. Ce n'est pas ça. Pourtant, maintenant que j'y suis, et que lui il cherche à m'aider... Ça ne sert pas à grand-chose de penser à avant. Non ?

— Putain, non ! Moi je pense toujours à mon frère, et aussi à ma mère. Pas à mon père, parce que c'est un fils de pute, mais un peu à mon oncle...

— Celui qui tient le stand de fruits ?

— Oui.

— Celui qui ressemble à Minuto ?

Rafaelo ne répondit pas.

Batiza soupira et se leva.

— En tout cas, c'est comme ça, je ne peux rien y faire.

— Ça va.

— Je suis peut-être un couillon, pourtant...

— Non, ça va.

Il fit mine de s'éloigner puis, de dos, en tremblant, il murmura la dernière vérité :

— Ma sœur porte une frange, maintenant, tu sais ?

Rafaelo acquiesça sans poser de questions. Il avait compris.

— Elle a quatorze ans. Et je pense qu'elle est toujours vierge, même si..., poursuivit-il en sanglotant. Cet Andrea avec qui elle sortait était un peu salaud... et puis, on ne peut jamais savoir...

— Mais non.

La main de Rafaelo lui effleura le dos.

— Elle est encore vierge, c'est sûr.

Cette nuit-là, Batiza rejeta sa propre famille comme un corps rejette un organe qui ne lui appartient pas. Il pleura sans trouver le sommeil, imbibé de tous ces souvenirs qui n'avaient pas refait surface depuis des semaines. Il se fit tout le mal possible, passant de l'odeur de la robe de chambre de sa mère aux nuits d'orage où sa sœur venait se blottir contre lui, de la cheminée de leur maison à la montagne que son père n'arrivait pas à maintenir allumée au goût des biscuits au gingembre que sa grand-mère lui rapportait toujours de France,

et les matchs de foot dans la cour avec Marce, son premier et unique gin-fizz qui lui était monté au nez, les devoirs à la maison et les bains dans le lac avec les algues, les dessins animés et le Nutella après les corn flakes, les chaussettes en éponge et le réveil qui projette l'heure sur le mur, les autres et lui. Il ne le savait pas, mais il venait de faire une indigestion de ses madeleines personnelles. Il s'endormit quand la lumière filtrait déjà des soupiraux et il se réveilla à l'heure du déjeuner, quand Petit vint le secouer.

— Lève-toi. Il y a un nouveau.

L'heure dans la Cour touchait à sa fin. Il faisait trop froid pour rester immobiles, aussi les sept habitants de la Cave s'adonnaient-ils à différentes activités. La course pour Rafaelo et le jeune Noir, les cigarettes partagées entre Petit et Moïse. Des pompes pour le nouveau venu, qui s'appelait Rocco et qui avait tout de l'ancien taulard. La quarantaine, grand, baraqué, musclé, couvert de cicatrices et de tatouages, l'air dur, pas bavard. Batiza marchait. Il le faisait lentement parce qu'il évaluait les effets du froid sur ses muscles. Et aussi parce qu'il attendait.

Minuto entra dans la Cour vêtu d'un loden et d'un chapeau rigide. Il se frottait les paumes l'une contre l'autre, sans hâte. Il se posta devant le jeune homme et l'observa. Batiza poursuivit sa marche, affichant une indifférence feinte. Le nœud dans son estomac avait disparu, tout était rentré dans l'ordre. Pas tout, mais le principal.

— Excuse-moi, commença Minuto.

Toutefois, il ne se référait pas à son absence. Il frota plus vite ses mains froides puis les glissa sous le blouson de Batiza, il les posa sur son dos là où son t-shirt était remonté. Batiza sursauta et Minuto secoua la tête.

— Je le savais, mon garçon, il va falloir qu'on t'habille décemment.

Cette pièce, quelques marches plus haute que la Cave, avait dû être le bureau de quelqu'un d'important. Il y avait un bureau, des étagères en bois sombre et des gravures de bateaux et de paysages accrochées au mur. On y avait ajouté un portant de buanderie dont Minuto, qui avait retiré sa veste, examinait le contenu.

— Tu ne fais plus la même taille qu'avant. Qu'est-ce que tu portais ?

— Taille de pantalon ou de t-shirt ?

— Tourne-toi.

Il lui posa un t-shirt à manches longues sur le dos pour lui mesurer les épaules.

— Tu dois porter des vêtements confortables, ni trop larges ni trop serrés. Ils doivent aider tes mouvements, pas les entraver.

Batiza le laissait faire, les yeux rivés vers la fenêtre fermée.

— C'était quoi, cet endroit ?

— Essaie ce t-shirt et ce pull à col roulé. C'est encore tôt pour les chemises, tu ne serais pas crédible.

— Crédible pour quoi ?

— C'était une usine, ça se voit, non ?

— Oui, mais une usine de quoi ?

— Métal. Extraction et travail du métal.

— Mais l'extraction n'avait pas lieu ici, si ?

— Non, pas ici. Tourne-toi, montre-moi. Mmh... Les couleurs claires te vont mieux. Bizarre, avec tes cheveux, dit-il en lui faisant signe de retirer ce qu'il avait essayé. Il y a un endroit pas très loin, à flanc de montagne, c'est là qu'on creusait.

— Pourquoi a-t-elle fermé ?

— Elle n'était plus rentable. Les temps ont changé. Non, le rouge ne te va pas non plus. Essayons le beige.

Batiza enfilaient et retirait les vêtements les uns après les autres, content de faire plaisir à Minuto.

— Qu'est-ce que tu veux pour Noël ?

Noël. Le jeune homme fronça les sourcils. Il n'arrivait pas à saisir le concept de Noël, comme si soudain les mots lui manquaient, comme s'il pensait dans une langue qu'il ne connaissait pas.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Non, je ne sais pas.

Minuto mit de côté un t-shirt ocre et lui fit essayer un pull très doux, couleur crème. Puis il sortit d'un sachet deux maillots de corps à manches courtes.

— Il faut toujours enfiler ton maillot dans ton caleçon jusqu'à quelques minutes avant la rencontre. Ton dos doit rester au chaud. Ceux-ci sont en laine à l'extérieur et en coton à l'intérieur. Ils sont un peu élastiques, s'ils te serrent fais-les tremper dans de l'eau froide pendant une nuit.

— Je pourrais peut-être... appeler chez moi ? murmura Batiza qui savait qu'il allait droit dans le mur.

Minuto ne réagit pas.

— Si ça se passe comme je le prévois, bientôt le public et les patrons se

souviendront de ton nom. Alors il sera important que tu portes des vêtements précis, reconnaissables. Je ne dis pas que tu devras être élégant, ça sera plutôt comme un uniforme. Compris ?

— Alors je ne peux pas appeler chez moi ?

— Non.

Durant le silence qui suivit, le jeune homme regarda Minuto plier deux pantalons de velours clair.

— Écoute...

— Dis-moi.

Batiza soupira, il se sentait soudain fatigué.

— Ce que tu m'offres pour Noël, offre-le aussi aux autres. Sinon, ils penseront que...

— Ce qu'ils pensent n'est pas important, coupa Minuto. Arrête de t'occuper des autres.

— Oui, mais je dois vivre avec eux.

— Aujourd'hui. Demain, ils pourraient tous mourir, tu pourrais être le seul survivant.

— Ou vice versa.

— Difficile. Mais dans ce cas aussi tu aurais mieux fait de ne penser qu'à toi. C'est ainsi que ça fonctionne, ici, à la Garganella.

— La Garganella ?

— C'est le nom de l'usine : la Garganella.

— Presque comme le méchant dans les Schtroumpfs, répondit Batiza avec un sourire amer.

Minuto le regarda, lissa un pli inexistant sur son pull neuf, puis acquiesça.

— Oui, presque.

Un énergumène aux mains de boucher entra dans la Cave suivi de deux types qui portaient des masques rudimentaires, entre bandanas et passe-montagnes. Pendant un peu plus de trois heures, le matin de Noël, ils taillèrent la barbe et les cheveux des sept Chiens Mineurs de la Cave. Rafaelo ne tenait pas en place en attendant son tour, il voulut savoir s'il pouvait teindre sa mèche, désormais trop longue pour tenir sans des litres de gel, et faute de mieux il obtint de se la faire décolorer. Moïse, bien que complètement chauve, resta un long moment les yeux fermés, profitant des linges chauds sur sa peau. Évidemment, c'est de Batiza qu'on s'occupa avec le plus de soin. Le boucher, qui était en fait le coiffeur, attrapait ses mèches entre deux doigts et les examinait avant de couper. Il semblait particulièrement inquiet de la zone autour des

oreilles.

— Problèmes de préhension, rit Moïse depuis son lit.

— C'est-à-dire ? Aïe !

— Les cheveux sont faciles à saisir. Les tiens sont raides, donc la prise est moins solide que sur des frisés. Ça vaut aussi pour les cheveux crépus, figure-toi. Bizarre, non ? Les cheveux frisés, en revanche, il faut les éliminer. Comme j'ai fait moi, conclut-il en désignant son crâne.

— C'est ça, boule de billard était le roi de la bouclette ! ricana Rafaelo en s'admirant dans le seul miroir de poche de la pièce.

— Au moins j'avais quelque chose sur la tête !

— Alors pourquoi il me les tire ? demanda Batiza.

— Parce qu'il doit te les couper assez courts pour ne pas qu'on puisse les attraper mais assez longs pour protéger tes oreilles. Et évidemment, grimaça-t-il, tu dois être joli. Minuto tient beaucoup à ce que tu sois joli.

— Qu'est-ce que tu en sais, de ce que pense Minuto...

— D'abord il t'a habillé, maintenant il te coiffe. Il veut que tu gagnes, Batiza. Nous ne comptons pas à ses yeux, il veut que tu gagnes.

La nouvelle année arriva, ainsi que la première rencontre de Batiza aux cheveux courts. Elle se déroula dans un grand hangar à moitié vide. Son adversaire était jeune et rapide, Batiza compta, compta sans jamais se déconcentrer. Il gagna dès que les coups de l'autre passèrent de cinq à quatre, puis à trois. Ce qu'il faisait s'appelait un contretemps, mais il ne le savait pas. Minuto et Frankenstein vérifièrent scrupuleusement ses dents et surtout son nez, qui saignait.

— Tu es sûr qu'il n'est pas cassé ?

— Oui. Il a pris cher, mais il est entier.

— J'ai été bon, Minuto ?

— On ne peut pas faire une radio ?

Frankenstein regarda Minuto, puis Batiza, il glissa à nouveau sa petite lampe dans le nez et le tâta de haut en bas malgré les protestations du jeune homme.

— Il n'est pas cassé, tu as ma parole. Mets beaucoup de glace dessus, fais-lui prendre un bain de visage une minute toutes les cinq minutes puis tamponne-le avec de l'eau tiède salée. Et fais-le dormir avec deux oreillers. Trois, même.

— Minuto, j'ai pas trois oreillers, moi !

— Maintenant tu les as.

— Alors, j'ai été bon ?

— Presque.

Deux mois plus tard, la Cave ne comptait toujours que six habitants. Deux nouveaux chiens étaient arrivés et repartis sans laisser de trace. Rafaelo continuait de gagner, défiant tous les pronostics. Il revenait en piteux état, mais vivant. Batiza avait mis sur pied une série de ruses mentales qui le protégeaient de la plupart des horreurs de cette vie, mais il n'avait pas encore trouvé d'autodéfense pour supporter les heures entre le départ et le retour de Rafaelo. Avec la présence de Minuto et la reprise des entraînements privés, Rafaelo avait repris ses distances. Jusqu'ici, personne n'avait réussi à le faire avouer qu'il était jaloux, mais il l'était. Il n'était pas jaloux de Minuto, il était jaloux de Batiza.

— Tu n'as jamais été le préféré de personne ! le taquinait Moïse.

— J'étais le préféré de ta femme, espèce de sale cocu !

Il prenait des risques, parce qu'il était interdit de nommer la femme de Moïse. Cette situation attristait Batiza, qui confiait souvent à Rafaelo quelques trucs que Minuto lui avait appris, comme celui des cordes tendues par terre entre lesquelles passer le plus lentement possible pour améliorer son équilibre, mais en réponse il ne recevait que des insultes.

— Tu peux te les mettre au cul, tes cordes, sale pédé ! Je n'ai pas besoin de tes conseils !

Malgré tout, ils gardaient un lien fort. Quand Rafaelo était de bonne humeur, ils se mettaient dans un coin pour bavarder et laisser libre cours à leurs rêves de grandeur. Rafaelo constituait la principale source d'informations de Batiza. Il avait la capacité de capter une information vitale à partir d'un demi-mot entendu en passant près des Gardiens dans la Cour.

— Tu sais qu'ils ont acheté Rocco ?

— Acheté ? Qui ça ?

— Qui ça ? Les patrons ! Nos patrons, les patrons de Bruno et de Claudio, de Minuto. Ils l'ont acheté, ou plutôt on leur a donné pour payer une dette.

— Tu en es certain ?

— Va lui demander.

— Tu es fou ? Il va me tuer !

— Non, il ne va pas te tuer. Tu es le chouchou de Minuto, sois certain qu'il te tuera pas.

— Et s'il ne veut pas me répondre ?

— Putain ! Dis-lui que s'il te dit rien ça veut dire oui, et s'il veut dire non il dit qu'il veut pas te le dire.

Batiza était allé voir Rocco, il lui avait exposé les règles et ensuite, à l'abri des

oreilles des autres, il s'était lancé.

— Ça me ferait très plaisir de savoir comment ça s'est passé, tu sais ? Très, très plaisir.

Rocco avait réfléchi.

— Tu combattais déjà avant ?

Silence.

— Tu étais un professionnel, tu combattais pour l'argent ?

— Je ne peux pas en parler.

— Tu te battais comme nous, les chiens ?

Silence.

— Tu travaillais pour un autre groupe, les adversaires ?

Silence.

— Donc tu vas devoir te battre contre tes anciens compagnons ?

Silence.

— C'est vrai qu'ils t'ont donné pour payer une dette ?

Silence.

— Donc c'est comme s'ils t'avaient acheté ?

Silence.

— Avant d'être un chien tu étais un Sous-fifre, ou un Gardien ?

— Je ne peux pas en parler.

— Alors ils t'ont enlevé par hasard ?

— Je ne peux pas en parler.

Rocco commençait à s'amuser et Batiza à être à court d'idées.

— Tu les connaissais, ceux qui t'ont enlevé ?

— Je ne peux pas en parler.

— Tu assistais aux rencontres, tu étais un client ?

— Je ne peux pas en parler.

Batiza chercha l'aide de Rafaelo, qui lui fit signe de laisser tomber. Un peu déçu, il se leva quand la voix de Rocco, basse et douce, l'atteignit dans un souffle.

— J'étais gênant.

Le jeune homme attendit la suite. Pour Rocco, c'était un petit triomphe personnel.

— Je voulais me mettre à mon compte. J'étais gênant.

Donc il ne sortait pas de prison, ce n'était pas un génie du mal, un bandit. Simplement un brave gars au mauvais endroit.

— Je suis désolé, dit Batiza.

— Je suis encore vivant, répondit Rocco.

C'était là sa victoire, sa principale motivation pour survivre. Une motivation sérieuse. Batiza alla tout raconter à Rafaelo.

— Alors. De un à dix ?

— Sept... huit... je ne sais pas, c'est toi qui sais.

Minuto soupira.

— Ça ne sert à rien que je te le dise. Tu dois le comprendre tout seul. Tu as compté, pendant que j'étais parti ?

— Oui ! Je t'ai dit que oui !

Batiza ferma les yeux, Minuto le força à les rouvrir.

— Et ça ?

— Neuf.

— Non, même pas six. Tu exagères, tu ne vois pas ? Tu as déjà vu un footballeur plonger ? C'est un peu la même chose.

Ils se trouvaient dans un restaurant de luxe, avec vue sur un fleuve. Grand, mais pas assez pour être le Pô. Les tables avaient été poussées en rangs ordonnés contre une verrière et les deux hommes combattaient au centre d'une salle au sol de marbre. Facile à nettoyer. À la différence des autres fois, ce soir les yeux et les doigts de Minuto traduisaient une certaine nervosité. Il roulait des cigarettes qu'il ne fumait pas. Et il se distraitait souvent, ce qui permettait à Batiza de baisser le menton et de faire semblant d'être ailleurs.

La rencontre se conclut avec une lenteur exténuante et l'homme de Minuto gagna. Mais ce n'était pas terminé, Batiza le savait. Ce soir il avait voyagé avec deux Chiens Majeurs. Le premier, celui qui venait de combattre, était roux, grand et maigre. Il s'était sans doute blessé à une épaule, parce que les Sous-fifres ne le bougèrent pas du centre de la salle et appelèrent à grands gestes un homme qui se révéla être une sorte de médecin. Il fut emmené, le bras droit attaché contre sa poitrine. L'autre Chien était plus jeune et plus robuste que lui. Il devait combattre à la suite de l'autre.

— Pourquoi deux rencontres ? demanda Batiza à Claudio.

— Cela dépend des soirées.

Peu convaincu par cette réponse, il tenta sa chance auprès de Minuto.

— Pourquoi deux rencontres, Minuto ?

— Politique.

Batiza ne comprit pas ce que cela signifiait, mais il se contenta de cette réponse impressionnante. Le second jeune homme arriva au centre de la salle en bougeant le cou en rythme, à droite puis à gauche. Minuto s'assit à côté de Batiza, il semblait avoir perdu tout intérêt pour les leçons sur les chiffres. Il

regardait devant lui, inquiet, toutefois c'était comme s'il ne voyait pas vraiment son homme. Il attendait. Soudain, l'adversaire entra. C'était un jeune garçon. Un beau garçon. Cheveux noirs bouclés, peau sombre, nez droit. Grand et musclé, bien que mince, il n'avait pas plus de vingt ans. Pour Batiza ce fut un moment étrange, il aurait été incapable de mettre des mots sur ses sensations. Il avait l'impression de se voir, d'être assis mais en même temps d'être ce jeune garçon qui avançait vers son adversaire. Il y avait quelque chose dans sa façon de marcher, une légèreté confiante, une conscience...

Art. L'art de celui qui sait tenir la scène. C'est un artiste.

Minuto acquiesça lentement, peut-être sans s'en apercevoir. Batiza aperçut ce mouvement du coin de l'œil. Il sentit une chaleur étrange sur ses joues, qui partait de son œsophage. Il regarda à nouveau le jeune garçon et il perçut, dans cette confusion de sentiments et sensations, le désir clair et sans équivoque de le voir perdre, de le voir mourir. Minuto et lui n'échangèrent pas un mot pendant tout le combat. Batiza ne baissa pas les yeux, il sentit la nausée monter mais il respira à fond, encore et encore, jusqu'à la fin. Puis Minuto et lui se levèrent à l'unisson. L'homme fit un signe rapide à Claudio qui approcha, le visage blême.

— Tu as appelé Memento ?

— Il est dehors.

Ils sortirent, on entendait le bruit de l'eau. Les parieurs étaient déjà partis, il ne restait que quelques voitures, leur fourgon et une vieille guimbarde à mi-chemin entre le triporteur et la dépanneuse. Dans l'habitacle se tenait un homme sans âge, cheveux blancs, barbe et yeux de fou. Il attendit pendant que les Sous-fifres chargeaient dans le coffre un gros sac de plastique noir. Batiza observa la scène, Minuto ne s'y opposa pas. Il était toujours distrait. Quand la guimbarde partit, le jeune homme l'indiqua du menton.

— C'est lui qui emmène les morts ?

Minuto acquiesça.

— Tu l'avais fait appeler avant le début de la rencontre ?

À nouveau.

— Tu savais que *ce type* allait gagner.

Ce n'était pas une question.

— Dis-moi comment il s'appelle.

Minuto le regarda. Il n'était pas surpris. Il ressentait plutôt un certain soulagement, la confirmation d'un espoir.

— Zanna.

— Zanna, répéta Batiza.

Puis il monta dans le fourgon avec le roux et pendant le trajet il repensa à la

rencontre, au jeune garçon aux boucles brunes et surtout au fait qu'il n'avait jamais cessé de compter.

Le printemps était avancé, les chiens de la Cave passèrent au nombre de neuf, mais se retrouvèrent vite à six. Minuto resta à la Garganella le temps d'expédier les nouveaux venus, pendant cette période Batiza et lui passèrent beaucoup de temps ensemble. En plus des heures d'entraînement et des sorties pour observer les autres combattre.

— Combien c'était, ça ?

— Huit ?

— Six et demi. Presque sept. Et ça ?

— Cinq.

— Oui, peut-être même plus. Il s'est retenu, il lui a fait assez mal... Il est fort pour dissimuler.

— Comment fait-il pour dissimuler ?

— Je t'apprendrai, c'est l'une des choses les plus... oh, c'était beau, ça. Combien ?

— Neuf ?

— Huit.

— Quand est-ce que je pourrai apprendre à dissimuler ?

— Quand tu sauras bien compter.

Minuto venait souvent fumer une cigarette dans la Cour, et à ces occasions il bavardait un peu avec les autres chiens. Batiza ne savait pas s'il assistait aussi à leurs rencontres ni s'il leur adressait des mots d'encouragement ou d'estime. Dans le fond, cela ne l'aurait pas dérangé, surtout pour Rafaelo. Il se sentait fort de sa position, de son rapport particulier avec cet homme, quelle que fût l'opinion des autres. Quand Minuto s'en allait à l'improviste, il disparaissait pour partir à la chasse, Batiza comptait les jours. Il s'entraînait le plus qu'il pouvait, se lavait avec un soin maniaque, nettoyait et rangeait aussi bien son coin que ceux de ses compagnons. Les autres chiens le laissaient faire, conscients que cette nervosité ressemblait à celle d'un chiot abandonné par sa mère. Rafaelo avait des attaques de tendresse qui le poussaient à attraper Batiza et l'embêter comme dans une cour de récréation. L'autre se laissait frapper avec joie et soulagement, heureux de se changer les idées. Mais les nuits restaient longues, toujours empreintes du doute que Minuto puisse ne pas revenir, qu'il l'oublie, pensée effrayante. Cette partie de Batiza que son maître avait soumise était pétrifiée dans une enfance pérenne. Une dépendance morale et affective qui l'empêchait de grandir. Puis, quand les jours s'étaient allongés et qu'il faisait

chaud, un soir quelconque Batiza le découvrait debout dans la Cour, à côté du bidon pour les mégots, observant le ciel, les doigts occupés à rouler sa énième cigarette. Alors le jeune homme s'asseyait par terre à côté de lui et ils prenaient le temps de se réhabituer l'un à l'autre. Pendant une des absences de Minuto, une autre certitude, profonde et douloureuse, fut établie.

Cet après-midi-là, dès que le jeune Noir reçut son assiette de poisson, Batiza commença à se préparer mentalement pour assister à son combat. D'habitude Claudio venait le chercher environ une heure après le départ du jeune Noir avec Bruno, il lui passait un capuchon et le conduisait jusqu'à une voiture, où il le forçait à s'allonger sur la banquette arrière et à attendre patiemment le terme du voyage. Arrivés à destination, il le plaçait à bonne distance pour assister à la rencontre. C'était tout. Quand le jeune Noir avait gagné, le Gardien se hâtait de ramener Batiza à la Cave avant le retour de l'autre. Ce qu'il devait voir lors de ces rencontres restait un mystère. Le jeune Noir était fort, oui, mais rien d'exceptionnel, il ne ressemblait ni à Zeus ni à Fester. Ni même à Zanna. Le souvenir de Zanna était comme une pique qui tourmentait l'estomac de Batiza. Cette fois, la rencontre avait lieu dans un hangar. Des cartons étaient empilés sur des mètres de hauteur, sur la plupart un dessin de poussette était imprimé sur un côté. Claudio installa Batiza à côté d'un monte-charge et attendit. Le printemps était bien entamé mais il faisait encore froid, le soir, aussi le Gardien se frottait-il les mains l'une contre l'autre. Le jeune Noir fit son entrée avec Bruno. Le public était peu nombreux, de toute évidence un type avait recueilli les paris de plusieurs absents parce qu'il passait de Bruno au Gardien de l'autre jeune homme avec une certaine frénésie. Claudio était nerveux et Batiza n'avait pas envie de poser de questions, l'atmosphère endormie lui donnait l'espoir que tout finisse en vitesse pour pouvoir aller se coucher tôt. Ainsi fut-il, ou presque. L'adversaire du jeune Noir avait quelques années et quelques kilos de plus que lui. Son poignet guéri, l'autre le massacra de coups de poing sans en recevoir pratiquement aucun en retour et le termina à coups de pied. Batiza remarqua qu'il adoptait un rythme étrange des jambes : deux coups de pied de la droite, deux coups de pied de la gauche.

Il essaye de n'en fatiguer aucune des deux.

Pour le reste, il était trop occupé à compter. Il s'aperçut à peine qu'à la fin de la rencontre le jeune Noir se précipita vers la sortie. L'idée de prendre la fuite avait quitté l'esprit de Batiza depuis des mois, après sa première conversation sérieuse avec Rafaelo.

« *Ils sont nombreux dehors et ils tirent avant de réfléchir.* »

Quand il avait appris que c'était impossible il avait renoncé, tout simplement. En revanche, le jeune Noir, qui n'avait jamais parlé avec Rafaelo, qui n'avait adressé la parole à aucun d'entre eux pendant tout ce temps, qui s'était exprimé par gestes les rares fois où cela avait été nécessaire, courait maintenant comme le vent vers la porte par laquelle il était entré. Bruno fut rapide, il partit une seconde après lui, et Claudio le suivit de près, traînant Batiza hors de sa cachette pour lui courir après.

— Allez ! Viens ! Viens !

Le ton de sa voix était à la fois exalté et neurasthénique. Batiza courut, à chaque pas il se posait la même question.

Pourquoi moi je ne l'ai pas fait ?

Pourquoi ?

Pourquoi je n'ai même pas essayé ?

Le jeune Noir franchit la porte et se heurta contre un des Sous-fifres qui montaient la garde. Par miracle, il lui échappa. Il courut plus vite encore, ses jambes étaient longues, élastiques.

S'il dépasse la voiture noire, il est tiré d'affaire !

Bruno s'arrêta, comme s'il l'avait entendu. Il se tourna vers lui et Claudio, qui se trouvaient à deux pas de la porte. Il contrôlait qu'ils étaient là, qu'ils voyaient. Puis il porta sa main à sa ceinture et se retourna. Avant de comprendre ce qui se passait, Batiza entendit le premier coup et, juste après, le bruit sourd du corps du jeune Noir qui s'écroulait par terre. Bruno en tira deux autres en s'approchant et les trois derniers dans la tête. À chaque coup, Batiza sentait son corps se refroidir, abasourdi, fourmillant. Il pensa qu'il allait s'évanouir, mais non. Il continua à regarder et cessa de penser.

Il n'entendit même pas Claudio, essoufflé, qui lui disait :

— Voilà, maintenant tu as vu.

Il avait refusé de retourner à la Cave. Pendant tout le voyage il avait crié qu'il voulait voir Minuto et qu'il voulait le voir *tout de suite*. Il était seul dans le fourgon qui à l'aller avait transporté le jeune Noir pour son dernier voyage. N'obtenant pas de réponse, il prit son courage à deux mains et se jeta contre la paroi qui le séparait de l'habitacle. Le fourgon pila. Une portière claqua, la porte arrière s'ouvrit et Claudio apparut, inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu es tombé ? Tu t'es fait mal ?

Le front écarlate, Batiza lui lança un regard bouleversé.

— Si vous ne me laissez pas parler à Minuto, je me défonce la tête.

Claudio essaya de refermer la porte, mais Batiza fit mine de se jeter dessus,

aussi le Gardien la rouvrit-il en vitesse. Il était clairement dans l'embarras.

— Que se passe-t-il ?

— Il est devenu fou ! Il risque de se faire mal pour de bon !

— Je vais monter avec lui.

Bruno les suivait avec la deuxième voiture. Claudio s'écarta pour le laisser passer et Batiza jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il ne vit rien, pas une lumière, pas une silhouette, ils se trouvaient au milieu de nulle part. Bruno s'assit sur le siège en face de lui et referma la porte. Le fourgon démarra.

— Je veux parler à Minuto.

— Tu le verras demain.

— Je veux lui parler tout de suite. Appelle-le.

— Tu n'as pas d'ordres à me donner.

Batiza pensa, rapide, précis,

poignets, chevilles, dents

puis il prit son élan, ferma le poing droit, attrapa son poignet de la main gauche et se frappa le nez. Bruno fit un bond en avant.

— Arrête ! Qu'est-ce que tu fais, putain ?

— Si je me casse le nez, qu'est-ce qu'il va dire, Minuto, hein ? Que j'aurais pu attendre demain ?

Bruno le plaqua sur son siège et Batiza lui parla en lui crachant au visage :

— Si vous m'amenez à la Cave je sors le couteau avec lequel j'ai tué Félix et je me lacère le visage. Ou bien je me le cogne contre la table, ou alors je dis à Moïse que sa femme est une pute et je le laisse faire le boulot ! Je veux parler à Minuto, je veux lui parler *tout de suite* !

Le Gardien passa une demi-heure allongé sur lui, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la Garganella. Là, aidé de Claudio et de deux Sous-fifres, il le fit descendre. Une fois la porte rouge franchie, ils prirent le chemin de la Petite Pièce. Ils l'y enfermèrent et cela suffit à Batiza, comme premier résultat. Quelques minutes plus tard, Bruno entra.

— Il a dit qu'il arrivait. Je vais t'apporter de la glace pour ton visage, on ne sait jamais...

Avant de sortir il le regarda longuement, le visage inexpressif, puis posa la main sur la poignée.

— Ce n'est pas toi qui as tué Félix, dit-il avant de refermer la porte.

Deux heures plus tard, en pleine nuit, Batiza était toujours éveillé et debout. Les crampes le menaçaient mais il ne lâchait pas. Minuto entra en poussant doucement la porte, comme s'il ne voulait pas faire de bruit. Il ne retira ni son

loden ni son chapeau. Il attendit.

— Tu savais qu'il allait s'enfuir.

— Oui, je le savais.

— Comment le savais-tu ?

— Je le savais depuis le début. Ce genre de type ne se laisse pas dominer.

— Tu en étais sûr ?

— Oui.

— Alors pourquoi vous l'avez gardé quand même ? Vous auriez pu l'utiliser comme entraînement pour Fester ! Je sais que vous vouliez l'utiliser comme entraînement pour Fester.

Minuto avait hésité, étonné.

— Cela aurait été du gâchis. Il avait un bon potentiel, avec le temps...

— Ne me raconte pas de salades !

Batiza avait élevé la voix. À nouveau, Minuto lui répondit avec une légère hésitation.

— Ne me parle pas sur ce ton, mon garçon.

— Et toi, ne me prends pas pour un con !

Il reniflait, sanglotait, mais se fichait que Minuto le voie pleurer pour la millièème fois.

— Tu as dit que tu savais depuis le début que tu ne réussirais pas à le dominer, tu as dit qu'il était inévitable que tôt ou tard il cherche à s'enfuir, donc ne me raconte pas que tu l'as gardé parce qu'il était prometteur, parce que moi je ne suis pas débile !

Minuto attrapa nerveusement une cigarette dans sa poche et l'alluma. Il dut utiliser deux allumettes.

— Il pouvait être utile.

— Comment, putain, comment ? Qu'est-ce que vous avez gagné, avec ses rencontres ? Mille euros, deux mille euros ? Je ne sais pas à combien s'élèvent les paris, mais vu le nombre de spectateurs je ne pense pas que vous soyez devenus milliardaires !

— Il pouvait t'être utile à toi !

— Comment ?

— EXACTEMENT COMME ÇA S'EST PASSÉ !

Minuto avait perdu son calme. La cigarette tremblait entre ses doigts, imperceptiblement. Batiza ne répondit pas tout de suite. La pensée qui se formait dans son esprit était trop monstrueuse pour être formulée.

— Non, écoute, ne me raconte pas ça, ne me le dis pas uniquement pour me faire du mal...

— Tu n'as rien compris ! explosa Minuto. On n'est pas en train de jouer ! Je n'ai pas choisi de t'entraîner uniquement parce que je n'ai rien de mieux à faire ! Et pas non plus pour l'argent ! Parce que dans ce cas je gagnerais assez en te faisant combattre tant que tu dures, même si tu te cassais le nez, les bras et la tête ! Une fois que j'en aurais terminé avec toi, j'irais en chercher un autre, puis un autre, puis encore un autre.

— Et alors ? Ce n'est pas ce que tu fais ?

— Non ! Parce que je ne suis pas près de retrouver un type comme toi !

Batiza respirait fort par la bouche, sa tête bourdonnait, le poids de la mort du jeune Noir pesait sur sa conscience. Minuto poursuivit avec véhémence, oubliant la cigarette qui se consumait entre ses doigts, enfin vivant.

— Quelqu'un qui ne sait pas par où commencer un combat, quelqu'un qui ne sait pas ce qu'est la rage, quelqu'un qui ne sait pas utiliser la violence. Une toile vierge. Une pâte molle, malléable, qui ne se brise jamais.

Mot après mot, quelque chose sortait de Batiza, l'abandonnait pour ne jamais revenir.

— Pour toi je suis un objet, dit-il d'une voix atone. Rafaelo avait raison, pour toi je suis un objet.

Minuto ne mentit pas.

— Oui.

Donc voilà.

Voilà.

L'homme se radoucit.

— Mais tu es un objet auquel je tiens. Tu es le premier objet auquel je tiens depuis longtemps. Je prendrai soin de toi. Si tu apprends ce que je t'enseigne, personne ne pourra jamais te faire de mal. Je ne fais pas seulement référence à ton corps, il est déjà assez fort, il faut seulement l'entraîner, le dégourdir, lui apprendre des trucs. Le corps a une mémoire, il n'oublie ni comment faire du vélo, ni comment briser un cou. C'est ton esprit que je veux entraîner. À l'intérieur, jusqu'au bout.

Batiza soupira longuement, les larmes coulaient sur ses joues.

— Et pour apprendre je devais voir le jeune Noir mourir ?

— Oui.

— Je devais le regarder pendant qu'on lui tirait dessus ?

— Oui. Voir des gestes est toujours plus efficace qu'entendre les mots.

— Ça vaut aussi quand tu me fais compter ?

L'homme acquiesça.

Batiza n'avait plus rien à perdre, à ce moment-là.

— Qu'est-ce que tu veux me faire devenir ?

— Le meilleur, répondit simplement Minuto.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?

— Je ne décide rien, moi ? C'est toi qui décides tout ?

— Oui.

Son ton n'était ni hargneux ni arrogant. Il constatait, c'était tout.

— Et si je ne suis pas d'accord ?

— Ça ne changera rien.

— Je ne suis pas obligé de t'obéir.

Minuto réfléchit un instant avant de répondre.

— Un chien obéit à son maître pour deux raisons : par peur ou par

affection. Mais quand le chien a peur, son maître risque de le voir se retourner contre lui, tôt ou tard. Toi, tu ne te retourneras jamais contre moi.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis tout ce que tu as.

C'était vrai.

Minuto laissa tomber sa cigarette.

— Va te coucher. Nous en avons terminé.

— Non, Minuto.

Ils se regardèrent. À cet instant précis, l'innocence de Batiza mourut.

— Nous venons de commencer.

— C'est toi ?

Le silence était de plomb. À l'intérieur de Batiza et à l'intérieur de la Cave.

— Nous voulons seulement savoir, ce n'est pas une question personnelle...

— C'est une question très personnelle, en revanche.

Le ton calme de Moïse avait été interrompu par un ricanement de Petit.

— Si je dois finir comme entraînement pour ce minus, je préfère le savoir tout de suite, comme ça je l'entraîne dès maintenant.

Batiza avait serré les lèvres plus fort. Il ne pouvait pas répondre, il ne voulait pas répondre. Il n'aurait jamais pu trahir Minuto, raconter, expliquer pourquoi ils l'avaient fait assister à tous les entraînements du jeune Noir. Il se trouvait face aux quatre survivants de la Cave et il devait se taire. Non seulement il ne voulait pas raconter qu'il avait assisté à l'homicide du jeune Noir, mais il ne voulait pas non plus qu'ils sachent ce qui se passait quand on essayait de s'enfuir. Les légendes, les récits de Rafaelo et les souvenirs de Sous-fifre de Moïse valaient mille fois mieux, parce qu'ils arrivaient toujours aux autres. Le jeune Noir était l'un d'entre eux.

— Chochotte, ne prends pas le parti des plus gros...

— Si.

Rafaelo s'interrompt.

— Oui, je l'ai tué, c'était un entraînement. Donc ? Ce n'est pas moi qui décide, dit-il en regardant fixement Petit. Si tu veux me tuer, essaye. Si tu y arrives, Minuto te fera tuer, et si tu n'y arrives pas c'est moi qui te tue tout de suite.

Il affichait une confiance qu'il n'avait pas, mais sa voix restait ferme.

— Je ne sais pas quoi vous dire. C'est arrivé. Cela se répétera peut-être, ou pas.

Rocco retourna le premier à son lit. Il prit son jeu de cartes et demanda :

— Tu joues ?

Silence.

— Tu joues, Petit ?

Petit le rejoignit lentement, sans détacher le regard de Batiza, qui regardait Rafaelo.

— On est encore amis ?

— Putain, si tu me tues, non, on n'est pas amis.

— Je préférerais me faire tuer, répondit-il sérieux.

Rafaelo lui passa un bras autour des épaules, le secoua, puis se mit à chanter :

— Un nègre de moins, un nègre de moins...

— Comment je pouvais savoir que c'était un huit ? Il n'a même pas crié !

— Ça ne veut rien dire, tu ne peux pas te contenter d'écouter, tu dois regarder. Il y a deux langages : celui de la voix et celui du corps. Tu dois les apprendre tous les deux et les fondre en un seul.

— Mais si un type ne crie pas, comment je peux comprendre ? Par exemple, ça on dirait un quatre, mais d'après toi c'est un cinq ?

— Non, c'est un trois, c'est lui qui a reculé, ce n'est pas le pied de l'autre qui l'a poussé. Ça, en revanche, c'est bien un cinq. Presque un six.

— Moi j'aurais dit un petit quatre.

— Le corps, comment il faut que je te dise de regarder le corps ? Tu penses avec tes oreilles, arrête de penser avec tes oreilles. Tu n'as pas vu comment son épaule avait reculé ? Et comment il se la tient, maintenant ?

— Oui, mais si cela avait été un vrai six...

— Ce qui fait de ce coup un six est la position du corps.

— Moi je persiste à dire que c'était un quatre !

— Bien. Et maintenant ?

— D'accord... mais ça ne vaut pas.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— C'est un neuf, c'est un neuf.

— Comment ça peut être un neuf si celui d'avant n'était pas un six ?

— J'ai compris, tu avais raison, c'était un six. Tu vas me tuer ?

L'été approchait, on était bien sans manches dans la Cour. Depuis la mort du jeune Noir, Batiza avait tué cinq hommes, trois en entraînement et deux pendant des rencontres. Il s'était fait très mal à un poignet, une fois, et Bruno l'avait porté jusqu'au fourgon tandis qu'il criait : « IL EST CASSÉ ! IL EST CASSÉ ! JE

LE SAIS, IL EST CASSÉ ! »

Mais Frankenstein lui avait garanti que non, il bougeait parfaitement, ce n'était même pas une entorse.

Minuto avait accouru d'on ne savait où et quand il avait fait son entrée dans la Cave son protégé était allongé comme une reine des abeilles sur son lit de camp, occupé à partager deux tablettes de chocolat avec les autres chiens.

— Je me suis fait mal alors j'ai eu envie de chocolat. C'est normal, non ?

Minuto avait acquiescé, réconforté par les mots que Bruno lui avait chuchotés à l'oreille dans le couloir.

— L'autre lui a pris la main et lui a donné un coup sec sur le poignet. Je ne sais pas pourquoi l'idée de s'être fait mal l'a terrorisé à ce point, en tout cas il l'a massacré de toutes ses forces. Pas par rage. Il était terrorisé, il voulait conclure la rencontre et voir le médecin. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il se battait en se tenant le poignet, et tu sais le plus bizarre ?

— Il utilisait ses coudes.

Bruno était resté bouche bée.

— Oui, comme Zeus. Qui te l'a dit ?

— Personne, dit Minuto en souriant.

Néanmoins, le lendemain dans la Cour, alors qu'il prenait le soleil avec les autres, il lui adressa des reproches.

— Tu ne dois jamais perdre la tête, jamais. Quoi qu'il arrive. Compris ?

— J'avais un mal de chien, je pensais qu'il était cassé.

— Je ne le remets pas en cause. Je dis juste qu'il est dangereux de perdre le contrôle, que tu ne peux pas te le permettre.

— D'accord, mais je l'ai tué, non ?

— Cela pourrait être un hasard.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que ton adversaire n'a pas su profiter de ta peur.

Minuto indiqua la silhouette grêle qui sautillait non loin d'eux.

— Tu vois Rafaelo ? Il n'est ni particulièrement fort ni particulièrement habile. Pourtant il gagne toujours. Tu t'es déjà demandé pourquoi ?

— Parce qu'il est bon. Il est convaincu.

— Non. Rafaelo est malin. Il parle.

— À qui ?

— À l'adversaire.

— Moi je ne parle jamais à mon adversaire, remarqua Batiza en fronçant les sourcils.

— Je sais, et ça va très bien comme ça, répondit Minuto en se plantant devant lui. Chacun a sa méthode. Si tu avais été un danseur comme Cassius Clay tu aurais déjà dansé, si tu avais été un parleur comme Rafaelo tu aurais déjà parlé. Chacun devient ce qu'il doit devenir.

Batiza se retint de demander qui était Cassius Clay.

— Le fait est que tu ne peux pas prendre en compte uniquement *ta* technique. Tu dois raisonner en imaginant celle des autres. Alors, demanda-t-il en indiquant Rafaelo, si ton adversaire commence la rencontre en te disant que ta mère t'a chié après que ton grand-père l'a enculée, comment réagis-tu ?

Batiza resta la bouche ouverte, Minuto eut envie de sourire.

— Oui, je sais, les gros mots ne sont pas autorisés, mais quoi qu'il en soit cette phrase n'est pas de moi, elle est de Rafaelo. Je l'ai entendu la prononcer il y a quelques jours. Tu vois ? Tu es tout chamboulé. Ça ne va pas.

Il démarra le rituel de sa cigarette.

— Quand tu combats, tu dois laisser de côté les questions personnelles. Tu dois affronter l'adversaire comme si tu n'étais pas toi.

— Je n'ai pas compris.

— Tu dois te servir de ton corps, comme je te l'ai toujours dit. Sers-toi de ton corps et de ta tête, mais laisse les sentiments de côté. La rage et la peur sont des points faibles. Si quelqu'un t'insulte ou te provoque, tu pourrais t'énerver ou répondre à la provocation, ce qui serait une erreur. C'est à ce moment-là qu'un type comme toi perd le contrôle de la situation et qu'un type comme Rafaelo frappe. Il exploite au maximum les réactions des autres, surtout la rage. Les gens en colère frappent presque toujours au hasard et de façon impulsive. Et quand son adversaire est un chien malin, capable de faire des calculs, c'est encore pire. Rafaelo se bat avec sa tête plus qu'avec ses poings. Il balance une phrase après l'autre jusqu'à toucher le point sensible. Alors il insiste. Rafaelo perdra le jour où il se battra contre un sourd.

Minuto s'était relevé, Batiza avait observé son ami qui s'entraînait. En effet, c'était vrai, ses mouvements n'étaient ni gracieux ni habiles.

— Pourtant, il est capable de combattre, non ?

— Comment ? demanda Minuto en se retournant.

Visiblement, pour lui, la conversation était terminée.

— Je dis : s'il gagne, ça veut dire qu'il est bon, non ?

— Il connaît quelques coups. Mais c'est presque toujours la chance et la ruse. Et puis, ses pieds ne vont pas.

— Tu veux dire ses chaussures ?

— Ses chaussures aussi, maintenant que je les regarde.

— Tu ne pourrais pas l'entraîner ? On s'entraîne souvent ensemble, quand tu n'es pas là. Je lui ai même appris quelques-uns de tes trucs, avoua le jeune homme.

Il s'attendait à une réaction forte, il pensait que Minuto allait se mettre en colère, mais l'homme se contenta de fumer en le regardant.

— Pourquoi l'as-tu fait ?

— Parce qu'il se sent négligé.

— Négligé.

— Oui. Bon, disons que lui aussi, il aimerait s'entraîner avec toi.

— Si je ne l'entraîne pas, c'est qu'il y a une raison.

— Oui, mais...

— Tu voudrais que je lui apprenne la même chose qu'à toi ?

— Oui. De toute façon on ne se battra jamais l'un contre l'autre, pas vrai ?

On fait partie de la même équipe.

— La même équipe. Donc tu tiens à ce qu'il ait tous les outils pour gagner, exactement comme toi.

— Oui, bien sûr.

— Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? Parce que c'est mon ami.

Minuto acquiesça.

— Tu t'es fait des amis ?

— Oui, quelques-uns, répondit le jeune homme mal à l'aise. Surtout lui, en fait.

— Alors tu vas bientôt mourir, affirma Minuto, profondément déçu.

— Pourquoi ?

— Pour la raison que je viens de t'expliquer. L'amitié est une erreur, l'affection une faiblesse.

— Ce n'est pas vrai !

— Si tu commences à penser au destin de tes compagnons, si tu te laisses gagner par le sentimentalisme, tôt ou tard tu ressentiras de la peine pour un adversaire. Alors il te tuera.

— Qui a dit ça ?

— C'est moi qui le dis, répondit Minuto en prenant sa veste.

— Tu te trompes !

L'homme enfila une manche.

— Comment feras-tu quand Rafaelo mourra ?

— Pourquoi devrait-il mourir ? Tu as dit toi-même que...

— Que feras-tu ? Tu te trouveras un autre ami ? Puis un autre, et un autre

encore ?

Il jeta son mégot sans même l'éteindre.

— Pourquoi devraient-ils tous mourir ? Je peux bien me faire des amis qui ne mourront pas, non ? Et puis, je pourrais mourir moi aussi, à ce compte-là !

L'homme secoua la tête.

— Si cela ne signifie rien pour toi, alors je perds mon temps.

— Je ne voulais pas te faire de peine, Minuto. Minuto !

Mais l'homme quitta la Cour.

— J'ai dit un ou deux, Batiza, vous êtes cinq ! C'est toi qui vois.

Moïse, Petit, Rocco et Rafaelo résistaient avec lui. Pendant deux semaines, un homme nommé Geppo s'était uni à eux, et ensuite un étranger était arrivé, un vrai Slave qui portait le nom absurde de Ridge. Aucun des deux n'avait survécu au deuxième bifteck.

— Donc tout le monde ne vient pas assister aux rencontres des Chiens Majeurs ?

Claudio leva les yeux au ciel.

— Je t'ai dit « un ou deux »... Maintenant, assieds-toi.

Batiza pensa que Rafaelo lui posait toujours beaucoup de questions sur les rencontres auxquelles il avait assisté, parfois aussi Moïse, mais Rocco et Petit ne semblaient pas intéressés par la question. Ce soir-là Fester combattait à nouveau et le jeune homme aurait payé cher pour être ailleurs. Il n'avait pas compris où ils se trouvaient, c'était une grande salle totalement vide à l'exception de gigantesques estampes chinoises accrochées aux murs. Il n'y avait pas de fenêtres mais il savait que la salle était située à l'intérieur d'un énorme bâtiment brillant à la porte d'une ville qui lui avait semblé grande et lumineuse, pour le peu qu'il en avait aperçu entre le fourgon et la porte d'entrée. Ils avaient roulé au moins deux heures. L'air était parfumé, les murs couleur pêche. Cette fois Claudio s'occupait seul de lui, Bruno remplaçait Minuto et était en pleine conversation avec un type poivre et sel, l'air sérieux et distingué. Soudain, Batiza entendit du bruit derrière lui. Il eut la chair de poule, sans comprendre pourquoi. Pas encore.

Tic tic tic.

Le vieux à la canne et l'expression rapace passa à trois mètres de lui. Seul, sur son trente et un, les cheveux flottant. Il ne lui avait pas accordé un regard, pourtant Batiza eut la sensation nette

Il sait que je suis ici
qu'il le regardait.

— Claudio, c'est qui ce type ?

— Tais-toi.

— Minuto a dit...

— Non. Minuto n'as pas dit ça, répondit le Gardien sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

La rencontre fut longue et pénible, équilibrée donc atroce. Batiza se sentit mal au bout de vingt minutes et Claudio accepta de l'accompagner vomir aux toilettes. Quand ils revinrent, les deux hommes n'en avaient pas terminé et quand Fester gagna il était clair qu'il ne serait pas en mesure de rentrer avec eux dans le fourgon. Claudio prit Batiza par le bras et l'entraîna dehors au pas de course, mais au lieu de le faire monter dans le fourgon il fit un signe à l'un des Sous-fifres, qui se précipita pour lui ouvrir le coffre d'une Mercedes noire reluisante. Batiza n'eut pas le temps de protester, il tenta de se dégager mais deux autres Sous-fifres vinrent à la rescousse du premier et ils l'enfermèrent à l'intérieur. La voiture ne démarra pas. Batiza attendit. Il aurait pu crier, mais n'en fit rien. Ils ne l'avaient sans doute pas laissé seul. Il était enfermé là-dedans par prudence. Et puis, dans ce coffre, il ne pouvait pas se faire mal. Tandis qu'il ruminait sa vengeance et prévoyait de tout raconter à Minuto, quelque chose lui fit une peur bleue.

Toc toc toc.

Quelqu'un frappait au coffre.

Ça doit être le pot d'échappement, parfois les voitures...

Toc toc toc.

Non, on frappait. On ne frappait pas avec la main, on frappait doucement, avec quelque chose de dur, un objet.

Une canne.

Toc toc toc.

— Batiizaaaaa...

La voix, à peine plus qu'un murmure, plaintive et railleuse à la fois.

— Batiizaaaaa...

— Qui est-ce ?

Il frappa en retour et soudain le souvenir remonta, le chauffeur, le camion.

Toc toc toc.

— Batiizaaaaa...

— Qui es-tu ? Va te faire foutre, laisse-moi tranquille !

La voix obéit. Batiza tendit l'oreille mais n'entendit rien, ni pas ni voix. Jusqu'à ce que soudain le coffre s'ouvre et que les mains brutales des Sous-fifres l'en sortent. Bruno le poussa vers le fourgon. Batiza entendit une portière

claquer dans son dos et quand il se retourna il vit la Mercedes partir. Le fourgon était le dernier véhicule sur le parking.

— Bruno, qui était ce vieux ?

— Ne fais pas d'histoires, Batiza, ce n'est pas la soirée.

— Il est venu frapper à la porte du coffre !

— Qui ?

— Le vieux ! Il est venu frapper !

— Ne raconte pas de conneries ! Monte, on rentre à la maison.

Il ouvrit la porte du fourgon. Au milieu, sur le sol, Fester gisait dans un enchevêtrement de fils, bandages et compresses imbibées de sang.

— Il y a des médecins ! Pendant les rencontres entre Chiens Majeurs il y a des médecins !

Batiza avait tout raconté par le menu à ses compagnons de la Cave, omettant uniquement l'épisode du vieux. Il n'était pas tout à fait certain de ne pas avoir rêvé cette histoire de canne qui frappait, et puis comment être sûr qu'il s'agissait du vieux ? Quoi qu'il en soit, les réactions furent assez tièdes.

— Si l'un d'entre eux crève, tant mieux, ça fera une place libre pour l'un d'entre nous.

— Mais non, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne ! avait réagi Batiza, scandalisé par la remarque de Rafaelo. Ça ne fonctionne pas comme ça, pas vrai Moïse ?

L'homme avait haussé les épaules.

— Qui peut le dire ? En tout cas un type comme Fester ne meurt pas, à moins que le diable en personne vienne le chercher.

— Vous ne devriez pas parler comme ça. Ils font partie de notre groupe.

Les autres le regardaient avec compassion, mais Batiza insista.

— On fait partie de la même équipe.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? De quoi tu parles ?

— Il pense qu'on est tous frères, murmura Petit.

— Chochotte, ils ne mènent pas la même vie que nous, tu sais ! Tu t'étonnes qu'ils aient des médecins, mais ils ont bien plus ! Ils ne combattent qu'une fois par mois et quand ils tombent malades ils ne combattent pas du tout, on attend qu'ils guérissent. Pas comme nous : si on crève ils nous remplacent, et ciao.

— C'est vrai ? demanda Batiza à Moïse.

— Quand je deviendrai Chien Majeur, je me la coulerai douce, déclara Rafaelo. Une fois par mois je tuerai un pauvre con et le reste du temps je passerai mes journées à rien foutre.

— Tu sais comment on devient Chien Majeur, Moïse ?

— À ce que j'en sais, il faut gagner suffisamment. Et être capable de se donner en spectacle.

Le verrou s'ouvrit, Claudio entra avec les plateaux du déjeuner et Bruno le suivit avec un steak pour Batiza.

— Je viens vous chercher dans une heure, tâchez d'être prêts.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Rocco qui ouvrait la bouche pour la première fois.

— Il se passe que c'est Batiza qui combat, mais que vous venez tous à la rencontre, dit Bruno avant d'ajouter avec un sourire méchant : Minuto tient à ce que tes amis y assistent.

Le fourgon était prévu pour six personnes, toutefois les cinq chiens se sentaient à l'étroit. Batiza fixa le sol pendant tout le trajet, tandis qu'à sa droite Rocco faisait semblant de regarder par la vitre un panorama inexistant. Rafaelo ne cessa de bavarder, mais seul Moïse lui répondait, de façon sporadique. Personne n'aimait les changements, or ceci était un changement. Pour Batiza, c'était plus encore : Minuto le punissait, ou pire. Il avait décidé que l'entraîner était une perte de temps et il voulait montrer aux autres ce que signifiait décevoir son Maître. Exactement comme le jeune Noir quand il avait pris la fuite, Batiza servait de leçon. Le fourgon se gara et les cinq hommes furent escortés par Claudio et quatre Sous-fifres qui les avaient suivis dans une autre voiture. Ils se trouvaient à l'orée d'un bois, ou du moins d'une zone arborée. Le soleil descendait et la pluie menaçait, la lumière était jaunâtre, terne. En file indienne, ils suivirent les Gardiens sur un chemin en terre battue.

— Tu vas te battre dans la maison des sept nains, t'es content, chochette ?

— Va te faire foutre, Rafaelo.

Batiza sentait l'humiliation croître à chaque pas. Ce n'était pas juste, il n'avait rien fait d'assez grave pour mériter d'être ridiculisé devant ses compagnons. Ou de mourir.

Au lieu de la maison des sept nains, ils débouchèrent devant un chapiteau bleu : un court de tennis couvert, un endroit pour riches. Ils se trouvaient devant la grille arrière et un homme qui portait un passe-montagne les fit entrer en vitesse. À l'intérieur cela sentait le caoutchouc et les pas faisaient un drôle de bruit, à la fois sourd et amplifié. Le filet avait été plié et le combat devait se dérouler exactement au milieu du terrain. Des chaises de piscine étaient alignées tout autour. Ses compagnons s'y installèrent, tandis que Claudio accompagnait

Batiza près de la chaise de l'arbitre. Le public était celui des petites occasions, des Sous-fifres à l'air ennuyé et quelques personnes qui semblaient faire acte de présence, rien de plus. L'adversaire arriva discrètement, accompagné par deux Gardiens. Il n'avait pas l'air inquiet, toutefois il ne quitta plus Batiza des yeux. Claudio regarda l'heure.

— Où est Minuto ?

— Il va arriver. Prépare-toi.

Le jeune homme se dévêtit pour se retrouver torse nu, en pantalon de survêtement, sans chaussures.

— Tu peux les garder, ici le terrain...

— Ça ne me gêne pas.

— Comme tu veux.

Minuto arriva avec l'homme qui avait accompagné Zanna le soir où il l'avait vu. Ils bavardaient cordialement. Ils prirent congé et le Maître rejoignit son protégé.

— Tu es prêt ?

— Minuto, ce n'est pas juste.

— Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

— Ça. Que tu veuilles me faire perdre devant mes compagnons.

— Tu as l'intention de perdre ?

Batiza fronça les sourcils.

— Non.

— Alors, comme je te l'ai déjà dit, ne perds pas.

Il alla s'asseoir à côté de Petit. Le blond fit un signe à son lutteur, qui alla se placer au centre du terrain. Batiza regardait toujours Minuto, il savait que la rencontre ne démarrerait pas avant qu'il soit en position mais il ne voulait pas s'exécuter, il avait encore besoin d'une minute pour faire...

Quelque chose.

Il n'aurait pas pu le décrire, pourtant soudain il eut la certitude qu'il s'agissait d'un passage obligé, d'un changement à opérer. Minuto le regardait, insouciant du reste. Minuto attendait.

Il attend de me voir gagner. Il ne veut pas me voir combattre, il veut me voir gagner. Minuto sait que je vais gagner.

Clic.

Moi aussi, je sais que je vais gagner.

Il se dirigea vers le centre du terrain. Tout se passait bien, au bon endroit.

— Casse-lui le cul, Batiza !

Rafaello, naturellement.

Pourtant, il ne l'entendit pas. Il sentait la réalité glisser sur lui, comme la peau d'un rôti trop croquant. Il regarda avec des yeux nouveaux l'homme qui se trouvait devant lui. La rencontre aurait dû avoir déjà commencé mais il avait l'impression d'avoir du temps, tout le temps du monde. Pourquoi se hâter ? Il pouvait l'observer, l'évaluer, il pouvait faire autre chose que penser. Il pouvait *déduire*. L'homme fit deux pas en avant et Batiza recula. Il voulait l'observer encore un moment. Les bruits autour de lui s'atténuèrent, il n'entendait que le crissement des chaussures de son adversaire quand il se déplaçait. *Sgnic, sgnac*. L'autre chargea et fit mine de le frapper. Batiza laissa son poing l'atteindre mais il recula d'un demi-pas pour amortir l'impact.

Deux.

Encore, un coup en pleine poitrine.

Quatre.

Il se laissait frapper, mais pas trop fort. Il en avait besoin, d'une certaine façon. Il n'entendait même plus le bruit des chaussures, c'était comme s'il était devenu sourd, comme s'il dormait.

Comme si j'étais drogué.

Mais il n'était pas drogué. Il fit trois pas rapides en arrière puis il avança, tête baissée. Il le frappa à l'épaule, l'autre vacilla en gémissant.

Quatre.

L'autre s'agrippa à ses cheveux et lui attrapa l'oreille.

Un.

Puis lâcha la prise. C'était facile. Très facile. Il ne voyait pas, il n'entendait pas, il *percevait* et il n'avait besoin de rien d'autre. L'adversaire avança et le frappa plusieurs fois des deux poings.

Trois.

Deux.

Deux.

Le gauche est le plus faible.

Batiza répondit en frappant au hasard, un coup à l'épaule, un dans le ventre, un coup de pied dans le genou, un coup de tête

Il a reculé la tête.

Le visage.

Il a peur de prendre des coups dans le visage.

Il respira et se concentra. Sans le quitter des yeux, il calcula l'angle, joignit les poings, les serra très fort pour être certain que le coup ne les séparerait pas, il tendit le coude, fit une pirouette et l'envoya droit dans les deux dernières côtes.

Six.

Le corps de son adversaire se pencha en avant, mais moins que ce qu'il avait espéré. Alors il leva les poings très vite pour frapper son nez par en dessous. L'homme porta ses mains à son visage. Batiza lui cogna l'oreille, l'autre se pencha en avant, d'instinct. Batiza avait mal aux doigts, tellement il les serrait, mais il ne les relâcha pas, il joignit les coudes, se baissa et sauta pour le frapper fort au cou.

Sept.

Un second coup, un troisième, jusqu'à ce que l'autre fût assez bas pour qu'il lui posât un pied sur le dos. À nouveau, ses deux coudes attaquèrent le cou et la tête. L'autre se débattait avec ses mains, il avait encore beaucoup de force.

Les yeux.

Il détendit ses doigts qui crièrent pour protester.

Presque cinq.

Mais il ne les écouta pas, il s'abattit sur le visage de l'homme, attrapa sa lèvre avec ses index, lui mit un majeur dans une narine et planta l'autre au hasard. Il rata les yeux, mais il avait le temps.

Sept.

Il prit deux secondes, visa les orbites.

Neuf.

Non, huit et demi.

Il l'avait mis par terre. Il s'arrêta pour réfléchir. Il décida de commencer par les côtes.

Fatigué. Un grondement continu dans les oreilles et une odeur étrange dans les narines. Dans la bouche aussi, sa mâchoire lui faisait mal. Mais ce n'était pas du sang, du moins pas seulement. Autour tout semblait noir, puis il s'aperçut que ses yeux étaient encombrés. Il avait très mal aux mains et au thorax. Il chercha autour de lui. Les chaises étaient toutes vides, quelque chose bougea sur sa gauche, des gens qui parlaient. Dont, peut-être, les autres chiens. Il sentit un objet frais lui entourer une main, une serviette mouillée. Un visage connu se pencha sur lui, comme s'il voulait poser son front contre le sien. Mais il s'arrêta à deux centimètres et lui sourit avant de dire :

— Bravo.

Pendant l'été, il y eut de nombreuses variations mais pas de réel changement. Le jour du dix-septième anniversaire de Batiza, ses compagnons eurent tous une part de gâteau. Le jeune homme ne réalisa pas qu'il était là depuis un an, il réussit à ne jamais véritablement le penser. Minuto lui offrit

plusieurs romans en édition de poche et Batiza les lut tous au moins trois fois avant l'automne.

Il assistait parfois aux rencontres des Chiens Majeurs, Minuto n'avait plus besoin de le forcer à regarder ni de l'encourager à évaluer les coups. Il le laissait compter seul, il se limitait à le corriger au besoin. Batiza avait appris à faire ce qu'on lui disait de faire, il posa de moins en moins de questions, puis plus du tout. Quand on lui disait de se battre il se battait, quand on lui disait de compter il comptait, sans faire d'histoires.

Ses compagnons avaient été impressionnés par ce qu'ils avaient vu sur le court de tennis. Batiza ne saisissait pas tous les enjeux, pourtant il avait compris qu'il s'était assuré une certaine dose de respect et il en était heureux. Ses amis n'avaient plus assisté à ses combats, mais en compensation le public avait changé. Il s'agissait maintenant de véritables rencontres clandestines, comme celles qu'on voit au cinéma avec des gens qui hurlent, parient et encouragent leur homme. Cela ne déplaisait pas à Batiza, sa capacité d'abstraction s'affinait de rencontre en rencontre. En un an, une partie de son cerveau s'était ramollie, adaptée, habituée à l'idée de donner la mort. Le reste était une question de mathématiques, de calcul, de résistance à la douleur, d'exploitation des opportunités. Minuto le laissait pratiquer un entraînement classique, maintenant, comme des pompes et des abdominaux, et les résultats étaient visibles.

Juste après le 15 août, trois nouveaux arrivants avaient pimenté la vie de la Cave. Le premier était un homme de couleur, que Rafaelo s'était bien gardé d'appeler « nègre », étant donné sa corpulence massive qui évoquait le pauvre Montagne. Il avait choisi pour surnom Omar ; son italien était laborieux mais riche en vocabulaire. La nuit Batiza l'entendait pleurer dans son lit, mais il savait que cela lui passerait. Le deuxième était un autre étranger, un Rom qui avait donné un coup de couteau à la mauvaise personne pendant une rixe. Il avait tout de suite compris comment cela fonctionnait, il n'avait pas perdu de temps pour s'organiser. Il disait s'appeler Bambi, ce qui faisait rire tout le monde, mais c'était peut-être la vérité. Quant au troisième, il constitua l'événement de l'été. Il avait deux ans de plus que Batiza et s'était fait appeler « Criquet ». Comme Jiminy Cricket, disaient les autres, comme un criquet qui sait sauter.

Batiza n'avait jamais rencontré de cocaïnomane auparavant et il avait été ahuri de constater la diversité des superficies sur lesquelles on pouvait se faire une ligne. Sicilien, Criquet était roux, les yeux verts, la peau claire, et il puait l'argent. Il avait fait des études, il s'était amusé et cela se voyait. Criquet n'avait

jamais expliqué à personne (et personne ne lui avait jamais demandé) comment il s'était retrouvé à la Garganella. Il semblait considérer le fait comme normal, conséquence inévitable d'une erreur de calcul. Résigné à sa condition de chien mineur, mais uniquement à ceci, il prenait Bruno et Claudio de haut.

— Les Gardiens sont les domestiques des Patrons, et je n'ai rien à dire aux domestiques.

Il s'était tout de suite entendu avec Rafaelo, malgré l'abysse culturel qui les séparait. Ils s'étaient reconnus à leur attitude arrogante et à leur tendance à se moquer de tout. Rafaelo avait grossièrement substitué Criquet à Batiza, ne manquant pas une occasion de souligner que les vrais amis partageaient tout. Le jeune homme l'avait assez mal pris mais s'était résigné à son second rôle avec la culpabilité d'un premier de la classe. Bruno avait plusieurs fois expliqué les règles à Criquet, lui demandant de rendre sa coke, lui promettant de la lui apporter dès qu'il en demanderait parce qu'il devait en faire usage sans la partager avec les autres. Il n'avait reçu en réponse que des insultes. Criquet faisait le beau en offrant sa réserve personnelle à ses compagnons. Batiza avait refusé avec dédain et Criquet ne le lui avait pas pardonné, ce qui l'avait encore plus rapproché de Rafaelo. Puis la réserve s'était épuisée et Criquet était devenu nerveux, Bruno était patiemment revenu à la charge, et quand l'autre lui avait demandé de lui fournir un sachet de cinq grammes de colombienne il lui avait répondu qu'il pouvait lui apporter trois rails. Trois, pas un de plus.

— Qui me dit que tu vas m'apporter de la bonne came, hein ? l'avait provoqué Criquet. Qu'est-ce que t'en sais, toi qui as jamais rien sniffé d'autre que du trichloréthylène ?

Batiza avait demandé tout bas à Moïse ce qu'était le trichloréthylène et avait raté la réponse de Bruno. Puis il avait entendu un bruit : Criquet avait giflé le Gardien. Maintenant il le regardait, attendant sa réaction, peut-être la souhaitant. Bruno n'avait ni réagi ni répondu, il était parti sous les insultes du Sicilien. Une demi-heure plus tard, Minuto avait fait son entrée, la musique avait changé.

— Ivano, assieds-toi.

Le sang était monté au visage de tous les présents, sans exception. Un prénom. Un vrai prénom. Minuto avait employé un vrai prénom.

— Qui t'es, toi ? Qu'est-ce que tu veux ? Tu me donnes pas d'ordres, moi je m'assieds pas, compris ? Va te faire foutre !

Personne n'osait s'adresser à Minuto de cette façon et Batiza espérait secrètement que Criquet soit puni.

— Alors ne t'assieds pas, se contenta de répondre Minuto qui glissa ses

maines dans ses poches avant de continuer. Ton père...

— Qu'il aille se faire foutre, mon père !

— ... a toujours été très disponible, et nous le sommes pour lui. Tu ne nous aides pas, quand tu agis de la sorte.

— Je me fous de vous et de mon père. Tu veux me tuer ? Tue-moi.

Il s'était posté devant Minuto les bras ouverts, parodie du Christ sur sa croix.

— Les règles sont claires et identiques pour tout le monde. Quand tu entres ici, nous t'aiderons à maintenir les conditions optimales.

— Foutaises !

— Donc si tu es habitué à la cocaïne, d'accord, tu auras de la cocaïne. Aucun problème, il suffit que tu donnes le meilleur de toi-même pendant les rencontres.

— C'est ça, pour remplir les poches d'un salaud comme toi !

— Ou pour rester vivant, à toi de voir.

Le Sicilien cracha par terre.

— Je suis content qu'on se soit compris, conclut Minuto. Je te fais apporter ta dose.

Criquet avait attendu qu'il se soit éloigné de quelques pas pour murmurer, assez fort pour être entendu :

— Me voilà obligé de traiter avec des connards !

Puis il avait juré.

Minuto s'était arrêté, et tous les autres avec lui. Puis un mouvement très rapide, deux pas en arrière sans se retourner, comme un danseur de tango, et la rotation du buste, la paume ouverte. Criquet avait reçu le coup en plein dans l'oreille et s'était écroulé. Minuto avait appuyé une chaussure contre son cou. Il semblait avoir perdu son calme.

— Les accidents, ça arrive. Tu as compris ce que je t'ai dit, Ivano ? Les accidents, ça arrive. Et ils ne sont pas toujours mortels. On survit aux accidents. Tu as compris ? TU AS COMPRIS ?

C'était la deuxième fois que Batiza l'entendait hausser le ton.

— Dis encore des gros mots ici et ton papa va beaucoup, beaucoup te manquer, dit-il en se penchant sans lever le pied, jusqu'à lui respirer en plein visage. Beaucoup beaucoup.

Il ne bougea pas. Criquet haletait, incapable de se libérer, les yeux de Minuto sur lui.

— Mais...

— Beaucoup, articula Minuto sans émettre un son. Tu as compris ?

Criquet acquiesça. Minuto se releva sans regarder personne en particulier.

— C'est clair ?

On n'entendait pas une mouche voler, et dans le silence le « oui » de Batiza sonna terriblement hors de propos. Pourtant, Minuto sourit.

Ce qui se produisit deux semaines plus tard fut un éclair dans un ciel serein.

— Ce soir je combats, putain, ce soir je combats !

Rafaelo avait été appelé par Bruno hors de la Cave et il revenait, littéralement possédé.

— Comment ça, ce soir ? C'est maintenant qu'ils te le disent, ces salauds ? bondit Criquet.

— Tais-toi, petit con. Tais-toi, chien !

— Qu'est-ce que tu veux, putain ?

Les deux hommes se bagarrèrent joyeusement pendant quelques secondes. Puis, tenant le cou de Criquet sous son aisselle, Rafaelo annonça :

— J'ai été promu ! Moi ! J'ai été le premier à être promu !

— Tu es monté en grade ? demanda Batiza incrédule, contaminé par son enthousiasme. Tu es Chien Majeur ?

— Chien Majeur avec des couilles, chochette !

Rocco et Moïse se regardèrent furtivement.

— Mais c'est une rencontre pour les Patrons ? Une rencontre pour les gros bonnets ?

— Si ça te casse les couilles, va te faire foutre !

Moïse se tut. Bambi et Omar célébrèrent l'événement avec Batiza et Criquet. Rafaelo lançait des sourires et des coups de poing dans tous les sens.

Le premier à atteindre le sommet de la montagne. Lui, qui n'avait pas les pieds adaptés.

Un centre commercial en construction accueillit l'arrivée par petits groupes des chiens et Patrons. Dans le fourgon, Rafaelo n'avait cessé de s'asseoir et se relever, exalté. Moïse, Petit, Omar, Bambi, Criquet, Rocco et Batiza, serrés dans leurs sièges, l'observaient en silence. Personne ne l'avait dit à voix haute mais tous jugeaient cette rencontre prématurée. Rocco, surtout, se sentait mal à l'aise. Il était un cran au-dessus des autres, il avait des notions d'arts martiaux, il se battait (et gagnait) depuis son plus jeune âge. Comment était-il possible que Rafaelo devienne Chien Majeur avant lui ? Ce n'était pas une question de compétition, il y avait du temps et de la place pour tout le monde, il suffisait de gagner et d'attendre. Or Rafaelo n'avait pas assez attendu. Quand le fourgon

s'ouvrit, il sauta dehors comme un enfant à qui on a promis un tour de manège, et Petit s'exclama :

— Pourquoi on vient aussi ? Pourquoi ils nous ont emmenés ?

— Mêlé-toi de tes affaires, répondit Moïse.

Batiza comprit, comme tous les autres, que c'était une question purement rhétorique. Ceci ne signifiait rien de bon pour Rafaelo.

Batiza remarqua avec curiosité que le public était différent. Il reconnut quelques visages, pour la plupart des Gardiens des adversaires. Puis des hommes d'affaires à l'air ennuyé, semblables à Minuto, qui suivaient les Sous-fifres entre les piliers en béton, les tuiles et les sacs de chaux. Bruno les tint à légère distance de Rafaelo, qui marchait avec assurance en tête, accompagné de Claudio. Comme toujours, les autres Sous-fifres les suivaient à quelques pas. Arrivés dans ce qui allait probablement devenir un parking souterrain, on les fit aligner tous les sept contre un mur tandis que Rafaelo poursuivait seul. Il ne se retourna même pas pour les saluer, il était trop galvanisé. Minuto alla à sa rencontre, lui dit quelque chose à voix basse et Rafaelo rit aux éclats. Minuto sourit, lui aussi. Il lui posa une main sur l'épaule et Rocco laissa échapper un gémissement.

— Que se passe-t-il ? demanda Batiza sans obtenir de réponse.

Le public devait être arrivé, parce que les Sous-fifres se postèrent en éventail. Batiza remarqua alors un homme grand et maigre à l'air malheureux. Il avait le visage long et verdâtre, les cheveux bruns fins et gras, on aurait dit un représentant d'huile d'olive. Il s'approcha de Minuto, ils échangèrent quelques mots en acquiesçant. Puis l'homme fit un signe à ses Sous-fifres, qui escortèrent un type torse nu jusqu'à eux. Petit jura entre ses dents. Batiza le regarda : n'avait-il pas assisté à la leçon de Minuto ? Mais personne n'y prêta attention, ils regardaient tous dans la même direction.

— C'est Magna, dit Rocco d'un ton incolore.

— Qui est Magna ? Il est bon ? demanda Batiza.

La réponse de Moïse l'étonna :

— Magna est un assassin.

— Et alors ?

— Par choix, Batiza. Par choix, expliqua Moïse sans le regarder.

Une sensation étrange, liquide, le piqua à la nuque. Batiza se dressa sur la pointe des pieds pour observer l'adversaire de Rafaelo. Il ne payait pas de mine : un homme quelconque, aux tempes légèrement dégarnies. Il avait le nez tordu, probablement brisé plusieurs fois, et un air vaguement bovin. Il ne semblait pas méchant.

— Mais il est bon ?

— Il ne perd jamais.

— Rafaelo non plus ne perd jamais.

— Cela fait cinq ans qu'il n'a pas perdu.

Moïse avait été lapidaire. Batiza eut envie de faire pipi.

— Alors pourquoi il se bat contre Rafaelo ? demanda-t-il encore.

Aucune réponse. Criquet s'était tu jusqu'à ce moment, ce qui était en soi étrange. Il baissa les yeux sur ses chaussures et ne les releva pas. Après un bref échange de signes, Minuto et l'homme à la peau verdâtre s'éloignèrent. Rafaelo et Magna restèrent seuls au milieu du futur parking, entourés d'une trentaine de spectateurs.

Le combat fut incroyablement bref. Rafaelo bougea le premier, sautillant autour de Magna, grommelant insultes et provocations. L'autre non seulement ne réagissait pas, mais semblait ne même pas l'écouter. Quand il leva rapidement la main droite, Rafaelo bondit dans son dos. Sans le regarder, Magna frappa du bas vers le haut avec sa main gauche. Il atteignit la pomme d'Adam de Rafaelo. Puis il se retourna. Batiza regarda sans comprendre. Soudain Rafaelo et Magna ne faisaient plus qu'un, on aurait dit qu'ils ne bougeaient plus. Leurs bras avaient disparu, prisonniers entre leurs corps. Pendant quelques instants on n'entendit que des pieds qui tambourinaient sur le béton. Puis une unique note, très aiguë. C'était Rafaelo. C'était Rafaelo qui hurlait, sans retenue, comme un cochon à l'abattoir.

Dix.

Il appelait à l'aide, il implorait la pitié, il demandait de pouvoir vivre. Contre le mur, Moïse agrippé à son épaule, Batiza observait et écoutait. Il se sentait léger, suspendu, comme si son cerveau était en pause.

Dix.

Il retenait avec force une pensée, son esprit était à l'arrêt. Ses sens, ses yeux, ses oreilles fonctionnaient. Mais la connexion ne se faisait pas. Soudain, tout sortit.

Rafaelo va mourir.

Rafaelo.

Rafaelo qui était son ami. Ce n'était pas une idée, ce n'était pas abstrait. Il aurait pu tuer ou voir crever les autres chiens, mais Rafaelo... Rafaelo avait une voix, un regard et des idées. La nuit Rafaelo parlait dans son sommeil et le jour il sentait la sueur. Rafaelo avait été le premier à lui parler et à l'informer sur sa nouvelle vie. Maintenant, il allait le laisser seul. Batiza fut pris de panique. Il s'agita et sentit immédiatement la main de Moïse sur son bras. Moïse avait tout compris.

— Ne regarde pas. Cela sera bientôt terminé.

Moïse était un bon bougre. Le jeune homme se mit à pleurer. Il aurait voulu ne pas regarder, pourtant il ne put détourner le regard. La voix de Rafaelo se brisa, on entendit des gargouillements, puis d'autres bruits sans équivoque. Magna semblait bouger d'instinct, il frappait avec un rythme routinier. Pour lui il s'agissait d'un entraînement, de toute évidence. Mais alors pourquoi ? S'il était si couru d'avance que Rafaelo allait perdre, pourquoi l'avait-on envoyé au bûcher ?

Instinctivement Batiza chercha des réponses, le confort des certitudes. Il chercha Minuto. Et il le trouva. À brève distance du pauvre corps de Rafaelo, son Mentor soutenait son regard. Il avait assisté à toute la rencontre dans les yeux de Batiza. Son expression dégageait à la fois le reproche et la douceur. Les réponses étaient claires, naturelles, évidentes : « L'amitié est une erreur, l'affection une faiblesse », avait-il dit. La leçon n'avait été que reportée.

Batiza était le pupille de Minuto.

Batiza devait apprendre.

Batiza venait de tuer Rafaelo.

— Tu veux garder quelque chose ?

— Non...

Sois poli.

— ... merci.

Bruno acheva de jeter les affaires de Rafaelo dans un sac-poubelle. Batiza était assis dans le coin qui avait été celui du jeune Noir, il regardait sans voir. Il n'avait rien fait, ce soir-là. Il n'avait pas essayé d'intervenir, il ne s'était pas jeté sur le pauvre corps de Rafaelo, il n'était pas sorti de ses gonds. Quand son Mentor était entré en scène il était sorti avec les autres, le corps secoué de sanglots mais l'esprit ailleurs, recroquevillé.

Cela n'est pas arrivé.

Ainsi avait-il décidé. Rafaelo n'était pas mort parce qu'il n'y avait jamais eu de jeune homme prénommé Rafaelo. Et lui, il n'avait pas eu de vie avant celle-ci, aucune mère n'avait accouché de lui, il avait toujours été Batiza. Né depuis un an, fêté en juillet. Au bout de deux jours il put regarder le lit de camp vide comme il l'avait toujours été, nettoyer les toilettes et faire des abdominaux tout seul. Moïse lui demanda s'il voulait parler.

— De quoi ?

Ce fut tout.

À l'arrivée du froid, il avait disputé quatre autres rencontres. On organisait souvent deux combats dans la même soirée, parfois même trois. À certaines occasions, les chiens étaient mobilisés. Ils étaient neuf dans la Cave, ils avaient été rejoints par un certain Tornade, supporter du Milan, et à nouveau par un Albanais taciturne qui avait choisi le nom improbable de Paris. Parfois Batiza reconnaissait chez les autres des attitudes qui avaient été les siennes. Lui aussi avait pleuré en silence dans son lit, la nuit

vraiment ?

lui aussi avait déambulé nerveusement dans la Cour en regardant le soleil pour comprendre quelle heure il était, lui aussi s'était forcé à avaler son bifteck parce que ses dents claquaient trop pour réussir à mâcher.

Quand ?

Et probablement les autres l'avaient fait taire, exactement comme il faisait maintenant avec Tornade.

— Tu sais que chez moi j'ai un ballon signé par Baresi ?

— Ça ne m'intéresse pas.

— Il était à mon frère, il me l'a offert...

— Tornade, avait-il dit en lui lançant un regard qui lui avait cousu la bouche, ici on ne parle pas de ce qu'il y a dehors. Si tu veux penser à chez toi, c'est ton choix. Tu mourras plus tôt. Mais ne viens pas me le raconter, parce que ça ne m'intéresse pas.

Les lieux des combats se répétaient, désormais il identifiait le niveau de la rencontre en fonction de l'endroit : simple entraînement pour l'un des deux, rencontre de routine et de bas niveau, uniquement pour les employés, rencontre pour un public mineur de petits criminels, rencontre d'évaluation réservée aux employés, mais ceux qui comptaient. Les adversaires étaient fournis par cinq organisations différentes : celle de sa première rencontre, gérée par le moustachu aux cheveux noirs brillants, celle de sa deuxième rencontre, dirigée par le courtaud nerveux, la troisième, composée exclusivement d'hommes de l'Est tous blonds, tous identiques, menée par un type assez jeune et assez beau pour pouvoir passer pour un lutteur. Les deux autres organisations, comme celle de Minuto, géraient à la fois des rencontres de chiens mineurs et de Chiens Majeurs. La plus importante était gérée par le grand type qui ressemblait à un représentant d'huile d'olive. Il s'habillait de façon modeste et parlait à voix basse, Minuto avait de l'estime pour lui, il allait toujours lui serrer la main. La dernière organisation était celle qui hébergeait Zanna et Magna, elle était dirigée par l'homme à la tête de croque-mort que Batiza avait entrevu le soir où il s'était battu contre l'homme de couleur. Naturellement il lui était clair qu'aucune de

ces personnes, ni le moustachu, ni le courtaud, ni le Slave, ni le représentant ni le croque-mort ne dirigeaient réellement quoi que ce soit. Comme Minuto. Ils étaient un grade au-dessus des Gardiens, ils organisaient les rencontres, ils évaluaient les lutteurs, ils géraient probablement aussi l'argent et les paris, mais ils ne commandaient pas. Au-dessus des chiens il y avait les Sous-fifres, au-dessus des Sous-fifres les Gardiens, au-dessus des Gardiens les Gérants, comme Minuto. Et au-dessus des Gérants il y avait un rideau noir de non dit, non vu, non su. Le Pouvoir, le Pouvoir impalpable qui faisait de la Mort son commerce.

— Les leçons sont terminées.

Batiza resta à quarante-cinq degrés, les abdominaux contractés, et cligna des yeux.

— Comment ça ?

— Elles sont terminées. C'est tout. Tu as appris.

Le jeune homme s'assit. Minuto et lui se trouvaient dans la Petite Pièce, où l'homme avait fait apporter un banc pour les entraînements.

— Ça veut dire quoi, que j'ai appris ?

— Tu as appris. Ce que j'avais à t'apprendre, du moins.

— Et donc ?

— Rien. C'est tout.

— Comment ça, rien ? Je ne peux pas avoir tout appris.

— Tout, non, mais ce dont tu as besoin. Le nécessaire. Maintenant tu peux apprendre le superflu, mais pour ça tu n'as pas besoin de moi. Ce qui n'empêche pas que le superflu est important. Disons que tu possèdes l'indispensable.

— Je ne sais pas encore bien compter !

— Tu sais parfaitement compter. C'est moi qui suis tatillon.

Batiza se mit à trembler. Ses lèvres se tendirent, blanchirent. Minuto s'inquiéta.

— Que se passe-t-il ?

— Ça veut dire que tu m'abandonnes ? Que tu ne m'entraîneras plus ?

— Mais non, qu'est-ce que tu racontes ? demanda Minuto en lui entourant les épaules de son bras. Je ne t'abandonne pas, bien sûr.

— Tu ne vas pas partir et ne plus revenir, pas vrai ?

Batiza sentait ses yeux qui le piquaient, pourtant ils étaient secs. Il ne pleurait plus depuis longtemps. Depuis que Rafaelo était mort.

— Je m'en vais, en effet, mais je reviens. Comme toujours.

— Ce n'est pas vrai.

— Mon garçon, si je te dis que...

— C'est un mensonge. Tu t'en vas et tu ne reviens pas.

Le seul élément immuable et incorrigible était la dépendance infantile de Batiza envers son Maître.

— Regarde, dit Minuto en détachant sa montre, voilà ce qu'on va faire. C'est la montre que j'ai achetée en Russie il y a plus de vingt ans. Tu te souviens de l'histoire ?

— Oui. Elle ne perd pas un coup. Tu la recharges tous les soirs et elle ne perd pas une seconde.

Le jeune homme parlait comme un automate, il bougeait les lèvres mais le reste de son visage était de marbre.

— Exact. Tu sais que je ne m'en sépare jamais. Donc voilà, je te la donne. D'accord ? Je te la donne. Et tu sais pourquoi je te la donne ? Parce que je reviendrai la chercher, voilà pourquoi.

— Vraiment ?

Minuto lui attrapa le menton.

— Vingt ans de fidélité et tu veux que je l'offre au premier jeunot qui passe ? Quand je t'ai appris que l'amitié est une erreur et l'affection une faiblesse, je faisais référence à tout le monde, mon garçon. Même à moi.

— C'est trop tard.

— C'est vrai que je suis tout ce que tu as, dans ce merdier, mais...

— C'est trop tard.

— Ne sois pas têtu ! Je dis ça pour toi, tu ne comprends pas ?

— Je comprends seulement que c'est trop tard.

Minuto le lâcha et l'observa. Il secoua la tête, mais c'était un geste de résignation. Puis il tapota délicatement l'écran avec la pointe de son index.

— Prends-en bien soin, d'accord ?

Batiza regarda les aiguilles et ressentit un certain soulagement. Sans s'en apercevoir, il dit tout ce qu'il y avait à dire.

— Mon papa ne me parlait pas comme toi.

Minuto le regarda plus longuement que jamais, puis il répondit :

— Ton papa a raté quelque chose.

Au grand soulagement de Claudio, Frankenstein avait endossé le rôle de précepteur de Batiza en l'absence de Minuto. Il lui enseigna patiemment la théorie : les points vitaux dans l'organisme d'un homme.

— L'hémorragie est toujours la meilleure solution. Un travail propre, efficace, qui te laisse tout le temps d'offrir du spectacle.

Les organes les plus simples à frapper :

— La rate, évidemment, les reins, mais aussi l'estomac. Pour le pancréas, il faut une certaine habileté...

Veines et artères à comprimer :

— Laisse tomber la fémorale, tu te compliques la vie. Imagine, pour faire une prise de sang le médecin doit s'appuyer de tout son poids sur l'aiguille pour piquer.

Les petits trucs du métier :

— Le « signe de Giordano » ressemble à un coup de karaté, une petite percussion avec le bord de la main qui sert à tester la douleur au rein. Maintenant, si tu frappes dix fois plus fort...

Mais le jeune homme insistait, il voulait toucher avec sa main.

— Sous la côte, d'accord, mais où ça, sous la côte ? Laissez-moi toucher !

— Non, tu ne peux pas me toucher, je te l'ai dit.

— Je ne veux pas vous tuer, simplement je ne peux pas savoir si je ne touche pas.

Frankenstein tint bon les premières semaines puis, épuisé par l'insistance du jeune homme, il passa quelques appels et un soir de mi-novembre ils se retrouvèrent lui, Batiza et Claudio très énervé à bord d'une berline aux vitres teintées.

— Sois sage, Minuto a dit que tu étais sous ma responsabilité, tentait de le calmer le Docteur.

— Où allons-nous ?

Batiza, très excité par cette sortie inattendue, était coiffé du capuchon. Claudio marmonnait des protestations mais il ne disait rien à voix haute. Ils s'arrêtèrent, le moteur était toujours allumé.

— On est arrivés ?

— Que t'a dit le Docteur ? De te taire ! Alors tais-toi ! aboya Claudio.

Batiza ne répondit pas, bien qu'il ne comprît pas la raison de cette nervosité. Les minutes passèrent, puis une première heure. Il faisait chaud dans la voiture et le portable de Claudio sonnait souvent, mais il l'ignorait. Batiza avait du mal à respirer avec le capuchon.

— Je peux l'enlever ?

— Non !

— Claudio, il faudrait peut-être au moins le relever jusqu'à la bouche.

— Docteur, qui commande ici, moi ou vous ?

— Je voudrais juste éviter une hyperthermie ou une hyperventilation...

Batiza sentait une note railleuse dans la voix du Docteur. De toute évidence, le courant ne passait pas entre les deux diplômés. Finalement, peut-être à la suite

d'un dialogue par gestes, ils lui soulevèrent le capuchon jusqu'au-dessus des lèvres. Batiza remarqua que les cordes autour de ses poignets n'étaient pas très serrées. Il aurait pu tourner le dos à la portière, en espérant qu'il n'y ait pas la sécurité enfants, puis rouler dehors, se débarrasser du capuchon puis... Mais cela laissait largement le temps à Claudio de viser. Aussi il attendit. Une deuxième heure passa. Le portable sonnait, Claudio marmonnait quelque chose, puis on n'entendait que le grondement du moteur. Enfin, la sonnerie définitive.

— Il était temps !

La voiture repartit. Pour Batiza tout se résuma à des bruits, d'abord le moteur, puis des roues, grincement, portières qui claquent, un autre moteur, plus sourd, un bruit de ferraille, la voiture qui part, des sons métalliques, enfin à nouveau un bruit de ferraille et quelque chose qui cogne.

Puis le silence.

Ils le firent descendre et le Docteur lui retira son capuchon. Ils se trouvaient dans un cabanon en tôle, une sorte de garage assez grand et rempli jusqu'au plafond de piles d'objets disparates. Devant leur voiture, les phares encore allumés, il aperçut la fourgonnette de Mementé. Il était assis à la place du conducteur, leur tournant le dos. Il fumait. Le Docteur demanda de l'aide à Claudio.

— Aide-moi à vider le coffre, ensuite on va mettre quelque chose, une toile cirée, des couvertures... Mementé ! Tu as des couvertures ?

— J'ai tout, moi.

— On va beaucoup salir.

— Aucun problème.

Il régnait une odeur piquante, âcre, très forte. Batiza se souvenait de l'avoir déjà sentie mais il n'aurait su dire où... À l'hôpital ? Chez le dentiste ?

— Tu viens m'aider, oui ou non ?

Claudio avait parlé sur un ton péremptoire. Ils posèrent sur le sol le corps d'un homme d'environ quatre-vingts kilos, le cou brisé.

— Il n'est pas à nous, commenta le Docteur.

— Aimable concession de Federale, dit Mementé.

— MAIS TU ES FOU ? Le garçon est là et tu prononces des noms ?

La silhouette de Mementé se tourna lentement vers Claudio.

— De toute façon, je viendrai tous vous chercher. Toi aussi. Et peut-être même Federale.

— Va te faire foutre.

Le Docteur prit une vieille toile cirée et en recouvrit le coffre tandis que Claudio et Batiza y étendaient des couvertures. Puis ils reposèrent le corps

dessus.

— Mon Dieu, maintenant il faut le déshabiller, se plaignit le Docteur, essoufflé.

— Non, il y a peut-être des ciseaux. Memento !

Batiza avait totalement échappé au contrôle des deux hommes et bondit hors de l'habacle. L'excitation d'assister à une autopsie lui était montée à la tête.

— Excusez-moi, vous avez des ciseaux ?

L'homme fumait, il semblait ne pas l'avoir entendu.

— Des cisailles feraient l'affaire.

— Dans la caisse bleue.

Batiza regarda autour de lui, hésitant.

— Euh... Laquelle ? Où ça ?

— Derrière les bombonnes.

Le jeune homme tendit le cou. Au fond du cabanon, il aperçut deux gros conteneurs ovales peints en orange. Peu lui importait leur fonction, il voulait trouver les ciseaux. Il fit un pas mais une main solide, très dure, l'attrapa par derrière.

— Ne bouge pas, Batiza. Si les ciseaux sont là-bas derrière, c'est lui qui y va. Claudio le tenait fort, mais sans menace.

— Je vais revenir, tu sais ? C'est quoi le problème, il y a une sortie ?

— Pas de sortie, mais seul Memento va au fond, pas vrai Memento ?

Le vieux fumait toujours, indifférent.

— Memento, je t'ai dit...

— Les bombonnes sont réparées, il n'y a même pas une goutte qui fuit.

— Ça ne m'intéresse pas, le garçon n'y va pas, c'est tout.

— Alors vas-y toi-même.

— Il est hors de question que j'y aille, ni le Docteur. Si les ciseaux sont là-bas derrière tu y vas, c'est tout.

Sans ajouter un mot, le vieux descendit de la fourgonnette et se dirigea vers le fond du cabanon. Claudio avait retenu son souffle et le lâcha lentement. Batiza se retourna et s'aperçut qu'il était livide.

— Claudio, mais pourquoi...

— Parce que Minuto te fait confiance, mais moi...

Memento revint avec un sécateur enroulé dans un chiffon. Batiza fit mine de le prendre mais Claudio anticipa et le passa au Docteur. Le vieux restait debout devant le jeune homme, il fumait toujours. Il était imbibé de l'étrange odeur qui régnait partout.

— Batiza !

Il rejoignit Claudio et le Docteur, ils découpèrent les vêtements de l'homme, puis le Gardien descendit allumer le moteur de la voiture pour allumer les phares. Le Docteur donna des gants et un masque à Batiza, puis il prit son sac et sectionna.

— Tu as été très fort. Tu as déjà pensé à faire des études de médecine ?

— Non.

— Il est encore jeune. Il vient d'avoir... quel âge ?

— Dix-sept ans. En juillet.

Sur le chemin du retour, Claudio était gai comme un pinson. Batiza et le Docteur s'étaient changés, ils avaient enfilé les survêtements qu'ils avaient apportés. Leurs habits étaient restés dans le garage de Memente.

— En tout cas tu as tout compris ?

— Oui.

Le Docteur était perplexe.

— Mais tu n'es pas content ? Ce soir tu as appris...

— C'est juste que je n'avais pas compris, avant.

— Compris quoi ?

— L'acide.

Ni le docteur ni Claudio ne bronchèrent.

— Je savais que vous nous faisiez disparaître et que c'était lui qui s'en chargeait, mais je ne savais pas comment.

Je ne dois pas

— Ensuite, j'ai senti l'odeur...

penser

— ... et on a laissé ce type là-bas.

à Rafaelo.

— Et les vêtements. Donc...

— Allez, allez ! dit le Docteur en lui prenant la main. Faisons une entorse à la règle. Alors : touche-moi la vésicule biliaire !

Le 25 décembre, cela avait été le tour de Criquet. Memente ne s'était pas présenté et Bruno n'était pas venu chercher ses affaires. Deux hommes incroyablement semblables avaient fait leur entrée à la Cave et, l'air entendu, avaient prélevé tous les objets qui lui avaient appartenu, y compris le lit de camp, l'oreiller et les draps. C'était le soir de Noël et Minuto ne s'était toujours pas montré. Depuis exactement cinquante-sept jours, Batiza rechargeait chaque

soir la montre russe de son Maître en espérant ne pas avoir à le faire le lendemain. Il n'y eut pas de barbier, cette fois. Le matin, Batiza et Criquet reçurent leur bifteck et un petit plateau avec trois rails de cocaïne pour se préparer. Ils devaient combattre avant les Chiens Majeurs. Ils se retrouvèrent avec un type couvert de pustules et de cicatrices d'acné et un autre, grand et musclé, frisé, mal rasé. Ils ne parlèrent pas, Criquet battit les paumes de ses mains contre ses jambes pendant tout le voyage, mais personne ne fit de commentaires. Batiza passa le deuxième, mais il ne put accéder au cercle tracé sur le béton du hangar avant que le corps de Criquet soit emballé dans des draps par les hommes qui vidèrent la Cave le lendemain. Pas d'acide pour les enfants de certains pères. Pas de Memento mais un cercueil et — peut-être — une tombe.

Le bouclé fut tout aussi malchanceux. Tandis que Batiza et l'homme au visage grêlé sortaient du hangar, deux heures plus tard, comme toujours moins nombreux qu'à l'arrivée, ils virent un deuxième fourgon garé un peu plus loin. Les adversaires survivants s'y dirigeaient avec les mêmes pensées, remerciant ou maudissant d'être encore en vie.

Un énième dé clic se produisit dans l'esprit de Batiza. Ils étaient deux, âgés de moins de trente ans. L'un d'eux avait la peau sombre, mais il n'avait pas l'air africain. Il avait les cheveux longs et une démarche élastique. Il semblait moins fatigué et moins inquiet que l'autre. Il était suivi par un jeune homme corpulent qui se tenait le nez d'une main. Il l'observa plus attentivement parce qu'il boitait. Beaucoup. Jambe droite, cheveux châ tains... Il tenta désespérément de repérer un élément permettant de l'identifier avec la marge d'erreur la plus faible possible. Une chaîne au cou et peut-être... peut-être une boucle d'oreille. Il prit place dans le fourgon et attendit patiemment le retour à la Garganella. Quand la porte de la Cave se referma derrière lui, il s'assit sur son lit. Il se sentait fatigué à bien des niveaux. Il chercha la montre à tâtons, la recharga. Puis, à voix basse :

— À votre prochaine rencontre, si vous tombez sur un grand, environ vingt-cinq ans, chaîne en or et boucle d'oreille...

Les autres l'écoutaient. Il le savait, il connaissait chaque respiration, chaque sommeil, chaque veille, chaque attente.

— Jambe droite, conclut-il.

Les autres acquiescèrent dans l'obscurité.

Bruno passa la tête par la porte.

— Prépare tes affaires.

C'était le 29 décembre.

— Pourquoi ?

— Parce que je te l'ordonne. Prépare tes affaires.

Batiza se leva mais ne bougea pas. Un ordre de Bruno ne lui suffisait plus.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Le temps se suspendit quelques instants de trop, mais Bruno ne se décomposa pas. Comme dans tout groupe qui se respecte la hiérarchie change, évolue, s'adapte aux situations. Le Gardien s'adaptait.

— Tu as suffisamment gagné.

Batiza sentit un vide soudain dans sa poitrine.

— C'est-à-dire ?

— Tu déménages. Tu passes dans la Grande Salle.

Chien Majeur.

Batiza se retourna et lança un regard perdu à ses compagnons. Encore proches et pourtant déjà lointains. Yeux brillants, encore trop fiévreux pour s'être réellement habitués à vivre avec l'idée de la mort, pour la mort et dans la mort. Dans leurs yeux, un respect et une suggestion absents quelques minutes auparavant, quand ils étaient ses semblables. Maintenant qu'il montait en grade, il se rapprochait d'une certaine idée de salut.

— J'ai combien de temps ? demanda-t-il.

— Autant de temps que tu veux.

Il avait vu cette scène trop souvent dans les films. Un jeune homme qui avance dans un couloir, son linge à la main, l'air de vouloir être ailleurs. D'habitude ces scènes se déroulaient en prison, mais cela ne changeait pas grand-chose. Bruno marchait deux pas devant lui, Claudio et un troisième homme à la peau ambrée le suivaient. Ce dernier portait un sac blanc qui contenait ses affaires.

Le sac blanc, le sac noir. La couleur indique si on est mort ou vivant.

Il avait peur. Il savait qu'il aurait dû être heureux mais il avait trop peur. Il vit le trou noir approcher, les escaliers qui descendaient. Où qu'il allât, aucune fenêtre ne l'attendait.

Je veux revenir en arrière. Je veux retrouver Petit et Moïse, je ne veux pas être un Chien Majeur.

Minuto n'était pas là et ce n'était pas juste, parce que si Minuto assistait à tous les débuts alors il aurait dû être là tout de suite, maintenant, ce maintenant qu'il lui avait mis en tête à coups de marteau. Pourtant il n'était pas là. Il n'était pas là. Bruno descendit les escaliers le premier, sûr de lui dans l'obscurité, pesant

ses pas. Batiza s'arrêta en haut.

— Allez, descends, lui dit doucement Claudio.

Il aurait voulu dire tant de choses, il aurait voulu demander pardon à Claudio pour toutes les fois où il s'était payé sa tête, il aurait voulu demander à embrasser ses vieux compagnons, il aurait voulu marcher sur la pointe des pieds en attendant le retour de Minuto. À la place, il descendit d'un pas plombé. Le troisième homme le suivait avec précaution, de toute évidence il n'était pas un habitué de cette partie de l'usine. Surprise, en bas de l'escalier il n'y avait pas de porte mais un autre couloir, très étroit. Arrivé au bout Bruno tourna et Batiza accéléra le pas pour ne pas le perdre. L'éclairage était léger, étrange, des petites ampoules pâles, presque fluorescentes. Les parois étaient en béton brut, sans le moindre enduit. Au fond il y avait une porte. Une porte neuve, blindée. Le jeune homme avait du mal à respirer. Bruno s'arrêta devant et le troisième homme se plaça entre eux, comme un écran. Batiza entendit plusieurs clés tourner. Le bruit du métal était sourd, sombre, très différent du simple verrou de la Cave. La porte s'ouvrit sur une lumière très forte. Bruno n'était qu'une silhouette derrière le troisième homme.

— Tu es arrivé.

Batiza pensa à combien il avait pleuré depuis qu'il avait été enlevé par Minuto. Combien de fois, combien de jours, pendant combien de temps. Maintenant, il aurait sacrifié un bras pour cracher deux lames. Mais c'était trop tard. Il baissa la tête, dépassa le troisième homme, dépassa Bruno, jusqu'à la lumière, et attendit que la porte soit refermée dans son dos. Puis il se passa quelque chose d'incroyable : Rafaelo courut à sa rencontre.

— FILS DE PUUUUUTE !!!

La voix, l'intonation, la silhouette vêtue de noir qui courait vers lui depuis le fond

Il est grand, c'est incroyable !

de la Cave pendant un instant furent les mêmes. Il se sentit soulevé dans les airs, une prise solide sous les fesses, puis il tourna, tourna, il vit les fragments d'une salle de bains, de vrais lits, d'une petite radio, de visages nouveaux et connus. Il laissa tomber son linge et le sac que le troisième homme lui avait glissé autour du poignet avant de le laisser passer. Il ferma les yeux, se formula des vœux insensés, puis toucha le sol et se retrouva devant les yeux scintillants de Zeus.

— C'est comme ça que Rafaelo a fait quand tu es revenu de ta première rencontre, pas vrai ?

Batiza battit des paupières.

— Comment le sais-tu ?

L'autre rit.

— Je sais tout.

Grand.

La salle de bains avait été récemment carrelée, les sanitaires étaient neufs et parfaitement propres. Il régnait une bonne odeur de détergent au citron. L'atmosphère était anonyme, aucun objet commun, pas même le papier toilette. On arrivait à la salle de bains avec sa propre serviette, sa brosse à dents, son dentifrice, son rasoir et tout le reste. Quand on en sortait, on la laissait ordonnée et propre, exactement comme on l'avait trouvée. Batiza y était entré avec toutes ses affaires et avait tiré la porte coulissante qui ne fermait pas à clé. Puis il s'était retourné et il l'avait vu.

Grand.

Un miroir énorme, de la hauteur d'un homme, accroché au mur. Éclairage sans pitié, au cas où quelqu'un compte sur les jeux d'ombres pour gommer ses défauts. En un an et demi de captivité, Batiza n'avait vu son reflet que dans le miroir de poche de la Cave, dans celui du barbier et dans les vitres des voitures ou de quelques fenêtres devant lesquelles il était passé pour aller combattre. Il savait qu'il avait changé, il le voyait à ses jambes, ses bras, son torse, quand il se lavait il se rendait compte qu'il avait besoin de plus de temps et de plus de savon. Pourtant il n'était pas prêt.

Grand.

Il avait grandi, ça il l'avait compris à ses vêtements. Maintenant il mesurait 1,88 mètre, peut-être 89. Il avait gagné une pointure, maintenant il chaussait du 47. Toutefois sa barbe ne poussait pas encore vraiment, donc il s'attendait à ce que son visage... Son corps d'accord, son corps était différent, mais son visage...

Je suis devenu adulte.

Ses joues avaient perdu toute rondeur, elles étaient lisses, tendues, comme plus épaisses. Sa bouche avait la même forme mais elle était moins charnue, sa moue boudeuse avait disparu. Et le plus impressionnant était le changement de ses yeux : leur forme en amande était soulignée par des petits cernes qui rendaient son regard plus intense. Oui, le regard. Toujours bleu, oui, mais ce qu'il y avait derrière, ce qu'il y avait dedans ? L'homme qui était dans ses yeux, par où était-il entré ? Batiza posa par terre son sac et son linge et se déshabilla lentement sans se quitter des yeux. Ses pectoraux marqués mais pas trop prononcés, ses bras galbés, ses abdominaux visibles mais élégants. Son pénis,

même son pénis avait l'air différent. Il passa une main dans ses cheveux et observa son image en faire autant.

Je suis grand. Je suis un homme.

Il hésita. Puis il se sourit. Ce fut une explosion de blanc.

Je suis un homme. Et je suis très beau.

Zeus l'entendit rire derrière la porte. Et lui, qui savait tout, rit avec le jeune homme.

La lumière du soleil n'était pas une affaire de fenêtres. La Grande Salle en était totalement dépourvue, mais le nombre de lampes compensait largement. Batiza demanda pourquoi la lumière était si forte, Zeus lui indiqua une sorte de petit bouton dans le mur, auquel il adressa un signe. Ils étaient filmés en permanence.

— Ceci est ton lit. Les draps sont propres, je peux te le garantir. Cette semaine, j'étais de service à la buanderie.

Tour. Buanderie. Drap. Lit.

La Grande Salle mesurait cent mètres carrés, au bas mot. En plus de la salle de bains, il y avait un coin cuisine avec deux plaques électriques et des casseroles de différentes tailles, un canapé et quatre fauteuils, deux tables, un petit buffet, une série d'armoires en métal qui occupaient la moitié d'un mur, un certain nombre de chaises pliantes en plastique, treize lits dont trois empilés dans un coin. Chaque lit était doté d'une sorte de table de nuit avec une petite lampe pour lire dans le noir. Comparé à la Cave, c'était un palace.

Les deux jours suivants, Batiza put faire la connaissance sommaire du noyau dur de combattants dont il faisait désormais partie. Sept hommes qui n'avaient jamais perdu. Le plus âgé s'appelait Castor, le roux qu'il avait vu une fois, qui s'était maintenant rasé les cheveux parce qu'il en perdait trop. Grand, maigre en apparence, tout en muscles. Il combattait en puissance, sans perdre de temps.

Scottex avait vingt-huit ans et les marques d'une acné terrible. Il avait choisi un nom de chien ironique, ce qui lui avait valu l'antipathie des Gardiens et des Sous-fifres. Minuto était le seul qui le soutenait vraiment, peut-être parce qu'il comprenait son subtil sarcasme. Trop intellectuel pour le commun des mortels.

Rambo n'avait rien à voir avec son nom. Avant tout il était noir, il venait du Sénégal, et puis il était grassouillet et court sur pattes. Batiza imaginait de romantiques motivations à la férocité qui le distinguait, par exemple une enfance difficile, la faim, la discrimination. En réalité, Rambo ne s'en était pas si mal sorti, en Italie il s'était marié (à une Slave qui travaillait dans une buanderie) et il avait fait son trou parmi les dealers. Puis son caractère impossible l'avait

poussé à taper un peu trop du pied et il s'était retrouvé chien. Il aurait été dommage de le tuer, son penchant pour l'homicide n'était pas passé inaperçu.

Fester portait toujours les marques de son dernier combat, mais comme prévu par Moïse il s'en remettait plutôt bien, à part un œil à demi fermé et une cicatrice qui lui traversait toute la poitrine. Il avait vécu deux ans dans la rue avant d'être enlevé. Il avait les dents pourries et une haleine fétide. Il n'avait pas toute sa tête et les autres l'évitaient, mais cela lui importait peu. Lui seul était vraiment heureux de cette vie. On ne savait pas ce qu'il avait fui ni comment il avait vécu pendant ses années de mendicité. Il s'était débarrassé avec joie de son passé et il vivait chaque jour comme si c'était le premier, le dernier, le seul. Il avait de la chance, cela l'aidait à survivre.

Tarquinlesuperbe — tout attaché — venait de Rome, mais il était d'origine sarde. Petit, sec, il faisait penser à Nicolas Sarkozy. C'était un alcoolique irrécupérable, mais avec ses trente-huit rencontres il avait gagné le droit à un stock pérenne de bonnes bouteilles. Du reste, la dépense était largement compensée par les paris sur ses combats. À le voir, personne n'aurait misé sur lui, mais Tarquinlesuperbe avait une arme secrète : sa froideur. Il disait toujours que mourir lui importait peu, mais que s'il pouvait il l'éviterait. Il combattait par la ruse. Comme Rafaelo, il parlait, il parlait, il distrait l'adversaire avec des insultes et des provocations, le poussant à la faute. Il lui suffisait d'une erreur.

Flash était celui qui avait accueilli l'arrivée de Batiza avec le moins d'entrain, parce que Flash était beau. Blond, bouclé, peut-être un peu trop musclé, il avait fait carrière à l'envers : il avait commencé par être Sous-fifre, mais s'était montré tout à fait inadapté pour ce rôle. Il n'était pas très malin mais il avait un instinct hors du commun aussi s'en était-il toujours tiré.

Zeus avait quatre ans de plus que Batiza et il avait appris à se battre en étudiant les arts martiaux dans son enfance. Avant d'arriver, il avait sans doute déjà blessé plus d'un gars, parce qu'on disait qu'il avait affronté ses premiers camions avec arrogance, se vantant ensuite de sa férocité. Bavardages, mais pas uniquement. Vingt-neuf rencontres gagnées, dix de plus que Batiza. Une fois, comme il le lui avait raconté dans le fourgon, il avait vraiment frisé la catastrophe, il avait été sauvé par un coup de chance qui avait fait glisser son adversaire.

Ils avaient tous les sept accueilli Batiza avec bienveillance, bien que convaincus que, comme les autres, il était arrivé pour repartir. Le jeune homme n'en était pas si sûr, lui. Ce qui changeait n'était pas seulement l'endroit où dormir, les compagnons de voyage, le niveau de vie et la conscience de soi. En rangeant ses affaires dans l'armoire qui lui avait été assignée, il avait soupesé un

t-shirt. Il l'avait caressé longuement avant de le reposer entre les chaussettes roulées et les caleçons. Il avait souri, imperceptiblement, il avait pensé à celui qui, toujours enfermé dans la Cave, s'était inquiété pour lui, comme une certaine nuit il y a plusieurs mois. Enroulé dans son t-shirt, il avait trouvé le couteau qui avait égorgé Félix.

Dans la Grande Salle, la vie était rythmée avec la précision d'une montre suisse. Chaque Chien avait ses habitudes, il se levait à l'heure qu'il voulait, lisait, écoutait de la musique ou s'entraînait. Ils nettoyaient la salle de bains à tour de rôle et chacun, à sa requête, apportait son linge dans une petite buanderie en haut de l'escalier où il pouvait le laver, l'étendre et le repasser. Une fois par semaine, l'un d'eux faisait une grosse lessive pour tout le monde. Les plaques électriques permettaient de préparer une tasse de thé chaud ou de café, la demande insistante d'un réchaud à gaz avait été fermement refusée.

Le seul élément commun était la précision de l'horaire des repas. Les Gardiens contrôlaient que les assiettes soient rendues vides et propres. Il était fondamental que les Chiens aient une alimentation équilibrée, qu'ils boivent suffisamment et consomment beaucoup de viande rouge. Peu importait qu'ils aient été toxicomanes, alcooliques ou esclaves de mauvaises habitudes dans leur vie d'avant. À partir du moment où ils étaient promus Chiens Majeurs, leur santé devenait une question financière. On concédait quelques cigarettes pour éviter la mauvaise humeur et des alcools forts pour ceux qui auraient pu souffrir d'abstinence mais pas de shoots, pas de blanche, rien de ce que le monde extérieur appelait du nom gracieux de *dope*.

Environ une fois par mois, un ou plusieurs d'entre eux étaient convoqués pour un combat. Ils étaient prévenus très à l'avance et leur régime était modifié de façon à éviter les baisses de glycémie ou les pertes de poids.

À part l'air qu'ils respiraient, les huit hommes de la Grande Salle n'avaient rien en commun. Le « tien » et le « mien » étaient définis dans les moindres détails. L'ensemble constituait un exemple de parfaite structure sociale où chaque homme était un îlot isolé. Batiza avait appris le détachement, à son corps défendant, aussi n'eut-il pas de mal à s'adapter au rythme paresseux de la solitude partagée. Zeus et Castor bavardaient avec lui de tout et de rien, parfois le premier l'invitait à se joindre à lui quand il s'entraînait et ils passaient ensemble les longues heures — du matin ! — dans la Cour. Mais la joie, les rires, les commentaires et les confidences sporadiques étaient des insectes qui patinaient à la surface de l'eau, ils n'allaient pas plus loin.

Zeus était sincère quand il riait, pourtant sa joie ne résonnait pas à

l'intérieur de lui. Son âme restait étanche, impénétrable, et si une porte avait existé on pouvait douter aujourd'hui de l'existence d'une clé.

Avant et après chaque combat, Frankenstein faisait son entrée dans la Grande Salle. Les patrons faisaient absolument tout pour conjurer les rencontres incorrectes. Les incorrections, toutes les incorrections, étaient admises du début à la fin de la rencontre, mais avant et après on était entre gentlemen. Les médicaments n'étaient administrés qu'en cas de nécessité absolue, pour le reste on utilisait les remèdes de grand-mère.

Une fois par semaine le docteur les pesait, prenait leur tension, contrôlait les dents manquantes et la guérison de leurs blessures éventuelles. Par correction, mais aussi pour des raisons opportunistes, les Organisations évitaient d'encourager les fractures de membres pendant les rencontres, pour ne pas faire perdre de temps ni de gains potentiels. Cela arrivait de temps à autre. Tant que le membre n'était pas guéri, le Chien restait au repos. Dans ce cas, l'argent gagné compensait l'argent perdu. Dans la Cave, en revanche, les chiens au bras ou à la jambe cassée devenaient des entraînements. C'était la principale différence. Quand on est substituable, peu importe si et combien on se casse. Pour cette raison, les combats des chiens mineurs étaient plus incorrects et cruels. Les rencontres des Chiens Majeurs constituaient des spectacles privés, dotés d'une certaine forme d'harmonie.

Il entendit la porte du fourgon coulisser. Il était assis au milieu de la banquette. Seul. Il portait le t-shirt de Zeus et un pantalon clair que Minuto avait choisi pour lui. Il ne se sentait ni très élégant ni très Chien Majeur. Il aurait voulu se sentir exalté, il avait enfin le droit de voyager dignement, il n'était plus relégué au rang d'observateur indésirable. Pourtant, si Minuto ne venait pas, rien ne lui importait. Ils roulèrent pendant plus d'une demi-heure, puis le fourgon avança au pas sur un terrain irrégulier.

On le fit descendre. Odeur d'eau, saumâtre. L'usine, la Garganella, n'était pas loin de la mer. Étrange, il n'aurait pas cru. Les Sous-fifres le guidèrent sur un chemin qui conduisait à une remise pour bateaux, construite sous un immeuble. On aurait dit une grotte, cela plut à Batiza. Surtout la sensation d'humidité, l'odeur de l'air, ceci lui avait manqué.

À l'intérieur il aperçut plusieurs canots à moteur, dont un très gros, et aussi un scooter des mers recouvert d'une bâche bleue. Ils montèrent dans une pièce qui avait été vidée pour l'occasion, mais qui devait être la salle de réunion d'un club nautique ou d'une école de plongée sous-marine. Il n'y avait pas assez de place pour installer des chaises, le public devait rester debout. Il s'agissait

d'employés d'organisations, d'employés importants. Ils assistaient à son premier combat et la scène avait un air de convocation. Bruno l'avait accompagné seul, il avait sans doute négocié avec Claudio jusqu'à la dernière minute pour décider qui hériterait de cette corvée.

La lumière était faible, mais Batiza n'eut aucun mal à identifier les trois éléments qui l'intéressaient : l'absence de Minuto, la présence de l'homme que Memento avait appelé Federale et surtout, debout à côté d'un autre combattant, Zanna. C'était la première fois qu'il le voyait de près, ce qui confirma sa première impression : Zanna était un très beau jeune homme, un peu plus sec que lui, différent mais tout aussi parfait. Le dieu grec contre le Viking, aurait-on pu dire. Il se tourna vers Bruno.

— Je ne peux pas me battre contre ce type ! Pas si Minuto n'est pas là !

— Du calme, tu ne vas pas faire une crise d'hystérie devant tout le monde !

— Je n'ai pas peur, c'est que je veux que Minuto soit là quand je le tuerai, je ne...

— Attends.

Les yeux de Bruno fixèrent un point dans le dos de Batiza. Son visage prit une expression inquiète.

— Écoute-moi : comporte-toi bien, fais-le pour me faire plaisir.

— Mais je ne peux pas tuer Zanna...

— Oh non, non, dit Bruno avec soulagement, tu ne te bats pas contre Zanna.

— Comment ça, je ne me bats pas contre Zanna ? Qu'est-ce qu'il fait ici, alors ? Il n'est quand même pas venu regarder ?

— Il combat après toi.

Batiza ferma la bouche et inspira profondément.

— Ceci veut dire que ma rencontre n'est qu'un échauffement. Qu'il est plus important que moi, constata-t-il avec amertume.

— Qu'est-ce que tu crois ? demanda Bruno exaspéré. C'est ta première rencontre en tant que Chien Majeur et tu voudrais tout de suite...

— Oui. Mais peu importe. Je vais me préparer.

Il retira ses chaussures. La raison de la nervosité de Bruno devait se trouver dans la salle. Il se retourna pour regarder du coin de l'œil, en s'assurant que Zanna ne puisse pas penser qu'il le cherchait des yeux. C'était à nouveau le Vieux. Il était le seul assis, canne à la main, ricanement sur le visage, yeux posés sur lui. Batiza le regarda fixement. Le Vieux sourit. Batiza lui rendit son sourire. Il ne voulait pas détacher son regard le premier, mais Bruno lui posa une main sur l'épaule.

— On y va.

Batiza retira sa montre et la posa délicatement sur son t-shirt plié et rangé dans un coin.

— Toi au moins, tu es là, dit-il à la montre.

Puis il ferma les yeux et chargea.

Il suivit le combat de Zanna, qui massacrait un des hommes de l'Organisation slave en lorgnant le public de temps à autre. Le Vieux l'ignorait, mais cela lui était égal. Le moment venu, il enfila son blouson et traversa la salle. Zanna et lui se croisèrent sans se regarder, mais se fixèrent un rendez-vous en silence. Il enjamba la tête du slave mort et attendit nerveusement que Bruno le rejoigne. Il descendit dans la remise, s'attendant à y trouver Minuto debout sur un scooter, puis accéléra le pas jusqu'au fourgon et une fois arrivé à la Garganella il se hâta de descendre et trottina jusqu'à la porte. Mais tout ce qui l'attendait était l'escalier qui descendait à la Grande Salle. Il prit une longue douche, d'abord brûlante puis glacée. Il s'assit par terre et se concentra pour ne pas penser. En sortant il trouva la Grande Salle plongée dans l'obscurité, seule sa lampe de chevet était allumée et Frankenstein était assis sur le bord de son lit. Ils n'échangèrent pas un mot, Batiza se laissa examiner et répondit « Non » à toutes les questions. Le Docteur lui mit un peu de teinture d'iode à la base d'un ongle qui menaçait de se détacher puis s'en alla.

Pendant un mois, il ne combattit pas. Il était presque déçu. Il remontait sa montre et cherchait quelque chose de douloureux à quoi penser pour se distraire.

Castor avait fabriqué une balle avec du papier. Deux feuilles de journal mouillées et écrasées, que Batiza et lui jouèrent à se lancer pendant les deux heures de promenade. Le tout finit en une terrible mêlée à laquelle tout le monde participa, y compris les Gardiens.

Un soleil tiède et généreux éclairait la Cour en cette fin janvier. Minuto entra, vêtu d'un manteau identique à celui qu'il portait d'habitude, au détail près qu'il était orné d'un col en fourrure. Son chapeau était le même. Personne ne cessa de jouer quand la porte s'ouvrit et les hommes le saluèrent sur un ton cordial, de camaraderie.

— Hé, Minuto !

— Salut, grand chef.

— Comment s'est passé ton voyage ?

Minuto fit « couci-couça » de sa main gantée et porta une cigarette à sa

bouche. Il fit signe à Batiza d'approcher. Le cœur du jeune homme battait fort mais il prit l'air le plus indifférent possible. Minuto indiqua son poignet.

— Ma montre.

Le jeune homme la retira sans un mot. Il avait envie de dire qu'il en avait pris le plus grand soin, qu'il l'avait rechargée chaque soir, qu'elle était toujours aussi parfaite, mais il se retint : il ne voulait pas lui offrir cette satisfaction. Minuto examina le cadran avant de la nouer autour de son poignet. Il retira un gant pour faciliter la manœuvre. Batiza se retint à nouveau, de l'aider, cette fois. Ensuite Minuto remit son gant.

— Merci, dit-il en regardant le match de foot qui se poursuivait.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Non.

Batiza était en proie à des impulsions contradictoires. Il regarda Minuto qui ne le regardait pas, lui qui affichait si clairement ce qu'il voulait. Alors il baissa la garde, de toute façon il savait qu'il ne serait jamais convaincant dans le rôle de l'indifférent. Il se pencha et embrassa Minuto sur la joue.

— Tu m'as énormément manqué. Je suis content que tu sois revenu. Tu ne vas pas repartir tout de suite, n'est-ce pas ?

Minuto n'eut aucune réaction.

— Je ne sais pas. Tu as besoin d'une coupe de cheveux.

— Et d'un blouson plus chaud que celui-ci, j'ai froid aux fesses ! rit Batiza.

— Ne...

— Dis pas de gros mots ! le singea le jeune homme avant de retourner jouer.

Minuto resta sur le seuil, savourant cette petite défaite.

L'homme ne repartit pas pendant deux mois. Il ne reprit pas les entraînements de Batiza, du moins pas comme avant, il se contentait désormais de brèves leçons de vie durant leurs promenades dans la Cour ou quand le jeune homme était de service à la buanderie.

— Tu t'es rendu compte, lors de ta dernière rencontre, de comment le public te regarde ?

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'y étais pas !

— Oublie ça, je sais ce que je dois savoir. Tu t'en es rendu compte, oui ou non ?

— Tu veux dire que je suis beau ? Oui, je sais, je suis beau.

— Ce n'est pas exactement... Peu importe. Quoi qu'il en soit, maintenant que tu es conscient de ton aspect, il serait temps que tu formules des requêtes.

— Qu'est-ce que je devrais demander ?

— Des haltères et du matériel de salle de sport, par exemple. Un rasoir électrique. Tu n'as pas beaucoup à raser, mais au moins tu apprendras à ne pas t'irriter la peau. Un peigne et une brosse en crin naturel. Une brosse à dents électrique. Une pierre ponce, de la crème hydratante et bronzante. Et aussi un kit de manucure.

Batiza était abasourdi.

— Pardon, mais tu n'avais pas dit que ce genre d'entraînement ne servait à rien ?

— Ce n'est pas fondamental ni indispensable pour combattre.

— Minuto, je ne te suis pas.

— Tu es en train de te faire un nom et une réputation, tu l'as compris ? Dorénavant les Patrons vont vouloir te voir combattre, ils vont te réclamer, et tu sais pourquoi ?

— Parce que je suis fort. Parce que je gagne.

— Oui. Mais aussi parce que tu es beau. Si tu offres du spectacle, si tu te fais désirer...

Batiza fronça les sourcils. Il ne comprenait pas.

— Désirer quoi ? Moi je tue, qu'est-ce qu'ils désirent ?

— Éros et Thanatos.

— Hein ?

Minuto sourit et secoua la tête.

— Laisse tomber. La beauté qui donne la mort est un spectacle, tu comprends ? Ce qu'on regarde n'est plus seulement la mort mais aussi la beauté et l'art de tuer.

— Ça, je veux que tu me l'expliques.

— Nous aurons le temps. Ce que tu dois comprendre, c'est que tu n'auras pas éternellement dix-sept ans. Et tu ne seras pas éternellement beau. Vous ne pouvez pas faire carrière, vous autres chiens, tu le sais ?

Batiza se renfrogna. Il n'aimait pas quand Minuto l'appelait ainsi, et justement pour cette raison Minuto insista.

— Un chien reste un chien pour toujours, même s'il ne combat plus. Si tu te débrouilles bien tu pourrais devenir Gardien, ou bien procurer les entraînements aux autres. Tu ne serais pas libre mais tu serais vivant. Vivant avec des garanties, du moins.

— Mais je ne serais personne.

— Question de priorité, affirma Minuto en souriant. En tout cas, tu as le temps. Ce que tu peux faire, pour l'instant, c'est exploiter ce que tu as. Tant que

tu gagnes tu dois être le meilleur, un pur-sang. Et tu dois soigner la partie de toi que tu vends, c'est-à-dire ton corps.

— Compris. Même si ça fait pédé, tout ça.

Minuto tendit soudain la main vers lui, paume vers le bas. Batiza ne comprit pas ce qu'il devait faire.

— Touche.

Il caressa la peau lisse du bout de ses doigts.

— Manucure toutes les semaines. Et j'ai tué plus d'hommes que tu n'en connaîtras dans toute ta vie. J'ai l'air d'un pédé ?

— Non.

— Bien. Apprends l'art de la beauté du corps et tu vivras plus longtemps que tu ne l'espères.

Sa troisième rencontre de Chien Majeur ne fut pas aussi simple que la deuxième. Batiza appréciait désormais les petits rituels qui précédaient. Enfiler les vêtements choisis de concert avec Minuto, passer une demi-heure allongé sur son lit avant qu'on vienne l'appeler, monter l'escalier en essayant d'avoir l'air aussi fier que Zeus et Fester, traverser la Garganella jusqu'à la porte rouge entouré de Sous-fifres, voyager seul, longtemps, plus d'une heure.

Cette fois ils le firent descendre dans un garage, un grand garage très bien rangé, bien repeint. Un garage de riches. Les quelques voitures garées étaient de luxe, au milieu le fourgon faisait piètre figure.

Au lieu d'emprunter l'un des quatre ascenseurs, ils montèrent par l'escalier de secours. C'était Batiza qui donnait le rythme, il ne fallait pas qu'il se fatigue. Claudio ouvrit une porte couvre-feu qui donnait sur un lieu vraiment nouveau : un petit cinéma/théâtre. Des fauteuils étaient disposés en rangs descendant vers une scène rehaussée d'environ un mètre avec derrière un écran, pas très grand. Une salle multifonctions, projection de films, conférences, peut-être. On l'accompagna dans ce qui ressemblait plus à un vestiaire qu'à une loge et on l'y laissa avec une bouteille d'eau minérale. Dans la glace, Batiza contrôla ses cheveux et aperçut un début de bouton sur son cou. Minuto entra en hâte.

— Ce soir tâche de rester très concentré, d'accord ? Je veux faire bonne figure.

— OK Quelqu'un vient me voir ?

— Bien sûr, quelle question !

— Non, je voulais dire un chien. Un des nôtres, ou bien des adversaires.

— Tu dois cesser d'accorder de l'importance à ces détails.

— D'accord, excuse-moi.

— On commence dans cinq minutes. Je resterai au fond, donc ne me cherche pas des yeux, je serai dans le noir.

— D'accord.

— Concentre-toi.

— OK

— Compte.

— OK !

Peu après le départ de Minuto, Claudio frappa à la porte. De l'autre côté de la scène se tenait le courtaud accompagné d'un adversaire vraiment costaud, très grand et très musclé. Batiza retira ses chaussures et son t-shirt puis fit quelques pas sur la scène. Le plancher grinçait légèrement à plusieurs endroits. Il calcula mentalement de combien il pouvait s'approcher du bord sans risquer de tomber. La marge était faible. Claudio lui fit signe de gagner le centre. Malgré les recommandations, Batiza jeta un coup d'œil au public. Les premiers rangs, éclairés, étaient vides. Derrière il distinguait des silhouettes, au fond on ne voyait absolument rien, toutes les lumières étaient pointées vers la scène. Soudain, un tourbillonnement de cheveux blancs lui confirma la présence du Vieux.

Ça doit vraiment l'amuser de voir crever les gens.

Il ferma les yeux, respira, les bruits s'atténuaient et son adversaire se fit plus net. Il était costaud, donc peut-être lent. Pour sûr il était expert parce qu'il n'attaqua pas le premier, pas immédiatement. Batiza décida de commencer par les poings. Les réponses de l'adversaire étaient convaincantes, il ne devait pas perdre sa concentration. Pendant quelques minutes ils se frappèrent à tour de rôle, coups qui n'allèrent jamais au-delà de cinq. Puis l'autre augmenta l'intensité. Batiza choisit de se laisser attraper, de façon à pouvoir le toucher rapidement pour sentir son éventuel talon d'Achille. Ses muscles étaient forts, bien tendus, pas de poignées d'amour, le point faible était à chercher dans la chair. La main de l'autre cherchait ses testicules, il pouvait peut-être le laisser faire encore deux ou trois secondes, mais il préféra ne pas risquer, il lui avait déjà donné un certain nombre de coups dans le ventre et la poitrine, s'il le forçait à se pencher en avant il pourrait... Mais pendant qu'il raisonnait, et il raisonnait trop, l'autre lui lâcha les testicules, recula son bras le plus possible et frappa son nez de côté. Très fort.

Crac.

Cassé.

Cassé !

CASSÉ !

La douleur lui explosa au centre du visage. Batiza se sentit aspiré de l'intérieur, ses oreilles sifflaient, soudain sa vue fut brouillée par les larmes, ses lèvres serrées émirent un gémissement. Il perdit son aplomb, son corps se relâcha. Il vit l'adversaire reculer son poing au ralenti, les jointures de ses doigts couvertes de sang,

MON sang

prêt à frapper à nouveau. L'esprit de Batiza s'éteignit. Ou plutôt il se mit en stand-by, émettant par intermittence des messages élémentaires. Le reste de son corps devint totalement autonome : il agissait seul. Batiza voyait des morceaux de l'adversaire, au début entiers, puis de moins en moins.

Bouche.

Bouche ouverte.

Bouche grande ouverte.

Bouche sans dents.

Sa main gauche était immobile depuis un moment, et elle était pleine de cheveux. Auxquels était accrochée la tête de l'autre. Sa main droite était dure et bouillante, elle frappait toujours, les jointures de ses doigts plongeaient dans la chair rugueuse, piquante de barbe.

Changement.

Vite.

Rate.

Estomac.

Il ouvrit la main gauche en laissant tomber la tête, prépara son coude droit.

RATE !

ESTOMAC !

Il changea de coude, jusqu'à sentir un fourmillement qui ne lui plut pas. Il passa aux genoux. L'autre respirait encore.

MON NEZ, PUTAIN !!

Il lui prit le cou, souleva sa tête inerte et le traîna jusqu'au bord de la scène. Puis il la cogna de toutes ses forces, il entendait le bruit des os qui se brisaient.

MEURS ! MEURS ! TU VEUX MOURIR, OUI ? J'AI LE NEZ CASSÉ !

Il frappait, il frappait et il frappait. Il sentait ses lèvres couvertes de son propre sang. Deux mains l'attrapèrent par le bras mais ne parvinrent pas à le faire cesser, alors deux autres mains vinrent à la rescousse, puis deux autres encore. Alors la phrase « Il est mort ! Il est mort ! Arrête ! » passa de son tympan à son cerveau et il découvrit le visage écarlate de Claudio à un millimètre du sien.

— Mon dez, murmura-t-il.

— Je sais, je sais. On sait. Maintenant, lâche-le !

Batiza ouvrit ses dix doigts sans se soucier de ce qu'ils lâchaient et regarda autour de lui. Minuto était debout, nerveux, à mi-chemin entre la scène et la sortie de secours. Dans son coin, le Vieux n'avait pas bougé. Mais il ne ricanait plus, il tenait bien fort la pomme de sa canne.

— Mon dez ! cria Batiza à Minuto.

— Viens ici, la tête en avant. Non, pas en arrière, en avant, bien, viens ici.

C'était la voix de Frankenstein, mais Batiza ne se retourna pas pour s'en assurer, il ne voyait que son sang sur ses mains. Ses mains étaient trempées du sang de son adversaire, mais dans tout ce rouge il reconnaissait parfaitement les gouttes régulières qui coulaient de son nez.

— Je be suis cassé le dez, je be suis cassé le dez, qu'est-ce que je vais faire ? Je be suis cassé le dez !

— On va s'en occuper, viens.

— Du de peux pas d'en occuper dou de suide, cobe dans les filbs ?

— Nous ne sommes pas dans un film.

On lui enroula quelque chose autour des épaules et des mains le pilotèrent pour descendre l'escalier, vers Minuto, qui rejoignit le petit groupe et ouvrit la porte couvre-feu.

— Tu as appelé ? lui demanda Frankenstein.

— Oui, il nous attend.

— Mais c'est sûr ?

— Je me fous de savoir si c'est sûr !

L'espace d'un instant Batiza oublia sa douleur au nez et les conséquences sur l'harmonie impeccable de son visage : Minuto avait dit « fous ». Le visage de son maître était bouleversé, il ne l'avait jamais vu dans cet état. Ils débouchèrent dans le garage, mais Minuto arrêta le groupe.

— On ne prend pas le fourgon, ça serait trop voyant, on prend la voiture.

— Mais... quelle voiture ? demanda Claudio.

— Brugnoli, passe-lui les clés.

La voix éraillée venait de la porte de l'ascenseur. Un homme corpulent en sortit et tendit à Claudio un trousseau de clé Mercedes. Puis il courut vers le Vieux qui était resté à la porte de la cabine. Minuto et lui se regardèrent et dans cet instant suspendu on sentit passer entre eux des questions, des réponses et des autorisations. Puis Minuto prit les clés des mains de Claudio et lui dit :

— Je vais conduire. Franco, tu montes derrière avec le garçon et toi, Claudio, devant avec moi.

Franco. Frankenstein s'appelait Franco. Et le chauffeur du Vieux s'appelle

Brugnoli. La Mercedes appartient au Vieux. Le Vieux commande Minuto.

En même temps qu'il formulait ces pensées, Batiza se retrouva assis sur la banquette en cuir tandis que la voiture démarrait sur les chapeaux de roue. En une minute ils se retrouvèrent en pleine circulation. Circulation. Circulation réelle. Un village, une ville, oui, une ville. Les vitres teintées de la voiture n'empêchaient pas Batiza de regarder dehors et de lire des bribes de panneaux, indications, plaques

CD 876

F 215 JK

Forlimpopoli

FC A74980

Piscine municipale

Grand Hôtel

AF 990 PX

Faenza

Bar Café

La conduite de Minuto était sûre, précise, il connaissait la route. Il quitta la rue principale et emprunta des rues plus désertes, puis il s'inséra sur une sorte de périphérique. Ils roulaient à près de 140 km/h mais cela ne se sentait pas. Le nez de Batiza saignait beaucoup moins et il le gênait plus qu'il ne lui faisait mal, il pulsait.

Ils quittèrent le périphérique et s'arrêtèrent devant une lourde grille. Minuto éteignit les phares et au même moment la grille s'ouvrit. Ils remontèrent une longue allée, des lampadaires ronds éclairaient des haies entretenues et des bancs peints en blanc. Le bâtiment était une villa d'époque. Minuto se gara à l'arrière, dans le coin le plus sombre.

— Claudio, tu restes dans la voiture.

Minuto ouvrit la portière et prit Batiza par le bras. Frankenstein les suivit. La porte de service était entrouverte, Minuto entra, sûr de lui. Batiza comprit qu'ils se trouvaient dans une clinique. Tout était blanc, brillant, flambant neuf, complètement désert. Il n'y avait pas âme qui vive.

Ils traversèrent un long couloir au fond duquel se trouvait une porte métallique. Elle s'ouvrit et un homme en sortit, vêtu d'une blouse opératoire verte, d'une charlotte et d'un masque. On ne voyait que ses yeux.

Il n'y eut pas d'échange de convenances. Frankenstein parla le premier.

— Il n'a pas reçu de coup frontal direct mais un coup latéral. La cloison est déviée et il y a au moins une fracture, peut-être deux.

— On va voir ça.

Ils firent allonger Batiza sur une table, lui mirent la tête sur le côté et lui placèrent sur le torse une sorte de blouson de plomb qui pesait des tonnes.

— Ne bouge pas.

Ils lui firent plusieurs radios.

— Vas-y, Franco.

Les mots de Minuto furent suivis du bruit atténué d'une porte qui se refermait. Batiza restait immobile tandis que Minuto et l'homme à la blouse examinaient les radios.

— Ici, et ici, tu vois ?

— Oui. C'est faisable ?

— Bien sûr. Même si je t'avoue que..., dit le chirurgien en se dirigeant vers le jeune homme. Tu peux t'asseoir, s'il te plaît ?

Batiza obéit. L'autre lui prit le visage sous le menton et le lui fit tourner à droite puis à gauche. En même temps qu'il bougeait la tête de Batiza il se déplaçait, se baissait, se relevait, tournait.

— Vous utilisez le jeune homme à tous les niveaux ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore. Oui, je pense que oui, répondit Minuto.

— D'après moi, une légère courbe lui irait bien.

— Tu crois ?

— Oui. Regarde celle que son nez a prise ce soir. Imagine-le sans l'œdème et redressé. Tu vois, les narines sont petites, c'est un nez menu, à côté de ces pommettes et de cette forme des yeux je trouve ça un peu...

— Anonyme ? Tu crois ?

— Oui. Je ne l'aurais jamais corrigé sans cet accident, bien sûr, mais tant qu'on y est...

— Vous voulez bien refaire le nez ?

Minuto se rapprocha de lui.

— Refaire, non. On va te l'ajuster, mais on lui laissera un petit défaut, une très légère courbure, quasi imperceptible. Parce qu'avant il était...

— Drop beau ?

— Oui. C'est ça. Si tu es d'accord, bien sûr.

Batiza sourit : il était évident que son avis n'avait aucune importance.

— Bais après je redeviendrai beau ?

— Encore plus, répondit le chirurgien.

— Blus que Zadda ? insista-t-il.

Minuto éclata de rire.

Pendant trois semaines il fut contraint au repos absolu, hormis quelques

exercices doux et quelques promenades dans la Cour. Le halo violacé sous ses yeux virait à l'ocre et Batiza s'ennuyait.

— Allez, Minuto, laisse-moi m'entraîner, laisse-moi nettoyer les chiottes, laisse-moi faire quelque chose.

— C'est si difficile pour toi de dire « toilettes » ?

Rien ne changea. Les Chiens avaient bien perçu les détails, le zèle, la priorité, mais ils n'avaient pas jugé opportun de commenter. Minuto avait été satisfait du résultat de l'opération et il avait dit plusieurs fois que ce nez irrégulier allait très bien à Batiza, que c'était un don du ciel. Toute autre fracture aurait été accueillie avec moins d'enthousiasme. Deux jours après l'accident on avait apporté dans la Grande Salle une presse à balancier, un banc à abdominaux et quelques accessoires de gymnastique. Exactement ce que Batiza avait demandé, avec la pierre ponce et la crème hydratante. Le visage couvert de pansements, il avait tout lorgné à distance, tandis que Fester avait dit en montrant le balancier :

— C'est un accessoire de demoiselle, ça.

— C'est exactement ce que je veux devenir, avait répondu Batiza. Une demoiselle.

Zeus lui avait ébouriffé les cheveux.

— T'as tout compris, toi.

— Oui, répondit le jeune homme pour lui-même. Enfin, j'ai tout compris.

Minuto passa la tête à la porte de la Grande Salle.

— On y va.

Dans la Cour, il y avait une poule.

— C'est une blague ?

— Tu voulais t'entraîner, non ? Attrape-la.

— Je dois la tuer ?

— Tu es fou ? Absolument pas ! s'écria Minuto scandalisé. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Attrape-la, c'est tout.

— J'ai vu faire ça dans un film ! leur cria Claudio depuis la porte.

Batiza se mit à courir derrière la poule.

— Tu vois, tu as tout faux ! dit brusquement Minuto. Tu es trop lent. Regarde-moi.

Il retira son manteau, le plia avec soin et le posa sur un bidon. Puis il s'approcha de la poule et il la saisit, tout simplement. Batiza n'en revint pas.

— D'accord, mais elle te connaît.

Minuto, tout en caressant la poule qu'il avait dans les bras, s'adressa à

Claudio :

— Les films racontent des morceaux de réalité. Personne n'a arrêté de manger des pâtes aux flageolets après *Usual Suspects*, non ?

Claudio haussa les épaules.

— La poule n'est pas à moi, dit ensuite Minuto à Batiza. On me l'a prêtée. Maintenant je vais la reposer et tu vas l'attraper comme je l'ai fait. Tant que tu n'as pas réussi, ou tant que la poule n'est pas fatiguée, tu ne rentres pas.

Vexé d'avoir été mis sur le même plan que la poule, Batiza se remit à lui tendre des pièges.

— En lui faisant peur tu n'obtiendras rien, tu dois chercher à comprendre ses intentions, suivre sa façon de bouger, lui expliqua Minuto avant de déclarer soudain : Tu as perdu la tête, l'autre jour. Je t'avais dit que c'était un comportement à exclure. Tu as pris un risque énorme.

Batiza se releva.

— Non, ne t'arrête pas, tu peux utiliser tes jambes et ta bouche en même temps.

— Il m'avait cassé le nez, ça me faisait un mal de chien, dit Batiza sans quitter la poule des yeux.

— Ce n'était pas à cause de la douleur.

— Si je te dis que ça me faisait un mal de chien !

— Ne crie pas, tu vas lui faire peur.

Dans son coin, Claudio ricana. Minuto l'ignore, son portable sonnait. Il répondit brièvement puis reprit, comme s'il réfléchissait à voix haute.

— Ce n'était pas à cause de la douleur. Ni par rage, ni par peur, il s'agit de quelque chose... quelque chose qui t'échappe.

— C'est mon nez qui m'a échappé, voilà ce qui m'a échappé !

— Tu deviens imprévisible. Et ça, c'est dangereux. Fascinant, concéda-t-il, mais dangereux.

Son portable sonna à nouveau. Minuto regarda le numéro qui s'affichait, sourit et regarda longuement Batiza.

— Dangereux. Mais fascinant.

Il sortit de la Cour pour répondre. Claudio s'approcha, l'air pensif.

— Dis, tu te rappelles quel film c'était ?

Batiza attrapa la poule un instant avant qu'elle soit trop fatiguée.

Quand les traces de l'accident ne furent plus qu'un halo à peine visible, Bruno communiqua à Batiza qu'il combattrait une semaine plus tard. La veille c'était le tour de Tarquinlesuperbe, qui reçut le traitement habituel, pourtant on

sentait du changement dans l'air : les rencontres de Batiza prenaient de l'importance. Pendant que les autres étaient dans la Cour, Minuto, en bras de chemise, lui avait coupé les cheveux.

— Le coiffeur ne pouvait pas venir ?

— Personne ne descend ici en dehors du personnel.

Personnel.

— Mais ne t'en fais pas, je suis assez bon.

— Contre qui est la rencontre ?

— Un type que tu peux battre. Arrête de bouger.

— Pas Zanna ?

— Non, pas Zanna.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi penses-tu que tu devrais rencontrer Zanna ?

— Parce que c'est comme ça que ça se passerait dans un film.

Minuto acquiesça.

— Ne me les coupe pas trop court devant.

— Je dois. Ce n'est pas prudent...

— Oui, mais je suis plus beau avec les cheveux longs.

Les ciseaux hésitèrent.

Première nouveauté, Minuto monta avec lui dans le fourgon. Deuxième nouveauté, il frappa contre la paroi et demanda au conducteur : « On peut avoir un peu de musique ? »

Soudain un rythme joyeux, caribéen, enveloppa Batiza.

— Le voyage est un peu long, expliqua Minuto en se frottant les mains.

En effet. Plus de trois heures, selon la montre russe qui n'avait pas raté une seconde depuis vingt ans. Batiza et son Maître firent ensemble des mots croisés et des sudokus. Minuto était d'excellente humeur. De temps à autre il expliquait la signification d'un mot à Batiza et, digression après digression, il posait la revue sur ses genoux pour raconter quelque chose. C'étaient des récits brefs, épisodiques, d'expériences parfois insignifiantes que l'homme avait vécues. Une fois au Japon, une fois au carnaval de Venise, une fois à celui de Rio. Batiza l'écoutait sans poser de questions. Quand le bruit sous les pneus changea, quand l'asphalte céda la place à la terre battue et au gravier, l'homme rangea la revue, enfila son manteau léger — on était en avril — et arrangea Batiza.

— Nous sommes presque arrivés.

Pas de hangar, cette fois, pas de court de tennis, pas d'usine, pas de restaurant ni de théâtre. Un silence irréel se substitua à la musique latino-

américaine, seuls un ou deux grillons chantaient. Autour, des arbres et des parterres ruinés par le temps et le manque d'entretien. Au milieu, une église.

— Elle est désacralisée. Ils voulaient en faire un musée mais elle est trop difficile d'accès. L'an prochain ils la loueront pour des mariages. Pour le vin d'honneur, précisa-t-il en voyant l'air interrogateur de Batiza.

Ils étaient les premiers. Ils avaient été conduits par un Sous-fifre, qui descendit avec son collègue et se posta deux pas derrière Batiza. Aucun Gardien, cette fois, ni Claudio ni Bruno, Minuto accompagnait seul le jeune homme. Il faisait froid, pourtant tout lui semblait beau. La soirée limpide, le quartier de lune, l'église, leur fourgon seul et eux, lui et Minuto, au milieu de ce silence.

— Minuto ?

— Oui ?

— Tu n'as pas peur que je m'enfue ?

— Non.

— Il fait noir, ils pourraient me rater.

— Je ne laisserais personne te tirer dessus.

L'homme était sincère et le regardait avec une curiosité non dissimulée.

— Tu veux t'enfuir ? Enfuis-toi.

— Je n'ai pas dit que je voulais m'enfuir.

— Alors de quoi sommes-nous en train de parler ?

— Je ne sais pas.

Le bruit d'un moteur les interrompit.

— C'est Passalacqua.

Un 4x4 déboula à toute vitesse et freina à un mètre du fourgon. Le moustachu qui avait assisté au premier combat de Batiza en descendit. Il passa à côté de lui sans le voir et alla serrer la main de Minuto.

— Comment vas-tu ?

— Voyage un peu long. Vous avez réussi à...

— Oui, comme prévu.

— À l'heure ?

— À l'heure.

— Viens, dit Minuto à Batiza en le prenant par le bras. Il y a une très belle sacristie, tu te changeras là-bas.

En effet, s'il n'y avait pas eu les vitraux, le plafond très haut et la lumière des bougies, cela n'aurait pas ressemblé à une église. Mais tous, consciemment ou non, s'adaptèrent à l'environnement en bougeant lentement et en parlant à voix basse. Batiza se mit pieds nus, malgré les protestations de Minuto.

— Garde au moins tes chaussettes. Le sol est en marbre, tu vas avoir des engelures !

— Non, je vais bouger, ça me réchauffera.

Il ne quittait pas le public des yeux. Le public. Le vrai public, les Patrons. Fini les Sous-fifres et les gens de petite envergure, les Gérants qui évaluaient, les semi-délinquants qui pariaient en hurlant comme des bêtes. C'était le même public qui avait assisté à la rencontre de Zeus, un mélange de racaille et de gens qui compraient. Certains portaient des lunettes de soleil et, mêlées aux autres, il y avait des femmes. En tout il y avait au moins trente personnes, peut-être cinquante.

— Ils sont nombreux, murmura Batiza de derrière le drap qui séparait la sacristie de l'ancienne nef.

— Ça dépend. En tout cas ils sont plus nombreux que d'habitude, oui.

— Pourquoi si nombreux ?

— Ils sont ici pour toi.

Batiza laissa tomber le drap.

— Pourquoi ?

— Parce que tu t'es cassé le nez et ils veulent voir de quoi tu as l'air avec ton nouveau nez, dit Minuto en haussant les épaules.

— Sérieusement, Minuto. Pourquoi sont-ils ici ?

L'homme s'approcha.

— Je ne plaisantais pas. Ils sont ici parce que l'autre fois tu t'es cassé le nez et maintenant ils veulent te voir avec ton nez tout neuf.

— Mais il n'y avait presque personne de ce soir, la dernière fois.

— Apparemment, on leur a raconté.

C'était un bruit étrange, qui rappelait celui des pas des enfants qui couraient pieds nus dans la maison. L'été, quand il y avait des invités dans le jardin, maman demandait à voix haute qui voulait de l'orangeade et tout le monde entraît, pieds nus, six, sept, neuf ans, les petits pieds sur le carrelage faisaient tchic tchiac, tchic tchiac, tchic tchiac...

tchic tchiac

tchic tchiac

Avec tout le respect pour le passé.

Sans trop se démonter, parce que le manque de retenue n'est pas convenable.

tchic tchiac

Un signe hypocrite de respect pour la vie brisée.

Les mains battaient. Tout doucement. Le jeune homme au pantalon blanc et aux pieds bleuis par le froid restait debout devant le public qui applaudissait, les poings encore serrés, quelques gouttes rouges entre les doigts, la poitrine se soulevant à peine, légèrement essoufflé par le travail accompli, bien fait, quasi impeccable. Minuto jeta un blouson sur ses épaules nues, tel un second après un match de boxe. Batiza le regarda. Ils se sourirent.

— Maintenant, viens mettre des chaussettes.

Le jeune homme acquiesça, inconscient que, peut-être à cause de ce quartier de lune, ou bien de la lueur qu'il avait perçue dans les yeux de ceux qui le regardaient, ou du sentiment de pouvoir qu'il sentait avoir sur eux, sur lui-même, sur l'adversaire, ou encore pour la certitude d'avoir satisfait son maître, Minuto son Maître, Minuto son Mentor, Minuto son nouveau Père,

tuer

lui

avait

plu.

Lors de ses passages à la buanderie, Batiza avait découvert qu'il aimait repasser. Ce passe-temps relaxant nécessitait précision et technique. En outre, cela constituait une occasion précieuse pour rester seul. Ses relations avec les autres Chiens ne s'étaient ni intensifiées ni refroidies, elles étaient restées neutres, et même les petites prises de bec avec Flash avaient perdu de leur saveur, depuis la fois où ils avaient été convoqués ensemble pour une rencontre et où, au moment de se préparer, Bruno avait interrompu le strip-tease de Batiza :

— Non, attends avant de te changer, c'est lui qui commence.

Flash n'avait rien dit, il était resté impassible, il s'était simplement accroupi pour délayer ses chaussures. Quelques jours plus tard, Batiza avait cherché des éclaircissements.

— Tu m'expliques de quoi tu veux parler ? avait demandé Zeus souriant mais sur un ton sans équivoque. Nous on s'en fiche, que tu sois la nouvelle star. Il n'y a pas de compétition tant que personne ne fait crever personne. Tu n'as pas compris ? Tu es le chouchou de Minuto, tu peux manger des fraises à la crème en décembre et du *panettone* en juin ? Grands dieux, comment survivrons-nous à cette terrible discrimination ?

Scottex et Rambo avaient ricané, mais Zeus avait temporisé en lui mettant une main sur l'épaule.

— Ta carrière ne nous intéresse pas, Batiza. Vraiment. Flash non plus. Ce qui nous intéresse, c'est de rester vivants jusqu'à la prochaine occasion. C'est tout.

— Quelle occasion ?

Cette fois Zeus ne lui donna pas satisfaction. Il se contenta d'indiquer la caméra de surveillance.

— Tu es le prince au petit pois, non ? Découvre-le tout seul.

Ainsi, en l'absence d'alternative pour faire passer le temps, semaine après semaine Batiza convainquit les autres de lui céder leurs vêtements, et maintenant il passait des heures à repasser pour tous les chiens de la Grande Salle. Il adorait les t-shirts de Fester, grands et doux, qui s'enroulaient avec docilité sur la planche. Les Gardiens lui avaient offert une centrale vapeur professionnelle qu'il pouvait garder à côté de son lit, convaincus de faire preuve d'une grande ironie. Mais ce geste leur avait valu un savon de Minuto.

— Vous savez ce qu'est une arme détournée ?

— Pardon, mais les autres ont un sèche-cheveux et un rasoir électrique !

— Tu as déjà fracassé la tête de quelqu'un avec un sèche-cheveux ?

La centrale vapeur avait été reléguée dans la buanderie et Minuto, quand il était d'humeur, allait l'y retrouver avec une chemise froissée.

— Je n'ai pas de change pour ce soir, mon garçon. Tu pourrais lui donner un petit coup ?

Armé d'eau déminéralisée et d'apprêt, Batiza lui rendait un chef-d'œuvre, le tout en chantonnant entre ses dents. Minuto attendait, dissimulant sa satisfaction. Comme il le répétait souvent, la discipline était une question de détails. Tout le monde était capable de l'appliquer à coups de grands gestes ou de grands idéaux, mais peu savaient la transposer sur la pointe d'une fourchette. Ses enseignements étaient souvent gâchés, mais pas avec Batiza. Batiza était un bon élève.

Pour la première fois, il allait combattre dans une véritable arène. Plus ou moins. Le lieu était une sorte de discothèque. Tout était en marbre noir, blanc et rouge, une piste de danse de dimension assez réduite et tout autour, cinq marches plus haut, des petits canapés en cuir des mêmes couleurs. À côté de chaque canapé se trouvait une table basse sur laquelle était posée une boîte de mouchoirs en papier.

— À quoi servent les mouchoirs ? demanda-t-il à Claudio.

— Ne pose pas de questions à la con.

— Ce n'est pas une question à la con. Les nappes en papier, je vois, mais les

mouchoirs ?

Claudio rit.

— Tu es digne de ton nom, vraiment.

— Laisse le garçon tranquille.

Le reproche de Minuto était arrivé tel un grondement. Il avait écarté Claudio d'un regard pour s'approcher de Batiza.

— C'est un endroit pour les gros porcs, les mouchoirs servent pour leurs cochonneries.

Il avait employé le mot « gros porcs ». Minuto, un homme d'un autre temps. Batiza avait compris que l'affaire concernait le sexe, mais il n'avait pas posé d'autre question pour ne pas fournir à Claudio d'autres occasions de se payer sa tête. En plus, son Mentor avait l'air agacé aussi bien par l'endroit que par les gens qui le fréquentaient. Les clients étaient arrivés au compte-gouttes, presque toujours en couple : deux hommes, deux femmes, un homme et une femme. Ils portaient tous des masques ridicules et des vêtements absurdes.

— Des gens qui n'ont jamais lu, qui ne sont capables que d'aller au cinéma, avait sentencié Minuto.

Brûlant de curiosité, Batiza n'avait pas résisté à la tentation de demander, à voix basse :

— Pourquoi ? Quel rapport ? Allez, Claudio, explique-moi.

— Le dernier film de Kubrick. Tu l'as vu ?

— Non. Le premier non plus, d'ailleurs.

— Alors écoute : c'est un film qui s'inspirait d'un livre, pas mal du tout. Il y avait des gens masqués qui baisaient en suivant des rituels que je n'ai pas l'intention de t'expliquer. Voilà, je crois que Minuto est convaincu que ces gens veulent faire comme dans le film mais qu'ils n'ont pas lu le livre. Ça te suffit, tu arrêtes de me casser les pieds ?

— J'arrête.

Batiza se dit que le moment était peut-être venu de demander à Minuto de lui apporter d'autres livres. La soirée se déroula sans embûche, si ce n'est que le jeune homme refusa catégoriquement de se battre nu et voulut porter un string qui était presque plus gênant. Ne souhaitant pas assister au combat, Minuto sortit fumer, l'air écœuré. Pendant la rencontre, Batiza comprit ce qui choquait tant son Maître. Tandis qu'il rouait de coups un jeune homme bodybuildé, les gens autour d'eux s'étaient mis à se caresser mutuellement. Certains avaient poussé plus loin, mais la plupart ne quittaient pas les lutteurs des yeux, tout en promenant leurs mains entre les jambes de leur partenaire. Ceci ne dérangeait pas Batiza, mais ne l'excitait pas non plus. Il avait ressenti un léger dégoût

quand, juste après la rencontre, un couple s'était précipité dans la petite arène pour copuler sur le sang, mais rien de plus. Son attention avait été captivée par quelqu'un d'autre. Posté entre deux colonnes pseudo-grecques ou pseudo-romaines, un homme ne l'avait pas quitté des yeux pendant toute la rencontre. Il n'était pas masqué, il portait des vêtements sobres et il avait dû être beau, dix ans et vingt kilos plus tôt. Il avait la quarantaine, les cheveux d'un blond incertain, fins, clairsemés. Sur son visage, des petits capillaires témoignaient de ses excès. Dans ses yeux, la haine. Mais pas la haine en général, la haine pour lui, pour Batiza. De la haine pure, injustifiée mais tangible. Le jeune homme s'était senti mal à l'aise. Pourquoi le regardait-il ainsi ? Peut-être parce qu'il l'avait vu combattre. Mais non, le personnel s'adressait à lui avec déférence, comme s'il était le chef, comme s'il avait organisé l'événement. Alors ? De l'envie, peut-être ? Quand Claudio l'avait pris par le bras pour l'accompagner se laver aux toilettes, ils étaient passés à côté de lui. À voix basse mais parfaitement audible, l'homme avait murmuré :

— Ciao ciao, petite pute.

Batiza était resté bouche bée. Pendant que Claudio contrôlait ses mains et le nettoyait du sang qu'il avait sur lui, il avait essayé de l'interroger.

— Qui est cet homme ?

— Quel homme ?

— Tu le sais.

Claudio soupira.

— Ce n'est personne, c'est un client, arrête de poser des questions.

— Il m'a appelé « pute ».

— Remercie le ciel qu'il ne t'ait rien dit d'autre. Ton oreille te fait mal ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle saigne.

— Ah, non. J'ai mal visé quand je lui ai donné un coup de tête. Mais pourquoi il m'a appelé « pute » ?

— Batiza, tu ne dois pas poser de questions, tu comprends, oui ou non ? Les gens peuvent t'appeler comme ils veulent, chien, pute ou assassin. Toi tu te tais et tu fais ton travail, d'accord ? Le reste n'a pas d'importance.

Il lui mit une compresse sur l'oreille, bloquée par un sparadrap qui colla à ses cheveux. Puis il le poussa vers l'entrée. Le blond avait disparu, personne ne faisait plus attention à eux. Minuto les attendait à côté du fourgon.

— Alors ?

— J'ai gagné.

— Je vois bien que tu as gagné. Qu'est-ce que tu t'es fait à l'oreille ?

— Je n'ai pas bien visé. Excuse-moi, ajouta-t-il en haussant les épaules.

Minuto jeta sa cigarette à demi consumée.

— Allons-y. Endroit de merde, gens de merde, murmura-t-il.

Il monta à l'avant du véhicule. Claudio regarda autour de lui d'un air circonspect et ouvrit la portière.

— Monte.

— Je ne suis pas une pute.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que je ne suis pas une pute !

— Pour l'amour du ciel, monte et arrête !

Il referma et prit le volant. Ils s'éloignèrent, au soulagement général. Pourtant, ils allaient revenir plus tôt qu'ils ne le pensaient.

La garde-robe de Batiza avait été progressivement convertie au blanc, des caleçons aux chaussures. Minuto s'était occupé personnellement du choix des tissus, qui devaient être pratiques mais raffinés, proposant chaque fois différents modèles au jeune homme.

— Cette chemise fait pédé.

— Reste poli. Moi je la trouve très bien coupée.

— Minuto, les manches sont bouffantes. J'ai l'air d'un crétin !

— Elle te donne un air distingué.

— Je la mettrai pas.

Minuto soupirait et passait à la suivante.

— Celle-ci n'a pas de col, apparemment c'est la mode.

— Oui, il y a vingt ans, peut-être.

— Qu'est-ce qui ne te plaît pas ?

— Je ressemble à Zorro à l'envers, habillé tout en blanc.

— Le blanc est ta couleur. Mais en effet, c'est très salissant.

— Non, Minuto, c'est que si je faisais du wrestling je comprendrais le costume, tout ça, mais tu m'as toujours dit que ce truc n'était pas comme le wrestling, pas vrai ?

— Non, en effet c'est différent, tu as raison. Pourtant il y a une clientèle, tu comprends ? Et la clientèle aime voir le protagoniste habillé d'une certaine façon, si possible toujours pareil.

— C'est une connerie. Oh, excuse-moi.

— Je t'excuse mais je ne veux pas entendre de gros mots. La chemise ne te plaît pas ? On la change. Mais quoi que tu choisisses, ça sera blanc. Fin de la discussion.

Batiza boudait en soupirant avec des airs de première dame, et il finissait par choisir des hauts moulants et des chaussures de gangster. Une fois par mois, Minuto descendait à la Grande Salle pour lui couper les cheveux et la barbe (pour cette dernière, c'était purement symbolique), chaque jour le jeune homme passait une demi-heure devant le miroir avec une pince à épiler et des petits ciseaux pour effacer toute imperfection éventuelle. Les rencontres étaient moins fréquentes, le fourgon venait le chercher et il passait tout le voyage dans un silence religieux. Les combats n'avaient plus lieu dans des endroits de fortune, l'Organisation avait élevé le niveau. Quand il ne s'agissait pas de propriétés privées, c'étaient des boîtes de nuit fermées au public, où on lui réservait ce qui ressemblait fort à un vestiaire ou à une loge. Là, il endossait ses habits de scène, souvent réduits à un pantalon blanc d'un tissu souple qu'il appelait « pantalon chinois », ce qui laissait Minuto songeur. Dans le fond, le blanc était facile à laver en employant les grands moyens et il faisait ressortir le sang pendant les rencontres. Quand il avait gagné, Batiza savait qu'il était beau comme un dieu, son torse nu et lisse maculé des traces de l'adversaire. Il regagnait sa loge en traversant le public qui s'ouvrait comme les eaux devant Moïse, conscient d'être un cran au-dessus des autres. Batiza, le benjamin des foules, Batiza qui ne perdait jamais, Batiza qui était le plus jeune et le plus cruel de tous. Batiza.

Le 5 juillet, deux ans après son enlèvement, Minuto formula une requête inattendue :

— Dis-moi, veux-tu quelque chose de particulier ?

La question prit Batiza de court. Il était en train de plier un pantalon de Rambo, à la buanderie.

— Comment ça ? Pour mon anniversaire ? Tu m'as déjà offert...

— Non, pas ça, coupa Minuto agacé. En général. Quelque chose. Tu ne veux rien ? Il n'y a rien que tu aimerais avoir ?

— Pourquoi ?

— Il pourrait y avoir un travail. Quelque chose de différent des rencontres. Et c'est toi qu'ils veulent.

— Qui me veut ?

— Ceux qui décident.

Il refusait de parler de ses employeurs, fidèle à la tradition de l'omertà.

— Pourquoi ils me veulent ? Comment ils me connaissent ? C'est quoi, ce travail ?

Minuto se tut, un silence pesant, plus éloquent que toute réponse.

— Alors, il y a quelque chose que tu voudrais ?

C'était une requête, plus qu'une question, une imposition. Batiza fit un effort : que voulait-il ? Que signifiait demander, vouloir ? Qu'avait-il voulu, dans sa vie ? Un scooter, une Playstation, une Wii, s'inscrire au foot, une guitare dont il avait joué quinze jours avant de décider que c'était trop difficile, de l'argent. Échos de désirs d'une vie passée. De ces souvenirs émergea une question qu'il n'avait pas conscience d'avoir pensée. La chose la plus banale, la plus stupide, la plus absurde.

— Je peux rentrer chez moi ?

Minuto bougea les lèvres de façon imperceptible.

— Au moins téléphoner ?

Rien.

— Pourquoi pas ? Juste pour dire que je suis vivant.

— Mieux vaut qu'ils te croient mort.

Minuto avait parlé sur un ton sec. Batiza encaissa cette dureté et, comme chaque fois, entra en régression.

— Je peux avoir un chien ?

— Un chien a besoin d'un maître. Quelqu'un qui reste en vie.

— Je reste en vie, je gagne toujours !

— Tu gagnes tant que tu ne perds pas. Bien, dans la mesure où tu n'as pas de compensation à demander, je dirai que tu n'es pas disponible.

— Non ! Pourquoi ?

— Parce que c'est un travail. Un travail est différent d'une rencontre, un travail doit être payé, selon un raisonnement assez courant. Donc, si tu ne veux pas être payé..., dit-il en faisant mine de s'en aller.

— C'est toi qui décides, répondit Batiza en posant une main sur son bras, mais sans le saisir — le saisir était impossible. C'est toi qui décides quoi demander, Minuto. Moi je ne veux rien.

— C'est faux. Tu veux tout, répliqua-t-il avec un mépris mal dissimulé. Tu ne sais pas comment te comporter face au monde.

La voiture se gara près d'un mur humide. Il y avait déjà d'autres véhicules dans la ruelle, mais ils semblaient être là depuis des siècles. Le Sous-fifre qui avait conduit resta au volant, de même que son collègue assis à côté de lui. Minuto et Batiza descendirent seuls. Pendant la première demi-heure, le jeune homme avait voyagé avec un capuchon sur la tête, puis Minuto l'avait libéré. Ils avaient fait la paix après que Batiza lui eut remis une liste de caprices à satisfaire, rédigée avec l'aide de Zeus et — incroyable mais vrai — de Fester. L'énergumène l'avait rejoint alors que lui et Zeus se décarcassaient en combinant

des bijoux et des jeux vidéo.

— C'est une liste stupide, avait-il déclaré.

— Qu'est-ce que tu demanderais, toi ?

— Moi je collectionne les choses.

— Quel genre de choses ?

— Mieux vaut ne pas demander, était intervenu Zeus.

— Chaque fois je me fais apporter un élément plus important, de valeur, avait repris Fester en l'ignorant.

Chaque fois. Fester fait aussi ce que je vais faire.

Batiza jeta un coup d'œil à Zeus.

Pas lui. Aucun des autres. Juste moi et Fester.

— Et alors ?

— Alors essaye de demander plus ou moins toujours la même chose.

Commence une collection.

— Des trucs que tu pourras vendre, cria Scottex depuis la salle de bains.

Tout le monde savait de quoi ils parlaient, ils savaient même *plus* que ce dont ils parlaient, mais que Batiza ignorait. Il ne chercha pas à en savoir plus, convaincu qu'on ne lui dirait rien.

— Vous n'avez pas de suggestions ?

— Des montres. Comme celle que t'a donnée Minuto, suggéra Tarquinlesuperbe depuis son lit.

— Oui, acquiesça Fester. C'est bien. Mais ne demande pas tout de suite une montre en or, demande un chronographe, une montre compliquée, comme celle qu'on voit dans les magazines.

— Je n'en connais pas.

— Bien sûr que tu en connais. Pense aux publicités, sourit Zeus.

Ainsi Minuto avait reçu une liste de douze montres différentes, à sa grande satisfaction. Maintenant ils avançaient, seuls dans l'humidité de cette petite ville aux rues étroites. Ils s'étaient tenus à l'écart de la rue principale, longeant la banlieue jusqu'à une zone déserte, sans doute une ancienne zone industrielle. Ils entrèrent dans un entrepôt désaffecté, sombre. Batiza ne distinguait que des ombres. Un homme les accueillit en leur serrant la main. Il regarda Batiza quelques instants, l'examina, puis acquiesça d'un air satisfait. Un autre le rejoignit, moins cordial. Ils leur firent signe de les suivre. Batiza se sentait nerveux. Il n'aimait pas ne pas savoir, il préférait une réalité moche à un joli doute. Cela n'avait peut-être pas toujours été ainsi, mais ça l'était devenu. Ils descendirent une échelle métallique rouillée et se retrouvèrent dans ce qui était probablement une ancienne chaufferie : une pièce humide d'où se dégageait une odeur nauséabonde et qui semblait sur le point de s'écrouler.

— Minuto, pourquoi ici ?

— Parce que c'est sale, moche et horrible. Plus c'est dégoûtant, plus ça plaît aux clients, soupira-t-il.

Les deux hommes ouvrirent une porte verrouillée et allumèrent la lumière. À l'intérieur, sur un matelas crasseux jeté dans un coin, les mains liées, gisait une jeune fille sans connaissance. Minuto était derrière lui, il le savait, Minuto ne le quittait jamais, pourtant il se sentait seul.

Les deux hommes s'activèrent avec une caméra portable, comme s'ils ne savaient pas s'en servir correctement. L'un des deux regarda derrière Batiza :

— On ne pourrait pas utiliser la même que d'habitude ? Elle a toujours bien fonctionné, demanda-t-il à Minuto.

— Non, utilisez celle-ci.

— On voit mieux avec l'autre.

— Justement.

Batiza se retourna. Son Mentor secoua à peine la tête.

— C'est mieux comme ça, les images moins nettes donnent un sens plus fort au crime.

— Quel crime ? murmura Batiza.

— Un parmi d'autres. Il y en aura beaucoup.

— Comment ça, beaucoup ? Qu'est-ce que je dois faire, moi ?

— Fais ce que tu sais faire.

Batiza jeta un coup d'œil à la jeune fille avant de se rapprocher encore de Minuto, quasi honteux.

— Comment tu veux que je me batte contre une fille ? Quel sens ça a ? Je suis sûr de gagner, non ?

— Parfois ta naïveté est gênante.

Minuto leva la main à la hauteur de la joue de Batiza, comme pour le caresser ou le gifler. Mais il la rabaissa.

— Il faut la violer, la sodomiser et la tuer. Pas nécessairement dans cet ordre, précisa-t-il avant d'ajouter : il faut qu'elle crie beaucoup.

Batiza resta sans voix. Jeune et en même temps vieux, très vieux. Minuto interpréta mal son silence.

— Tout est insonorisé, ne t'en fais pas. Nous gardons la pièce dans cet état pour des questions de mise en scène mais elle a été préparée comme il se doit, aucun problème.

Silence.

— Je t'explique. Les acheteurs ne veulent pas voir un film pornographique, draps de satin noir, chaînes et autres niaiseries du genre. Ils veulent voir ce qu'ils ne connaissent pas. La saleté, l'obscurité, l'homme noir, le « mal ». Ils aiment l'idée de participer à une douleur réelle, de violer la victime du regard, de faire partie des quelques privilégiés qui ont pu acheter un secret. Coûteux, mais un secret. La transgression. La décadence.

Aucune réaction.

— Naturellement le travail continue après aujourd'hui, il y a la postproduction, ton visage sera effacé. Et si jamais tu parles, ta voix aussi...

— Je ne pourrai pas.

Minuto resta interdit.

— Je ne pourrai pas. La tuer, d'accord, mais le reste non !

— Pourquoi pas le reste ? Tu es un homme, maintenant.

Batiza devint rouge de colère et murmura fort :

— Va te faire foutre, je ne sacrifierai pas ma première fois avec une fille que je ne connais pas !

Pour Minuto, ce fut une illumination. Sa stupeur était tellement sincère que Batiza hésitait entre la fierté et l'humiliation.

— Mais... pardon. Pardon. Je pensais que tu avais déjà...

— Non. Putain, Minuto, tu aurais pu me le demander, non ? Je ne veux pas passer pour un con.

L'homme était indécis, presque embarrassé.

— D'accord, mais il faut bien commencer un jour.

— J'ai dit non, c'est non ! Je ne pourrai même pas bander, et puis, ajouta-t-il en vérifiant que les deux hommes derrière lui ne l'écoutaient pas, cette fille est

trop vieille pour moi. En plus, elle ne me plaît pas. Elle est brune, et puis regarde ces seins tout mous ! Je ne pourrai pas, un point c'est tout.

— D'accord.

Minuto leva la main droite, interrompant toute objection. Il trouvait les arguments de son pupille raisonnables et justes.

— Giuseppe, demanda-t-il à un des deux hommes. Tu as quelqu'un d'autre pour le viol ?

— Pas ici. Pourquoi, c'est pas lui qui le fait ?

— Pas cette fois.

Batiza gagna la désapprobation générale. Giuseppe regarda l'autre homme, qui était occupé à régler le zoom de la caméra.

— Minuto, je veux pas insister, mais si on t'a demandé...

— D'accord, aucun problème, laissez-moi passer deux coups de fil et je vous trouve un autre homme.

— Sors, ça capte très mal ici.

Minuto s'éloigna. Batiza bouda dans un coin en observant la jeune fille. On aurait dit un sac. Il se sentait coupable. Il sentait aussi autre chose, mais ne souhaitait pas y prêter attention. Quand il entendit les pas de Minuto il sortit de la pièce.

— Écoute...

— Tout est arrangé, Fester arrive. Nous, on s'en va.

— Je voulais te dire...

— Non.

Batiza ferma la bouche.

— Changer d'avis n'est pas mon genre, et ça serait bien que ça ne soit pas non plus le tien, si tu veux continuer à travailler avec moi.

— Excuse-moi.

— Si tu veux t'excuser, fais-le auprès d'eux, parce que du coup ils vont finir très tard.

Pourtant, quand le jeune homme fit mine de retourner dans la pièce, il l'arrêta :

— Mais non, je disais ça comme ça, tu n'as pas à t'excuser, c'est moi qui ai fait une erreur. J'aurais dû te demander. Qui pouvait imaginer... Patience, ajouta-t-il à l'attention des deux autres en passant la tête par la porte, ça va prendre un petit moment.

— D'accord.

Les deux hommes rangèrent la caméra et Giuseppe alla attacher la jeune fille de sorte qu'elle se retrouve sur le dos. Elle gémissait. Batiza détourna les yeux et

suivit Minuto sur l'échelle, tout honteux.

— J'ai une surprise pour toi.

Depuis l'incident du film, Batiza avait pris l'habitude de dormir tard le matin. Dormir l'empêchait de se laisser envahir par des émotions qui ne lui plaisaient pas. Il ouvrit les yeux, Minuto était debout à côté de son lit avec une expression d'oncle d'Amérique.

— Quoi ?

— Viens.

Il le fit déambuler dans la Garganella sans aucune précaution. Quand ils rencontrèrent Bruno, il coupa court à ses protestations avec un geste ennuyé. Ils entrèrent dans le bureau où il lui avait fait essayer les vêtements et le fit asseoir.

— Voilà, choisis.

Il lui présenta une série de photographies, certaines polaroid, d'autres imprimées depuis un ordinateur. Prises devant un lycée, chez un glacier, sur une petite place et dans un bar, sans doute un pub. Les protagonistes étaient sept jeunes filles entre quinze et dix-huit ans, toutes blondes, toutes minces, toutes souriantes. Toutes jolies.

— Il est temps que tu deviennes un homme, dit l'homme sur un ton à la fois paternel et sévère. Ça suffit, les caprices. Choisis la première et je te laisserai faire ce que tu voudras.

Minuto tambourinait en rythme une de ses cigarettes roulées. Batiza lui lança un regard interrogateur.

— Je suis sérieux. Dis-moi laquelle tu préfères, je te l'apporte et on fait tout comme tu voudras. Mais ensuite tu feras ce qu'on te demandera de faire, d'accord ?

— Devant la caméra ?

L'homme haussa les épaules.

— Si tu préfères, on peut mettre un pied pour un plan fixe. Il suffit que tu ne sortes pas du cadre. On peut peut-être même zoomer depuis une autre pièce, je demanderai à un technicien. Alors ?

— Ensuite je dois la tuer ?

— Avant, pendant, après, c'est toi qui décides. Ça reste un film, ça reste du travail. On va faire d'une pierre deux coups, et il n'est pas nécessaire que quiconque le sache. D'accord ?

Minuto réussissait à avoir l'air magnanime en offrant à Batiza une jeune fille qu'il allait violer et tuer pour un *snuff movie*. Le jeune homme était intimidé.

— Et si je n'y arrive pas ? Bref, si je ne durcis pas ?

— Cela n'arrivera pas.

Minuto lui posa une main sur l'épaule et l'estomac de Batiza se noua.

— La première fois, ça fait peur à tout le monde. Tu verras, ensuite ça sera de plus en plus facile.

— Comme tuer ?

Minuto acquiesça, pas du tout troublé. Le jeune homme regarda à nouveau les photos. Il indiqua une jeune fille vêtue d'un jean et d'un col roulé, cheveux raides, poitrine menue mais visible.

— Celle-ci est mignonne.

— Sûr ?

— Oui.

Une condamnation à mort. Minuto observa la photo d'un œil clinique.

— Elle pourrait même être vierge, cela serait un joli coup... Même si de nos jours je ne crois plus à la candeur des adolescentes.

— Moi non plus, laissa échapper Batiza.

— Bien. On fera ça dans quelques jours, ça nous laisse le temps de nous organiser.

— D'accord.

Minuto ramassa les photos et s'arrêta à la porte :

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— Comment ça ?

— Qu'est-ce qu'on dit à Minuto qui va te chercher la petite blonde ?

Batiza rougit.

— Merci.

L'homme acquiesça. La politesse avant tout.

Il lui tendit un passe-montagne.

— Enfile ça. On en avait un en cuir mais celui-ci sera mieux. Pour les prochains films, on trouvera quelque chose de plus adapté. Ça te tiendra chaud, mais tant pis.

— D'accord. Je reste habillé ?

Minuto lui déboutonna sa chemise.

— Comme ça, ça va.

L'endroit était le même, dans la chaufferie ils avaient installé un petit téléviseur en noir et blanc auquel ils avaient relié des fils et des appareils. Giuseppe et l'autre homme maîtrisaient le matériel, désormais. Sur l'écran on voyait la petite blonde des photos, réveillée, assise sur un matelas. Elle n'avait visiblement pas été maltraitée. Elle était immobile, les yeux rivés sur la porte —

qui était hors champ. Batiza s'approcha de l'écran. Elle était mignonne, oui, très mignonne. Minuto lui donna les instructions.

— Vas-y doucement. Parle-lui. Ne t'inquiète pas de la bande-son, on altérera ta voix par la suite. Effraye-la avec intelligence. Puis commence. Le film dure une demi-heure, donc il faut que tu mettes... dix minutes, indiqua-t-il après avoir regardé sa montre. Et puis, si tu peux, n'en rajoute pas avec le sang, ça embrouille tout.

Batiza acquiesça.

— Je peux y aller ?

Le deuxième homme alla ouvrir le verrou. Il le referma une fois le jeune homme entré et retourna derrière l'écran pour observer la scène avec Giuseppe et Minuto.

La jeune fille tremblait comme une feuille et poussait de petits cris. Batiza s'approcha, nerveux, pour l'étudier. Elle était un peu moins bien que sur la photo, mais c'était vraiment son genre. En dix secondes il découvrit qu'il préférait les petits seins aux poitrines généreuses, que le maquillage qui avait coulé avait quelque chose de sexy et qu'en effet il bandait assez facilement. Derrière lui, la caméra ronronnait discrètement et il se sentit soudain à l'aise. Sa première fois. Cela fait partie des événements que l'on attend, il l'avait attendu. Et voilà. Il ne bougeait pas, il fixait la jeune fille. Puis, sans préavis, il quitta la scène, la laissant seule. Giuseppe s'apprêta à éteindre la caméra mais Minuto l'arrêta. On frappa à la porte.

— Que se passe-t-il ?

— Écoute... D'après toi, quelle est la probabilité pour que je perde ? Je veux dire, pas maintenant, mais dans quelques années ?

— Je ne sais pas, répondit Minuto, curieux. Tu pourrais ne jamais perdre, comme tu le dis toi-même.

— Oui, c'est ça. Quoi qu'il en soit, je pourrais perdre la semaine prochaine, ou bien dans un mois ou dans un an. En gros, il est difficile que je puisse...

Il n'arrivait pas à le dire.

— T'en aller ? Retrouver la liberté ?

— C'est ça.

— Oui, c'est difficile.

— Alors peu importe, n'est-ce pas ? De toute façon, même si on me reconnaît...

Il attendait, plein d'espoir, et il reçut la bénédiction qu'il attendait.

— Mais oui, mais oui. Vas-y, maintenant, tu gâches de la pellicule.

Batiza sourit et baissa la tête.

— Minuto ?

— Dis-moi, mon garçon.

— Il n'y a pas de pellicule, tu sais ? C'est numérique.

L'homme acquiesça, Batiza retourna à l'intérieur, le verrou tourna. Il avança vers la jeune fille en retirant ses gants. Il enleva son passe-montagne et libéra son beau visage de jeune homme bien sous tous rapports.

— Salut, dit-il en souriant.

Quelque chose en elle changea.

L'ogre.

Le prince charmant.

L'ogre et le prince charmant.

Batiza se pencha sur elle.

— Rassure-toi, je ne te ferai pas mal. D'accord ? Je m'occupe de toi. Toi, fermes les yeux, c'est tout.

Toujours en larmes, mais avec une lueur d'espoir, la jeune fille regarda en direction de la caméra.

— Mais...

— Non, ne dis rien.

Elle le regarda à nouveau de ses yeux de chien battu et Batiza se sentit grand et fort. Il lui fit une caresse.

— Fais-moi confiance. Vraiment, je ne te ferai pas mal. Promis. Ferme les yeux.

Elle les ferma.

Il tourna deux autres films et combattit une fois, puis plus rien jusqu'à l'automne. Quand la chaleur était devenue suffocante, Minuto avait annoncé la prochaine rencontre de son protégé, ainsi qu'une entorse à la règle : un petit salon de beauté fut installé dans la buanderie où on s'occupa de ses ongles et de ses cheveux et où on le massa. Minuto observait la scène avec un sourire narquois qui sentait l'argent, mais pas uniquement. Il lui apporta une version chic de son pantalon chinois et une sorte de longue casaque à enfiler par-dessus, torse nu. Batiza se sentait ridicule mais accepta de la porter pour lui faire plaisir.

Ils partirent dans un fourgon flambant neuf, noir et brillant, alors que le soleil déclinait. Ils accédèrent par l'arrière à une grande villa prétentieuse et attendirent dans un petit salon meublé de rotin. Minuto fuma trois cigarettes et Batiza battit de ses pieds nus sur le parquet lisse, déjà en habit de scène. Quand on les appela, Minuto lui fit signe de partir devant, précisant qu'il le suivait de près. Le salon était grand. Les invités étaient assis bien droits sur des chaises et

des petits fauteuils, les femmes devant, les hommes derrière. Ils portaient des tenues de soirée ni trop frivoles ni trop sérieuses, quelques personnes endossaient un masque à la Zorro, mais la plupart avaient le visage découvert. Le silence était poli et irréel, la seule source de lumière provenait d'un énorme lustre en cristal, ancien, qui dominait le centre de la salle. Minuto s'arrêta à la porte, comme toujours. Batiza lui demanda des instructions éventuelles.

— Fais-le durer, dit doucement le Maître.

Batiza se dirigea vers la lumière. Il se sentait comme Billy Elliot quand il danse *Le Lac des cygnes*, la dernière scène du film, il est premier danseur, tout le monde le regarde et l'admire. Ce soir, c'était lui le premier danseur. Il savait qu'il représentait l'attraction. Beau, jeune, il était celui que les femmes espéraient voir gagner et les hommes perdre. Il incarnait la perversion, l'interdit qu'on ne peut faire mais qu'on peut acheter, il représentait le je veux mais je ne peux pas. Un homme vêtu d'un smoking rouge ramassa les paris. De l'argent, mais pas uniquement. Batiza comprit qu'il y avait un autre enjeu, ces gens avaient tellement d'argent que l'argent n'avait plus de valeur. Ils jouaient pour le goût du risque, du hasard. Les femmes riaient en jetant des promesses sur le plateau, les hommes exagéraient avec l'air d'en savoir long. Des rituels écœurants, qu'ils voulaient transgressifs. Batiza s'adapta, il choisit des coups simples et totalement incorrects. Il tua son adversaire lentement, méthodiquement, pour qu'ils puissent en profiter, comme l'avait ordonné Minuto. Il ne les regarda jamais, comme lui avait appris Minuto.

« Ne regarde jamais le public. »

Murmures, chuchotements, rires. Il aurait pu prolonger encore l'agonie de l'homme, mais il savait que les rôles étaient gênants et peu spectaculaires. Il fit bien craquer les vertèbres, de sorte que personne n'ait de doute sur qui avait gagné. Alors il regarda autour de lui. C'étaient donc eux, que Rafaelo appelait « les Patrons ». Vêtements de marque, vins de grands crus, drogues d'élite et un petit spectacle privé pour provoquer quelques frissons oubliés depuis trop longtemps.

Ainsi s'amusaient les riches.

Des vêtements blancs en tissu à caresser du bout des doigts. Un coussin gonflable pour s'asseoir sous la douche et se masser avec la pierre ponce jusqu'à ce que tout résidu de peau morte abandonne ses orteils et ses talons. Une vitrine en acier noir où disposer les montres qui n'avaient aucune importance pour lui, mais qu'après chaque crime filmé Fester évaluait en connaisseur, acquiesçant d'un air grave. Articles de valeur, articles à vendre quand il sortirait d'ici.

Dehors.

— On peut en sortir, on m'a dit.

Claudio avait souri.

— On peut cesser de combattre, pas vrai ?

— Change-toi, tu vas être en retard.

Il n'avait pas voulu aborder à nouveau le sujet avec Minuto.

« Un chien reste un chien pour toujours »

lui avait-il dit une fois,

« même s'il ne doit pas nécessairement combattre. »

Rien d'autre. Aucun détail sur « comment » gagner cette liberté limitée. Batiza n'avait pas envie d'insister, il se serait senti ingrat s'il avait montré qu'il souhaitait en finir avec cette vie que son Maître avait lui-même embrassée, choisie.

Mais en était-il vraiment ainsi ?

Les cernes sous les yeux de Minuto étaient de plus en plus gonflés et les sourires que Batiza lui arrachait étaient plus que rares. Il était là, physiquement il était présent à chaque combat de son protégé, combats désormais réservés à des milieux très sélects, à des lieux où l'argent régnait en maître.

Il lui avait expliqué avec finesse et discrétion comment optimiser sa technique de viol, mais pour le reste il n'avait qu'à acquiescer et l'accueillir après l'effort avec la bienveillance d'un père satisfait. Pourtant, ses yeux se perdaient souvent dans le vague.

— Qu'est-ce que tu as, Minuto ?

— Je suis fatigué.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

Un signe de négation tout juste perceptible, puis la main qui cherche les feuilles à rouler. Batiza repensait aux paroles de Moïse sur le passé de Minuto.

« C'était un maître. Moi je ne l'ai jamais vu à l'action, je le sais parce qu'on me l'a raconté. »

Les mots de Rafaelo.

« Il ne sourit jamais. Il est triste. Il n'est pas là où il voudrait être, il ne fait pas ce qu'il voudrait. »

Et ceux de Minuto lui-même.

« Je suis très fort. »

« Soit je fais les choses à ma façon, soit je ne les fais pas. »

« Peut-être qu'on ne peut pas faire la même chose pour toujours. »

Il en tira ses conclusions.

Il est malheureux. Minuto est malheureux.

Puis le plus dur :
Je ne lui suffis pas.

Minuto était reparti à la chasse. Cette fois, ils s'étaient dit au revoir froidement. Moins d'une semaine plus tard, Bruno lui avait annoncé un nouveau travail.

— Un film ?

— Non. Oui. En quelque sorte.

Le jeune homme n'avait pas posé de questions, il avait détaillé les caractéristiques de la montre. Bruno avait pris des notes et fait mine de s'en aller, mais Batiza l'avait arrêté.

— Cette fois, c'est moi qui choisis l'entraînement.

— Quoi ?

— Vous me faites m'entraîner avec les mauvaises personnes. Ça ne me sert à rien de tuer un drogué, un clochard ou un petit jeune sans expérience. J'ai besoin d'un entraînement substantiel.

Scottex avait baissé ses mots croisés, il ne voulait pas rater ça.

— Tu ne peux pas.

— Bien sûr que je peux.

Batiza s'était levé, les bras le long du corps, l'air odieux de défi d'un premier de la classe.

— Non, Batiza. Tu ne peux pas.

— Demande à Minuto.

— Je ne demanderai rien à personne. C'est non, c'est tout.

— Alors annule la montre, je ne ferai pas le travail.

Le Gardien serra la feuille contre lui. Très légèrement, mais tout le monde le remarqua.

— Si, tu vas le faire.

— Non, je ne le ferai pas.

— Minuto a été clair, ces travaux ne sont pas des obligations, parce que si on les fait mal tout le monde y perd, le film est mauvais, vous ne le vendez pas au prix décidé et vous gâchez une victime pour rien.

— Ce n'est pas toi qui décides...

— Fais-lui faire, à lui, dit Batiza en indiquant Fester avec un sourire sarcastique.

Un silence suivit. Il était évident que s'ils avaient demandé Batiza, c'était parce qu'ils voulaient Batiza, pas Fester. Fester était parfait pour certains rôles mais inadapté pour d'autres. Tout le monde le savait, même Bruno.

— J'ai choisi une fille, insista Batiza. Minuto m'a apporté des photos et je l'ai choisie. Si je peux choisir une victime, alors je peux bien choisir un putain d'entraînement !

— Ne dis pas de gros mots.

La phrase sonnait faux sur les lèvres du Gardien, comme un automatisme. Il s'en alla en claquant la porte blindée.

— Pourquoi cette comédie ? demanda Zeus.

— Parce que je peux me le permettre. Et parce que je veux sortir d'ici.

Une demi-heure plus tard, Bruno était de retour.

— Voici le contrat. Tu restes gentiment sur le siège arrière jusqu'à ce qu'on t'enlève ton capuchon. Tu restes dans la voiture, tu ne descends pas, tu regardes autour de toi, tu choisis, nous prélevons qui tu veux et nous rentrons. C'est comme ça ou rien.

— Comme ça, sourit Batiza.

Batiza ne connaissait pas cette ville. Ils y étaient arrivés en deux heures après une chevauchée sur l'autoroute qui avait failli les tuer plus d'une fois. Les lumières défilaient sur les vitres de la voiture, les maisons s'entassaient sur d'autres maisons, il y avait du monde dans les rues. Comme un enfant, il avait posé une main sur la vitre et observait. Le monde. Le monde de dehors, le monde réel, celui auquel il avait été arraché. Pas l'intérieur d'un fourgon, pas l'intérieur d'un bâtiment. Les bruits à la place du silence, scooters, klaxons, musique.

Bruno l'observait dans le rétroviseur. Claudio avait regardé devant lui pendant tout le voyage, enfermé dans un silence obstiné. Ils avaient mis la sécurité enfants aux portières arrière pour que Batiza ne puisse pas sortir. Il existait un risque pour qu'il se rebelle contre les deux Gardiens, mais cette idée ne semblait même pas l'effleurer. La bouche entrouverte, il buvait ce qu'il voyait comme du petit-lait. Ils s'arrêtèrent à un feu rouge à côté d'une petite échoppe vendant des parts de pizzas à emporter. Il y avait foule.

— Tu vois quelqu'un qui te plaît, Batiza ?

— Non.

Il était 2 heures, mais la nuit de ce samedi ne faisait que commencer. Bruno fit un signe à son compagnon et regarda sa montre, trahissant son impatience de rentrer, pourtant le jeune homme faisait durer son plaisir.

— Regarde parmi ceux qui sont assis sur la fontaine.

— Trop jeunes.

Claudio sortit de son mutisme.

- Ce petit groupe, au fond, près des motos ? Ils sont tous assez costauds.
- Costauds pour toi, oui.
- Il doit y avoir une discothèque, par là-bas.
- Passons près du parc, il y a du monde, en général.
- Tourne à droite, on va aller voir dans la rue des putes.
- Le type au t-shirt noir ?
- Là-bas, appuyé contre le mur.
- Le petit blond qui fume.
- Qu'est-ce que tu en penses ?
- Qu'est-ce que tu en dis ?
- Hein, Batiza ?

Il faisait des caprices, il reniflait, soupirait, feignait l'ennui. À un moment, Claudio se retourna.

— Écoute, ne tire pas trop sur la corde. Minuto a dit que tu pouvais choisir, mais nous avons l'ordre de te ramener avant 2 heures et il est presque 3 heures. Tu veux bien te décider ?

— Non. Je veux descendre.

Les deux hommes se regardèrent.

— C'est hors de question.

— Cinq minutes. J'en choisis un, on l'enlève et on rentre.

— Bon, on a assez plaisanté. On y va.

Batiza saisit Bruno à la gorge et Claudio lui planta une arme sous le menton. Cela avait pris une fraction de seconde. Le monde se retourna et Batiza eut à nouveau dix-sept ans.

Une arme.

Une arme vraie.

Une arme qui tuait.

Il perdit le pouvoir de ses mains, il fut aspiré par son innocence passée. Il lâcha Bruno et leva les bras pour indiquer qu'il se rendait.

— Putain, il a failli m'étrangler !

Bruno le poussa violemment.

— Tête de con !

— Calme-toi, Bruno, si tu touches à un de ses cheveux, Minuto te fera passer un sale quart d'heure. Redémarre, on va finir par attirer l'attention.

Claudio, qui avait fait des études. Claudio qui donnait un ordre à Bruno. Claudio qui avait sorti son pistolet le premier. Batiza l'avait toujours sous-estimé. Maintenant il lui attribuait un visage, une identité. Le Gardien baissa son arme sans quitter le jeune homme des yeux. Batiza pensa que c'était terminé,

qu'ils allaient rentrer à la Garganella. Mais l'homme soupira.

— D'accord, appelons-le.

— Qui ? demanda l'autre.

— Minuto. Appelle Minuto et demande-lui.

— Tu es fou ? À cette heure-ci ? Appelle-le toi, si tu veux.

Claudio prit le portable et composa le numéro. Les doigts de Batiza fourmillèrent de désir pour un objet qu'il avait eu mille fois entre les mains, depuis l'âge de seize ans. Minuto était là, à portée de quelques touches.

— C'est Claudio.

Silence.

— Oui, bien sûr. Il dit qu'il veut descendre cinq minutes... Il n'a pas encore choisi.

Long silence.

— Oui, je te le passe.

Le téléphone était chaud, très léger, il vola des doigts du Gardien à ceux du jeune homme. La voix de Minuto était douce.

— Qu'est-ce que c'est que cette comédie ?

Il avait les oreilles qui sifflaient, pourtant il ne voulait pas accorder la moindre satisfaction à Claudio ni à Bruno. Ni même à Minuto.

— Rien, c'est que je veux le voir de près. D'ici ils ont l'air tous pareils, ce n'est pas un vrai choix ! Je descends un instant, juste un instant, je les regarde, de toute façon ils ont un pistolet, je ne suis pas idiot...

À l'autre bout du fil, le silence dura au moins trente secondes.

— D'accord, descends. Choisis-le en vitesse et remonte en voiture, compris ?

— Oui.

Batiza tendit le téléphone à Claudio avec un sourire qui en disait long.

Les doigts de Bruno serraient la clé de contact, puis la relâchaient. La voiture était garée devant une boîte de nuit. Il y avait la queue, quelques filles, mais essentiellement des hommes. Les videurs bavardaient en faisant entrer de temps à autre un petit groupe.

— J'y vais ou tu y vas ?

Claudio était plongé dans la contemplation de la boîte à gants.

— Soit toi soit moi, Claudio.

— Habillés comme ça...

— Nous sommes habillés comme ça. Ok ? Alors, toi ou moi ?

— Vas-y toi.

— Va te faire foutre.

Bruno descendit et ouvrit la portière arrière. Batiza descendit, aux prises avec un souvenir lointain, d'autres boîtes, d'autres bars, des murets au bord de la mer.

— Ne fais pas de conneries.

— Je ne veux pas faire de conneries. Je veux juste me le choisir.

— Bon, on y va.

Ils prirent place dans la file d'attente. Claudio passa à la place du conducteur et se mit à tourmenter le volant avec ses doigts. C'était comme une vague humaine qui bougeait lentement. Batiza était étourdi, il entendait des bribes de conversation dont il ne percevait pas le sens, il se sentait abruti, lourd. Les filles le regardaient, quelques-unes firent un commentaire à voix haute pour qu'il puisse les entendre puis éclatèrent de rire. Mais il ne comprit pas un mot.

C'est comme si je ne parlais plus leur langue.

— Avance.

— Quoi ?

— Avance, tu ralentis la file.

Ils arrivèrent à la hauteur des videurs. À leurs côtés se tenaient deux types portant des gilets de cuir. Batiza les trouva ridicules. Il faisait froid, on était fin octobre. Il s'apprêtait à leur dire quelque chose quand il sentit qu'on le poussait. Il se laissa aller tandis qu'une voix derrière lui disait :

— Attends.

— Non, je suis avec lui !

Il se retrouva à l'intérieur, seul. Un homme ramassait les billets des personnes qui entraient. Il n'était pas particulièrement attentif, son geste était mécanique, distrait, aussi suffit-il à Batiza d'enlacer une fille par la taille, elle se retourna, il sourit, il resta la main tendue, le billet bien en vue, l'homme le prit, posa les yeux sur Batiza, Batiza lui sourit, la fille sourit aussi, il posa une main sur son épaule, deux autres approchèrent, le type des billets se tourna vers eux et soudain la chaleur du corps de la fille s'évanouit et à sa place il y eut un froid terrible et...

Et si...

Il était vraiment à l'intérieur, cette fois. Et les autres étaient restés dehors. Claudio avait suivi toute la scène. Le videur avait fait entrer Batiza et avait laissé Bruno dehors. Maintenant, Bruno et lui parlaient avec animation.

— N'en fais pas trop, putain ! N'en rajoute pas ! On ne doit pas se souvenir de toi !

Bruno sourit, donna une tape sur l'épaule du videur, puis regarda vers la

voiture.

— Il est entré seul ! Putain, il est entré seul !

Claudio fut pris de panique, il s'apprêta à descendre de voiture mais Bruno lui fit signe de se calmer et de ne pas bouger. Il serra à nouveau le volant, vit le videur qui touchait un bras de Bruno, Bruno qui haussait les épaules, riait et, enfin, entraînait.

La musique était assourdissante, le jeune homme avait conscience de l'entendre pourtant c'était comme si tout était silencieux.

Je suis à l'intérieur. Je suis seul. Je suis libre.

Il traversa lentement cette masse de corps en nage. Quelqu'un lui dit quelque chose, il ne comprit pas mais il s'en fichait. Il avançait. Les couleurs, les odeurs, les gens, la musique, éléments d'une autre vie, éléments qui n'étaient que des échos, des ombres.

Maintenant je peux

Il n'arrivait pas à terminer sa phrase. Il avait l'impression de tout pouvoir. Il s'efforça de se secouer, de sortir de sa torpeur.

Il regarda derrière lui. Rien, personne, tout le monde. Il reprit sa marche, en ligne droite, traversa la salle d'un bout à l'autre.

Je peux

Quoi ? Que pouvait-il ?

Je peux aller

Où ?

Je peux m'enfuir.

Soudain tout devint net, le temps se remit à défiler, la musique lui explosa dans le cerveau. Il se trouvait dans une discothèque. Il était seul. Il pouvait, oui, il pouvait le faire.

Je peux m'enfuir. Si je veux je peux m'enfuir. Bruno et Claudio ne tireront pas, ici.

Il accéléra le pas, regarda à nouveau derrière lui. À l'entrée, il aperçut une silhouette familière.

Je suis trop grand, je dois me baisser.

Il se baissa en cherchant à ne pas attirer l'attention. Il passa à côté du bar, se pencha pour ramasser un papier froissé, feignit de le lire avec attention tout en accélérant à nouveau.

Il doit y avoir une sortie de secours. Non, mieux, une sortie pour les fumeurs, où on se fait tamponner la main.

Il passa derrière une petite table, s'assit un instant pour contrôler et repérer.

Bruno était au fond, il le cherchait mais ne le voyait pas.

Bruno ne connaît rien aux discothèques. Si je trouve la deuxième sortie, c'est gagné.

Au milieu de toutes les lumières, il en chercha une plus discrète, indicative. Il la trouva. Il se releva en gardant les genoux souples, il pouvait passer pour saoul, cela ferait l'affaire. La lumière, verte avec dessus un petit bonhomme qui avançait, se rapprochait. Bruno était de l'autre côté, il était parti dans la mauvaise direction.

Si j'arrive à la sortie, ensuite c'est facile. Ils ne pourront pas me rattraper.

Puis la pensée, spontanée.

Au pire je les tue.

Le téléphone de Claudio sonna. Les doigts tremblants, il dut s'y reprendre à trois fois pour appuyer sur le bon bouton pour répondre.

— Où es-tu ? Tu l'as trouvé ?

— Chrrrrraaitccchhh.

— JE NE COMPRENDS RIEN ! OÙ ES-TU ?

— Cccchhhhaannnnnepprenchhhhhh.

La conversation fut interrompue. Claudio regarda son portable muet.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? Hein ? Qu'est-ce que je fais ?

Le téléphone n'eut pas la politesse de répondre.

La porte était là. Deux hommes l'ouvraient et la refermaient quand quelqu'un demandait à sortir. Pas de tampon, c'était juste une sortie. Batiza s'approcha, ralentit le pas.

Maintenant je sors.

Oui, mais...

Non, maintenant je sors.

Il s'arrêta. Rien à faire, cette pensée ne s'éteignait pas.

J'ai promis à Minuto de revenir.

Minuto comprendrait, il en était certain.

Oui, mais je le lui ai promis.

Il essaya de se concentrer, de se rappeler sa mère, sa famille, sa maison. Ou juste de penser à quelque chose qui n'ait rien à voir avec les mains ni avec le sang. Il ne se représentait que des images incomplètes, peu efficaces. Il s'imposa un choix.

J'appelle ma mère. Je fais juste ça, je sors, j'appelle ma mère et je lui dis que je suis vivant. Et puis... et puis j'y penserai après...

Il fit un autre pas, un seul. Puis la question arriva comme un coup de fusil et

emporta le reste.

Qu'arrivera-t-il à Minuto si je ne reviens pas ?

C'était Minuto qui l'avait autorisé. C'était sa responsabilité.

Minuto s'en sortira. Et puis, c'est la faute de Bruno.

La porte coupe-feu l'attendait, derrière lui un mur de gens, devant...

Quoi ?

La liberté. Peut-être.

Minuto a confiance en moi.

Il essaya de faire un autre pas mais s'aperçut qu'il ne pouvait pas. Ses jambes refusaient d'obéir.

Si je ne pars pas tout de suite...

Il baissa les yeux sur ses chaussures. Belles, blanches, à la John Travolta, disait Flash. Minuto lui en avait apporté cinq paires, toutes blanches et toutes de marque.

— Marche un peu avec, l'important est qu'elles ne te fassent pas mal.

Minuto serait d'accord.

— Mais je combats pieds nus !

C'est ma vie.

— Peu importe, tu dois arriver à la rencontre les pieds reposés. Tu ne peux utiliser ni chaussettes ni semelles, donc les chaussures doivent être confortables.

Il resta immobile à moins de trois mètres de la sortie, fixant ses pieds. S'il était sorti, il se serait enfui chaussé des chaussures de Minuto.

L'idée lui sembla insupportable.

Non.

Simple.

Ce n'est plus ma vie.

— Qu'est-ce que t'as à regarder ?

Batiza réagit à peine. Il regarda vers la droite, d'où venait la voix. Affalé sur un petit canapé, un malabar plein comme une outre. Sa veste était mouillée sur le devant. Ses cheveux trempés de sueur collaient à son front. Il puait l'alcool, le vomi, un parfum de don juan et quelque chose d'autre, vaguement douceâtre.

— Tu veux me sucer la queue, mon salaud ?

Batiza y réfléchit sérieusement.

— Oui, conclut-il, pourquoi pas ?

Claudio attendait, nerveux, accroché à la voiture et à son portable.

— Si Bruno ne revient pas dans deux minutes, si Batiza n'arrive pas avec lui, si le portable sonne avant leur retour, si je quitte la porte des yeux, non, je ne

dois pas la quitter des yeux, si je ne cligne pas des paupières ils vont arriver, maintenant ils vont arriver, tu vas voir, ils vont arriver...

Le videur regardait d'un air ennuyé la file qui ne raccourcissait jamais. Claudio avala sa salive plusieurs fois. Puis un mouvement attira son regard. Batiza, à une vingtaine de mètres de l'entrée, au coin du bâtiment, enlacé avec un type qui tenait sa main sur sa braguette. Avant qu'il puisse faire un mouvement, le jeune homme lui fit signe de venir le chercher avec la voiture derrière la discothèque. Claudio hésita un instant à attendre Bruno.

Non.

Il remonta et sortit du parking. Il n'aurait pas dû faire confiance à Batiza mais il n'avait pas le choix. Il prit une rue secondaire, perdit du temps pour éviter un sens unique et les aperçut enfin. Bruno était avec eux, écarlate.

— Montez, vite !

Le Gardien monta devant, Batiza et le type derrière. Silence.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Il est tard, non ? Démarre.

Dans le rétroviseur, les yeux de Batiza riaient. Pour la première fois, Claudio eut peur de lui.

Il ne voulait pas retourner dans la boîte avec l'arène. Pourtant il y était, en train de se changer dans les toilettes.

— Non, enlève ça aussi.

— Même pas en rêve, je garde mon slip !

— Comment tu vas faire pour baiser avec un slip, tu m'expliques ?

Depuis l'épisode de l'entraînement, Bruno était nerveux et démarrait au quart de tour.

— Je ne dois pas baiser, dit Batiza qui tombait des nues. Je dois baiser ?

Bruno perdit patience.

— C'est un travail, comme pour les films. Tu as demandé une montre, tu te souviens ? C'est juste que tu ne seras pas filmé. C'est-à-dire, tu seras filmé, aussi, mais tu le feras en direct pour le public.

Batiza fronça les sourcils, incertain de son érection, devant toute cette foule. Puis il repensa aux enseignements de Minuto et décida qu'il se forcerait.

— Il sera là ?

— Qui ça ?

— Le patron de la boîte, le blond. Celui qui me déteste.

Bruno n'avait pas assisté à sa première rencontre.

— Il m'a traité de pute ! expliqua le jeune homme comme si cela expliquait tout.

Bruno répondit calmement.

— Bien sûr qu'il sera là. Au premier rang. D'ailleurs, je crois qu'il a l'intention de te filmer lui-même. Au fait, ajouta-t-il en agitant le doigt : ton slip !

Nu comme quand il était sorti du ventre de sa mère, Batiza passa entre les petits canapés. Il ne se sentit pas particulièrement gêné : la moitié du public était dévêtue. Tous masqués, cette fois, comme dans le film de Kubrick. Sous ses pieds le marbre était froid, il avait hâte d'arriver sur la piste. Or la piste n'était pas libre. Une jeune fille noire, nue également, était attachée par terre, bras et jambes tendus.

Une nègre. Je ne banderai jamais.

Elle était éveillée mais semblait inconsciente, peut-être en état de choc, les yeux écarquillés, rivés sur le plafond. Elle était très jeune. Batiza eut un doute et s'arrêta deux marches au-dessus de la piste. Il n'aperçut plus Bruno. L'homme blond n'était pas visible non plus, il se trouvait seul devant un public d'une cinquantaine de personnes venues pour se caresser en gémissant. Une majorité le regardait déjà et il entendit des applaudissements. Minuto lui avait inculqué qu'il ne faut jamais faire mauvaise figure devant la clientèle, jamais. Il descendit les dernières marches et se campa entre les jambes de la jeune fille, qui sembla ne pas le voir.

Elle doit être droguée.

Il attendit : quelqu'un allait se montrer. Au bout de deux minutes de soupirs lascifs, Bruno apparut enfin au fond de la salle. Batiza l'interpella d'un signe de tête, sans changer de position. Dans son dos, il entendit :

— Tu as besoin de le lui sucer, petit cul en or ?

Il reconnut la voix sans avoir besoin de se retourner.

— Non, merci, je vais me débrouiller seul. Néanmoins je veux des garanties.

Un objectif se plaça devant son visage et Batiza le regarda avec désinvolture.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Bruno qui l'avait rejoint.

Batiza ne quitta pas des yeux l'objectif que tenait le blond.

— Elle est saine ?

La caméra rit.

— Comment ça ?

— Les autres c'était Minuto qui me les procurait et je fais confiance à Minuto, mais celle-là je ne sais pas d'où elle vient, en plus elle est noire. Qui me garantit qu'elle est saine ?

L'homme cessa de filmer.

— Tu t'en fous, si elle est saine ou non. On te paye pour la baiser et la tuer, toi tu le fais.

Le regard, ce regard, cette haine. Batiza ne s'était pas trompé. Il ne comprenait pas, pourtant cela l'intriguait. Il se posta devant l'homme, les bras derrière le dos comme un écolier. Sans qu'il y pense, une érection montait peu à peu.

— Vous pouvez me rouer de coups, me tirer dessus, me dissoudre dans l'acide, mais moi je ne veux pas attraper le sida. Ni la syphilis, ni des morpions. Si elle est malade...

— Batiza..., supplia Bruno.

— Quand c'est Minuto qui organise, j'ai confiance, mais quand c'est ce type, non.

— Ce type ? Ce type, hein ?

Il reçut un coup de poing en pleine poitrine et recula d'un pas. Le public grognait. Un homme âgé au visage couvert approcha pour demander au blond ce qu'il se passait, et en profita pour réclamer qu'on écarte un peu plus les jambes de la fille. Bruno attira Batiza à lui.

— Tu vas arrêter de faire le con ? Avec tout le sang que tu as fait couler jusqu'ici tu ne t'es jamais posé le problème des maladies et maintenant tu casses les couilles ?

Le jeune homme lui offrit une réponse sérieuse, d'adulte, de professionnel, comme Minuto lui avait appris.

— Avant je n'étais personne, maintenant je m'exhibe pour les riches, je tourne des films, je porte des vêtements de marque et une fois par mois je me fais masser. Ne me dis pas que je ne compte pour rien, Bruno, parce qu'ici personne ne compte plus que moi. Et je ne veux pas attraper de maladies, *maintenant*.

Le Gardien avala sa salive.

— Ce n'est pas lui qui a organisé cet événement, d'accord ?

— Qui, alors ? Minuto ?

— Non, Minuto est parti. Tout a été géré par nous, il n'est que client, les détails... Il ne s'occupe pas des détails, tu comprends ?

— Bien sûr que je comprends. C'est un dilettante.

Il avait mis dans sa voix tout le mépris possible et ses mots eurent l'effet escompté. Le Blond lui envoya un coup de poing au visage. Il s'écarta assez vite pour sentir à peine plus qu'une chiquenaude, mais l'autre portait une bague qui lui fit une petite entaille à la joue. Rien de grave.

— Maintenant tu vas aller baiser et tuer cette pute, tu as compris, petit

merdeux ?

Il avait haussé le ton et Batiza sentait son haleine âcre. Fétide, désagréable.

Batiza sourit, il aimait gagner.

— D'accord. Je m'imaginerai que c'est toi.

Il se dirigea vers la fille en organisant mentalement son érection et il eut soudain un pincement au cœur : Rafaelo aurait adoré ce dialogue !

— Il ne retournera pas là-bas ! Le débat est clos.

— C'est rien. Il lui restera à peine une petite trace, tu verras.

— Cela ne m'intéresse pas. Il était là-bas pour travailler, et s'ils ne connaissent pas le professionnalisme, alors qu'ils laissent tomber, qu'ils s'occupent de leurs cochonneries et...

— Mais, Minuto, il m'a rien fait. S'il n'avait pas porté de bague...

— Toi, tais-toi ! Tu as été le pire de tous !

Dans la Petite Pièce, Frankenstein prenait tout son temps pour appliquer un pansement sur la pommette de Batiza, qui balançait ses pieds depuis la table où il était assis. Minuto était revenu, furieux, quand il avait été mis au courant de l'incident.

— Je te l'ai dit mille fois, mille fois, qu'il faut respecter les clients. Tous les clients. Tu es là pour un travail ? Tu le fais, un point c'est tout. Tu n'as pas à discuter, provoquer, ni jouer les divas.

— Oui, mais pardon, comment je pouvais savoir...

— Tu ne dois rien savoir, c'est à nous de savoir. Si tu es un professionnel, alors comporte-toi en professionnel. Si tu l'es devenu, c'est aussi grâce à ces gens-là. Les films, par exemple. Tu crois que nous n'avons personne capable de torturer et tuer mieux que toi ? Des professionnels aguerris ?

— J' imagine que si, murmura le jeune homme.

— Eh bien, nous tournons quasiment tous nos films avec toi. Parce que les gens aiment ce qu'ils voient : un petit blond angélique, un garçonnet qui pourrait être leur fils, faisant des choses qu'ils n'ont même pas le courage d'imaginer. C'est ça, le public. Et toi, au lieu de lui être reconnaissant, tu lui craches au visage.

— Mais la fille pouvait...

— La fille allait très bien ! Nous, on organise les choses comme il faut, ça ne nous apporte rien d'avoir des chiens malades, tu comprends ? Quoi qu'il en soit, tu ne retourneras pas là-bas.

— D'accord.

Batiza était secrètement content de ne pas revoir le Blond. De même,

l'indignation de Minuto face au traitement dont il avait fait les frais le réjouissait. Frankenstein calma le jeu.

— Dans deux jours, trois au maximum, ça aura cicatrisé.

— Sûr ?

Minuto s'approcha pour examiner le pansement.

— Excuse-moi, dit Batiza profitant de la proximité de son Maître.

— Quelle bande de fous, grommela l'homme. Tu n'y retourneras pas, je te le dis.

Pourtant, cette fois encore il se trompait.

Le 24 décembre, Minuto entra dans la Grande Salle pour annoncer à Batiza qu'il combattrait le lendemain. Il n'y avait eu ni préavis, ni entraînement spécial, ni rien. Mais ce n'était pas le problème.

— Putain, Minuto, demain c'est Noël ! Tu le savais, c'est vraiment un coup de pute !

L'homme le regarda sans ciller.

— Combien de fois je dois te dire que les gros mots...

— C'est pas juste ! Pourquoi c'est moi qui dois combattre, quelqu'un d'autre ne peut pas le faire ? ! Et si je meurs ? Je devrais mourir le jour de Noël ?

— Ne meurs pas, répondit Minuto laconique.

La discussion était terminée.

On n'apporta aucun entraînement à Batiza, il n'eut même pas droit à une petite demi-heure de plus dans la Cour, ce qui l'agaça. Le lendemain, les autres le laissèrent en paix tandis qu'il se tirait à quatre épingles avant de partir. Tous ses compagnons de la Grande Salle sans exception montèrent avec lui dans le fourgon. C'était une énorme entorse à la règle et les Chiens Majeurs se lançaient des regards interrogateurs mais personne n'osa le moindre commentaire, la moindre blague. Batiza était d'une humeur massacrant et bouda pendant tout le voyage.

C'était à nouveau un petit complexe sportif et la rencontre devait avoir lieu sur un terrain de basket couvert. Il y avait des tribunes d'un côté et les autres Chiens s'installèrent sur les bancs destinés aux remplaçants. Batiza alla retrouver Minuto qui l'attendait sous un panier avec l'homme qui l'avait accompagné lors de sa première entrée dans la Grande Salle, un type appelé le Créole. Minuto l'aïda à retirer sa casaque blanche. Le jeune homme le remercia sans conviction. Pourtant, son Mentor était de trop bonne humeur pour le réprimander. Il le fit se lever, l'admira sous toutes les coutures puis acquiesça, satisfait.

— Tu es majeur, tu peux agir comme un homme.

— Oui, bien sûr. Je peux choisir de mourir.

Minuto lui tapa sur l'épaule, amusé. Batiza sourit malgré lui.

— Tu m'as préparé un cadeau, au moins ?

— Bien sûr, répondit Minuto d'une voix chaleureuse.

Les vestiaires s'ouvrirent pour laisser entrer Federale, la tête encore plus d'enterrement que d'habitude. Il salua Minuto d'un signe de tête. L'adversaire entra derrière lui. Les pupilles de Batiza se dilatèrent, sa bouche se referma. Son cœur ralentit, lentement, lentement, lentement... suspendu.

Devant lui se dressait Magna, l'homme qui avait tué Rafaelo.

La voix de Minuto lui arriva dans un soupir.

— Joyeux Noël, mon garçon.

Les coins de la bouche de Batiza se tendirent, ses dents se découvrirent, son cœur s'emballa. Il se rendit dans le cercle dessiné par terre en riant comme un bambin. Magna le regardait, calme et bovin. Le coup d'envoi fut donné. Batiza se mit à sautiller, les poings près du visage, la garde levée. Il tournait autour de Magna, qui ne bougeait pas.

— Hé, c'est vrai que t'a mère t'a chié après que ton grand-père l'avait enculée ? Hein ? C'est vrai, hein ? Hein ?

Il riait.

Soudain Magna leva la main droite et Batiza bondit. En même temps, l'autre fit partir sa main gauche. Batiza l'intercepta à mi-chemin avec précision, sans aucun effort. Son visage était tout proche. Un visage d'homme.

— Oui, en effet tu es un pauvre con.

Magna comprit.

— Quand est-ce que je pourrai tuer Zanna ?

— Quand tu ne seras plus aussi convaincu de le tuer.

— Tu pars pour longtemps ?

— Je suis revenu par ta faute, je n'avais pas terminé.

— Et alors ?

— Je vais être absent un moment.

— Il y a une raison, si je veux le tuer.

— Je sais.

— Je veux être ton unique toile. Tu as dit que j'étais comme une toile blanche, non ? Alors je ne veux pas que tu regardes d'autres toiles. Donc je vais tuer Zanna.

Minuto sourit de ce parallèle, puis il dit plus bas :

— Je n'ai jamais compris ceux qui peignent sur les murs. Un mur reste là, à

la vue de tous, comment peut-on le protéger, l'abriter quand il pleut ? Mais une toile, quelle que soit sa taille... une toile, on peut l'accrocher n'importe où. On peut en prendre soin, l'emporter partout avec soi, même loin, même très loin, dans un endroit où personne ne nous trouvera, où on nous laissera vieillir en paix...

Ses yeux s'étaient voilés.

— Je ne suis peut-être pas un bon peintre, toutefois tu pourrais être le seul chef-d'œuvre de ma vie.

— Alors tu vas me laisser le tuer ?

Minuto jeta sa cigarette.

— À mon retour.

Et il disparut.

Tout commença la semaine suivante, avec la nouvelle année. Les repas arrivèrent en retard, jusqu'à une heure, un jour. Cette fois-là, Claudio entra dans la Grande Salle chargé d'un panier en osier, il le jeta sur la table et sortit. Boîtes de conserve, salades sous vide, canettes et petites bouteilles, un paquet de biscuits, serviettes en papier et couverts. Les Chiens se regardèrent, puis Tarquinlesuperbe distribua patiemment la nourriture et tout le monde mangea. Le lendemain, personne ne vint les chercher pour les accompagner dans la Cour.

Fester passa toute la matinée assis au bord de son lit, se tenant la nuque des deux mains. Scottex et Tarquinlesuperbe feuilletèrent des revues et firent des mots croisés tandis que Rambo, Castor et Zeus s'entraînaient. Flash alla plusieurs fois aux toilettes. Batiza s'assit dans un coin qui ressemblait à celui du jeune Noir et attendit. La porte blindée s'ouvrit, le Créole passa la tête pour déposer un panier. En voyant les hommes qui s'approchaient, il leva le bras : il tenait un pistolet. Il ne dit rien, il disparut et referma la porte. Ce soir-là, le dîner n'arriva pas. Zeus se planta devant la caméra et protesta vigoureusement en levant son majeur. Le lendemain matin, Bruno entra et referma la porte derrière lui.

— Il va y avoir de petits changements. Je suis désolé pour le dîner d'hier, cela n'arrivera plus. Nous avons dû procéder à certaines restructurations. Nous devrions vous passer les menottes pour vous emmener dans la Cour, mais...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Pourquoi, que s'est-il passé ?

— Rien. J'ai proposé de vous faire sortir par deux, sans menottes. De toute façon, il ne se passera rien, pas vrai ? demanda-t-il en se touchant la hanche, ce

mouvement que Batiza avait appris à reconnaître. Alors : Rambo et Flash, vous êtes les premiers.

— Bruno...

— Recule, Batiza.

— Comment ça, recule ? Je voulais juste...

Bruno sortit son pistolet, sans viser. Il le tenait appuyé contre sa cuisse, comme s'il pesait très lourd. Batiza resta à nouveau pétrifié devant l'objet qui tuait, oubliant qu'il était lui aussi un objet qui tuait.

— Je suis désolé, s'excusa Bruno, mais ce sont les nouvelles règles. Tu as perdu tes privilèges, ajouta-t-il d'une voix neutre.

— Où est Minuto ?

Mais Batiza avait parlé à voix à peine audible, personne ne l'entendit.

Au bout de dix jours, tout fonctionnait à nouveau avec régularité. Les Chiens étaient prévenus une semaine avant leurs rencontres, ils étaient soumis à des contrôles et à des entraînements spéciaux, ils sortaient, rentraient et attendaient à nouveau leur tour. Pour Fester et Batiza, la routine était légèrement différente grâce aux *snuff*, qui leur permettaient de sortir plus souvent.

De temps à autre, quelqu'un formulait une hypothèse.

— Ils craignaient peut-être une rafle de la police.

— Peut-être qu'un chien s'est évadé.

— Peut-être qu'ils nous ont vendus, que l'Organisation a changé de direction.

Toutefois, il n'avait échappé à personne que le chaos momentané avait coïncidé avec le départ de Minuto. Batiza ne parlait pas. Enfermé dans son perfectionnisme têtu, il passait ses journées à s'entraîner et à prendre soin de son corps. Rien d'autre. Pas un livre, pas une revue, une séance de masturbation pour se détendre. Batiza-Le-Professionnel travaillait, rien d'autre, ainsi avait-il décidé. Il en serait ainsi jusqu'à ce que quelqu'un lui donne des nouvelles de Minuto. Il essaya toutes les sources à sa disposition : d'abord Bruno, puis Claudio, puis le Créole, et même quelques Sous-fifres. Il n'utilisa pas le chantage, ne se mit pas en grève. Minuto n'aurait pas approuvé et, surtout, si Minuto n'était plus là pour le protéger, ce n'était pas un bon calcul. Malgré la promesse de Frankenstein, il lui restait une petite trace sur la joue, résidu d'une cicatrice pratiquement invisible. Pour Batiza, c'était un signe.

À chaque rencontre il observait le public, avant et après le spectacle. Il cherchait le Vieux et il cherchait le Blond. À la troisième, ils étaient là tous les deux. Elle se déroulait dans une maison ancienne dont il avait lu le nom sur une

petite plaque accrochée sous un tableau : Villa Bissanera. Un musée, en tout cas pas un lieu d'habitation. Le sol en mosaïque était luisant et glacial, si le sang se glissait dans les joints il faudrait nettoyer sans attendre. Le public était masqué, composé uniquement d'hommes portant tous des costumes sombres élégants. Mais la crinière du Vieux était reconnaissable, même de loin. Quelques rangs plus près, un deuxième homme attira l'attention du jeune homme. Au lieu du masque classique, il portait une sorte de bande autour des yeux, ce qui laissait mieux voir ses traits. Il était très gras, la barbe et les cheveux blancs.

— Claudio ?

— Oui ?

— Il y a un type que j'ai vu à la télé.

— Ah bon ?

— Oui. C'est un journaliste. Il cherche querelle partout où il va. Il s'appelle Mascara, Scamara, un nom dans le genre.

— Marasca, soupira l'autre. Ce n'est pas un journaliste, même s'il collabore avec une revue. C'est un porte-parole.

— De qui ?

— Tu ne comprendrais pas.

— Explique-moi.

Bien que titillée, la vanité de Claudio ne répondit pas à l'appel.

— Tiens-toi prêt, ça va être à toi.

Batiza retira ses chaussettes et sa casaque, il se retrouva en pantalon chinois. Il combattait contre un des colosses slaves.

— Ça fait un moment qu'on ne s'est pas vus.

La phrase lui glaça le sang. Il se retourna et découvrit l'homme sans aucun étonnement : le Blond. Pourtant, il aurait dû comprendre que son ton était trop gentil. Il était là, non loin, penché sur Marasca. Vêtu sobrement, comme tous les autres, le visage recouvert d'un masque. Le jeune homme se passa mécaniquement une main sur la joue. L'homme parlait à l'oreille du porte-parole, tournant le dos à la scène du combat.

— Vous n'avez pas été satisfait du dernier combat ?

— Mais si, mais si, voyons...

Marasca semblait mal à l'aise.

— Vous voudriez peut-être quelques variantes ? Vous préféreriez des garçons ?

— Non, pas des garçons...

Derrière le masque, on devinait le sourire du Blond.

— Mais ???

— Peut-être un peu plus... jeunes ? On peut ?

Le Blond murmura quelques mots. Marasca s'agita sur sa chaise.

— Non, non, pas moi, quelqu'un d'autre peut le faire mais pas moi.

— Même pas une petite fessée ?

Ils rirent tous les deux, un rire gras, vulgaire. Le Blond se releva et fit quelques pas en direction du Vieux. Il se pencha avec une déférence feinte, parla, mais il était trop loin pour que Batiza l'entende. L'homme rit encore, fort. Le Vieux resta appuyé sur sa canne, obstiné, il bougea à peine les lèvres en réponse. Le Blond passa devant lui et quitta la salle. Il n'accorda pas un regard à Batiza. Le Vieux, en revanche, si. Le Vieux le regardait, cette fois sans sourire.

Il le sait. Il sait où est Minuto.

Batiza reporta son attention sur son adversaire et décida de se dépêcher.

Après la rencontre, Frankenstein dut intervenir parce que le jeune homme avait du mal à respirer.

— Je sens un poids sur ma poitrine. Qu'est-ce que c'est ?

— On va voir, pour l'instant il faut qu'on parte d'ici, d'accord ?

— Oui mais je ne vais pas mourir, pas vrai ?

— Pas encore.

Ils l'aiderent à sortir, juste à temps pour voir le fourgon de Memento qui s'en allait.

— Pourquoi était-il venu ? Qui l'a appelé ? Vous pensiez que j'allais perdre ?

— Nous ne pensions rien, c'est le protocole, c'est tout.

— Ce n'était pas le protocole, avant.

Frankenstein le fit allonger sur la banquette du fourgon, encore couvert de sang. Son pantalon était bon à jeter.

— Avant quoi ? demanda distraitement le médecin.

— Avant que Minuto disparaisse.

Batiza se leva et l'attrapa par le poignet.

— Petit salaud, tu n'as rien, murmura le docteur.

Ces mots firent comprendre au jeune homme qu'il était de son côté.

— C'est Minuto qui m'a appris à faire semblant d'être mal. Pas seulement sentir la douleur, mais aussi...

— Alors laisse-moi descendre.

— Franco.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom, ce qui fit un certain effet à Frankenstein.

— Laisse-moi descendre...

— Franco, je ne vais rien te faire, tu m'as fait toucher ta vésicule biliaire, tu te souviens ? On n'oublie pas ces choses-là.

Minuto lui avait également enseigné la technique de dramatisation. En effet, le docteur laissa échapper un sourire.

— Laisse-moi partir. Vraiment.

— Où est Minuto ?

L'homme jeta un coup d'œil furtif derrière lui et posa deux doigts sur le cou de Batiza, comme pour prendre son pouls.

— Oublie Minuto. Rappelle-toi ses enseignements mais oublie-le. Il ne reviendra pas.

— Pourquoi ?

Son masque avait volé en éclats et son ton désespéré poussa le médecin à le rassurer, mais pour la mauvaise raison.

— Rassure-toi, les grands chefs sont fous de toi. Tu ne cours aucun risque.

La portière s'ouvrit et les silhouettes de Claudio et du Créole se détachèrent dans la nuit.

— Je pensais à un pneumothorax, mais c'est une banale insuffisance respiratoire due au stress. Ce garçon est anxieux.

Il descendit du fourgon et la portière se referma, pour ne se rouvrir que devant la Garganella. Batiza parcourut le chemin de la porte rouge à la Grande Salle avec lenteur. Minuto n'était plus là. Il devait oublier Minuto. Minuto qui était tout ce qu'il avait.

Il m'avait mis en garde. Mais il était vraiment trop tard.

Il rentra dans une obscurité quasi totale, deux heures avant l'aube, pourtant il lui sembla que la Grande Salle était différente, même s'il n'aurait su dire comment. Puis Scottex alluma sa lampe et il comprit : il y avait un lit en moins, Castor n'était pas rentré.

C'est alors que les Chiens commencèrent à mourir.

Le printemps ressemblait à une moquerie. Les sept Chiens Majeurs avaient été dressés pour ne s'occuper que d'eux-mêmes, pourtant soudain une tension, aussi fine qu'une corde de violon, les unissait. En apparence rien n'avait changé, chacun vaquait à ses occupations, mais les entraînements solitaires avaient disparu et ils étaient toujours au moins deux à utiliser les agrès.

— Tu combats demain ?

— Oui.

— Alors donne-moi ton survêtement, comme ça au retour tu auras de quoi te changer.

Tarquinlesuperbe tendait la main vers Scottex, sans le regarder, avant d'aller prendre son tour à la buanderie. Batiza ne protesta pas, il lui semblait juste que chacun fasse la lessive pour tous les autres, pas seulement lui, qui du reste le faisait parce que cela lui plaisait.

Castor n'avait perdu aucune rencontre en deux ans. Bien sûr, cela pouvait arriver. Pourtant... Personne ne dit un mot. Dans la Cour, tandis qu'ils jouaient à tirer des ballons dégonflés dans le panier, Zeus heurta Batiza. Pour s'excuser, il lui entoura les épaules.

— Il se réveillait toujours avant les autres. Sauf la dernière semaine.

Puis il le laissa reprendre le jeu. Pour une fois, Batiza avait compris vite. Castor utilisait la salle de bains le premier tous les matins, et tout le monde en était content parce qu'il laissait cette odeur de frais, de déodorant, de savon et de détergent. Il se rasait le visage et la tête, le grondement de son rasoir servait de réveil aux autres. Les derniers jours, il avait utilisé la salle de bains le deuxième, une fois même le troisième. Batiza ouvrait les yeux et voyait sa longue silhouette encore enroulée dans les couvertures, sur le dos, toujours. Un détail, bien sûr. Mais un détail. Flash sortit de la salle de bains en souriant.

— Les gars, attendez un peu avant d'entrer, d'accord ?

— C'est la deuxième fois aujourd'hui, commenta Zeus à voix basse.

Au déjeuner, on apporta à Scottex une boîte de maïs supplémentaire, son mets préféré. Un par un, ses compagnons en prirent une cuillerée, sans lui demander la permission, mais il ne protesta pas. Batiza mit les grains dans sa bouche, mâcha et tenta de *sentir*. Mais le goût était celui auquel il s'attendait.

— Donc, montre-toi un peu... Tu te sens bien ?

— Oui.

— Rien de bizarre, douleurs, soucis ?

— N-non... ?

Scottex regarda ses compagnons.

— Bien, pour moi, tu peux y aller, déclara Zeus.

— Merci.

Scottex prépara son sac. Il combattait avec un t-shirt blanc de Snoopy et un jean large, difforme, avec des revers. Il tira la fermeture Éclair, la porte s'ouvrit : le Créole était venu le chercher. Il sortit sans saluer personne.

— Peut-être qu'on exagère, commenta Flash. C'est vrai, nous n'avons pas de preuves...

— Ça suffit. Tais-toi. Allons nous entraîner, l'interrompit brusquement Rambo.

— Non, je suis fatigué.

Tout le monde le regarda.

— Je suis juste fatigué, putain, ne me regardez pas comme ça !

Scottex rentra en pleine nuit et tout le monde l'entendit pleurer de soulagement, assis sur son lit.

— Tu vas bien ? Tout va bien ?

— Tout va bien, sauf que je chie comme un dragon.

Tout le monde éclata de rire, même Flash, qui avait le tensiomètre sur le bras.

— Tension un peu basse. Tu manges, tu as mangé ?

— Putain, j'ai mangé trois œufs et un steak !

— Alors pour moi tu es en forme.

— Sûr ?

Batiza l'avait demandé à demi-mot. Frankenstein s'arrêta, interdit.

— Oui. Pourquoi ?

— Non, c'est que Batiza veut nous casser les couilles, dégaina Tarquinlesuperbe.

— On peut venir, nous aussi ?

Batiza, obstiné.

À nouveau, le docteur resta interdit. Bruno avança d'un pas.

— Quel est le problème ?

— Ils disent qu'ils voudraient y aller, eux aussi.

— Qui dit ça ?

Frankenstein regarda Batiza, mais aucun autre Chien n'ouvrit la bouche.

— Tous, je crois.

— C'est le printemps, putain, laissez-nous faire un tour ! dit Fester.

Ils se rapprochèrent tous de Flash et regardèrent en direction de Bruno.

— Pourquoi il n'y a que ce petit con qui a droit à un cadeau de Noël ? renchérit Scottex.

— Je vais aller demander, céda Bruno.

Le Vieux n'y était pas. Batiza s'en assura immédiatement. Il comprit également très vite la différence entre lui et Flash. Flash était encore un combattant de restaurant, de public mixte, de parieurs agités. Pour faire honneur à son nom, il était vêtu de rouge, chemise ouverte sur son torse épilé. Il était beau, lui aussi. Au milieu du combat, c'est Rambo qui dit :

— Voilà.

L'adversaire l'avait frappé, oui, mais un muscle du visage de Flash s'était contracté juste un instant avant. Un petit spasme. Un élanement.

— Crampes, murmura Zeus pour ne pas être entendu des Gardiens.

Ensuite, la descente aux enfers démarra et Batiza préféra regarder et compter. Simplement, l'objet de son attention n'était plus Flash qui mourait. Il regarda Bruno, puis Claudio, puis le Créole, il regarda l'adversaire, un homme du représentant d'huile d'olive, dont il connaissait désormais le nom, Calestani, et Calestani lui-même. Tension, déception, préoccupation, agitation, exaltation, satisfaction, triomphe. Des émotions plausibles.

Cela se termina plus rapidement que Flash ne le méritait.

— Allons-y, dit seulement Bruno.

Mais Fester traversa le groupe, qui était resté près du mur, et se dirigea vers le centre de la salle. Zeus le suivit.

— Arrêtez, qu'est-ce que vous faites ? demanda le Créole, très agité.

— C'est nous qui le sortons, répondit Tarquinlesuperbe.

Les pistolets furent dégainés mais les six hommes ne s'arrêtèrent pas, ils écartèrent les Sous-fifres et soulevèrent le corps de Flash. Son visage était méconnaissable, mais ils ne l'avaient pas soulevé pour le regarder dans les yeux. Ils le tenaient, le touchaient, le reniflaient. Ils le déposèrent dans le coffre froid de la fourgonnette de Memento, qui fumait béatement comme s'il assistait à une scène tout à fait normale, et ils l'enveloppèrent dans deux couvertures foncées. Puis le vieux partit avec son chargement et les six hommes furent poussés vers le fourgon.

— Montez, vite ! Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? Demain vous pouvez faire une croix sur votre promenade dans la Cour, on dirait que vous sortez d'un carnage, putain, et puis pourquoi ça pue comme ça ?

— On sent la merde, répondit Zeus au nom de tous.

C'était le problème, en effet.

— Toi et Fester, vous êtes hors de danger.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ne m'interromps pas. À vous deux, cela ne vous arrivera pas parce que vous êtes trop utiles, quelqu'un aurait des soupçons.

— Quelqu'un qui ? Ils sont en train de nous tuer !

— Non, tu n'as pas compris, écoute-moi. Ce n'est pas l'Organisation qui fait ça, compris ? C'est quelqu'un *dans* l'Organisation. Quelqu'un qui a des accords avec d'autres groupes. Pour les paris. Un des nôtres parie contre nous.

— Mais qui ?

— Ça te semble si important de savoir qui *d'entre eux* ? Moi, ce qui m'importe, c'est de savoir qui *de nous* sera le prochain.

Zeus et Batiza discutaient dans la buanderie, où il n'y avait ni caméras ni micros.

— Ils ne tuent que ceux qui ne sont pas indispensables, ceux dont il est plausible d'imaginer qu'ils auraient perdu, un jour ou l'autre.

Zeus compta sur ses doigts.

— Castor était le plus vieux. Il était fort, mais il était vieux. S'ils l'ont fait combattre contre un plus jeune mais tout aussi costaud, avec de l'expérience, il était légitime d'envisager qu'il puisse perdre. Flash était celui qui avait le moins de technique, il combattait en force et ils lui ont mis en face un malin...

— Mais Flash a été empoisonné.

Zeus sourit en triant le linge par couleur.

— Non, Batiza, pas empoisonné. Rien d'illégal. Quelque chose qu'on lui a donné pendant toute une semaine, goutte par goutte, pour lui irriter l'intestin. Et puis, le jour du combat, on a augmenté la dose. Ils ont fait pareil avec Castor, mais avec une autre substance, pour ne pas attirer l'attention. Un somnifère ou un tranquillisant, quelque chose qui l'a rendu moins lucide, mais pas trop. Il suffisait qu'il soit légèrement étourdi et que l'adversaire le sache. Il en faut peu, tu le sais, il en faut peu.

Batiza acquiesça.

— Maintenant, reste à comprendre qui sera le prochain, sachant que ça ne sera pas Scottex, vu qu'il a déjà été gracié.

— Ce n'est pas dit. Ils veulent peut-être laisser passer un peu de temps entre une mort et une autre.

— Oui, peut-être, répondit Zeus en secouant la tête. Pourtant, à mon avis, Scottex plaît au public. Donc ça se joue entre moi, Rambo et Tarquinlesuperbe.

Batiza serra les lèvres, indigné, frappé par cette éthique rigoureuse et paradoxale qu'il avait eu du mal à comprendre et à accepter. Rencontres truquées, combattants drogués, traîtres.

— Minuto ne l'aurait jamais permis, conclut-il entre ses dents.

— En effet, c'est pour cette raison que cela arrive maintenant.

— Zeus ?

— Oui ?

— D'après toi, qu'est-ce qui est arrivé à Minuto ?

— Je ne sais pas, ne me le demande pas, Batiza. Il est hors jeu, ça c'est certain.

— Mais il n'est pas mort, pas vrai ?

Zeus l'observa quelques secondes, puis il lui fit une caresse.

— Tout va bien, je vais rentrer, c'est un travail de ceux qu'on fait, Fester et moi.

Batiza avait rassuré ses compagnons avant de sortir, mais durant le voyage il avait été gagné par l'inquiétude. Le cérémonial avait changé. Bruno et Claudio, pour l'informer de sa nouvelle mission, l'avaient emmené dans la salle où il essayait ses costumes avec Minuto. Un spectacle en direct était prévu, ils le lui annoncèrent avec les mêmes précautions que s'ils l'informaient d'une opération à cœur ouvert.

— C'est comme un *snuff movie*, mais le public est présent.

— Mais c'est filmé ?

Les deux Gardiens s'étaient regardés.

— Non. C'est pour ça que l'affaire est délicate.

— C'est un spectacle privé.

— Pourquoi, les autres étaient publics ?

Bruno avait posé ses mains sur le bureau.

— Tu dois demander beaucoup. Comme compensation, je veux dire.

Le jeune homme se tut, il essaya de raisonner comme Minuto le lui avait appris.

— Pourquoi, qu'achètent-ils avec ce « beaucoup » ? L'identité de la personne que je tue ? Mon silence ?

— Ta discrétion, suggéra Claudio.

« Discrétion ». Le mot le questionnait. De son point de vue, il s'agissait peut-être simplement d'aller faire son travail, un spectacle comme tant d'autres, sans risques. Pourtant il sentait un danger, qui se confirma quand la porte du fourgon s'ouvrit à nouveau devant la boîte échangeuse, pour la troisième fois. Sans la médiation de Minuto, l'homme blond qui de façon inexplicable lui en voulait tant devait avoir organisé un événement particulier. Il avait raison, mais seulement en partie. Bruno, Claudio et le Créole l'accompagnaient, ainsi que cinq Sous-fifres. Il n'entra pas par la porte habituelle, on le fit passer par une entrée de service et il attendit dans un bureau meublé d'objets coûteux mais inutilisés. Il aperçut le Blond furtivement. Il était à la fois nerveux et excité, mais aussi sérieux, plus sobre que les autres fois. Il passa la tête par la porte.

— Alors, ici tout est prêt ?

— Oui, oui, bien sûr, s'empressa de répondre Bruno. Puis lui et Claudio se précipitèrent sur Batiza pour l'aider à se changer. Le jeune homme se laissa faire, il avait un peu de mal à respirer, il n'aimait pas ce qui se passait. Après lui avoir

retiré son caleçon, Bruno le poussa à enfiler son pantalon chinois et sa casaque.

— Mais pourquoi ? Je ne dois pas... ?

— Si, mais tu dois sortir habillé. Vas-y, et... fais de ton mieux.

Cette recommandation était absurdemment maternelle.

Le Blond se tenait à l'écart, derrière les autres. Le public, une trentaine de personnes au plus, était constitué exclusivement d'hommes. À une exception près : une dame, jeune et belle. Elle était assise à côté d'un homme entre deux âges, poivre et sel, distingué. Et elle pleurait à chaudes larmes en parlant à voix basse. Batiza les regarda en descendant dans l'arène vide. Il crut que la femme tenait la main de l'homme, mais en regardant mieux il comprit que c'était lui qui lui serrait le poignet. Pas de masques, pas de pantalons défaits, les présents n'avaient pas l'air d'être là pour s'amuser. On aurait dit un jury.

— C'est toi qu'on appelle Batiza ? demanda l'homme poivre et sel.

Il avait un fort accent du Sud et le ton de quelqu'un qui a passé sa vie à commander. Batiza s'adapta : il se montra poli et professionnel, comme lui avait appris Minuto.

— Oui, monsieur.

— Tu as l'air très jeune. Quel âge as-tu ?

— Dix-huit, monsieur. Presque dix-neuf.

— J'ai entendu parler de toi. On dit que tu sais être très cruel. En combien de temps peux-tu tuer un homme ?

La question le troubla. Il pensa à tous ses combats avant de répondre avec sincérité :

— D'habitude on me dit si je dois être rapide ou lent. Je pense pouvoir mettre une ou deux minutes, ou bien plusieurs heures. C'est le client qui décide.

L'homme acquiesça.

— Tu sais faire mal ? Tu connais les coups qui provoquent le plus de douleur ?

— Oui, certainement.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

L'homme sourit, légèrement incrédule.

— Vraiment ?

— J'ai eu un bon Maître.

Batiza respira profondément pour s'empêcher d'ajouter quelque chose ou de poser des questions.

— Alors, reprit l'homme après une pause, tu vas devoir tuer quelqu'un que

j'ai du mal à appeler un homme. Je veux que cela prenne le plus de temps possible, peu importe si nous restons ici jusqu'à demain. Tu dois le faire souffrir comme tu n'as jamais fait souffrir personne. C'est clair ?

La lèvre inférieure de Batiza trembla, mais il fit oui de la tête. La femme se mit à hurler, à pleurer de plus en plus fort, à répéter : « Je t'en prie, Antonio. »

C'est une affaire personnelle. Ce n'est pas un travail. Ils m'utilisent pour régler une affaire personnelle.

Il ne tuait pas pour sauver sa peau, ni parce que c'était son métier, cette fois il était *utilisé* pour tuer, comme un couteau ou un pistolet.

Ce n'est pas juste. Minuto ne serait pas d'accord, les sentiments n'ont rien à voir là-dedans...

Puis plusieurs hommes se levèrent et poussèrent l'un d'entre eux vers le centre de l'arène. C'était un jeune homme, assez beau. Il ressemblait vaguement à l'homme poivre et sel, ils étaient peut-être parents.

— Mon Dieu, Vito, mon Dieu, Vito, non, Antonio je t'en prie, je t'en prie...

La femme hurlait de plus en plus fort mais l'homme lui tenait fermement le poignet. Elle glissa de sa chaise mais on la fit rasseoir de force. L'homme poivre et sel la prit par le menton et lui releva la tête pour la forcer à regarder. Batiza eut un pincement au cœur.

« Alors, de un à dix ? »

— Vas-y.

Il se tourna vers le jeune homme, qui attendait avec dignité et aussi avec une fierté effrontée qui lui rappelait Criquet.

Cela doit durer longtemps et il doit souffrir beaucoup. Pas d'hémorragie, alors. Commençons par les dents et les doigts, ensuite on verra.

Quarante-huit minutes passèrent avant qu'un flot de sang mêlé à du vomi sorte de la bouche du jeune homme avec son dernier soupir. Batiza était fatigué et ses oreilles sifflaient. La femme n'avait pas cessé de hurler, pas une seconde. Elle s'était évanouie deux fois et avait vomi une fois. Chaque fois, l'homme poivre et sel avait fait signe à Batiza de s'interrompre et d'attendre qu'elle soit à nouveau en mesure de regarder. Maintenant son visage était couvert de maquillage, larmes, salive, morve et sang — elle s'était mordu les lèvres plusieurs fois. Pourtant elle restait belle. Elle ne pleurait plus, elle ne suppliait plus Antonio, elle n'appelait plus Vito. L'homme la lâcha.

— Bien. Maintenant, à elle.

Batiza le regarda sans comprendre.

— Pardon, mais...

— Fais-lui tout ce qu'on peut faire avec une garce comme elle puis tue-la.

— Je suis fatigué..., laissa échapper le jeune homme.

Il y eut un instant de flottement, puis l'homme fit un signe et le Blond accourut. Ils parlèrent un moment, tandis que la femme, à terre, fixait le corps supplicié de son amant. Puis le Blond partit et revint avec un plateau sur lequel étaient posées deux pastilles de Viagra et trois lignes de cocaïne. Il le tendit à Batiza.

Minuto explosa dans son esprit, non plus « que ferait Minuto » ou « que dirait Minuto » mais l'essence même de Minuto. Il se tourna vers l'homme poivre et sel.

— Excusez-moi, je pense m'être mal exprimé. Il n'y avait pas besoin de tant de...

Claudio, aide-moi ! Quel est le mot ?

— ... sollicitude. J'ai juste dit que j'étais fatigué. J'ai simplement besoin d'un verre d'eau et de quelques minutes, mais si vous voulez je suis prêt...

Finis ce que tu as commencé !

— ... monsieur.

L'homme acquiesça avec un air grave et aussi admiratif. Il fit signe au Blond de remporter le plateau. Celui-ci regarda Batiza dans les yeux. Avec haine, à nouveau. Et à nouveau Batiza lui sourit. Puis il respira. Pour être fatigué, il était fatigué. Il regarda la femme et, avant de se concentrer, il demanda :

— Monsieur ?

L'homme poivre et sel avait les yeux dans le vide, il le regarda sans le voir.

— Vous avez des préférences sur la douleur et sur la durée ?

Tout était terminé. Batiza avait très mal aux mains. Il retourna dans le bureau d'un pas lourd et laissa les Sous-fifres lui changer ses vêtements.

— Tu as été fort, lui dit Bruno. Tu te laveras à la maison, d'accord ?

— Oui, je veux m'en aller.

La porte s'ouvrit et l'homme blond entra, surexcité.

— Un cadeau pour notre star ! Directement de la part de M. Cardamone !

Il lui lança une sorte de paquet. C'était la culotte de la femme qu'il venait de tuer, à l'intérieur il y avait tous ses bijoux. Claudio les ramassa pour lui et les mit dans sa poche.

— Tu ne l'essayes pas, petite pute ?

Batiza l'écoutait à peine. Il était trop fatigué. Les autres l'ignoraient également, aussi l'homme blond, après avoir dit : « La prochaine fois, on va bien

s'amuser, toi et moi, tu vas voir ! » sortit-il en claquant la porte. Les neuf hommes de la Garganella sortirent à l'air frais et se dirigèrent vers le fourgon et la voiture d'escorte. Avant de monter, Batiza demanda :

— Je me suis sali les mains, Bruno ?

Le Gardien ne répondit pas, il le poussa doucement pour qu'il monte. Mais Batiza resta immobile, les mains posées sur le toit du fourgon.

— Réponds-moi.

— Écoute, ce sont des choses qui arrivent. Maintenant que Minuto n'est plus là pour te protéger, des histoires du genre pourraient bien se reproduire.

Il essaya à nouveau de le faire entrer, mais en vain.

— Réponds-moi, Bruno, s'il te plaît. Ce soir je me suis sali les mains ?

L'homme lui passa un bras autour des épaules.

— Ça fait un moment qu'elles sont sales.

Depuis deux semaines, Batiza avait demandé qu'on lui apporte des compléments alimentaires à base de yaourt et ferments lactiques. Il les avait pris à chaque repas, consciencieusement, avant le combat de Fester, avant celui de Tarquinlesuperbe, et maintenant il s'apprêtait à avaler celui du dernier repas de Zeus. Ils se souriaient souvent à table, lui et Zeus, son compagnon était resplendissant et lumineux. Zeus souriait beaucoup, depuis quelques jours. Souvent il se cognait le genou contre une chaise et se massait d'un air distrait, en riant de sa maladresse. Dommage que Zeus n'ait jamais été maladroit. Comme c'était la pratique depuis la mort de Flash, cette fois encore tout le monde assistait à la rencontre. Zeus avait demandé une bière brune pour accompagner son repas et malgré des protestations initiales on la lui avait apportée. Il l'avait bue presque en entier, puis le spectacle avait commencé.

— Ça va te faire du mal.

— Tu en veux une gorgée ?

— Je déteste la bière brune.

— Tu n'y connais rien. Goûte.

— Je te dis que je déteste ça !

— Tu es une femmelette.

Batiza avait attrapé la bouteille et avait avalé le reste, deux gorgées de bière. Puis il lui avait rendu la bouteille vide en grimaçant, il avait pris sa fiole de complément alimentaire déjà vide en penchant la tête en arrière pour faire semblant de boire mais il avait craché la bière qui était restée dans sa bouche. Une scène qu'il répétait pour la troisième fois : la première avec une cuillerée de soupe de Fester, la seconde avec la sauce piquante de Tarquinlesuperbe. Ils

avaient décidé que ce qu'on leur administrait à leur insu se trouvait nécessairement dans un liquide au goût prononcé. C'étaient des tentatives à l'aveugle, désespérées, exécutées devant une caméra qui aurait tout aussi bien pu être éteinte. Dans la salle de bain, il transvasa la mixture blanche et marron dans un flacon qui avait contenu de l'huile d'amande douce. Il mit le tout dans sa poche en espérant pour la troisième fois que cela ne servirait à rien.

Le corps de Zeus pesait très lourd. Ses yeux étaient restés ouverts, figés dans une expression de stupeur, quand l'adversaire l'avait pris à contre-pied en lui brisant le cou. Trop lent, Zeus, engourdi, un sourire hébété sur le visage. Maintenant sa tête se balançait sur l'épaule de Batiza, qui se dirigeait avec les autres vers le fourgon de Memento. Le moment était venu de mettre en œuvre tout l'art que Minuto lui avait appris. Batiza feignit de trébucher et le corps de Zeus glissa en avant. Son autre épaule avait été saisie par Tarquinlesuperbe, qui était le plus petit de tous et ne put donc faire contrepoids. Le cadavre de Zeus tomba par terre. Seul Fester lui tenait encore les pieds. Scottex et Rambo essayèrent de le soulever à nouveau en maudissant Batiza, qui s'agrippa au cou de Zeus en prononçant des mots insensés, pourquoi lui, pourquoi son ami, c'était injuste, il se retrouvait seul. Les Gardiens et les Sous-fifres intervinrent, le détachèrent de force, et en vacillant Batiza se jeta sur Memento, qui profitait de la scène. Il lui dit qu'il savait ce qu'il voulait lui faire mais qu'il ne devait pas, que Zeus devait être enterré en bon chrétien, avec une tombe et une croix. Il le secoua, l'enlaça, approcha sa bouche de son oreille et prononça les deux phrases qu'il avait préparées depuis longtemps :

— Quelqu'un nous drogue. Minuto avait confiance en toi.

Le minimum indispensable, dit à un vieux fou qui dissolvait les cadavres dans l'acide et qui le regarda en fumant, comme s'il ne s'était pas aperçu que le jeune homme lui avait glissé un flacon dans la poche. Bruno et le Créole le poussèrent vers le fourgon et Batiza poursuivit son mélodrame, déchiré par le doute : avait-il fait le bon choix ?

— Tu veux voir ma collection ?

Fester aussi avait trouvé longs les dix jours d'attente. Il conduisit Batiza jusqu'à son armoire, qu'il ouvrit avec circonspection. À l'intérieur, posées chacune sur un coussinet de coton et enfermées dans une petite boîte en plexiglas, il y avait environ deux cents dents en or.

— Toutes utilisées. Et toutes appartenant à des gens qui n'en avaient plus besoin, précisa Fester.

— Jolies, commenta Batiza sans se décomposer. Mais pourquoi tu ne les as

pas demandées neuves ?

— Cela aurait été un tel gâchis ! s'exclama Fester avec indignation. Je suis pour le recyclage. Cinq pour un film simple, dix pour une exhibition avec public, poursuivit-il à voix basse. De quatorze à vingt-deux carats.

— Une véritable fortune !

— Oui, sourit l'homme.

La clé du verrou extérieur tourna. Ce n'était l'heure ni du repas, ni de la Cour. Soit l'un d'entre eux avait été convoqué, soit Memento avait enfin agi, pour le meilleur ou pour le pire.

— Batiza, tu peux venir ?

Le jeune homme suivit Bruno jusqu'au bureau de l'étage du dessus. À l'intérieur, assis à la table, un homme qu'il n'avait jamais vu. Poli, bien habillé, l'air cultivé.

— Assieds-toi.

Batiza s'exécuta.

— En bref : notre groupe a des raisons d'être satisfait de ton comportement.

Le jeune homme se tut. L'homme esquissa un sourire.

— Tu as donné la pièce à conviction à la bonne personne. Nous en avons fait analyser le contenu et, étant donné qu'heureusement le corps d'Alessio n'avait pas encore été éliminé, nous avons pu procéder à des vérifications approfondies.

Alessio. Zeus. Alessio.

— Il contenait des traces significatives de benzodiazépine. Il s'agit d'un anxiolytique à effet tranquillisant. Il peut avoir des effets secondaires qui compromettent la promptitude physique.

Il parlait comme un livre, comme s'il ne s'agissait pas de morts, de sang, de lutte.

— Alors vous les avez attrapés ? Ceux qui faisaient ça ?

— Oui.

Batiza baissa la tête.

— Maintenant plus personne ne mourra ?

— Uniquement de mort naturelle. Néanmoins nous avons une petite affaire à expédier.

— C'est-à-dire ?

— Nous voudrions te remercier formellement. Y a-t-il quelque chose que tu voudrais demander ?

Le sourire de Batiza dépassa en intensité celui de Zeus.

Il demanda ce qu'il voulait.

La porte du camion se referma.

— QUI EST LÀ ? QUI EST LÀ ???

— C'est moi, Claudio.

Silence.

— Batiza ?

— Oui.

— Mon Dieu... mon Dieu, mon Dieu, non...

Le bruit des pas de Claudio qui se réfugiait dans un coin du camion. Ils faisaient tous comme ça.

— Ne me tue pas, Batiza ! Ne me tue pas, ne me tue pas, je t'en supplie !

— Tu sais bien que je dois le faire.

Le moteur démarra en grondant et le camion se mit à rouler. Batiza fit quelques pas, tendit la main dans l'obscurité, sûr de lui, et trouva le visage de Claudio, qui poussa un cri.

— Gentil, sois gentil.

— ... Nonnonnonnonnonnon..., pleurait-il.

— Je te dis d'être gentil, pour l'instant je ne vais rien te faire, je veux juste parler, d'accord ?

Rien à faire.

— Sérieusement. Je te préviendrai avant.

Il entendait sa respiration étouffée.

— Allez, tu me connais. Quand je dis quelque chose je m'y tiens, non ? Claudio, ne fais pas le con, je ne t'ai jamais roulé, nous étions amis, non ?

— Oui ! Oui oui oui !

— Même si malheureusement je ne t'ai jamais beaucoup plu. Trop de questions, pas vrai ? Et puis, je ne suis pas un intellectuel comme Zeus. Quand même... Zeus, qui était ton pupille...

— J'étais obligé. J'étais obligé de le faire pour qu'ils ne me soupçonnent pas.

— Oui, j'imagine. Tu as gagné beaucoup d'argent, au moins ?

Claudio éclata en sanglots et Batiza s'aperçut qu'il ne ressentait aucune peine pour lui, vraiment aucune peine.

— C'est moi qui ai décidé de venir ici, tu sais ? J'ai demandé à te tuer moi-même.

— Je t'en prie... je t'en prie...

Il s'assit devant Claudio.

— Minuto m'a raconté une histoire assez drôle, une fois. Tu sais qu'en Chine il y a encore la peine de mort ? Ils coupent la tête des condamnés.

Claudio tremblait comme une feuille.

— Eh bien, Minuto m'a raconté qu'il faut payer le bourreau. Ou la famille, si le condamné n'a pas d'argent. Parce que sinon le bourreau n'agit pas d'un seul coup. Il coupe un morceau, puis le reste. Comme ça le condamné reste vivant, entre le premier et le second morceau, tu comprends ?

Claudio pleura plus fort. Batiza baissa la voix.

— Moi je peux te tuer d'un seul coup, tu ne t'en apercevras même pas. Le reste je m'en occuperai après, quand tu seras mort. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu es partant ?

L'homme n'arrivait pas à parler, les sanglots le secouaient encore plus que les vibrations des roues. Batiza l'enlaça sans affection, son accompagnateur privé qui lui avait tant enseigné.

— Je suis sérieux, Claudio, c'est une proposition honnête.

— Que veux-tu ?

Il avait compris, évidemment.

— Je veux des réponses.

— Mon Dieu, non... Non...

Batiza le saisit par les épaules et l'éloigna de la distance de son bras. Il serra les mains, lui fit mal.

— Parce que tu as une famille, toi aussi ? Ici tout le monde a une famille ! J'en ai ras-le-cul de cette histoire de famille !

Claudio gémit. Batiza, imitant Minuto, fit mine de s'adoucir.

— Je ne dirai rien à personne, je ne veux pas causer de soucis aux gens que tu laisses, ni aux personnes à qui je pourrais parler, ni à moi-même. Réponds-moi, tu ne t'apercevras de rien.

— D-d'accord, bredouilla Claudio.

— Où est Minuto ?

— Quoi ? Je ne... ?

Batiza serra encore les mains, les épaules de Claudio craquèrent légèrement.

— Je ne sais pas, Batiza, je ne sais pas.

— Il est vivant ?

— J-je n-ne...

— Alors dis-moi ce que tu sais ! Pourquoi il a disparu ?

— Il est parti ! Il était fatigué, il voulait tout abandonner, il est parti !

— Tu veux dire qu'il a pris sa retraite ?

— Personne ne peut partir. Jamais. C'est... c'est évident, il le savait, lui aussi.

— Alors ?

— Alors il n'aimait pas cette vie, ce que... ce que tu fais, par exemple dans cette boîte... il n'approuvait pas...

— Mais il ne pouvait pas s'en aller, conclut Batiza.

— Non. Personne ne peut.

— Alors il s'est enfui.

— Je crois que oui. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'a plus été possible de le contacter et que de nouvelles personnes sont arrivées à la Garganella.

— Mais tu ne sais pas s'il est mort.

Claudio eut du mal à dire la vérité.

— S'il s'est enfui... s'il a trahi... ils le trouveront, Batiza. Ces gens ne sont pas du genre à te laisser filer, à te laisser en paix. Et quand ils le trouveront...

— Mais jusqu'ici rien ne prouve qu'ils l'aient trouvé.

— Non.

Le jeune homme respira calmement avant de reprendre.

— Qui y avait-il au-dessus de Minuto ? Comment est structurée l'Organisation ?

— J-je ne...

— Je vais t'aider. Entraînements, chiens mineurs, Sous-fifres, Chiens Majeurs, Gardiens, Gérants comme Minuto. Jusque-là, j'y arrive. Ensuite il y a les externes, comme Memento et le Docteur. Le public, c'est les salauds qui paient parce que ça les amuse de voir quelqu'un mourir. Et au milieu, qui y a-t-il ?

— Sérieusement, nous ne pouvons pas le savoir. Si on ne le sait pas, personne ne peut nous le faire avouer, tu comprends ?

— D'accord. Des histoires de mafia ?

— Oui. Aussi.

— Comment ça, « aussi » ?

— Pas seulement. Il y a les rencontres organisées par les Familles et celles organisées par les Patrons.

— Qui sont les Patrons ?

— Des gens riches. Ceux qui fournissent les endroits, achètent les *snuff movies*, sponsorisent.

— Sponsorisent ?

— Il y a de tout, dans le milieu des rencontres. Il y a vous, les chiens, mais aussi la came et les commissions.

— Explique-moi, je ne comprends rien !

— Drogue. Vengeances transversales, offenses au code d'honneur. Beaucoup de *snuff* sont des enlèvements.

— D'accord. Qui sont nos Patrons ?

— Je ne sais pas.

— Dis-le-moi !

— Je ne sais pas. Parfois des gens venaient chercher Minuto, mais en général ils lui téléphonaient. Minuto était une sorte de coursier.

— Mais... il n'était pas tueur à gages ?

— Je crois que si, mais...

— Mais quoi ?

— Je ne sais pas, je ne suis pas sûr !

— Claudio...

— Il y a des années, je crois qu'il voulait arrêter, prendre sa retraite. Mais il ne pouvait pas, tu comprends, il savait trop de choses ! Alors ils l'ont mis ici. Pour le punir, en quelque sorte.

— Ils l'ont mis ici ?

— Il travaillait pour un type, Batiza, mais je te jure que je ne...

— Quel type ?

— Le patron de la Garganella.

— La Garganella est une ruine ! Patron de quoi ?

— Tout est à lui ! Pas seulement l'usine, tout le secteur ! Nous pouvons aller et venir à notre guise, c'est pour ça que personne ne nous arrête !

Le camion ralentit. Il restait peu de temps.

— Comment s'appelle-t-il ? Qui est-il ?

— Je ne sais pas, vraiment ! Je ne sais pas !

— Comment sais-tu qu'il est le Patron, comment sais-tu que Minuto travaillait pour lui ?

— Parce que dès qu'il l'appelait, Minuto accourait. Et Minuto n'accourait jamais pour personne d'autre.

Le camion ralentit encore.

— Le nom, ordonna Batiza.

— Personne ne le connaît.

Instinctivement Claudio avait baissé la voix, lui aussi.

— Mais toi tu es différent des autres, Claudio. Tu as fait des études, tu es intelligent, tu as un diplôme. Peut-être que tu le connais mais que tu ne le sais pas.

Claudio hésita. Puis, d'une voix quasi déformée :

— Tu feras doucement ?

— Tu ne t'en apercevras même pas.

— Ce vieux à la canne, avec les cheveux blancs...

Batiza frissonna.

— Oui.

— De temps en temps ils se regardaient, Minuto et lui.

— Oui. Autre chose, Claudio ? Il faut en finir.

Comme rassuré, l'homme ajouta.

— Une fois j'ai entendu le chauffeur de la Mercedes prononcer un nom à voix basse. Il ne savait pas que j'étais là.

— Quel nom ?

— Guerrero.

Cela dura vraiment un instant.

Batiza se débarrassait sous la douche des dernières traces de Claudio quand il entendit dans la Grande Salle la voix de ses quatre compagnons. Et une cinquième voix qu'il ne pensait pas réentendre un jour. Il appuya son dos contre la porte coulissante et se laissa glisser lentement à terre.

On frappa.

— Batiza ? Tu es là ?

— Je ne peux pas parler de ça, répondit-il en le singeant.

La porte s'ouvrit, il se laissa aller en arrière dans le vide et s'écroula par terre, ce qui n'avait aucune importance. La grosse tête de Rocco était penchée sur lui.

— Je suis encore vivant. Et Chien Majeur.

Batiza sourit.

L'amitié est une erreur, l'affection une faiblesse.

Patience.

À la Cave, Moïse, Petit, Bambi et Omar étaient toujours vivants. Apparemment, Claudio avait également truqué des rencontres de chiens mineurs. Rocco se fit une place dans le groupe des Chiens Majeurs sans grande difficulté, sa discrétion était très appréciée. Il survécut à sa première rencontre et Batiza lui étudia un look mi-pirate mi-forçat qui, malgré des prémices désastreuses, eut l'air de fonctionner. La routine redevint rigoureuse et les habitudes de Batiza méticuleuses. Il s'était mis en tête de porter une montre différente à chaque rencontre, de sorte que toutes celles qu'il déplaçait du côté droit au côté gauche de la vitrine représentent une victoire. Il faisait venir un coiffeur et un masseur une fois par mois et tous les autres Chiens en bénéficièrent. Sa fidélité à l'Organisation avait été généreusement récompensée et désormais ses combats étaient considérés comme des événements. Y assister était un luxe réservé à quelques privilégiés. Assis dans la Cour, roi d'un royaume

fait de la pire misère humaine, il attendait quelque chose.

Il y avait de l'électricité dans l'air. La salle de conférences était comble, mais les visages n'étaient pas les mêmes que d'habitude. Batiza enregistra la présence d'au moins six personnalités publiques, dont un homme politique. Claudio ne pouvait plus lui suggérer les noms, mais son rôle avait été repris — en moins efficace — par le Créole. Chaque fois, il lui faisait l'inventaire à voix basse.

— Celui-ci est Raimondi, administrateur délégué des aciéries. Cet autre est un vice-directeur de banque. Au fond, il y a Castaldi, un centriste.

— C'est-à-dire ?

— Comment dire... Il voudrait faire partie de la démocratie chrétienne, mais il ne peut plus.

Au fond de la salle, un petit turban blanc. Le Vieux à l'air sordide dans son habituel manteau croisé, la bouche tordue, ses petits yeux brillants. Il ne ratait plus une seule de ses rencontres.

— Pourquoi tout ce monde ?

— Pour la rencontre. Celle qui suit la tienne.

La phrase avait naïvement échappé au Créole. Batiza bondit.

— Il y a une rencontre après la mienne ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Qui est-ce ? De quelle Organisation ?

— Federale. C'est un gars de Federale, je crois.

— Il se bat contre qui ? Un des nôtres ? Mais pas contre moi, n'est-ce pas ?

— Non, pas contre toi.

Le Créole ne savait plus comment sortir de cette impasse.

Comment se permettaient-ils ? Qui pouvait être plus important que lui ? C'était lui la star, c'était lui qui concluait les soirées ! Il ne posa aucune autre question par pur orgueil et tua avec rage, avec une irritation de diva, de façon décousue, hâtive, se fichant du public, des Patrons et du maudit Vieux. Il voulait voir, il voulait regarder en face celui qui lui avait usurpé les feux de la rampe.

Comme lors d'un match de volley, deux Sous-fifres passèrent la serpillière par terre en vitesse pour retirer la sueur, la salive et le sang. Les hommes de Federale se postèrent autour de la porte des toilettes dans une pantomime de gardes du corps. La porte s'ouvrit et Zanna entra. Batiza sentit son sang se glacer. Quoi ? Zanna était pour lui, il lui était destiné. Zanna était encore plus beau que la dernière fois qu'il l'avait vu, grand, brun, la mâchoire un peu forte, mais avec une touche décidément féminine. Il avait gagné un nombre

considérable de rencontres, plus que lui, il était considéré comme un chien d'une race plus que rare. Batiza le regardait, l'autre l'ignorait délibérément. Ils l'avaient doublé, si après ce combat ils devaient se rencontrer, alors Batiza serait considéré comme un adversaire mineur, modeste, de repli. Ce n'était pas juste ! Zanna était à lui, c'était lui qui devait le tuer ! Batiza était sur le point d'espérer sa victoire, mais se freina mentalement. Il attendit l'entrée du chien qui avait pris sa place. Bruno s'approcha, il fit un signe au Créole, le bourdonnement du public cessa, le Vieux se pencha imperceptiblement, sa silhouette oscilla. La porte s'entrouvrit. Pieds nus, pantalon marron, ni ceinture, ni montre, ni cigarette. Minuto en personne avançait dans le couloir, lui, l'attrapeur de chiens, chien parmi les chiens. Minuto qui avait disparu. Minuto qui avait trahi.

— Non, s'étrangla Batiza.

Il fit un pas, Bruno le bloqua.

— Ne fais pas de conneries, dit-il avant d'ajouter : Mon Dieu, alors c'est vraiment lui...

Minuto était arrivé au centre de la salle d'un pas lent, calme. S'il avait peur, il ne le montrait pas. Il conservait toute sa dignité. Un seigneur.

Il ne regarda pas dans la direction de son ancien pupille, bien qu'il sût où le trouver. Batiza était pétrifié, terrorisé.

— Ils ne peuvent pas..., murmura-t-il.

— Du calme.

— Comment peuvent-ils... Zanna doit avoir vingt ans, Minuto en a soixante...

— Arrête, reste en dehors de ça.

— Pourquoi ?

Les yeux d'enfant de Batiza cherchèrent la énième réponse en Bruno.

— Tu sais pourquoi. S'il est ici, ça veut dire qu'il paye pour quelque chose. Tu veux partir ?

Batiza secoua la tête. Il s'apprêtait à assister à la mort de la seule personne qui lui restait au monde, et ensuite

Ensuite

il ne resterait vraiment plus rien. La rencontre débuta tacitement. Ni Minuto ni Zanna ne bougèrent. Le jeune homme n'avait pas l'air étonné, comme s'il connaissait déjà l'identité de son adversaire. Sagement, il ne le sous-estimait pas. Il était vieux, oui, mais il en avait tué plus d'un. Avec un pistolet, mais aussi à mains nues. Zanna attendait, Minuto aussi.

Batiza ne voyait que les faiblesses de son Maître, son ventre relâché, sa petite taille, le gris partout, dans ses cheveux, sur ses bras, sur son torse. Il révisait

fébrilement tous les conseils reçus de Minuto en deux ans d'entraînements et il essayait de les lui transmettre en pensée. Les petits et les grands. Combien de fois lui avait-il appris les points faibles du combat entre grands et petits ?

« Charge-le d'en haut. Quel que soit le coup que tu veux donner, charge-le d'en haut. »

Il lui avait appris ça parce qu'il était grand. Batiza savait attaquer les petits, mais il n'avait pas idée de comment ils pouvaient se défendre. Zanna connaissait les mêmes choses et en effet il attaqua le premier, du haut. Un seul coup, sec, à poings serrés. Il se jeta de tout son poids contre l'épaule gauche de Minuto. Qui, une seconde avant, se retourna et plia les jambes. Le bruit de l'impact ne fut pas aussi fort que Minuto s'y attendait, apparemment sa clavicule ne se brisa pas. Puis il vit. Minuto avait encaissé le coup en faisant en sorte que son corps se déporte vers la droite. Son côté gauche était tendu, son coude saillant. Il fit une pirouette pour frapper le flanc gauche de Zanna, juste sous la dernière côte, avec une précision surprenante. Il lui écrabouilla la rate. Quand il retira son coude il accompagna son mouvement en lui frappant le nez, la main repliée. Dès que le jeune homme perdit l'équilibre, il lui brisa trois orteils en se jetant dessus avec son genou. Puis il l'attrapa par les testicules. Quand Zanna toucha le sol, il l'attrapa par les cheveux et lui frappa la nuque de ses doigts tendus, durs. Au moins dix fois. Puis, à l'émerveillement général, il se releva.

Zanna était encore vivant. Plus en état de combattre, mais vivant.

Minuto attendait.

— Que fait-il ? demanda le Créole tout bas.

— Il compte, répondit Batiza.

À la soixantième seconde, Minuto défonça d'un coup sec l'orbite de Zanna.

Quand la porte s'ouvrit, Batiza bondit sur ses pieds. Minuto entra tel un détenu qui prend possession de sa cellule dans un film. Son linge dans les bras, bien plié, un sac sur l'épaule, il ne lui manquait qu'un rouleau de papier toilette dans la main. Entre eux, quelques mètres qui pour le jeune homme représentaient beaucoup. La différence entre le chien et l'employé de la fourrière, la suggestion que Batiza avait toujours ressentie pour son Mentor, le détachement que Minuto avait toujours conservé envers son protégé. La distance entre un père sévère et un fils craintif. Maintenant, enfin, ils étaient égaux.

Batiza se jeta sur lui. Il le serra dans les bras et, sans s'en apercevoir, enfin, après plus d'un an, il se mit à pleurer. Minuto subissait l'embrassade et les secousses des sanglots, attendait patiemment que le jeune homme se détache.

Quand enfin ses bras relâchèrent leur étreinte, il l'écarta simplement d'un mouvement d'épaule. Il alla examiner les lits libres et choisit celui qui avait appartenu à Flash. Il rangea ses affaires en prenant soin de ne pas défaire le pli de ses pantalons. Batiza garda ses distances, trop heureux pour souffrir de cette indifférence affichée. Même Bruno était resté à la porte, titubant. Puis il trottina jusqu'à son ancien chef, regarda derrière lui.

— Tout va bien ? Je veux dire, Minuto, tu n'as besoin de rien ?

L'homme ne se retourna pas.

— Traite-moi comme les autres, Bruno. Si vivre ne te dégoûte pas, bien sûr.

Le Gardien recula et s'apprêtait à repartir quand :

— Donne-moi du feu.

Il hésita. Il regarda la porte et se tourna vers Minuto qui sortit lentement une feuille à rouler, puis son paquet de tabac, s'assit, en préleva quelques pincées et se mit à rouler. La porte était restée ouverte, les Chiens pouvaient sortir, quelqu'un pouvait venir demander ce qui se passait. Pourtant Bruno n'avait pas le courage de bouger. Il transpirait. Minuto roulait sa cigarette avec un calme exaspérant. Enfin il se la mit à la bouche et Bruno se précipita, briquet à la main. Bruno aussi était un chien. De garde peut-être, mais toujours un chien. Et un chien obéit à son maître, même en cage. Minuto le savait. Il cracha la fumée.

— Va-t'en.

Bruno sortit sans ajouter un mot, les laissant seuls. Batiza s'était trompé. Ils n'étaient pas égaux. Ils ne le seraient jamais.

Il se levait le premier et faisait son lit sans un bruit. Puis il allait à la salle de bain, qu'il laissait immaculée. Il attendait le petit déjeuner en lisant quelques pages d'un vieux livre russe, puis il restait assis sur sa chaise jusqu'à l'heure de la promenade dans la Cour. Au retour, il faisait quelques exercices, sans trop forcer. Il déjeunait puis s'adonnait à de petites activités comme laver le linge, cirer et brosser les chaussures, faire un mot croisé ou un sudoku. Avant le dîner, il faisait encore un peu de gymnastique et après avoir mangé il lisait au lit, puis éteignait avant tous les autres.

— On voit qu'il est allé en prison, insinua Rambo à voix haute. Il sait organiser ses journées.

— Même pas une journée, répondit Minuto depuis son lit.

Les premiers jours, Batiza s'était efforcé d'essayer de le substituer en quelque chose, nettoyer la salle de bains ou faire la lessive, mais son ex-Mentor lui avait opposé un non catégorique.

— Ici je suis votre égal. Tu dois me traiter comme les autres.

— Je fais la lessive pour tout le monde ! se défendait Batiza.

— Bien, alors tu la feras pour tout le monde sauf pour moi.

La distance qu'il avait instaurée entre eux pesait de plus en plus au jeune homme. On aurait dit deux étrangers, bien que Minuto ait poliment accepté d'examiner sa collection de montres et, sur l'insistance de Batiza, la collection de dents de Fester. Rien de plus. Le jeune homme lui en avait plusieurs fois demandé la raison.

— Pourquoi tu me traites comme ça ? Tu ne m'aimes plus ?

Minuto était irrité d'entendre ses enseignements ainsi balayés, sans retenue.

— Tu me prends pour ton père ? Ton oncle, ton grand-père, quoi ? Je suis celui qui t'a enlevé et t'a amené ici. Je suis celui qui t'a entraîné et qui t'a fait combattre. Amour ? Qui a parlé d'amour ?

Mais cela ne suffisait pas à calmer Batiza.

— Tu fais ça parce que tu as peur que je souffre ? Parce que tu penses que je vais perdre ?

Minuto refusait de parler, il retournait avec obstination à ses mots croisés. Le jour où Batiza avait été appelé à combattre, il lui avait à peine adressé la parole. Alors le jeune homme, en dépit des règles, avait ouvert son armoire, avait choisi méticuleusement ses vêtements et s'était préparé pour le combat. Puis il s'était planté devant Minuto.

— Regarde-moi.

L'homme avait à peine levé les yeux.

— Tu vas arriver tout fripé.

— Je sais. Mais c'était important pour moi que tu me voies comme ça. Regarde-moi, Minuto.

Minuto baissa sa revue.

— C'est toi qui m'as fait. Tout, de la tête aux pieds. Je suis ton chef-d'œuvre et tu m'emmèneras où que tu ailles.

— Écoute, ne dis pas...

— Si tu perds, Minuto, je perdrai aussi.

L'homme commença à parler mais, dans une parfaite inversion des rôles, Batiza le fit taire d'un geste.

— Donc attention à ne pas perdre, d'accord ?

Puis on l'appela.

En pleine nuit, il rampa jusqu'à la salle de bains et se déshabilla entièrement. Il fit couler l'eau de la douche et s'assit sur son coussin gonflable. Il

entendit la porte coulisser, mais il savait déjà. Minuto s'assit sur un tabouret à côté de la douche, sans le regarder.

— Comment ça s'est passé ?

— J'ai gagné.

Batiza sourit de sa propre naïveté. Minuto soupira.

— Je ne sais pas combien de temps je vais tenir, mon garçon. Je suis vieux.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu as tué Zanna.

— Zanna était présomptueux. Je le savais, j'ai utilisé la ruse. Mais je ne connais pas tous les combattants. Et puis, cela ne change rien à mon âge.

— Tu ne penses pas qu'ils pourraient te pardonner ? Que tu pourrais faire changer d'avis à ton vieux...

— Non.

L'eau coulait.

— Tu en es certain ?

— Oui.

Batiza se savonna derrière le cou.

— D'accord, alors je m'en occupe.

— Tu ne peux t'occuper de rien, toi.

— Bien sûr que si. Depuis que tu es parti, certaines choses ont changé.

— J'imagine.

Batiza lui raconta la vengeance mafieuse qu'il avait été contraint de perpétrer dans la boîte du Blond, les bijoux dans la culotte, que Fester avait estimés de très grande valeur. L'homme écouta sans commenter, l'expression tendue de son visage valait plus que tous les mots.

— Pour ces petits travaux, je peux demander beaucoup. Je peux presque demander ce que je veux.

— Ne sois pas stupide, dit Minuto en le regardant. Bientôt tu auras ton occasion et tu voudrais tout gâcher pour un vieux ?

Batiza hésita à poser une question, puis décida que la réponse ne changerait pas grand-chose.

— Oui.

Malgré ses prévisions, Minuto survécut à ses deux rencontres suivantes. Il revint à la Grande Salle en mauvais état, mais vivant. L'habitude de faire assister toute l'équipe aux rencontres avait été abolie depuis la mort de Claudio, Minuto s'en montra satisfait.

— C'est une politique que je n'aurais jamais approuvée. Cela dit, mon approbation ne vaut plus rien.

Pourtant il voulut connaître tous les détails de la trahison du Gardien et

Batiza lui raconta comment il avait été décidé avec les autres qu'il se chargerait de recueillir la preuve de l'intoxication et de la remettre à Memente. Il lui expliqua comment il avait choisi le vieux en partant de l'idée d'écarter quiconque pouvait manger la nourriture comme Claudio, Bruno et le Créole. Il avait d'abord pensé à Frankenstein, mais il s'était rappelé que Minuto ne lui avait pas fait totalement confiance, quand il s'était agi de lui refaire le nez. Tandis que Claudio, avant l'autopsie dans la fourgonnette, avait clairement dit que Minuto faisait confiance à Memente.

— Oui. Oui, il n'a pas toute sa tête mais il est fidèle. Il a sa propre rigueur...

L'homme laissa sa phrase en suspens, se perdant dans des souvenirs privés qu'il ne voulait pas partager avec le jeune homme.

— Tu sais, c'est moi qui ai demandé à tuer Claudio.

— Ah.

— Je voulais avoir de tes nouvelles.

— Et tu voulais justement que ça soit Claudio qui t'en donne ?

— Personne ne voulait m'en parler. Lui, au moins, il était obligé.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu avais disparu et qu'ils te cherchaient.

Minuto acquiesça et secoua la tête en même temps.

— Où es-tu allé ?

— Nulle part en particulier. Pas ici. C'est peut-être la seule réponse juste : je n'étais pas ici.

Il lui sourit.

Le jour le plus craint arriva, celui où ils furent convoqués en même temps. Pendant toute la semaine, chacun s'entraîna selon sa propre méthode. Les autres Chiens les laissaient en paix, malgré les efforts de Minuto, le lien particulier qui les unissait était évident. Ils devaient combattre l'un après l'autre, d'abord le jeune puis le vieux. De toute évidence, la mort de Minuto constituait un spectacle très prisé. Batiza se prépara avec soin et fut certain de n'avoir jamais été aussi beau que cet après-midi-là. Ils saluèrent d'un geste leurs compagnons de la Grande Salle et traversèrent le dédale de couloirs de la Garganella accompagnés par Bruno, le Créole et quatre Sous-fifres. Dans le fourgon, ils retrouvèrent l'ambiance de quand Minuto était accompagnateur, et pour Batiza il était étrange de lui poser des questions.

— Dis-moi, qui décide quand un chien mineur devient Chien Majeur ?

— Il y a plusieurs personnes. Cela dépend de combien de rencontres sont

gagnées, de *comment* elles sont gagnées...

— Et comment on décide qui doit tourner les films ?

— En fonction de l'apparence et de l'habileté.

— C'était toi qui choisissais ?

— Oui, presque toujours.

— D'ailleurs : la caméra de la Grande Salle, elle fonctionne vraiment ?

— Bien sûr qu'elle fonctionne. À propos, donne-moi ton couteau.

Batiza blêmit.

— Ton couteau, passe-moi ton couteau. Celui que tes compagnons de la Cave t'ont donné quand tu as été promu.

— Depuis quand le sais-tu ?

— Depuis quand ? Depuis toujours. Allez.

— Mais je ne l'ai pas sur moi...

— Mon garçon...

La main tendue, gantée, immobile. Minuto n'avait aucun doute. Batiza fouilla avec une certaine réticence dans son pantalon chinois et le lui donna.

— Je me ferai tirer dessus si tu perds, sache-le.

— D'accord, de toute façon je n'en saurai rien, répondit l'homme en glissant le couteau dans sa poche.

Silence de plomb.

— Minuto ?

— Oui ?

— Qui est Guerrero ?

Minuto ne se démonta pas.

— Qui t'a dit ce nom ?

— Claudio.

Silence.

— Alors ?

— Moins tu en sais, mieux ça vaut.

— Je sais qu'il est le patron de la Garganella et que c'est pour lui que tu travaillais avant, quand tu étais killer. Je sais que tout est à lui, les combats, les paris, les films... Et même nous deux.

— Tu es stupide à la façon des jeunes gens, lui sourit Minuto. Si je t'ai dit que moins tu en sais...

— Alors, il l'est, oui ou non ?

— Qu'est-ce que ça changerait que je te le dise ?

— Alors dis-moi autre chose, une seule chose, et je te laisse tranquille.

— Je ne te promets rien.

— C'est Guerrero qui a décidé de te faire venir ici ? De te faire combattre ?

Minuto fixa la fenêtre sans la voir. Puis, dans un soupir adressé quasiment à lui-même :

— Oui, c'est Alfonso Guerrero qui a décidé de me mettre ici.

— Merci. J'avais besoin de le savoir.

Le fourgon freina, les portes s'ouvrirent et ils furent éblouis par des lumières multicolores.

— J'avais oublié, dit Minuto avant de sortir. Bon anniversaire !

Piège.

C'est un piège.

Ils étaient attendus par une véritable foule. Le centre sportif était énorme et au centre trônait un ring professionnel. Batiza aperçut le public mais fut vite poussé dans une vraie loge, séparé de Minuto. Les gens, le bruit, l'atmosphère. On aurait dit qu'ils attendaient un match de boxe en bonne et due forme, pas un de leurs combats. Le Créole voulait l'aider à se changer mais Batiza n'avait pas grand-chose à changer, il était parti en tenue de scène. Il enleva et remit sa casaque longue jusqu'aux pieds, ainsi que ses chaussures. Il n'avait pas envie de passer au milieu de tous ces gens pieds nus. Le Créole était nerveux, il avait hâte de sortir, de l'accompagner au combat puis

de s'enfuir ?

Ils quittèrent la loge et il se sentit encore plus pris au piège. Maintenant qu'il n'avait plus personne pour le protéger, maintenant que Minuto n'était qu'un chien parmi les chiens, il avait peut-être surévalu ses privilèges. Minuto, déjà prêt, attendait à côté de Bruno et de deux Sous-fifres, appuyé contre un mur. Un peu plus loin, les hommes de Calestani tenaient le type qu'il devait affronter, un chauve qui faisait penser à Fester. Batiza aurait voulu s'approcher mais le Créole lui fit signe de le suivre. Au bout de quelques pas, hésitant, il se tourna vers Minuto.

— Avance, je te suis.

Il sourit à son Maître et se remit à marcher. Il avait bien vu, c'était un véritable ring. Pendant un moment il ne sentit plus son estomac noué. Il se déshabilla en vitesse et monta avec l'enthousiasme de quelqu'un qui a vu beaucoup de films mais qui n'a jamais touché les cordes élastiques et rugueuses. Il sautilla, retourné en enfance, retira ses chaussures et envoya quelques coups de poing dans le vide, comme Rafaelo dans la Cave. De là, il put estimer que le public était sans aucun doute plus nombreux que d'habitude. Ils devaient avoir fait beaucoup de publicité pour ce combat.

Tant mieux.

C'étaient des gens riches, certains masqués, mais aucun visage connu. Peut-être appartenaient-ils à une nouvelle Famille. Le Créole avait hâte de s'en aller.

— Tu veux quelque chose ? De l'eau, un tabouret ?

— Un tabouret, et puis quoi encore ? Jette un œil sur ma casaque, c'est la seule que j'aie.

Le Créole regarda ses doigts qui serraient l'étoffe et les retira, avant de lui offrir un sourire faux.

— Bien sûr, bien sûr.

Il alla s'asseoir à sa place.

Pour Batiza, la joie du ring fut de courte durée. Il essaya de comprendre d'où allait arriver l'adversaire mais ne décela aucun mouvement suspect. Puis, soudain, un petit homme grassouillet qui bavardait avec les autres au premier rang s'approcha de l'échelle et monta sur le ring. C'était un type anonyme, Batiza ne l'avait jamais vu. Quand il passa sous les cordes, le bourdonnement du public cessa. On aurait dit qu'il allait faire une annonce mais il posa simplement un tabouret dans le coin opposé en faisant un signe d'invitation. Une autre silhouette se détacha du public, familière. Le puzzle s'assemblait.

Clic.

Le Blond, le patron de la boîte hard, celui qui détestait Batiza. Il monta l'échelle et se tourna vers le public. Il désamorça les applaudissements d'un geste.

— Messieurs... Je vous avais promis des rencontres spéciales, ce soir. Comme promis, voici notre petit prince de la mort : Batiza !

Nouveaux applaudissements. Sifflements, comme au stade. Le jeune homme se mit en alerte. Il devait se préparer à un coup bas, un événement inattendu qui pouvait le mettre en difficulté.

— Bien, je dois vous annoncer un événement hors programme. Le voici !

Soudain, de façon inexplicable, l'homme grassouillet l'aida à déboutonner sa veste. Batiza le regarda sans comprendre. Un civil ? Un Patron ? Il devait se battre contre un Patron ? Il regarda le Créole, interdit, qui se tourna vers Bruno, au fond. Batiza tenta de comprendre où étaient les siens mais le public avait bougé, s'était rapproché du ring, il ne les retrouvait plus. Puis il entraaperçut Bruno qui faisait des gestes au Créole en parlant au téléphone. À brève distance, entre plusieurs Sous-fifres, Minuto. Surprise, dans ses yeux, égarement, même. Pas de réponse, du moins pas encore.

Batiza regarda à nouveau le Blond, qui ne portait plus qu'un pantalon souple. Il avait toujours le même regard : haine et mépris à l'état pur. Mais

pourquoi ? Pourquoi le haïssait-il autant ? Pourquoi voulait-il combattre contre lui, puisque cela représentait clairement une rencontre-suicide ? Il regarda à nouveau en direction de Minuto, mais son Maître était caché par la foule en mouvement. Étant donné que personne ne l'aidait à trouver de réponse, il décida sagement de ne plus se poser de questions. Il valait mieux rester concentré.

— C'est d'accord.

La voix du Créole le ramena à la réalité.

— Comment ?

Il baissa les yeux pour le regarder depuis le ring. Les yeux terrorisés, l'homme acquiesçait. Ses mots semblaient arriver du fond d'un abysse.

— C'est d'accord, tu combats, dit-il avant de détourner le regard pour éviter les questions.

Batiza n'en posa pas. Du reste, si cela convenait à tout le monde, pourquoi pas à lui ? Une fois mort, le Blond serait comme tous les autres. La rencontre n'avait pas commencé, il laissa donc l'autre s'approcher en maintenant sa garde baissée. Torse nu, il était en meilleure forme que ce qu'il pensait. Il avait dû faire de la boxe, dans le passé : il avait une bonne posture.

— Je t'avais dit qu'on se reverrait, non ?

— Oui, tu as tenu parole, tu es un vrai cow-boy, répliqua Batiza à voix basse.

L'ironie lui avait échappé. Après tout, il avait fréquenté l'école de Minuto. L'autre resta de marbre.

— Exact. Et maintenant, voyons si tu devines qui est le bon et qui est le méchant.

Batiza éclata de rire, tout était si grotesque et théâtral. Il s'attendait à des insultes. Qui arrivèrent, mais pas seules.

— Tu peux rire. Maintenant, on va voir ce que sait faire la petite pute de M. Guerrero.

Bang.

Batiza se déconcentra immédiatement. Il connaissait Guerrero ? Il savait qu'il était sous ses ordres ? Alors, sa haine avait peut-être une explication. Était-ce lui, l'homme des réponses ?

Immobile entre deux Sous-fifres, Minuto perçut sa distraction et pinça les lèvres, conscient que l'adversaire allait en profiter. Ainsi fut-il. Il n'attendit pas que le début de la rencontre soit donné, il chargea sans aucune grâce ni technique. Il le frappa de l'épaule contre le sternum, le forçant à cracher l'air qu'il avait dans les poumons. Ceci lui ferait gagner une, voire deux secondes, et

s'il savait en profiter cela pouvait suffire. Batiza essaya de dominer sa surprise et son apnée soudaine, une partie de lui allait paniquer s'il ne respirait pas. Il encaissa un premier coup de poing en plein visage, puis un second. C'était une affaire personnelle, oui, l'autre voulait lui faire mal avant de le tuer. Non, non, plus précisément il voulait abîmer son visage. Ceci pouvait jouer à son avantage, comme lui avait appris Minuto l'émotivité était toujours une faiblesse. Il baissa à peine le menton pour recevoir le troisième coup dans la tête, tout en récupérant de l'oxygène. Il vit arriver le front de l'autre contre le sien, il savait que s'il lui atteignait le nez c'était fini, il pouvait gagner. Il écarta les dents, recula son cou et attendit l'impact. Sa lèvre inférieure se fendit et sa gencive saigna. Pourtant, ses narines purent inhaler un peu d'air. Il devait en profiter tant qu'il était proche mais renonça au choix le plus facile, lui attraper les cheveux. Il en avait peu, ils étaient fragiles, ils pouvaient s'arracher et lui rester entre les mains. Il lui saisit les oreilles. Il appuya et tordit. L'homme grogna à peine et l'attrapa par les fesses. Cette petite erreur suffit à Batiza. Il réussit à décoller les pieds pour charger l'homme de tout son poids. Si le Blond s'était laissé tomber il l'aurait écrasé de tout son poids mais celui-ci ne réfléchissait pas, lui si. Il profita de cet équilibre précaire pour suivre l'une des règles principales de Minuto : un coup à la fois, bien fait. Il utilisa son pied droit, qu'il enfonça dans la hanche en évitant les côtes. Il appuya fort tandis que l'homme lui tambourinait le dos, l'obligea à tourner la tête, visa calmement. Il lui envoya un coup de tête droit dans le nez. Le sang gicla, l'homme se porta une main au visage et Batiza leva sa jambe libre entre celles de son adversaire. Cela suffit pour lui faire poser un genou. Le reste était une promenade. Le jeune homme tenta de penser à autre chose pendant qu'il lui brisait la mandibule, puis plusieurs côtes et, en insistant, avec l'une d'elles un poumon. De temps à autre un coup dans les testicules pour être certain qu'il ne bouge pas, puis le nez, les yeux, les dents. Il commençait à y prendre goût quand il s'aperçut que quelque chose n'allait pas. Il y avait quelque chose dans l'air, du silence, mais pas seulement. Le public restait immobile. L'ambiance était glaciale. Un public habitué au spectacle, pourtant...

Il s'attaqua aux organes internes, qu'il atteignit facilement grâce aux leçons de Frankenstein, il attendit de sentir le rectum se relâcher, de sentir l'odeur familière de l'urine. La gorge de l'homme se mit à gargouiller, son nez était méconnaissable. Sur le ring le sang coulait en petits ruisseaux, que Batiza observait avec un sourire gêné. Le silence était de plomb, les gens attendaient. Il en avait presque terminé. Mais à ce moment-là le jeune homme s'arrêta. Il regarda le public, mais le public ne lui rendit pas son regard, ils regardaient tous l'homme qui gisait sur le sol. Alors il chercha avec insistance un visage au fond

de la salle, les seuls yeux en mesure de lui répondre. Il les trouva enfin. À la différence des autres, Minuto le regardait.

Que se passe-t-il ?

Il ne lui avait jamais vu cette expression. Sa peau était tendue, luisante de sueur, ses yeux immobiles mais intenses, poignants. Quelque chose ne tournait pas rond. Debout entre Bruno et les Sous-fifres, Minuto secoua à peine la tête. Un geste imperceptible mais suffisant. Batiza prit peur. Il baissa les bras et fit un pas vers le bord du ring. Les gens tout près reculèrent. Quelque chose s'était mal passé, quelque chose de grave.

— Achève-le.

Batiza sursauta. L'homme grassouillet qui avait servi de second au Blond le regardait fixement, le visage immobile, comme paralysé.

— Tue-le, insista-t-il.

Le jeune homme regarda autour de lui. C'était la première fois que quelqu'un du public parlait pendant une rencontre. C'était la règle, non ? Personne ne devait parler aux combattants, personne ne devait les distraire avant la fin. Mais peut-être n'était-ce pas un combat normal. Peut-être.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Tu dois finir.

Cette fois, c'était la voix du Créole qui était sortie d'outre-tombe. Les mains serrées sur sa casaque, les yeux possédés. Batiza comprit : il avait peur, *tout le monde* avait peur, mais pas de lui. Un rôle le ramena vers le Blond allongé sur le ring. S'il ne l'achevait pas, il mourrait un quart d'heure plus tard, peut-être moins. Il s'adressa au public.

— Qu'est-ce que vous avez tous ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tue-le, Batiza, pour l'amour de Dieu !

Le Créole avait couru sous les cordes et regardait autour de lui comme un animal en cage.

Batiza regarda à nouveau le Blond, puis le Créole, puis Minuto au fond.

— QUE SE PASSE-T-IL ?

La panique le gagnait.

— Finis-le, putain !

— NON !

Il ne voulait plus le tuer, il ne voulait plus avoir disputé cette rencontre, il voulait revenir en arrière. Il s'agenouilla à côté de l'homme, il ne savait pas s'il devait finir ce qu'il avait commencé ou essayer de réparer. Mais il n'y avait plus rien à réparer dans cette chair sous lui. C'était ça l'erreur, il le comprenait enfin ! L'erreur était sous ses yeux.

Et maintenant ?

Et maintenant ?

Son visage fourmillait, il se sentait brûlant, il avait du mal à garder les yeux ouverts. Il enregistra qu'il se passait quelque chose autour de lui, des bruits, des cris soudains, des cris gutturaux, le grondement d'une foule sur le point d'exploser. Puis un gémissement du Créole, des pieds sur le ring, la force d'un bras qui le secouait avec violence. Batiza s'écroula sur son coude gauche sans quitter des yeux la tête du Blond. Une tête qui se souleva légèrement dans un mouvement tout sauf naturel, suivie par les épaules. Puis, de derrière la nuque sortit une main qui lui attrapa solidement le menton. Et sous les cheveux incrustés de sang, une autre main posa le couteau à cran d'arrêt contre sa gorge.

Minuto planta ses yeux dans ceux de Batiza et ouvrit le couteau. Le flot de sang éclaboussa les pieds du jeune homme, la pointe de la lame ressortit de l'autre côté. Minuto avait achevé le travail à sa place, il en prenait la responsabilité. Le silence qui suivit était dense, pesant. Le jeune homme tremblait, il attendait une explication, quelque chose qui donnât du sens à ce qui venait de se passer. Minuto était resté immobile, entre les mains une tête qui n'était pas la sienne. Puis il dit ce qu'il y avait à dire.

— C'était le fils de Guerrero.

Puis il bougea à peine les lèvres pour lui donner un ordre silencieux :

— File.

DEUX

Il montait les marches deux à deux, un sachet d'un supermarché discount à la main et une baguette sous le bras. La cage d'escalier empestait le chou, mais il était tellement habitué qu'il ne le sentait plus. Il appuya son épaule contre la porte

un

tout en posant son sachet par terre

un deux trois

et en frappant deux fois les doigts pliés

un deux trois quatre

avant de donner un troisième coup avec le poing fermé. Puis il posa la baguette par terre et glissa sa main dans sa poche.

un deux trois quatre cinq six sept huit

Deux coups légers de la pointe du pied. Il glissa la clé dans la serrure, la fit tourner et entra avec les courses.

— C'est moi ! Je suis revenu !

Au fond, deux sœurs, accompagnées de cuisiniers professionnels, s'affrontaient à coups de sauces de pâtes dans un programme télévisé.

— Tu es là ?

Question rhétorique, mais il fallait la poser au cas où un voisin passe devant la porte encore ouverte. L'imperméable et le chapeau étaient accrochés au portemanteaux de ce qu'ils appelaient depuis sept semaines déjà la « maison ».

— Je suis à la cuisine.

Il posa son sachet et le pain sur la table en formica rouge.

— Tu es allé au discount de la via Pace, n'est-ce pas ? Pas à celui de Martini.

— Celui de via Pace. Mais ils n'avaient pas d'épinards frais, j'en ai pris des surgelés.

— Ils avaient des poireaux ?

— Oui.

L'homme acquiesça, dans un nuage de vapeur d'eau. Il retira ses lunettes embuées, qu'il avait chaussées pour consulter la date de péremption d'un sachet de persil surgelé, et les tendit au jeune homme.

— Tu n'as vu personne ?

— Personne.

— Réfléchis bien, Mirco.

Il s'assit sur une chaise et repassa mentalement le trajet qu'il avait parcouru, très concentré.

— J'ai dit bonjour aux jeunes du magasin... Je ne suis pas passé devant le kiosque à journaux, j'ai fait le tour de la place...

— Au milieu ?

— Non, sur le côté. La boutique de Ballerini était encore fermée mais sa voiture était garée devant. Puis je suis allé boire un cappuccino au bar de la gare.

— Quelle heure était-il ?

— Sept heures et demie.

— Exactement ?

— Non, j'ai attendu le départ du train des gens qui vont travailler. Il devait être 7 h 35. Puis je suis allé tout de suite...

— Qui y avait-il au bar ?

Le jeune homme fit un effort supplémentaire de concentration.

— La caissière, la rousse. Le retraité, celui qui vient tous les matins, un jeune garçon avec un sac à dos qui a acheté une recharge de téléphone portable... Vodafone. La dame du kiosque est entrée pour demander de la monnaie. Et puis... ah, un chauffeur de taxi.

— Lequel ?

— Le blond, celui qui drague la caissière. Il a pris le café le plus long de l'histoire, répondit-il en souriant.

— Bien. Puis tu es allé directement au chantier ?

— Oui.

— En passant derrière la gare ?

— Non. Allez, arrête, je ne l'ai fait qu'une fois et personne ne m'a vu !

— On ne traverse pas les voies. Quand on traverse les voies, on se fait toujours remarquer, soupira l'homme. Au chantier, il y avait les habituels ?

— Oui, mais ils ne m'ont pas fait faire grand-chose. J'ai déchargé des sacs. Ils vont bientôt commencer le carrelage. Ils sont en train de monter les portes coulissantes, si tu voyais comme elles sont belles !

— Et ensuite ?

— C'est tout. Je suis allé au discount de la via Pace et je suis rentré à la maison.

— Bien. Très bien. Maintenant, va prendre une douche.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait...

dis-le, dis-le, tu sais qu'il sera content que tu le dises

— ... tonton ?

— Je suis resté à la maison, dit-il avec une expression neutre. Va te laver, ça sera prêt dans une demi-heure. J'attendrai pour mettre le riz à cuire.

Il avait été clair dès le début qu'il ne descendrait pas seul du ring. Il avait vite été tout aussi clair que s'il restait sur place il finirait dans la fourgonnette de Memento. Minuto avait réfléchi quatre secondes avant de déclarer :

— Le Créole.

Sans évaluer la hauteur, Batiza s'était jeté sur le Gardien qui avait reculé, puis levé le bras mais pas assez vite pour éviter qu'il se brise. Son pistolet était tombé par terre. Batiza l'avait regardé, mais même dans cette situation il n'avait pas osé le toucher. Minuto s'était jeté sur l'arme et il avait tiré en plein dans la tête du type grassouillet. Il y avait eu des cris et un moment de panique. L'homme avait pris Batiza par la main et lui avait posé le manche collant du couteau à l'intérieur de la paume. Il y avait eu des coups de feu mais ils avaient continué leur course à travers la foule, piétinant tous les obstacles. Minuto devant et Batiza derrière. L'homme ne se dirigeait pas vers une des sorties mais vers un Sous-fifre de l'Organisation rivale. Il se jeta sur lui et Batiza l'imita, en parfaite symbiose, leurs mains serrées sur le cran d'arrêt firent le reste. Ils abandonnèrent le couteau avec le cadavre et Minuto glissa dans le pantalon chinois de Batiza un deuxième pistolet, froid et très lourd. Ils passèrent par les vestiaires, où ils entendirent des voix confuses, atténuées, distantes, qui les suivaient. Ils coururent vers une porte coupe-feu.

— Je vais l'ouvrir. Si on a de la chance il n'y en aura qu'un derrière, quand ils entendent des coups de feu normalement le deuxième court vers l'entrée. Mais s'ils sont deux c'est toi qui tire sur le second, compris ?

— Non.

— J'ouvre, je tire sur le premier et tu tires sur le second.

Batiza bondit, ignorant l'ordre, trop jeune et trop rapide pour que Minuto puisse le rattraper, il donna un coup d'épaule dans la porte et se jeta par terre. Il entendit le bruit de l'explosion et quelque chose qui se précipitait à côté de lui. Puis un deuxième coup sourd. Et les mains de Minuto qui le relevaient.

— Tu n'es qu'une maudite tête de mule !

— Je ne tire pas, je ne sais pas tirer, Minuto, moi je ne tire pas !

— Cours ! Tu sais courir, au moins ?

À moitié nus, l'un d'eux déchaussé, ils se précipitèrent dans un champ de ronces. Derrière eux des voix et des lumières, puis...

... puis...

puis une sirène.

Et un éclat de rire. Le premier éclat de rire de Minuto, fort et triomphal. L'homme courait torse nu, un pistolet dans chaque main, du sang — pas le sien — partout, heureux parce qu'un citoyen zélé avait saisi la différence entre un pétard et un coup de feu. Et avait appelé la police.

Ils étaient restés cachés toute la nuit et le lendemain.

— Ils ne nous cherchent plus, pas nous. La police, je veux dire. Ils ont d'autres chats à fouetter. Nous devons passer la nuit. Et nous laver. Et te trouver des chaussures.

Ils longèrent la ville sans jamais perdre de vue les lumières, pour être certains de ne pas s'éloigner d'une possibilité concrète de fuite. Ils découvrirent deux cabanes, mais la première était trop en ruine pour que Minuto la considère comme un bon abri. La seconde était une sorte de refuge pour chats. Ils y trouvèrent un lavabo et se nettoyèrent méticuleusement, bien que l'eau fut glacée. Ils jetèrent leurs vêtements dans une sorte de puits. Il n'y avait pas grand-chose dans la cabane : sommiers, planches, laine de verre. Et des couvertures pour les chats, naturellement. Ils se reposèrent quelques heures, collés l'un à l'autre pour se réchauffer.

La Fiat 600 jaune de la femme se gara devant l'entrée de la bicoque. Elle appela les chats par leur nom, changea l'eau, versa des croquettes et passa une demi-heure à les câliner un par un, appelant à voix haute une certaine Milou et

un certain Pirro qui ne venaient pas. Elle repartit un peu inquiète et délestée de son portefeuille.

Ils s'éloignèrent du centre habité : ils longeaient maintenant une route très passante, peut-être une rocade. Ils avaient avancé dans les champs, lentement parce qu'ils portaient les chaussures à tour de rôle et surtout parce que Minuto était inquiet des blessures aux pieds de Batiza.

— Il faut les désinfecter, tu as dû marcher sur des cailloux pointus, peut-être même sur du verre.

— Je ne sais pas, je fuyais.

— Je n'ai pas dit que c'était de ta faute.

Ils entendirent le bruit d'un tracteur au loin et ils attendirent, enveloppés dans les couvertures qu'ils avaient volées aux chats. Quand il fut assez proche, Batiza retira ses chaussures et sa couverture.

— Je n'ai jamais dit que c'était à toi de le faire.

— Tu ne peux pas tirer, et puis il ne nous a rien fait, ce type...

— Oui, mais je peux très bien...

— Non, tu ne peux pas. Je suis plus jeune et plus rapide.

— Un peu de respect ! Et puis, tes pieds...

— J'ai dit que c'était à moi de le faire, répéta Batiza avec entêtement.

— Pourquoi ?

— Parce que, s'il meurt... Bref, c'est moi l'assassin.

— Quand as-tu décidé que tu étais un assassin ?

Le garçon le regarda, serein.

— Maintenant.

Il ne tua pas le paysan. Il l'assomma.

— Je suis plus fort que le docteur Spock !

Minuto et lui se partagèrent les vêtements. En suivant les traces du tracteur, ils trouvèrent la ferme dont il était parti, une combinaison de rechange et sa voiture, une Punto. Ils avaient maintenant des vêtements, deux portefeuilles et trois pistolets.

Le gros homme se gara à côté de la pompe à essence. Il était 2 heures du matin, il n'y avait personne, une seule voiture garée, une Punto. Avec des gestes précis il glissa un billet, détacha la pompe, se servit de l'essence. Il venait de refermer le réservoir quand il sentit une chaleur soudaine se diffuser à la base de sa nuque. Deux minutes plus tard, il était déposé dans l'herbe, à côté de la

glissière de sécurité.

— Monte et démarre, dit Minuto à voix basse.

Batiza le regarda, perplexe.

— Démarre ? Je ne sais pas conduire.

— Comment ça, tu ne sais pas conduire ?

— Je ne sais pas conduire. Tu sais, j'avais à peine seize ans quand tu m'as enlevé.

— Mais tu as bien dû conduire la voiture de ton père en cachette, non ?

— Non.

— Quel genre d'adolescent étais-tu ???

— Un gentil.

Ils se regardèrent un moment puis éclatèrent de rire. Toujours en riant, ils se précipitèrent dans la voiture, chacun à sa place.

Ils ne prirent pas l'autoroute, ils suivirent les indications pour les grandes villes. Minuto gara la voiture et fit entrer Batiza dans un très gros magasin de vêtements bon marché, où ils achetèrent un survêtement et des baskets.

— Des trucs simples, anonymes. On s'occupera plus tard de s'habiller.

Ils repartirent, firent le plein et suivirent les indications pour Teramo.

Teramo. Abruzzes.

À la porte de la ville, il y avait un centre commercial. Le parking était comble. Minuto donna à Batiza cinquante euros et une liste de courses très précise.

— Prends ton temps, choisis bien, ne donne pas l'impression d'être pressé. Quand tu sors, avance sur la route dans la direction d'où nous sommes arrivés. Ça va ?

Batiza ne pensa pas une seconde que Minuto voulait le berner, il partit sereinement. Une fois ses courses terminées, il marcha dix minutes puis une Opel Corsa bleue s'arrêta à sa hauteur. Minuto le fit monter.

— Maintenant, on va chercher une voiture pour le reste du voyage.

Il s'engouffra sur l'autoroute.

Celle qui fit le plus de kilomètres fut une Matiz rouge prélevée de nuit sur le parking d'un restoroute qui faisait aussi hôtel à l'heure. Après six heures de voyage, Minuto sentit le besoin de se reposer et Batiza se fustigea mentalement de n'avoir pas insisté auprès de son père pour apprendre à conduire à la puberté. Mais Minuto en avait vu d'autres, aussi repartirent-ils très vite. Il avait soigné les pieds du jeune homme et il le contraignait maintenant à voyager allongé, sans chaussures ni chaussettes. Batiza se pelotonnait dans une couverture en polaire où

figuraient deux chats, achetée sur un marché en attendant que Minuto vienne le chercher avec la Laguna grise qui avait remplacé la Matiz à leur arrivée dans les Pouilles. Ils avaient fait demi-tour et s'étaient dirigés vers la Basilicate. Pendant que le jeune homme dormait, Minuto avait pris des routes secondaires.

Ils arrivaient à court d'argent. Ils suivirent une grosse voiture qui repartait d'un distributeur. Elle était conduite par une jeune fille, qui la gara maladroitement devant une discothèque. Quand elle descendit, un jeune blond en survêtement passa à côté d'elle et lui dit d'un air distrait :

— Attention, ta roue arrière est dégonflée.

Elle se tourna pour regarder, agacée.

Dix minutes plus tard, Minuto vola une Focus et ils disparurent.

Cinq jours, douze voitures. Hormis la Matiz et la Laguna, ils abandonnèrent et remplacèrent toutes les autres après quelques centaines de kilomètres. Les conducteurs étaient toujours agressés de la même façon : des marginaux qui volaient voiture et argent pour aller s'amuser. Dommage que personne ne les ait jamais vus.

Le sixième jour, Batiza et Minuto arrivèrent à Rome. L'homme connaissait bien la ville, il se dirigea vers un parking sauvage où il remplaça la voiture avec une grande habileté. Il ne faisait pas comme dans les téléfilms américains, il ouvrait la portière sans casser les vitres et, une fois à l'intérieur, il trafiquait sous le tableau de bord sans faire d'étincelles. La voiture démarrait, simplement. Une nouvelle Punto.

— Ne t'y attache pas, on en a juste besoin pour aller quelque part, ensuite on la laissera.

Ils l'abandonnèrent dans une rue peu passante et marchèrent une dizaine de minutes. Il n'y avait quasiment personne. Ils arrivèrent à un hôtel une étoile et Minuto se tourna vers Batiza :

— Laisse-moi te regarder... oui, tu as l'air fatigué, ça va. Maintenant, essaye de prendre un air blasé.

— Blasé comment ?

— Fais comme si tu étais à une rencontre. Tu fais comme si j'étais ton adversaire et que tu savais déjà que tu allais gagner. Ne dis rien, laisse-moi parler. Ne me quitte pas des yeux, mais regarde quand même le concierge comme s'il voulait combattre lui aussi. D'accord ?

Tout se déroula comme prévu.

— Vous avez une chambre ? Jusqu'à demain ?

Le concierge prononça la phrase rituelle d'une voix profonde :

— J'ai besoin de vos papiers.

Minuto regarda Batiza qui le fixait, puis il sortit le portefeuille de l'homme qu'ils avaient assommé à la pompe à essence. Ses mains tremblaient.

— On m'avait dit qu'ici...

— Jusqu'à demain quand ? coupa le concierge.

Minuto regarda Batiza.

— Demain... je ne sais pas.

— Quarante. Qu'est-ce que tu as à me regarder, toi ?

Batiza sourit au concierge et suivit Minuto dans l'escalier.

La chambre était dépouillée et les lits refaits de bric et de broc.

— Retire les draps et retourne les matelas, nous dormirons uniquement avec les couvertures. Un sommeil continu, jusqu'à ce qu'on se réveille, d'accord ? Nous devons accorder une pause à nos organismes.

— Le concierge pense que je me prostitue ?

— Oui, et que je suis ton client. Dans cet hôtel cela arrive très souvent, je pense que pour une nuit on peut être tranquilles.

Batiza défit les lits, alla se laver le visage et les mains, fit une toilette intime sur le bidet, à moitié debout pour ne pas toucher le marbre et s'essuya avec du papier toilette. Il ferma la porte pour uriner. Quand ils furent allongés dans le noir, il demanda :

— Quelles sont nos chances de nous en tirer ?

— Statistiquement ? Aucune. Pas ensemble.

— D'accord, répondit Batiza qui glissait déjà dans le sommeil. Alors aucune.

Le premier voyage en train émut le jeune homme. À la gare, Minuto lui acheta un béret en laine et quelques vêtements à une échoppe tenue par des Chinois. Et aussi une paire de lunettes de soleil qui lui couvraient la moitié du visage et lui donnaient un air voyou. Quand le long voyage pour Bologne commença, ils allèrent aux toilettes. Là, il lui coupa les cheveux très court et les jeta dans la cuve. On aurait dit un poussin déplumé. Il couvrit sa tête avec le béret et ses yeux avec les lunettes.

— Tu ne dois plus te ressembler, mon garçon.

À Bologne, ils répétèrent la scène dans un hôtel pratiquement identique à celui de Rome. Minuto lava les cheveux de Batiza et y passa doucement le rasoir.

— Je dois aussi te raser les sourcils. On ne peut pas compter sur la barbe et les cheveux, tu le sais, donc essayons d'enlever tout ce qu'il y a.

— On ne pouvait pas les teindre ?

— Impossible, avec ta couleur de peau.

La barbe de Minuto, en revanche, poussait lentement et lui donnait un air brouillon tout à fait inédit.

— Aujourd'hui nous allons prendre le bus. Nous avons quelques courses à faire.

— Et ensuite ?

— Ensuite, si tout va bien, nous repartirons. Pour encore un mois, environ.

— À l'étranger ?

— Non, pas à l'étranger, sourit Minuto. On nous arrêterait tout de suite.

— Et ensuite ?

L'homme s'assit.

— Ensemble, ils nous trouveront. Demain je t'achèterai des lunettes de vue, ça te changera beaucoup. Tu pourras grossir ou maigrir, tu pourras t'habiller bizarrement, te faire pousser les cheveux, les teindre. Tu es jeune, tu peux devenir qui tu veux. Mais moi ? Regarde-moi, dit-il en se montrant du doigt comme s'il désignait un tas de vieux chiffons, à mon âge on ne trompe personne.

— Je ne te quitterai pas.

— Sans moi, tu peux t'en sortir. Ils m'ont trouvé une fois, ils me retrouveront. Un vieux comme moi ne peut se camoufler.

— Je ne te quitterai pas.

— Tu veux nous condamner tous les deux ? C'est ça que tu veux ? Tu veux qu'ils nous trouvent tous les deux, tu veux que Guerrero joue au chat et à la souris avec nous ?

Guerrero. Enfin Minuto l'avait nommé.

— Je veux ce qu'avait Rocco.

— Rocco ? Qu'avait-il, Rocco ?

— Rocco était vivant. Guerrero l'avait fait prendre parce qu'il n'avait pas voulu céder et il attendait qu'il meure. Mais Rocco était encore vivant, et tant qu'il était vivant c'était lui qui avait gagné. Même si cela a rapporté à Guerrero, c'était Rocco qui avait gagné.

— Ne parle pas de ce que tu ne connais pas...

— Je ne te quitterai pas.

— J'ai tué son fils.

— C'est moi qui l'ai tué, il serait mort même si...

— D'accord, nous l'avons tué ensemble. Tu crois qu'il nous laissera en paix ? Tu crois que cet homme est capable de perdre ?

— Si nous nous séparons, il a gagné. S'il nous tue aussi. Mais si nous vivons, si nous réussissons à vivre et à rester ensemble, alors Guerrero perd.

Minuto secoua la tête.

- Tu ne sais pas de qui nous parlons.
- Autrefois, tu disais que c'était un avantage.
- Mon garçon...
- Je ne te quitterai pas.

Il ne l'avait pas quitté. Ils avaient voyagé. Le train s'arrêtait mais Minuto ne descendait pas. Il regardait par la vitre en attendant qu'il reparte. À l'arrêt suivant, lui et Batiza descendaient dans la campagne et parcouraient le même trajet en sens inverse. Puis ils avisaient une habitation, jamais rien de luxueux, toujours des demeures modestes.

- À qui appartient cette maison ?
- À personne.

Au crépuscule Minuto faisait signe à Batiza d'approcher et ils escaladaient le portail. Un ou deux chiens couraient vers Minuto en aboyant mais dès qu'ils le reniflaient ils se calmaient. L'homme forçait une fenêtre, entrait, restait à l'intérieur un quart d'heure au maximum et ressortait avec un sac plein. Les chiens lui faisaient la fête.

- Tu plais beaucoup aux chiens, Minuto. Tu en as déjà eu un à toi ?
- Ne commence pas. Tu sais ce que je pense des chiens.
- Oui, mais maintenant tu pourrais en prendre un, non ?
- Le débat est clos.

Batiza lisait un léger regret dans les yeux de l'homme, surtout quand, après avoir escaladé le portail, il caressait les chiens à travers la grille. La scène se répétait trois fois, entre lesquelles il y eut des trains, des bus, des vêtements neufs et des hôtels de troisième zone.

L'un des nombreux permis volés avait une photo qui pouvait ressembler. C'était un permis ancien modèle, en papier, très usé, et Minuto l'utilisa pour offrir au jeune homme un meilleur hôtel où prendre un bain chaud, pour une fois. À l'entrée il prit la chambre seul et se fit ensuite rejoindre par Batiza, qu'il fit passer pour son fils. Le concierge ferma les yeux en échange d'un billet.

En août, ils passèrent d'un lieu de villégiature à un autre. Ils s'étaient procuré un break qui pouvait faire office de chambre à coucher et ils profitèrent du chaos des plages pour accumuler portefeuilles et permis, y compris pour le jeune homme. Minuto agissait toujours avec une extrême prudence et envoyait Batiza en éclaireur, après lui avoir donné des instructions précises. Chauve, très bronzé, la peau qui pelait un peu, lunettes de soleil et maillot de bain, il n'avait aucun mal à participer à un match de beach-volley et se faire offrir des bières par ses compagnons de jeu. Quand ils étaient tous ivres morts, il prenait tout ce qu'il

trouvait, il filait retrouver Minuto et ils changeaient de ville. Ils se répétaient souvent que tout ceci était provisoire, que cela leur servait à se constituer une base financière pour planifier les mois suivants, mais ce n'était qu'à moitié vrai. Ils n'avaient pas encore cessé de fuir.

Pendant ces deux mois, Batiza avait inséré une carte dans un téléphone public au moins trois fois. Mais après avoir composé le numéro il avait raccroché avant de dépenser le moindre centime. Il n'aurait pas su quoi dire.

— Salut maman, je suis vivant, j'ai passé les trois dernières années à massacrer des gens que je ne connaissais pas, je peux rentrer à la maison ?

Minuto lui avait exposé tous les risques. Il pouvait être jugé pour pluri-homicide. Même s'il avait été contraint. Et si les films étaient découverts, c'en était terminé pour lui. Le pire n'était pas la prison. Batiza savait ce qu'il s'y passait, grâce aux récits de Félix ; en prison, il aurait pu devenir populaire et s'adapter à cette vie. Mais Guerrero et ses hommes étaient partout, ils le retrouveraient. Ils auraient pu le tuer, mais Guerrero n'était pas du genre à se contenter de la mort. Si Batiza était retrouvé vivant avec sa famille, Guerrero s'occuperait d'eux tous. C'était ainsi que cela fonctionnait.

— C'est ce qu'il a fait avec toi ? avait demandé le jeune homme.

— Avec moi, non. Je n'ai pas de famille.

— Mais tu m'avais, moi.

Minuto leva les yeux vers lui, sur le point de dire quelque chose. Puis il se limita à acquiescer.

— Oui, je t'avais, toi.

Ils avaient pris un appartement dans un village de la région de Bergame. L'immeuble était en construction, l'entreprise avait fait faillite, le complexe avait été saisi et dans les appartements s'étaient installés des résidents extracommunautaires et des gens démunis qui acceptaient de vivre sans gaz ni électricité.

— Mais il y a de l'eau, leur avait expliqué en souriant l'homme qui les y avait conduits.

Non potable, évidemment. L'été touchait à sa fin, aussi Batiza et Minuto s'étaient-ils adaptés.

— Avec le froid, il faudra déménager.

— Moi je suis bien ici, Minuto.

— Combien de fois je dois te dire de ne pas m'appeler comme ça ?

— Je ne connais pas ton prénom, et puis je t'ai toujours...

— En attendant, appelle-moi tonton.

— Pourquoi tonton ? avait demandé Batiza, vexé. Pourquoi pas papa ?

Minuto lui tournait le dos et Batiza s'était demandé s'il n'avait pas été traversé par un frisson. Pourtant, l'homme répondit d'une voix ferme :

— *Primo* : parce que nous ne nous ressemblons pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Moi je ne ressemble pas à mon père, par exemple.

— *Secondo*, parce que personne ne croira ni que je suis ton père ni que je suis ton oncle. On sait bien que « tonton », ça ne désigne pas forcément un parent. Tu avais un oncle, toi ?

— Un vrai ou un faux ?

— Un vrai.

— Oui, le frère de papa.

— Comment s'appelait-il ?

— Carlo.

— Bien. Comme ça tu n'oublieras pas. À partir de maintenant, je suis ton oncle Carlo.

— Et moi, je suis qui ?

Minuto réfléchit.

— Voyons... pour trouver du travail, il sera plus simple de dire que tu n'es pas italien.

— C'est-à-dire ?

— Personne ne fait travailler les Italiens. Ils font trop d'histoires, ils peuvent être fichés... Dans certains milieux, ne pas avoir de papiers est un avantage. Donc tu pourrais être un clandestin. De l'est, évidemment.

— Serbe !

— Non, plutôt...

— Serbe ou rien.

Minuto sourit.

— Tu n'apprendras jamais. Bon, d'accord, serbe, comme ton chauffeur adoré. Mais on doit choisir un prénom crédible. Pas compliqué. Mirco, je dirais.

— Mirco ?

— Mirco. C'est un prénom simple, qui existe en Italie et en Serbie.

— Et mon nom de famille ?

— Tu n'as pas encore compris ? Nous vivons dans un monde où les noms de famille n'existent pas.

Trouver un travail ne fut pas difficile, il suffit d'échanger quelques mots avec

les voisins, qui étaient maghrébins. Ils lui proposèrent de les accompagner, cette nuit-là.

— Fais attention. Tiens-toi toujours prêt. Regarde derrière toi, lui recommanda Minuto.

— Je ne sais même pas de quel travail il s'agit.

— C'est sale. Ça te suffit ?

Il monta à l'arrière d'un camion benne et fit le voyage avec trois autres hommes. À un moment, ils prirent une déviation et éteignirent les phares. Ils arrivèrent sur un très grand chantier, en banlieue. Ils volèrent tout ce qu'ils pouvaient, sacs de ciment, blocs de béton, sanitaires, même des pavés, ils chargèrent le camion le plus vite possible et passèrent le voyage de retour coincés entre les marchandises. Ils étaient partis trois heures en tout et son voisin lui dit qu'il le paierait quand il aurait vendu le butin. Il rentra doucement pour ne pas réveiller Minuto. Deux jours plus tard on frappa à leur porte, nouveau voyage, autre chantier. À la fin de la semaine, le Maghrébin lui donna cinquante euros et s'embrouilla dans une conversation vive et solitaire sur les Italiens qui ne payaient jamais le juste prix. Mais Batiza prit l'argent sans mot dire et rentra dans l'appartement.

À côté du lit, il trouva son sac tout prêt. Les quelques affaires disséminées dans l'appartement avaient disparu.

— Oncle Carlo ?

— Depuis combien de temps tu le fais ?

Batiza tombait des nues.

— Quoi donc ?

— Téléphoner. Depuis combien de temps tu le fais ?

Batiza s'empourpra. La carte téléphonique était posée sur son oreiller.

— Je ne l'ai jamais fait. Je n'ai jamais terminé le numéro, Minuto, je te le jure !

— Ne me...

— Oncle Carlo !

— Quel numéro ?

— Celui de chez moi.

Silence.

— Mais je ne l'ai pas terminé, j'ai pensé à ce que tu m'avais dit alors je n'ai pas appelé, j'ai fait le numéro mais je n'ai pas laissé sonner.

— Sûr ? Même pas un coup ?

— Contrôle la carte !

— Peu importe. Demain nous partons.

Minuto prit la voiture des Maghrébins, de toute façon il était certain qu'elle était volée.

— Dès qu'on pourra on en changera. On a pas mal de kilomètres à faire.

Ils la remplacèrent trois heures plus tard par une Alfa 147 garée sur le bord d'une petite route.

— Un type qui est allé aux putes.

— Comment le sais-tu ?

— Certaines putes travaillent dans leur voiture. Elles se mettent à l'entrée d'un chemin de campagne et elles attendent. Quand le client arrive, il bloque l'entrée avec la sienne, il monte dans la voiture de la fille, ils font marche arrière et tout le reste. Dépêchons-nous, ils ne doivent pas être loin.

Ils traversèrent cinq régions en voyageant en zigzags. À la hauteur de Modène, ils abandonnèrent l'Alfa pour une Fiat Bravo et continuèrent jusqu'à Naples, et plus loin. À nouveau Minuto s'aventura dans la campagne et gara la voiture au fond d'un chemin de terre. Puis il se tourna vers le jeune homme.

— Maintenant écoute-moi bien, parce que je ne le dirai qu'une seule fois. Qu'est-ce que tu crois qu'on a fait, pendant ces deux mois ? Qu'on s'est enfuis ? Qu'on les a fait perdre notre trace ?

Batiza, intimidé, ne répondit pas.

— Pendant ces deux mois, nous avons fait un test. Nous avons évalué combien cela intéresse l'Organisation de nous reprendre. Le résultat est qu'ils nous ont laissé faire, comme les poissons. Ils nous ont laissé partir.

Batiza retenait son souffle.

— De temps à autre ils nous perdront, d'accord, peut-être pour plusieurs jours, des semaines, quand nous serons vraiment forts. Mais ne crois pas que nous sommes sortis de leur filet. Nous nageons à l'intérieur, ils le laissent en eaux profondes, à tel point que nous ne le voyons plus. Mais il suffirait d'un rien pour le tirer vers le haut.

Le jeune homme ne répondait toujours pas, Minuto s'énerva.

— Est-il possible que tu ne comprennes pas ? Tu n'as pas été attrapé par un petit groupe de gens qui organisent des combats clandestins. Tu faisais partie d'un système beaucoup plus large. Drogue, prostitution, mafia, politique, pornographie, pédophilie, jeux de hasard. Du poker en ligne aux voitures piégées : toujours les mêmes mains, toujours les mêmes têtes.

— Guerrero ?

— Oublie ce nom ! Ils nous laissent vivre. Compris ? Jusqu'à ce qu'ils décident de notre sort. Alors ils viendront nous chercher.

— Et nous ne pouvons pas...

— Non. Nous ne pouvons rien.

L'homme serrait le volant et respirait bruyamment.

— Alors ?

— Alors essaye au moins de ne pas leur faciliter le travail avec des coups de téléphone et autres conneries du genre. Je ne veux plus d'étourderies, plus de noms, plus de téléphone, surtout pas de portables, et je ne veux pas te voir approcher un ordinateur ! Tant que tu peux, fais comme ton ami Rocco.

— C'est-à-dire ?

— Vis.

L'immeuble avait été construit, sans permis, au bord d'une route poussiéreuse, identique à tant d'autres. L'appartement était un studio avec salle de bains. Il y avait l'eau chaude et l'électricité, même si les tuyaux entraient par un trou dans le mur. Un seul lit, à deux places, mais ni Mirco ni l'oncle Carlo ne s'en plaignirent. Il faisait chaud et si toutes les fenêtres étaient murées, le soir on pouvait ouvrir la porte et une brise à l'odeur de terre entraît par la cage d'ascenseur vide.

Batiza avait cherché du travail pendant une semaine, sans succès. Poussé par Minuto, il fréquentait le seul bar du coin, une sorte de guinguette où chaque soir il se faisait servir un Coca-Cola qui durait deux heures. Quand il arrivait assez tôt il se faisait préparer un sandwich, le propriétaire le trouvait sympathique. Un samedi soir, il lui avait demandé de rester pour l'aider à ranger. Batiza avait lavé les tables et le sol avec grand plaisir. Enfin, après tout ce temps, il s'entraînait, même s'il n'en était pas tout à fait conscient. Il avait reçu vingt euros et était revenu le lendemain.

Minuto ne sortait pas de l'appartement. Une seule fois, il avait pris un bus jusqu'à la petite ville la plus proche d'où il était revenu avec un sac plein de livres de poche et de revues de jeux d'esprit. Il s'était remis à lire, il ne faisait rien d'autre.

— Viens au bar, juste pour manger. C'est Elisabetta, la femme d'Aldo, qui cuisine, insistait Batiza tous les jours.

— Je préfère qu'ils ne me voient pas, qu'ils n'associent pas mon visage au tien.

— Mais ils savent que j'ai un oncle malade. S'ils ne te voient pas, ils vont penser que j'ai tout inventé ! Ils pourraient avoir des soupçons !

Aussi, un dimanche soir, Minuto avait-il accepté de le suivre. Il portait la barbe longue et les lunettes de vue qu'il mettait pour lire. Il ressemblait très peu à l'homme qui avait entraîné son pupille trois ans plus tôt.

Les mains se serrèrent, le dîner fut consommé. Les clients arrivèrent au compte-gouttes, presque toujours les mêmes, incarnations de vide et de désespoir en quête d'un moyen quelconque pour oublier leur existence inutile. Minuto aurait dû partir tout de suite mais sa curiosité, piquée par ces quelques spécimens, le cloua à sa chaise. Il les regarda entrer, affichant une gaité feinte, se chercher, se fuir, se courtoiser, plaisanter, se provoquer. Assis à une table du fond, son regard passait de l'un à l'autre, hommes, femmes, jeunes gens, peu importait. Batiza débarrassait les tables et faisait des allers-retours avec la cuisine, sans quitter des yeux l'oncle Carlo. Jusqu'à ce que la bagarre éclate. Raisons futiles, comme presque toujours, histoires de femmes et de priorité dans la cour. Deux malabars s'insultèrent et en vinrent aux mains. Les mouvements de Batiza ralentirent, ses pas se firent incertains, il se dirigea comme un automate vers son oncle Carlo. Qui regardait, immobile. Quand le jeune fut à moins d'un mètre il entrouvrit la bouche et dit :

— À mon avis c'est un cinq.

Minuto grimaça.

— Plutôt un quatre et demi.

— Tu es libre ce soir ?

Batiza était en train de nettoyer les pompes de bière à la pression.

— Parce que tu vois, Aldo, la bière qui reste entre les pales du robinet et le tonneau n'est pas réfrigérée, tu comprends ? Donc elle fermente, elle rancit et ensuite quand la bière transite par là elle prend un peu le goût d'œuf pourri. J'avais un ami barman, c'est lui qui me l'a expliqué. Si tu veux, je nettoie tout ça.

C'était parce que les pompes de bière à la pression avaient été nettoyées que le bar de Rocco était devenu assez populaire pour que cela devienne gênant. Ou du moins c'était ce qu'il avait compris, quand son ami le lui avait raconté dans la Cave. Ou était-ce dans la Grande Salle ? Batiza commençait à oublier.

— Ce soir ? avait demandé le jeune homme en levant la tête.

Le neveu d'Aldo, la trentaine, avait perdu presque tous ses cheveux. Il venait boire gratis et exhiber montres et voitures. Le frère de sa mère l'avait en grande estime et de toute évidence il lui avait recommandé le jeune Slave qui vivait chez son oncle qui d'après lui n'était pas son oncle. Ainsi son neveu, qui s'appelait Nando, avait eu une idée, immédiatement soutenue par Aldo.

— Mais oui, c'est jeudi, c'est calme, va t'amuser. D'ailleurs, ajouta-t-il en plongeant la main dans la caisse, tu mérites de prendre du bon temps, toi aussi.

Il lui avait fait un clin d'œil, que Batiza avait interprété comme une invitation à aller aux putes.

— Il faut que je prévienne mon oncle.

— Le prévenir ? Tu n'as plus dix ans ! Et puis, on sera de retour avant 22 heures.

Batiza avait accepté. Et il avait mal fait.

La grosse voiture de Nando s'était arrêtée devant un entrepôt bas de plafond, entièrement bétonné. Autour, d'autres voitures, tout aussi grosses, étaient garées en éventail. Batiza avait la chair de poule. Ce n'était pas la même chose, non, mais cela réveillait des souvenirs.

— Tu es déjà venu ?

Il secoua la tête sans poser de questions. Il avait entendu un bruit. Un cri. Qui venait de l'une des voitures. Tout ce qu'il vit fut une grosse cage métallique. Qui ne pouvait être vide. Dans son poing, le jeune homme serrait encore les quarante euros qu'Aldo lui avait sortis de la caisse et qu'il n'avait pas eu le réflexe, ou le courage, ou la force, de mettre dans sa poche. Nando avançait à grands pas vers la porte de l'entrepôt et les aboiements des chiens étaient de plus en plus évidents, de plus en plus forts, jusqu'à exploser en même temps que le bruit de la serrure. Les jambes de Batiza fourmillaient.

Ce n'est pas la même chose. N'aie pas peur, ce n'est pas la même chose.

Puis il comprit. C'était justement ça : il avait peur parce que ce n'était pas la même chose. Il était habitué à voir les hommes mourir, mais pas les chiens. Il s'appuya au montant de la porte et ce qu'il vit lui suffit. Sept ou huit personnes autour d'un enclos, deux à l'intérieur et entre elles deux masses en mouvement, fortes, grosses, les muscles saillants. Des grognements, mais pas d'aboiements. Des bruits terribles, féroces, de monstres.

— Alors, tu viens ? Le premier combat a déjà commencé, mais le deuxième...

Contre les murs, des cages où étaient enfermés des colosses en chair et en crocs.

Zanna !

Ils boyaient et se jetaient contre les grilles.

Ce ne sont pas des monstres !

— Qu'est-ce que tu as ? Ne me dis pas que tu as peur du sang ?

Ce n'est pas juste !

Au premier glapisement, Batiza devint fou.

Les mains sur les oreilles, quarante euros contre la droite, il cria fort, tellement fort que tout le monde se retourna, découvrant les chiens qui se prenaient à coups de crocs, alors il hurla encore, le ventre noué, ses jambes qui franchissaient la barrière de l'enclos et s'interposaient, les dents de l'un plantées dans sa jambe, des mains qui le tiraient, des voix qui le traitaient de fou, qui

disaient tiens-le, tiens-le, qui a amené ce type, virez-le, il est fort comme un taureau.

Deux billets de vingt euros roulés atterrirent dans un mélange de sciure de bois et sang.

— Emmène-moi loin d'ici.

Minuto s'assit sur le lit. Il comprit à l'odeur que le jeune homme portait sur lui.

— Tu as besoin d'un antirabique.

Le front contre la vitre, les cheveux à nouveau blonds, à nouveau prêts pour le rasoir.

— Peu importe, oncle Carlo. Je peux très bien mourir de la rage.

Minuto soupira et appuya sur l'accélérateur.

Et les voici, sept semaines plus tard, à deux pas de la frontière avec le Trentin. Mirco, homme à tout faire qui travaille de nuit dans un entrepôt et de jour sur un chantier. Payé peu, au noir. En échange, peu de questions. Ils ont trouvé leur appartement par une annonce dans un journal local. « Deux-pièces cuisine salle de bains, meublé, 350 euros. » Minuto a téléphoné et le lendemain il a signé un papier sans aucune valeur.

— On en garde un exemplaire chacun, pas besoin de le déposer, de le faire tamponner. Une poignée de main suffit, n'est-ce pas ?

Le propriétaire avait vraiment l'air d'un voyou, pourtant c'était un employé des postes à la retraite. Il ne posa pas de questions, lui non plus, il se fit dicter les renseignements figurant sur le permis de Minuto sans même y jeter un coup d'œil. Le jour, Batiza dormait et Minuto regardait la télévision. La nuit, le jeune homme travaillait et Minuto lisait ou faisait des mots croisés. Sa barbe longue et hirsute lui donnait l'air d'un professeur. De temps à autre l'homme se la taillait et coupait ses cheveux, avant de s'attaquer à ceux du jeune homme. Les premiers froids aidèrent à dissimuler les muscles de Batiza, qui ne semblaient pas vouloir diminuer.

— Tu fais trop d'exercice physique.

— Tu veux que je cherche un emploi de serveur ?

— Non, trop risqué.

Batiza ne l'avait jamais dit, mais il pensait que Minuto était paranoïaque. Il se plaisait, à cet endroit. Les gens étaient très cordiaux, ses collègues le traitaient avec indifférence, souvent ils étaient brusques et l'insultaient en dialecte, mais il s'en

moquait. Pour Minuto, c'était une autre histoire. Il suivait sa ligne : ne jamais sortir, se faire voir le moins possible avec Batiza, vivre terré à la maison.

— Tu penses vraiment qu'ils nous ont suivis jusqu'ici ? Je ne sais même pas moi-même comment nous sommes arrivés ! Nous n'avons pas laissé de traces, nous n'avons pas de papiers...

— Cela ne veut rien dire. S'ils ne nous ont pas encore trouvés, ce n'est qu'une question de temps. Ou bien, simplement, ils ont décidé que ce n'était pas encore le bon moment. Quoi qu'il en soit, je n'ai aucune raison de sortir. Il n'y a rien pour moi, dehors.

— Tu pourrais te faire des amis.

— Des amis ? Toi tu as vingt ans, tu t'es fait des amis ?

Batiza évita de préciser qu'il en avait dix-neuf. Minuto prépara les légumes pour la soupe.

— Dans notre milieu, qui était vraiment sordide, il y avait des règles. Des rôles. Il y avait une éthique, une morale, on savait qui on était, ce qu'on faisait. Ici, dit-il avec une grimace de dégoût, il n'y a ni règles, ni éthique, ni morale. Juste une masse d'hypocrites qui agissent comme des moutons, tous derrière le premier qui part, tous à avoir les idées de quelqu'un d'autre.

— Ils ne sont pas tous comme ça.

— Ils le sont pour nous. Que penses-tu pouvoir leur donner, *Mirco* ? Et eux, que peuvent-ils te donner ? Penses-tu que quelqu'un s'intéresse vraiment à qui tu es ? Crois-tu vraiment que les gens dehors soient différents de ceux de la Garganella ? Ils font la même chose. De façon différente, bien sûr, mais la substance est la même. Regarde autour de toi, imagine ce qui se passerait s'ils soupçonnaient ce que tu as fait. Il leur en faut peu. Tu n'as pas de papiers. Ou bien tu n'as pas de nom de famille. Ou bien tu portes les cheveux rasés et tu décharges des sacs de ciment d'un camion. Il n'y a rien pour nous, dehors, se désola-t-il en secouant la tête.

— Nous avons nous deux, conclut Batiza, désarmant.

Minuto acquiesça.

— Peut-être.

Il était rentré depuis quelques minutes et s'apprêtait à se glisser sous la douche quand le téléphone sonna. Batiza écouta. Puis il renfila la manche de son pull et sortit dans le salon. Minuto était assis dans le fauteuil, un verre à la main, il regardait un programme de téléachat.

— Qu'y a-t-il ?

— Le téléphone.

— Le téléphone ?

Minuto but une gorgée et Batiza regarda à la cuisine où il découvrit, sur la table, un téléphone vert.

— Mais... depuis quand avons-nous un téléphone ?

— Depuis aujourd'hui.

— Mais nous n'en avons jamais eu.

— Aujourd'hui nous en avons un.

La sonnerie insistait.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Ce que tu veux.

— Je réponds ?

— C'est égal.

Le téléphone se tut. Batiza retourna au salon. L'odeur de whisky était forte.

— Tu veux bien m'expliquer ?

— Ils l'ont mis cette nuit. Ou bien ce matin, quand j'étais sous la douche.

Batiza s'assit lentement.

— Tu es sûr ?

— La ligne était coupée et ce n'est sûrement pas le propriétaire qui l'a fait rouvrir à ses frais.

Le jeune homme tremblait.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ?

— Rien.

— On ne s'enfuit pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

Minuto le regarda avec méchanceté.

— Ils nous ont juste téléphoné, Mirco. Ils ont voulu nous dire bonjour.

Bonjour ! dit-il en levant son verre.

Il se resservit, mais juste un doigt.

— Va prendre ta douche. Je vais mettre la table.

Ils passèrent quelques jours à attendre, mais il ne se passa plus rien. Le téléphone resta dans un coin, ils ne prirent même pas la peine de le débrancher. Minuto buvait beaucoup, mais Batiza ne protesta pas. Il ne lui semblait pas que l'alcool modifiât quoi que ce soit chez lui, hormis l'haleine. Bien sûr, ce n'était pas bon pour sa santé. Il se dit qu'il devenait inutile de lui retracer ses déplacements par le menu, mais Minuto refusa de transiger.

— Il faut garder nos habitudes, toujours. Si on perd nos habitudes, on prête

le flanc à nos ennemis.

Ainsi, chaque jour le jeune homme notait mentalement qui il voyait, qui lui adressait la parole, à quel moment. Il se laissa contaminer par la méfiance de Minuto et découvrit une foule de détails suspects, comme une erreur quand on lui rendait la monnaie ou encore le bonjour de quelqu'un qu'il connaissait trop peu. Il notait et courait faire son rapport. Il se sentait en guerre.

— Nous ne sommes pas en guerre. Nous sommes des petits soldats, mais nous ne sommes pas en guerre.

Le matin de Noël, Minuto s'était levé soudain de son fauteuil et était entré dans la chambre de Batiza. Il avait mis les vêtements de Batiza dans un sac, en prenant soin ne pas les froisser.

— Qu'est-ce que tu fais ? On part ?

— Pas on. Toi.

— Moi ?

— Oui.

— Non, moi sans toi je meurs.

Minuto alla à la salle de bains. Il y eut un bruit étrange, comme de la vaisselle brisée, et il revint avec un paquet en plastique : un des trois pistolets qu'ils avaient emportés lors de leur fuite.

— Ta main ne doit pas trembler, tiens-toi le poignet avec l'autre.

— Hors de question, je ne me servirai pas d'un pistolet ! Et je n'irai nulle part sans toi !

— Tu tiens à moi ? Tu dis toujours que je suis tout ce que tu as. Alors, si vraiment tu m'aimes, comme tu le dis...

— JE NE TOMBERAI PAS DANS LE PIÈGE ! JE NE PARTIRAI PAS !

— Tu n'as aucune chance, si tu restes avec moi.

— D'accord !

— Écoute. Tu es jeune, tu peux t'en sortir. C'est surtout moi qu'ils veulent. C'est moi qui tenais le couteau, toi tu n'as fait que ton travail, tu...

— Je ne partirai pas, Minuto.

— D'accord, alors c'est moi qui partirai. Comme ça au moins je n'aurai pas à assister à...

Batiza le serra fort dans ses bras. Il le maintint contre lui, l'empêchant de s'écarter : front plissé, yeux grands ouverts, respiration courte.

Minuto le laissa faire. Puis le jeune homme dit à voix basse :

— On va y arriver.

— Non, pas ensemble.

— Sans toi je n’y arriverai pas, Minuto. Pars, si tu veux, mais sache que seul je ne m’en sortirai pas.

L’homme se tut. Puis il rangea les vêtements dans les tiroirs. Ils n’en parlèrent plus.

Maintenant Batiza savait ce que signifiait vivre avec la peur. Il se moquait d’être suivi par les hommes de Guerrero, qu’ils lui tirent dessus alors qu’il était sur un échafaudage ou qu’ils empoisonnent son cappuccino. Sa peur était de rentrer à la maison et de ne pas trouver Minuto.

Il avait dit la vérité : seul, il était incapable de s’en sortir, il n’était pas assez malin ni assez vif pour gérer le château de mensonges que Minuto et lui avaient minutieusement construit. Son Maître lui avait ordonné de se tenir loin de toute forme de criminalité, notamment le vol et le trafic de drogue.

— Le crime, c’est comme l’eau. Même le plus petit ruisseau finit par se transformer en torrent, et ce torrent deviendra un petit fleuve qui se déversera dans un gros fleuve. Tout est relié, si tu entres dans un groupe organisé, il suffira d’une connaissance, d’une rivalité sur le territoire, ou même du récit d’une bravade, pour que l’Organisation l’apprenne.

— Je croyais qu’ils savaient déjà tout !

— Affaires et histoires personnelles. Combien de fois je t’ai dit qu’il fallait les séparer ? Nous faisons partie des affaires, nous sommes devenus une histoire personnelle. Donc mieux vaut ne pas nous compliquer l’existence en marchant sur les pieds de quelqu’un.

Batiza n’était pas certain d’avoir compris, mais il avait filé droit. Pourtant, il avait dû refuser des offres. Argent facile, rapide, surtout de la drogue. Il aurait suffi de quelques soirées en discothèque et de son beau sourire pour gagner l’équivalent d’une semaine de chantiers et entrepôts. Il avait dit non parce qu’il avait pensé à Minuto, mais sans Minuto...

Il avait décidé de s’acheter un portable, malgré l’interdiction, mais dans le magasin on lui avait demandé une pièce d’identité pour le contrat de la ligne. Il s’apprêtait à renoncer quand un de ses collègues, qui ressemblait à tout sauf à un maçon, lui avait proposé un beau modèle qui prenait aussi des films et des photos, avec une puce neuve. Le prix était bas, la provenance douteuse, mais le jeune homme accepta. En cachette de Minuto, il s’appela depuis le téléphone vert, pour sauvegarder le numéro. Puis il cacha l’appareil et fit comme si de rien n’était.

C’était la troisième fois qu’il cachait quelque chose à Minuto. La première fois, cela avait coûté la vie d’un homme et leur liberté. La deuxième, la perte d’un appartement et d’un peu de confiance et d’estime de la part de son mentor. Cette

fois, cela lui coûta plus cher.

Pour tout le monde, sur le chantier, Mirco le Slave avait quelque chose de pathétique. Certains le croyaient retardé mental, mais personne ne le trouvait dangereux. La plupart de ses collègues l'avaient élu comme cible idéale des bonnes blagues. Pourtant il ne leur donnait pas satisfaction, il encaissait tranquillement, le sourire aux lèvres. Roberto, un maçon italien, l'avait suivi jusque chez lui, peut-être dans l'idée de lui tirer un pétard dans le dos. Mais en approchant, il avait vu l'homme à la fenêtre. Il avait suffi d'un instant, le jeune homme n'avait plus eu envie de plaisanter et il était parti. Quand Batiza était rentré, Minuto était toujours derrière le rideau.

— Que fais-tu ?

— Quelqu'un t'a suivi. Blond, pas très grand, blouson vert, bottes.

— C'est un connard du chantier. Il aime bien m'embêter, me faire des blagues stupides. Il essaye de me faire trébucher quand je porte quelque chose de fragile.

— Et toi ?

— Parfois je trébucher pour lui donner satisfaction. Mais je ne casse rien.

Minuto quitta son poste d'observation.

— Au fait, qu'est-ce que tu faisais là ? Tu m'attendais à la fenêtre comme une maman ? le provoqua le jeune homme.

— J'ai besoin de te parler.

— Je me lave et j'arrive.

Minuto ouvrit le tiroir du buffet pour en sortir les trois objets qu'il préférerait au monde : un paquet de feuilles à rouler, un sachet de tabac, des allumettes en cire. Batiza revint vêtu d'un t-shirt propre et se servit des tortellinis.

— Tu ne manges pas ?

Minuto porta à sa bouche la cigarette qu'il venait de rouler, l'alluma et tira la première bouffée avant de répondre :

— Je m'appelle Calogero Spallavena.

La cuillère de Batiza resta suspendue en l'air.

— Quoi ?

— Calogero est un prénom du Sud, mais mon père me l'a donné en hommage à un homme qui lui avait fait du bien. Beaucoup de bien. Calogero Guerrero.

Cette fois, la cuillère de Batiza tomba dans son assiette.

— Mange, mon garçon. Ne rends pas les choses plus pénibles qu'elles ne sont.

— Mais... mais... comment ça, Calogero Guerrero ? C'était le même... ?

— C'était le père d'Alfonso Guerrero, l'homme pour qui j'ai travaillé pendant les cinquante dernières années, répondit-il sèchement. Tu veux connaître l'histoire, oui ou non ? Arrête de m'interrompre. Et mange, ça va être froid.

Mécaniquement, Batiza avait fait aller et venir la cuillère entre sa bouche et l'assiette, sans quitter Minuto des yeux.

— Ne crois pas toutes les bêtises que t'a racontées Moïse. Il n'y a rien d'inné dans l'acte de tuer. Cela arrive à certains, pas à d'autres. C'est tout.

Batiza eut du mal à tenir sa langue : comment savait-il ce que Moïse lui avait raconté ? Et *combien* savait-il de cette conversation ? Minuto prit deux bouffées, puis regarda du coin de l'œil le téléphone vert qui assistait à la conversation sur un coin de la table.

— J'étais un enfant tout à fait normal, je n'ai été ni violé ni maltraité, ni rien d'autre qui pourrait te passer par la tête. Simplement, à douze ans on m'a mis un pistolet dans la main et on m'a dit « tire ». Alors j'ai tiré.

Batiza avala bruyamment, mais Minuto semblait ne plus s'apercevoir de sa présence. Il fumait et regardait le téléphone, de plus en plus nerveux.

— Pour mon premier homme j'avais quinze ans, dit-il perdu dans ses souvenirs. J'avais l'impression que je n'y arriverais pas, alors j'ai pensé : calme-toi, rien ne presse. Tu as une minute, compte une minute et ensuite appuie sur la gâchette. C'est bizarre, comment naissent les habitudes.

Pendant un instant, Minuto se perdit inconsciemment dans le plaisir de ses propres mots. Son mégot, entre ses doigts, dessinait de petites volutes de fumées.

— Cela a d'abord été un métier, un métier comme les autres. Plus tard, c'est devenu un art. Le truc, c'est de cesser de penser à eux comme à des personnes. Il faut réussir à les décomposer, séparer les différents éléments. Les mots, les plaintes, que sont-ils ? Ce ne sont que des sons. De même que les lames ne sont que de l'eau et le corps n'est que de la chair. Des choses, tu comprends ? Ils deviennent des choses. Tuer une chose, ce n'est pas tuer, c'est juste faire un trou dedans.

Il haussa les épaules et sourit. Sa cigarette était consumée. Il l'éteignit et entreprit d'en rouler une autre. Batiza avait terminé le plat le plus indigeste de sa vie, il attendait.

— Un homme, chaque homme, naît pour quelque chose. Je suis né pour faire ça.

— Pourquoi me le racontes-tu maintenant ?

Minuto leva les yeux sur ce qu'il avait défini comme son unique chef-d'œuvre. Puis il les baissa et regarda ses mains : pour la première fois, il avait du mal à

rouler une cigarette.

— Je veux te parler d'Alfonso Guerrero.

— Pourquoi ?

— Mon père était le jardinier de sa famille, quand je suis né il avait quatorze ans...

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que c'est *maintenant* que tu dois le savoir.

Ils se regardèrent.

— Il va se passer quelque chose ?

— Il a toujours vécu vite. Il n'était pas précoce, il était avide. Il avait une tête bien faite, il n'a jamais fait de faux pas. Il a tout fait seul. Son père était riche, bien sûr, mais les propriétés de sa famille ne lui suffisaient pas, rien ne lui suffisait jamais, l'argent, les choses, les gens... Il voulait toujours plus, toujours plus...

Il alluma sa deuxième cigarette. Il regarda sa montre, puis le téléphone.

— Il s'est créé un groupe de fidèles, il a noué les bonnes amitiés, il a ouvert des sociétés, toutes légales. Sauf que dans la papeterie on ne fabriquait pas de papier et dans l'usine d'aluminium on ne fabriquait pas d'aluminium. Mais tout le monde s'en moquait. C'étaient des années faciles. Même trop, pour lui. Tout était à lui, terrains, policiers, hommes politiques. Tout le monde à ses pieds.

— Toi aussi ?

Minuto haussa les épaules.

— Moi j'étais jeune, je l'observais de loin comme on observe un dieu, des voitures de plus en plus neuves, des filles de plus en plus belles. Un jour il est venu et il m'a enlevé. Je ne l'ai plus jamais quitté. Je ne sais pas pourquoi, je voyais peut-être en lui... Je ne sais pas pourquoi...

Il semblait chercher une réponse dans sa tête.

Moi je le sais, pensa Batiza.

— Il était capable de se faire aimer, détester, craindre. Quand il voulait quelque chose, il le prenait. Quand il voulait le respect, il arrivait à le gagner, et quand il voulait le mépris, il se transformait en un homme répugnant et il en jouissait, tu ne peux pas savoir à quel point. C'était comme s'il avait mille visages, mille âmes. Il a réussi à être tellement de personnes différentes que je crois qu'il ne sait plus lui-même qui il est. Mais peu lui importe. Il veut une seule chose dans la vie : gagner. Pour échapper à l'ennui. Il s'ennuie toujours, terriblement. Ce n'est ni un voyou, ni un assassin, ni un voleur, ni un mafieux. Avant tout, c'est un joueur. Pour lui tout est jeu, hasard, pari, même la vie. Il a tout essayé, toutes les émotions, toutes les transgressions, toutes les drogues. Et surtout les jeux. Du poker à la course automobile, en passant par la roulette russe. Lui, en personne,

tu comprends ? C'était lui qui conduisait, c'était lui qui appuyait sur la gâchette. Prêt à se tuer pour prouver Dieu sait quoi. Quelque chose qu'il cherchait, qu'il a cherché toute sa vie. Chaque fois il devait aller un peu plus loin, alors il s'est mis à parier sur tout, à faire commerce de tout, même de gens.

Il le regarda avec intensité.

— Les films que tu tournais avaient toujours une fin heureuse, mon garçon. Parce que, à la fin, le protagoniste mourait. Tout le monde n'a pas eu cette chance. Il en a tué beaucoup. Avec un pistolet, avec les mains, avec un mot. Il a même combattu, comme toi. Il a combattu tant qu'il a pu. Et puis il est devenu vieux.

Il jouait avec sa cigarette, oubliant de la fumer. Il posait les yeux sur Batiza, puis sur sa montre, puis sur le téléphone.

— Il s'est passé quelque chose aujourd'hui, se décida-t-il à dire. Tu lui plaisais, tu sais ? Tu l'amusais, aucun chien ne l'avait jamais autant amusé. Tu étais son nouveau jouet, il parlait de ta beauté, de ta candeur, il disait que regarder tes combats c'était comme assister à la furie d'un ange vengeur. Et ça, son fils ne le supportait pas, dit-il avec peine.

Batiza sentit son sang se glacer. Ils arrivaient au point crucial.

— Son fils était un bon à rien, un faible. Il ne valait rien. Malgré les appuis de son père, il n'avait jamais rien fait d'autre qu'ouvrir des boîtes sordides. Il ne lui procurait que des déceptions. Quand tu es arrivé, son fils s'est senti écrasé. Il avait demandé ta tête, comme Salomé, sourit-il, mais Guerrero lui avait répondu qu'il préférerait sacrifier la sienne. C'est pour cela qu'il a inventé cette rencontre absurde sans la permission de son père, sans prévenir personne pour ne pas être stoppé... la suite, tu la connais, conclut-il.

— Mais alors ce n'est pas de notre faute ! s'écria Batiza soudain enthousiaste. C'est lui qui s'est laissé tuer, et peut-être qu'au fond Guerrero est heureux que son fils soit mort, tu ne crois pas ?

Son espoir était si absurdemement naïf que Minuto tapa fort sa main sur la table.

— Tu ne raisonnes pas comme il faut ! SON fils, s'il devait mourir, devait mourir quand LUI le déciderait. C'est LUI qui décide, LUI qui manœuvre, LUI qui joue. Quand le jeu lui échappe des mains, il s'énervé, peu importe qui est le fautif. Maintenant il n'a plus de fils, il ne t'a plus toi, et il ne m'a même plus moi, même si je doute que cela l'intéresse, désormais.

— Alors il veut se venger ?

— Non. Ce n'est pas une question de vengeance. Ni même d'honneur. Pour lui tout ceci fait partie du jeu, un accident peut arriver, c'est dans l'ordre des

choses. Pourtant tout a un prix, il y a toujours une mise. Et la mise, c'est lui qui la décide. Il devait décider combien valait la mort de son imbécile de fils avant d'agir.

— Et donc ?

Minuto resta un instant la bouche entrouverte, essayant de calmer son tremblement.

— Aujourd'hui il a téléphoné. Il a décidé.

Batiza sentit soudain sa tête lourde, il avait terriblement sommeil. Pourtant, quelque chose le réveilla net. La sonnerie du téléphone. Il regarda Minuto, qui ne bougea pas.

— Quelle est la mise, Minuto ?

L'homme détourna le regard. Il n'avait pas eu le temps de lui révéler le seul élément utile.

— Il ne veut pas négocier avec moi. Il ne traitera qu'avec toi.

— Allô ?

— Bonsoir, Mirco.

Il n'avait entendu la voix du Vieux qu'une seule fois, de loin. Mais il savait que la personne au bout du fil était la même que celle qui avait frappé avec sa canne quand il était enfermé dans le coffre, la nuit où Fester avait failli être tué. Une voix éraillée, faible, aiguë mais pas stridente.

— Bonsoir.

— Tu vas bien ?

— Oui, merci.

— Ton épaule va mieux ? Tu devrais porter les sacs sur l'autre, aussi.

Le jeune homme ferma les yeux. Il pensa aux sacs de ciment sur le chantier, portés presque toujours sur son épaule droite, qui à la fin de la journée lui faisait plus mal que l'autre.

— Vous avez raison. Merci du conseil.

Il n'avait aucune stratégie, il se tenait à la règle de base que Minuto lui avait apprise, par les faits plus que par les mots : il était poli.

Silence.

Un silence long, persistant, total. Batiza fut tenté de s'asseoir mais il resta debout, comme si cela l'aidait à se concentrer.

— Je veux que tu rentres à la maison.

Il eut une bouffée de chaleur, suivie d'une sensation de froid, il s'efforça de ne pas se tourner vers Minuto.

— Vous ne voulez pas dire chez moi, la maison de mon enfance, n'est-ce

pas ?

Il entendit le sourire du Vieux.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

— C'est ça que vous voulez ? Que je retourne à la Garganella ?

— Non.

Il posa enfin les yeux sur Minuto qui le regardait, inquiet.

— Non ? répéta-t-il pour avoir confirmation.

— Non. Je veux que tu reviennes à ce que tu sais faire le mieux. La maison est un état mental, diraient certains philosophes. Je veux que tu rentres à la maison spontanément. Je veux que tu désires le faire. Parce que c'est là que tu dois retourner.

— Et quand je serai rentré, qu'est-ce que vous ferez ? Vous me ferez tuer ?

— Mais non, quelle idée ! dit-il avec indignation.

— Excusez-moi, je suis jeune et naïf.

Batiza espéra d'avoir employé le juste ton.

— Je sais, je sais. En effet, il faut que tu grandisses. Il est temps que tu deviennes un homme.

— Oui, j'en serais content, moi aussi.

— Il faut du temps pour certaines choses.

Silence, à nouveau. Cette fois, c'était le tour de Batiza.

— Qu'est-ce qui m'arrivera, si je rentre ?

— Tu auras ta chance.

— C'est-à-dire ?

Le vieux rit, puis toussa.

— Les compagnons de combat savent être avares quand ils apprennent une nouvelle qui pourrait avantager quelqu'un d'autre qu'eux, pas vrai ?

— Mais...

Batiza n'avait pas compris.

— Tu auras ta chance. Tu as ma parole.

— Et si cela n'arrive pas ? demanda Batiza en prenant son courage à deux mains.

— Si quoi n'arrive pas ?

— Que j'aie envie de rentrer.

— J'attendrai. Mais cela arrivera.

La communication fut coupée.

— Jure-moi que ce n'est pas vrai.

Batiza s'était planté devant son Maître, tendu comme une corde de violon.

— Je te le jure.

Batiza serra les lèvres.

— Donc Moïse m'a raconté des conneries.

— Ne dis pas de gros mots, ordonna Minuto en haussant les épaules. Il est vrai que tu es physiquement en mesure de tuer et que psychologiquement tu as bien réagi. Ceci est correct. Mais...

— Donc je ne suis pas né assassin ?

— Non.

— Et je ne suis pas obligé de retourner à la Garganella.

— Non.

— Tu es certain que Guerrero n'essayera pas de me convaincre ?

— Si les propos que tu m'as rapportés sont fidèles, oui. Il veut que tu rentres parce que tu l'auras décidé.

— Parce que je déciderai que je veux tuer encore.

— Parce que tu décideras que tu veux tuer encore.

Batiza acquiesça. Une question lui brûlait les lèvres.

— Et toi ?

Minuto s'approcha de lui.

— J'ai eu ma vie. Je peux arrêter de faire ce que je n'aime pas. Tant que ça dure, ça me va.

— Ça ne me suffit pas.

— En tout cas, maintenant il n'y a plus de raison de nous séparer. C'est déjà ça. Ils nous ont trouvés et Guerrero te laissera en paix tant que...

— Je n'y retournerai pas.

— Alors il te laissera en paix, c'est tout.

Batiza savait qu'il mentait, mais il ne savait pas exactement où se situait le mensonge. Il sentit une petite boule s'agiter dans son estomac. Il faillit vomir les tortellinis, mais s'habitua à la boule et finit par l'ignorer. Pourtant, ce n'étaient ni les tortellinis ni une indigestion. C'était de la rage. Pour la première fois, il ressentait de la rage.

Les rues étaient désertes et le froid se faisait sentir. Engourdi, les mains dans les poches et un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, Batiza était rentré à pied de l'entrepôt. Cela prenait un quart d'heure, mais il avait envie de marcher plus longtemps, il en avait besoin. Il n'y avait pas beaucoup de travail depuis le début de l'année et il avait passé de nombreuses nuits à attendre qu'on l'appelle.

Ce soir-là, après une demi-heure d'attente, le chef lui avait dit qu'il n'y avait rien pour lui, qu'il pouvait rentrer. L'argent venait à manquer, Batiza avait besoin

de travailler mais il n'avait pas protesté. Il était sorti, suivi d'une série de grognements et murmures sur les étrangers qui venaient voler le travail des honnêtes gens. De fait, Batiza se sentait réellement étranger. Il emprunta les petites rues, il aimait l'absence de perspectives. Il passa à côté de la porte d'un bar au rideau à moitié baissé. Il devait être 2 heures. Un peu plus loin, un scooter était garé, attaché à un gros sac. En approchant, il distingua mieux la forme, et il s'arrêta net : la chaîne du scooter était reliée à un chien. Un vrai chien, recroquevillé par terre, le cou enserré dans un collier auquel était accrochée la chaîne. S'il essayait de se lever pour s'éloigner du scooter, la chaîne le serrait : un parfait antivol. Un salaud sortait avec son chien, allait boire quelques bières en attachant l'animal à la roue de son scooter. Qui volerait un scooter attaché à un chien ? Batiza s'arrêta pour le regarder, les mains dans les poches. Puis il s'accroupit. Le chien ne bougea pas. C'était un bâtard au poil mélangé, blanc, gris et noir. Batiza tendit la main vers lui. Il glissa un doigt entre son collier et son poil. Il y avait suffisamment d'espace, il pouvait le lui retirer sans lui faire mal. Il faudrait seulement lui écraser un peu les oreilles... Batiza ne réfléchit pas, il agit. À ce moment-là, le propriétaire du chien et du scooter passa sous le rideau de fer du bar.

— Qu'est-ce que tu fais à mon chien, petit merdeux ?

— Je lui retire son collier. Il ne peut même pas se lever, comme ça, répondit calmement Batiza.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, espèce de casse-couilles !

L'homme était ivre, costaud mais pas trop. Il le poussa, Batiza n'opposa aucune résistance. Il le regarda monter sur son scooter, démarrer. Il n'avait pas détaché la laisse. Le chien essaya de se lever, en vain, tandis que son maître poussait sur la roue, qui parcourut vingt centimètres avant de s'arrêter net. Le chien se retrouva une patte en dessous. Danger. Il n'y eut pas besoin de plus.

— Minuto ?

Le ton de sa voix poussa l'homme à abandonner immédiatement son mot de quinze lettres vertical. Il bondit de son fauteuil. Dans le miroir de l'entrée il distingua la silhouette de Batiza, qui portait quelque chose d'informe dans ses bras.

— Minuto...

Il fit un pas en avant. Dans ses bras, un chien de race douteuse fixait tranquillement Minuto, comme s'il le connaissait déjà. Le blouson, le pantalon, le bonnet et les mains de Batiza étaient couverts de sang.

— Minuto, j'ai fait une connerie.

La voiture roulait à toute allure. Minuto n'avait jamais conduit aussi vite.

— Excuse-moi.

— Tais-toi, d'accord ? Je veux juste que tu te taises.

Batiza se fit tout petit sur la banquette arrière tout en caressant le poil hirsute du chien, commodément allongé sur lui. Tout l'espace était occupé par les bagages accumulés en six mois de cavale.

— C'est lui qui a commencé...

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? Je t'ai dit que je ne voulais rien savoir !

— Je ne voulais pas le tuer, répondit le jeune homme boudeur.

C'était un demi-mensonge, mais ce n'était pas le moment d'être tatillon.

— Ah non ? Tu ne voulais pas le tuer ? De un à dix, à combien l'as-tu frappé ?

Batiza se tut. Il ne refusait pas de dire la vérité, simplement *il ne savait pas*.

— Je n'ai pas compté.

— Tu n'as pas quoi ?

— Je n'ai pas compté. En fait, je ne l'ai pas frappé avec un but précis.

Autre demi-mensonge.

— Tu ne t'es pas rendu compte de la force avec laquelle tu le frappais ?

— Non. Pas complètement. Je l'ai frappé, c'est tout.

— Combien de fois ?

— Deux... trois... je ne sais pas. Pas beaucoup.

— Mais tu es sûr de l'avoir tué.

Le souvenir de sa main qui attrapait le blouson, le soulevait de terre, la tête qui se penchait d'une façon qu'il connaissait si bien.

— Oui, murmura-t-il, je suis sûr.

— Alors tu n'as pas d'excuse.

Un silence de quelques minutes suivit.

— On l'appelle Birillo ?

— ON NE L'APPELLE PAS, PARCE QU'ON NE LE GARDE PAS !

— Alors pourquoi on l'a emmené avec nous ?

Minuto grommela une réponse incompréhensible.

— C'était un maître de merde, conclut Batiza.

Minuto le regarda dans le rétroviseur. Ils n'en dirent pas plus.

La petite ville du bord de mer avait une odeur étrange, gênante les premiers jours mais agréable quand on y était habitué. Ils trouvèrent très vite un appartement dont les murs étaient couverts de taches de moisissure et cloqués,

mais le loyer était bas et on ne leur demanda pas leurs pièces d'identité. Minuto céda et au lieu de raser les cheveux de Batiza il les teignit en châtain foncé, de même que les siens. Leur couleur n'avait rien de naturel, mais tout le monde s'en moquait. Il se rasa la barbe. On ne leur posait pas de questions, on communiquait par gestes des mains et du menton. Mirco était devenu Miki et deux jours après leur arrivée il sentait déjà le poisson. Il avait beau se laver, l'odeur restait. Son oncle Fausto attendit patiemment l'arrivée d'un nouveau téléphone, mais en vain.

— Ils savent qu'on n'a pas voulu leur échapper à eux. Ils nous trouveront et ils s'organiseront.

Soudain, tout changea. Minuto sortait de l'appartement avec prudence, toujours en évitant la lumière. Birillo et lui déambulaient dans les ruelles puantes, d'abord avec une laisse, puis côte à côte. Après les premiers jours passés à répéter comme une litanie « Il faut nous débarrasser du chien, il nous relie à l'homicide », Minuto avait entrepris de dresser le bâtard, à son corps défendant. Un mois plus tard Birillo savait s'asseoir, se coucher, se mettre sur le dos et debout en position de prière. Minuto et lui regardaient les émissions de téléachat, faisaient des mots croisés et des sudokus. Batiza soupçonnait qu'en son absence ses deux compères s'installaient ensemble sur le canapé pour la sieste. Travaillant la nuit et rentrant à l'aube, le jeune homme avait pris l'habitude de se promener, souvent au bord de la mer. Il marchait lentement à cause des galets, il aimait sentir la plante de ses pieds s'adapter à cette surface mobile, glissante, trompeuse. Tout doucement, il oubliait comment il était devenu le maître de Birillo, de même qu'il avait occulté la plupart des souvenirs de la Garganella. De chez lui, son chez lui d'avant, son vrai chez lui, il ne restait plus aucune trace, du moins en surface. Cela lui convenait. Quand Birillo apprit à apporter sa gamelle à Minuto à l'heure exacte de son dîner, pour Batiza seul le présent existait, ce présent, ce nouveau maintenant.

— Capuccino, s'il vous plaît.

Le rideau de fer n'avait pas été entièrement relevé et les habitués entraient tour à tour pour commander cafés et capuccinos, la plupart des ouvriers s'appêtant à aller au chantier, quelques-uns ayant achevé leur tour. Batiza faisait partie de ces derniers. Il avait appris à utiliser le moins d'articles possible, pour se faire passer pour un Serbe ayant appris l'italien. Un truc suggéré par Minuto.

La femme posa le capuccino devant Batiza et fit un signe à deux ouvriers qui attendaient.

— Un instant, s'il vous plaît.

— Je vais m'en occuper, maman.

Une jeune fille vêtue d'une doudoune bleue et blanche sortit de l'arrière-salle, se dirigea vers la machine, tapa le filtre pour le vider, le remplit, pressa, le remit en place, disposa deux tasses en dessous et appuya sur le bouton. Elle prépara deux soucoupes avec petites cuillères et sachets de sucre. Quand les cafés furent prêts, elle posa les tasses sur les soucoupes, sourit aux deux ouvriers, ramassa son sac à dos par terre, se le mit sur l'épaule et sortit. Batiza la suivit du regard à travers la vitre tandis qu'elle se dirigeait vers l'arrêt de bus. Il attendit qu'elle montât. Puis il paya et sortit à son tour. Au bout de la ruelle, il découvrit Birillo qui lui reprocha son retard du regard. Il lui fit une caresse et ils retournèrent ensemble à la maison.

Elle s'appelait Annalisa, elle avait quinze ans, elle était lycéenne et suivait une filière commerciale. Elle n'était pas blonde et n'avait pour ainsi dire pas de poitrine, elle portait exclusivement des pantalons mais ses ongles étaient brillants et soignés. Elle servait au bar après le déjeuner, pour que sa mère puisse se reposer. Elle se promenait avec deux filles de son âge, sans doute des camarades de classe, dans la rue principale. Elle était souvent prise de fous rires, comme cela arrive aux jeunes filles, et de façon tout aussi classique elle changeait d'humeur très rapidement.

Comme cela lui était arrivé trop souvent, Batiza en était tombé amoureux sans raison. Il aimait qu'elle n'ait pas les oreilles percées, et aussi la façon dont elle nouait ses cheveux raides en un rouleau attaché par une pince. Sa voix un rien nasillarde, qui la rendait drôle et tendre à la fois. Ses yeux sombres, les racines irrégulières de ses cheveux, les taches de rousseur qu'on devinait ici et là sur son front. Il la regardait et elle le regardait. Le patron du bar et sa femme le regardaient aussi, mais pas de la même façon.

Après le travail, Batiza passait des heures sous la douche pour se débarrasser de l'odeur de poisson. Dans le salon, Birillo se couchait sur ses pattes avant, ses pattes arrière tendues, les dents découvertes, un grondement continu. Devant lui Minuto se tenait debout, immobile, le bras tendu, pouce et index dressés. Il comptait.

— Trente-neuf, quarante, quarante et un...

— Oncle Fausto ! criait Batiza depuis la salle de bains, cette coloration est terrible, elle laisse des traînées vertes ! Je ne peux pas revenir à ma couleur naturelle ? S'il te plaît !

— Cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante...

Minuto baissa le pouce.

— Poum !

Birillo s'écroula par terre, inanimé.

Il ne l'avait pas dit à Minuto.

L'amitié est une erreur, l'affection une faiblesse.

Il n'aurait pas approuvé. Or Batiza ne voulait pas choisir, il avait décidé de ne plus prendre aucune décision, plus jamais. Il avait démissionné et travaillé maintenant chez un grossiste qui ne vendait pas de poisson. Il était moins payé, les collègues étaient plus rustres et l'ambiance plus louche, mais ses horaires étaient compatibles avec ceux d'Annalisa. Il se présentait à l'entrepôt tôt le matin, souriant, ses cheveux blonds visibles à la racine, accompagné de son chien qui s'assurait qu'il était arrivé sain et sauf. Birillo s'était tellement identifié à son nouveau maître qu'il avait la même attitude protectrice que Minuto. Il l'accompagnait et allait le chercher. Il connaissait ses horaires et ne le lâchait pas d'une semelle. Quand ils arrivaient devant le lycée d'Annalisa, elle éclatait toujours de rire.

— Il est drôle, ton chien.

— Il est malin, non drôle.

À force de s'entraîner, Batiza oubliait sa propre langue.

— Et puis, pas à moi, à mon oncle.

Ils échangeaient quelques mots, puis elle s'éloignait avec ses amies, et Batiza attendait toujours le moment où, se croyant assez loin, elle se retournait pour le regarder. Elle riait encore. Le jour où Minuto s'était enfin décidé à le débarrasser de sa tignasse châtaine, le peigne avait démêlé un certain nombre de nœuds.

— Tu n'avais pas dit que tu aimais les petites blondes aux seins fermes ?

Batiza, coupable, n'avait rien dit.

— Je ne dis pas qu'elle est moche, simplement je me suis décarcassé pour trouver une fille qui te plaise...

— Minuto, s'il te plaît.

— Oncle Fausto, le reprit-il mécaniquement.

— Oncle Fausto, s'il te plaît, ne me le rappelle pas.

— Il suffit que tu fasses attention. Tu as tout ce dont tu as besoin, non ? Parce que là, personne ne contrôle à ta place...

Batiza s'était retourné brusquement, au risque de se faire couper une oreille.

— Ce n'est pas une cochonnerie comme ça.

Il avait parlé en homme. Son Maître lui tourna la tête et se remit à couper comme si de rien n'était.

— Tu vas avoir besoin d'une voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que, parce que... parce que tu vas bien l'emmener quelque part,

cette Annalisa, non ?

— Je ne sais pas conduire.

— Alors il va falloir t'apprendre.

Ils commencèrent par faire des tours sur des parkings, puis Minuto insista sur le démarrage en côte et le point de patinage. Batiza avait les mains moites et la terreur que la police lui demande son permis. Pourtant, ils ne furent jamais ennuyés. Birillo dormait sur la banquette arrière et Minuto, la main sur le frein à main, faisait preuve de plus de patience que ce dont il se croyait capable.

— Tu seras prêt pour l'été, affirma-t-il malgré ses doutes. Mais tu n'es pas très détendu, tu vas avoir besoin d'entraînement.

— À propos d'être détendu, Minuto...

— Fausto. Oncle Fausto.

— Oncle Fausto, c'était pas que des conneries, ce que m'a raconté Moïse, pas vrai ?

— Reformule ta phrase sans gros mot, s'il te plaît.

— Moïse ne m'a pas raconté que des mensonges, n'est-ce pas ?

— À quoi fais-tu allusion ?

— C'est vrai que tu sais danser ?

Minuto le regarda, véritablement étonné. Batiza dégaina son sourire de poker.

— Oncle Fausto, tu m'apprends à danser ?

Alors il y eut des cours de danses latino-américaines, tango, bachata, cha-cha-cha.

— C'est quoi, ces danses ?

— C'est ça ou rien, mon garçon. Et ne sois pas raide comme un piquet. Les pieds ! Les pieds ! Qu'est-ce que je t'ai toujours dit, à propos des pieds ?

Ce fut une période dorée. Cours de danse et de conduite, une identité blonde qui reprenait le dessus, un chien acrobate et une fille à aller chercher au lycée.

Cela ne dura pas. Mais ce fut une belle période.

Un soir, ils étaient assis au bord de la mer. Tout était parfait, la brise, le coucher du soleil, l'heure du couvre-feu qui approchait. Comme toujours Miki et Annalisa avaient parlé de tout et de rien. De temps à autre il lui racontait des bribes d'histoires que Minuto avait ébauchées pour lui, il lui parlait de son école à Pristina, de la gymnastique artistique qui lui avait tant développé les épaules, de ses problèmes de famille, de l'ami de son père qui lui avait proposé un travail en Italie.

— Peu importe que ce que tu lui dis soit faux. Il faut que ça soit plausible, avait insisté Minuto.

Annalisa posa la tête sur son épaule, tournant le menton vers lui. C'était sans équivoque. Batiza se pencha vers elle, tout doucement, leurs lèvres se frôlèrent, s'entrouvrirent.

Un baiser, un vrai baiser.

Son premier vrai baiser depuis tant d'années.

Soudain, il fut envahi par tous ces corps de femmes, corps où il était entré de force, partout, avec violence, et les seins, et les cris, et les langues qui sortaient, les yeux écarquillés.

Il recula. Annalisa resta penchée vers lui, les yeux mi-clos.

— Que se passe-t-il ?

— Rien.

Il lui tourna le dos, il se sentait stupide, gamin, et pourtant...

Ces corps, tous ces corps, étaient des gens, ce n'étaient pas des choses dans lesquelles faire un trou, ce n'étaient pas des trous, ce n'étaient pas

Il ne réussit plus à la regarder. Elle l'enlaça par-derrière. Ses petits bras l'entouraient à peine. Elle pensait serrer, mais il ne sentait quasiment rien.

— De quoi as-tu peur ? demanda-t-elle, romantique.

— De te faire mal.

— Tu me fais penser à *Édouard aux mains d'argent*.

Batiza avait du mal à la suivre. Il était désorienté, assourdi par les souvenirs.

— Quoi ?

— Le film. Tu ne l'as pas vu ? Il est magnifique, avec Johnny Depp.

— Oui, mais j'ai oublié.

Il voulait partir.

— Il avait des lames à la place des mains. Wynona Ryder tombait amoureuse de lui, et lui d'elle. Mais quand elle lui demandait « prends-moi dans tes bras », il répondait « je ne peux pas ». Parce qu'il avait peur de lui faire mal. Tu comprends ?

— Oui, répondit Batiza. Je comprends.

Quand il la ramena au bar, il ne faisait pas encore tout à fait nuit. Derrière la vitre, la mère lui lança un regard furtif et il lui fit un signe de la main. Ils n'avaient pas confiance, il restait un étranger et leur petite fille était leur petite fille. Il n'avait pas envie de rentrer à la maison. Il avait envie de marcher. Il sentait le besoin impérieux de marcher. Il remarqua immédiatement le bruit des pas derrière lui.

Il l'ignore un moment, avant de se retourner et crier :

— Tu vas arrêter de me suivre, putain ?! Rentre à la maison !

Birillo le regardait avec les yeux de Minuto.

— Arrête de me fixer, va-t'en.

Il envoya un caillou au loin.

— Va-t'en.

La bête fit demi-tour et partit en trotinant vers l'appartement. Batiza allongea le pas, son ventre le brûlait, il avait une boule dans la gorge, il se sentait coupable envers le chien. Birillo était venu le chercher et il lui avait jeté un caillou. Annalisa l'avait embrassé et il l'avait repoussée.

Il marcha longtemps, la plage était longue et la nuit noire. Il s'assit en essayant de ne penser à rien. Dans l'obscurité, il entendit une voix rendue pâteuse par l'alcool.

— Je t'ai vu, tu sais ?

Les voix dans le noir. Un autre souvenir. Le temps se suspendit. Batiza se leva avec la sensation que quelque chose allait se produire, que *tout* allait se produire. Son ventre le brûla plus fort. Comme l'autre fois, ce n'était pas une indigestion. Maintenant il connaissait cette sensation, il ne lui donnait pas de nom mais il la connaissait.

— De toute façon, je l'ai baisée avant toi.

Pause. Bruit de liquide avalé.

— Elle pue de la chatte.

Il secoua son Maître, qui dormait. Sur le tapis au pied du lit, Birillo leva une oreille.

— Minuto, aide-moi.

L'homme ouvrit un œil et l'observa dans le noir.

— Je l'ai encore fait.

— Tu le connaissais ?

— Non.

— Moi si. C'était un paumé, il se promenait toujours dans le coin, saoul... Il s'appelait Ricky, je crois.

— Son nom ne m'intéresse pas. Alors ?

— Laisse-moi réfléchir.

— Le soleil va bientôt se lever.

— Laisse-moi réfléchir.

Il leur fallut une demi-heure pour arriver. Minuto avait calculé le parcours le

plus sûr. Puis il décida :

— Jetons-le dans la mer.

— Et ensuite ? On le laisse comme ça ?

— Non. C'est juste qu'on doit le traîner sans laisser de trace. On va le transporter dans l'eau.

— Il va être très lourd !

— Tant pis.

Immergés jusqu'à la ceinture, ils tirèrent le corps sur deux kilomètres, jusqu'à la zone des rochers. Il faisait toujours nuit noire.

— Passe-moi le sac à dos, dit Minuto le souffle court.

Batiza retira de son épaule le sac qui contenait des vêtements de rechange pour tous les deux.

— Ça va ? demanda-t-il, inquiet.

— L'âge, l'âge... Alors... Tu peux nager jusqu'au rocher là-bas ? Derrière, il y a une crique. Tu vas y arriver ?

— Oui, si j'enlève mes chaussures.

— Passe-les-moi. Maintenant, emmène-le là-bas, aussi loin que tu peux. Essaie de lui coincer quelque chose, un pied, la tête, vois ce que tu peux faire. Ensuite, reviens tout de suite. À la nage, pas à pied. Compris ?

Batiza acquiesça et plongea dans l'eau glacée en tenant Ricky par le cou. Minuto lui avait défendu de le déshabiller, il devait rester exactement dans le même état que quand il était mort, y compris les chaussures. Pendant qu'ils le bougeaient, il avait vérifié plusieurs fois. Batiza atteignit le rocher indiqué par Minuto. Derrière il y avait un autre rocher, et entre les deux assez d'espace pour y glisser Ricky. Il reprit son souffle puis revint en arrière. Il ne voyait pas Minuto. Il sortit de l'eau et le chercha sur la plage, où il le découvrit, déjà changé, assis sur les galets. Il se tenait l'épaule mais quand il l'entendit arriver il retira sa main. Il lui passa des vêtements secs et une paire de tong.

— Tu dois avoir mal aux pieds, mieux vaut ne pas mettre de chaussures.

Ils marchèrent vers chez eux.

— C'est un incident plausible. Il buvait beaucoup, je ne l'ai jamais vu sobre. Tu es sûr que tu ne l'avais jamais rencontré avant ?

— Sûr.

— Pourquoi l'as-tu tué ?

Batiza ne se sentait pas prêt à répondre, il aurait voulu s'endormir et marcher en dormant.

— Je ne peux pas te protéger, si tu ne me le dis pas.

— Il a dit quelque chose de moche sur Annalisa.

— Sur Annalisa ?
— Oui. Non, sur une fille, sur ma copine...
— Des propos d'ivrogne ?
— Oui, je crois.
— Hum. Et ensuite ?
— C'est tout.
— Il a insulté Annalisa et tu l'as tué.
— Oui.
— Non, explique-moi : tu l'as tué *parce qu'il* avait insulté ta copine ?
— Non.
— Tu viens de dire que si.
— Non, c'est-à-dire si. Il l'a insultée et je l'ai tué. Mais je ne l'ai pas tué parce qu'il l'a insultée. Je ne sais pas...

Minuto comprit.

— Ça a été comme pour Birillo ?

Le jeune homme acquiesça.

— Tu as perdu le contrôle. Il l'a insultée et tu as perdu le contrôle. C'est ça ?

Batiza acquiesça, honteux, mais il ne savait pas de quoi.

— C'est un problème. C'est grave, que tu ne saches pas te contrôler. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je le sais.

Soudain, Minuto émit un grognement à mi-chemin entre le soupir et le rire.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien.

— Allez, dis-moi.

— C'est juste que j'ai pensé que ça ferait très plaisir à Guerrero, dit-il en l'observant du coin de l'œil. Dommage, il ne le saura jamais.

Batiza lui rendit son sourire.

Les jours passèrent, Batiza et Minuto surveillèrent les journaux télévisés, la presse et les bruits qui couraient dans le village, mais rien au sujet de Ricky. Son absence fut remarquée, mais plus d'une semaine avait passé et l'affaire était évoquée sans le moindre regret. La mer avait peut-être fait son sinistre travail. Toutefois, leurs bagages étaient virtuellement prêts.

Minuto maintenait une routine prudente, Batiza ne s'absenta pas un seul jour, ni au travail ni au bar d'Annalisa. Birillo était le plus tranquille des trois et tout le monde finit par s'adapter, comme s'il ne s'était rien passé. Annalisa se laissa embrasser un nombre infini de fois, avec grande satisfaction, les mains de

Batiza posées légèrement sur sa taille, comme s'il tenait une poupée de verre. Les mauvais souvenirs n'étaient pas revenus comme la première fois, pas tous en même temps. C'était plus simple quand il ne la touchait pas, ses doigts ne reconnaissaient pas la chair et son esprit ne connectait pas à sa mémoire. Il n'en avait embrassé aucune, jamais, même pas la première. Les baisers remontaient à une autre vie, si lointaine. À la grande satisfaction de Minuto, Batiza dansait avec plus de souplesse, il se décoinaît, il ressemblait de plus en plus à un choriste d'émission de télé. Il utilisait mieux son bassin et même ses pieds se déplaçaient avec légèreté et en rythme.

— Tu réfléchis trop. Bouge, tant pis si tu te trompes, bouge, fais honneur à la musique.

Une main à la hauteur du ventre et l'autre plus haut, Minuto bougeait avec superbe, légèreté, ordre, avec grâce. Batiza le regardait, il l'enviait et l'aimait comme il n'avait jamais aimé son père. Son vœu le plus cher était de se retrouver avec lui et Annalisa. Au même endroit, même juste le temps d'un café. Minuto s'y opposait catégoriquement, ce à quoi Batiza réagissait par une mauvaise humeur qui durait des jours. Même quand la radio annonça enfin que le corps de Ricky avait été repêché, leur discussion se poursuivit.

— Mais pourquoi ? Donne-moi une raison qui ait du sens !

— Parce que je ne suis pas vraiment ton oncle, d'accord ?

— Elle sait que tu n'es pas mon oncle, un ami de mon père qui...

— Eh bien, je ne suis pas non plus un ami de ton père, vu qu'en Albanie je ne connais que des femmes.

— Serbie.

— Tu vois ? Je pourrais me tromper.

— Tu l'as fait exprès, tu ne te trompes jamais.

— J'ai dit non. Ce n'est pas prudent, donc c'est non.

Pourtant, il finit par céder. Il sortirait se promener avec Birillo et si par hasard il rencontrait Batiza et la jeune fille il accepterait de boire un café avec eux. Ce qui se passa, et Batiza en profita pour l'amener au bar des parents d'Annalisa. Birillo resta dehors.

L'oncle Fausto fascina les parents de la jeune fille. C'était un monsieur aimable, serein, sans aucun doute très cultivé. Il fit quelques allusions à la triste situation de certaines familles en Serbie, expliqua qu'à son âge prendre la responsabilité d'un garçon aussi jeune n'avait pas été un choix facile. Mais Miki était un bon garçon. Il serra l'épaule du jeune homme, fit une pichenette sous le menton d'Annalisa, insista pour payer le café et sortit à la recherche de Birillo qui était parti sur la plage.

Les deux jeunes gens se sentaient bénis de Dieu, ils avaient profité de la journée pour faire une promenade main dans la main, ils avaient visité l'échoppe de la famille d'Annalisa sur la plage. Batiza la prit en photo avec son portable, elle était si belle, avec cette lumière. Annalisa insista pour entrer dans le kiosque. Il était petit, l'idéal pour deux adolescents. Sans attendre que Miki lui demande la permission elle déboutonna son chemisier, dévoilant un soutien-gorge à petits carreaux roses et blancs bordé de dentelle légère. Batiza la regarda sans bouger. À l'intérieur de lui, des soutiens-gorge arrachés et des tétons lacérés se battaient contre une saine pulsion sexuelle. Les seins d'Annalisa étaient si petits. S'il les caressait il ne pouvait pas lui faire mal, non ?

Non ?

— Tu veux que je le baisse ?

— Quoi donc ?

— Mon soutien-gorge, dit-elle en souriant. Tu pourrais me prendre en photo avec ton portable.

Le retour à la réalité fut brutal. Le portable. Les films. La bataille fut vite gagnée.

— Non, Annalisa, non. Ce n'est pas bien.

Il tendit les mains vers elle, essaya de faire quelque chose, reboutonner son chemisier, il ne savait pas lui-même. Il ne voulait pas la toucher.

— Mais... pourquoi...

La jeune fille pleura, vexée ou déçue.

— Parce que tu ne me connais pas.

La perplexité freina ses larmes.

— Comment ça, je ne te connais pas, Miki ?

Batiza se blottit contre elle.

— Écoute, tu sais qui je suis, mais parce que c'est moi qui te l'ai dit. C'est comme ça que les gens font du mal, tu comprends ? On fait confiance, on croit quelque chose de beau et innocent, mais en fait non, en fait ensuite belle chose est salie et ça ne doit pas arriver, pas à toi.

La déception qu'il lut était trop grande, il chercha une solution.

— Pas de portable. Et on ne fait rien d'autre. Je te regarde. Je te regarde, comme ça il n'y a que mes yeux, tu es en sécurité.

Annalisa sourit, d'abord timidement, puis un sourire de plus en plus large au fur et à mesure qu'elle baissait son soutien-gorge devant

L'ogre

Le prince charmant.

Il n'eut pas le temps de refermer la porte que déjà Minuto se précipitait vers lui.

— Il est avec toi ?

— Qui ?

— Birillo.

— Non, il n'était pas avec toi ?

— Non, en sortant du bar je ne l'ai pas trouvé.

— Il a dû aller faire un tour. Tu le connais.

Batiza ne voulait pas gâcher le moment qu'il venait de vivre.

— Non, dit Minuto nerveusement. Avec toi il va se balader, mais moi il m'attend toujours. Et puis, il aurait dû rentrer depuis un bail, c'était l'heure de son repas.

— Il a peut-être trouvé une chienne. Il n'est pas castré.

— Foutaises.

Si Minuto disait un gros mot, cela voulait dire que la situation était grave.

— Tu veux que je parte à sa recherche ? Comme ça tu restes à la maison pour l'accueillir s'il rentre.

— D'accord, vas-y.

Pendant deux jours, ils ne firent rien d'autre. Minuto interdit à Batiza d'afficher des avis de disparition.

— Nous n'avons pas de photo, et puis de toute façon c'est un chien qu'on a volé après avoir tué son maître !

Il n'avait pas tort. En réalité, Batiza avait quelques photos prises avec son portable, mais Minuto ne savait pas qu'il avait un portable, grâce auquel il bombardait Annalisa de textos, et le moment n'était pas propice aux confessions. Ils ne retrouvèrent pas Birillo. Personne ne l'avait vu, il semblait s'être volatilisé. Le lendemain matin, Batiza partit au travail et s'attarda pour demander pour la énième fois au marchand de journaux. C'est alors qu'il vit Minuto sortir de leur immeuble, l'imperméable mal boutonné, la laisse dans une main, les yeux qui cherchaient dans toutes les directions. Il eut un pincement au cœur. Il avait tué pour Birillo, mais pour Minuto ce chien comptait énormément.

Il est devenu ce que j'étais avant.

Il ne put s'empêcher de le penser.

Leur troisième dîner à deux fut pris en silence. Un double bip fit lever la tête à Minuto. Batiza se paralysa.

Annalisa, putain, tu es devenue folle ?

— Qu'y a-t-il ?

Le jeune homme regarda Minuto, coupable.

— Le bruit venait de toi. Qu'est-ce que c'est ? Donne-le-moi, conclut l'homme avant d'écouter la moindre excuse ou explication.

Batiza tendit son portable à Minuto.

— Excuse-moi. Je sais que l'accord était pas de téléphone, mais je ne l'utilise que pour parler à Annalisa. Elle sait qu'elle ne doit pas appeler à certaines heures. D'habitude à la maison je l'éteins, mais si par hasard elle trouvait Birillo...

— Depuis combien de temps l'as-tu ? l'interrompit Minuto.

Le jeune homme ouvrit la bouche mais les yeux de Minuto, oh, les yeux de Minuto redevinrent ceux d'autrefois, les yeux du Maître, du Gérant des rencontres. Il était impossible de mentir.

— Je l'ai acheté quand on était encore à l'ancien appartement. J'avais peur que tu t'en ailles.

— Qui as-tu appelé ?

— Personne ! Personne, je te le jure. Uniquement Annalisa.

— Réfléchis bien.

Le portable émit un bip et Minuto regarda Batiza, un sourcil levé.

— Il y a un message en attente.

— Il attendra. Alors ?

— Une fois, oui, j'ai appelé... mais pas avec le portable, avec le téléphone. De l'appartement. Le téléphone vert. J'ai appelé le portable pour mémoriser le numéro. Comme ça, au cas où, je pouvais t'appeler.

Minuto se couvrit les yeux, eut une sorte de rire retenu.

— Et moi qui me demandais pourquoi ils ne nous avaient pas envoyé un autre téléphone !

— Excuse-moi.

— Excuse-moi...

Il jeta le portable sur la table. Batiza le ramassa et ouvrit le message.

Il ne comprit pas.

Il regarda.

— Que se passe-t-il ?

Il leva les yeux vers Minuto. Cette fois, c'est lui qui redevint chien.

— Que se passe-t-il ?

Minuto lui arracha le téléphone des mains et regarda l'écran.

Birillo, évidemment. Debout, une chaîne courte au cou. Il regardait l'objectif d'un air incertain. La chaîne était accrochée à une cage. Dans la cage un pit-bull, la gueule grande ouverte, se jetait contre le grillage pour essayer de l'attraper. Le pit-bull était deux fois plus gros que Birillo.

Minuto resta immobile, le téléphone à la main. Il regardait, il comprenait, il essayait de ne pas penser plus loin et Batiza lisait tout ceci sur son visage.

— C'est peut-être une blague, tenta Batiza. Peut-être...

Le portable émit un autre double bip, pour annoncer un nouveau message. Le silence qui suivit fut insupportable.

— Minuto...

— Tais-toi.

L'homme appuya sur un bouton. Il ne changea plus d'expression, son regard était celui d'un aveugle.

— Minuto, c'est une autre photo ? MINUTO, C'EST BIRILLO ?

Le jeune homme se leva avec véhémence et reçut le coup en pleine poitrine. Minuto le jeta par terre et appuya sur tous les boutons comme une furie.

— MONTRE-LE-MOI ! MONTRE-LE-MOI !

Le jeune homme lui attrapa une jambe, mais l'homme l'éloigna d'un coup de pied. Puis jeta le portable sur le fauteuil. Batiza se rua dessus, mais le dossier photos s'arrêtait à Annalisa à contre-jour.

— Qu'est-ce qu'il y avait ? Qu'est-ce qu'on voyait ?

Sa voix tremblait mais ses yeux restaient secs. Minuto était de dos, il regardait par la fenêtre.

— Minuto, je t'en prie, Minuto, dis-le-moi, Minuto.

— Tu dois m'appeler oncle Fausto, dit l'homme sur un ton neutre.

— Il était dans la cage ? Minuto, ils l'avaient mis dans la cage avec l'autre chien ?

— N'en parlons plus, répondit l'oncle Fausto.

Ce fut tout.

Il avait pris tous les tours possibles, il travaillait à n'importe quelle heure et n'importe où, y compris au marché aux poissons. Il passait le moins de temps possible à la maison, pour ne pas voir Minuto assis sur le canapé regardant le téléachat, ou encore un crayon à la main devant un mot croisé. Son Maître ne lui avait plus dit un mot, ni de reproche ni de réconfort, uniquement des phrases comme « Le dîner est dans le frigo » ou « Quand tu sortiras, descends la poubelle ». Batiza avait fait son deuil de la disparition de Birillo en posant sa tête sur les genoux d'Annalisa en répétant comme une ritournelle : « Ne me demande rien ! Ne me demande rien ! Ne me demande rien ! »

Elle avait pleuré pour lui. Maintenant que l'existence du portable n'était plus un mystère pour personne, les messages pleuvaient à toute heure du jour et de la nuit, tous plus mielleux les uns que les autres et, face au mur du silence érigé par

son Maître, Batiza mûrit progressivement une décision :

— Je vais tout lui raconter.

Minuto n'avait même pas répondu.

— Elle comprendra, c'est une jeune fille sensible, elle ne pourra pas...

— Quatorze.

— Quoi ?

— Le nombre de femmes que tu as violées, torturées et tuées. Avec trois d'entre elles, tu as continué après la mort.

— C'est toi qui me l'as fait faire.

— Vraiment ? Je t'ai pointé un pistolet sur la tempe ? Je ne m'en souviens pas. Dans ce cas on devrait voir mon bras, dans les vidéos qui sont toujours dans la nature. Tu sais, celles avec ton visage en premier plan.

Il le faisait pour son bien, pour lui faire retrouver le bon sens qu'il voulait désespérément perdre, mais Minuto attisait le feu. Le secret que Batiza portait et qu'il pensait pouvoir suffoquer avec le temps prenait chaque jour plus de place et menaçait de l'étouffer. Tous les signaux négatifs étaient présents. Avant et après le travail, avant et après avoir vu Annalisa, le jeune homme marchait. Sur la plage, en équilibre sur les bords des trottoirs, pieds nus sur l'herbe du parc, en zigzags entre les voitures du parking. Le cerveau tellement absorbé qu'il semblait éteint, mais en fait il s'entraînait. Tous les deux ou trois jours, il revenait à l'attaque.

— Tout le monde a un passé. Si j'avais fait de la prison, elle me pardonnerait. Si j'avais été un drogué, elle me pardonnerait, et aussi si j'avais été un délinquant.

Minuto retirait ses lunettes.

— Vous l'avez déjà fait ?

Batiza se taisait.

— L'amour, je veux dire. Parce que c'est de ça qu'il s'agit, avec Annalisa. Alors, vous avez déjà fait l'amour ?

Le jeune homme serrait les poings.

— Non, répondit alors Minuto. Non parce que tu ne veux pas. Parce que tu ne peux pas. Tu ne peux pas oublier ce qui a été. Je vais t'expliquer pourquoi : tu ne l'as pas fait uniquement ici, dit-il en lui effleurant l'entrejambe, tu l'as aussi fait ici, expliqua-t-il en lui posant un doigt sur la tête. Moïse avait tort, je ne le répéterai jamais assez. Pourtant, même si tu n'es pas né assassin, tu l'es devenu. Tu as raison, c'est à cause de moi que tu l'es devenu. Je le sais, tu le sais. Et Guerrero le sait, lui aussi.

Les ongles plantés dans sa chair, Batiza tenta de répondre :

— Ils ont tué Birillo pour me contraindre...

— Non, l'arrêta Minuto. Ils ont tué Birillo pour te punir. Parce qu'ils

pensent que tu as été déloyal, que tu trahis le pacte. Ils savent que tu es prêt à retourner au combat.

— Ce n'est pas vrai.

— Ils le savent. Guerrero le sait.

— Ce n'est pas vrai !

— Va le dire à Ricky.

Pieds nus sur les galets, il s'enfonçait dans l'eau glacée de la nuit, il avançait à pas rapides, attentif mais sûr de lui sur les cailloux glissants. Puis à nouveau les chaussures et la route, la route principale, la nationale, puis un chemin de terre, désert. Sur sa gauche, il distinguait la lueur de quelques lampadaires épars. Il ralentit, retint son souffle. Puis il leva la tête vers les étoiles et essaya de s'orienter. Il se rendit compte qu'il n'était pas loin. Il marcha longitudinalement entre les ombres de la campagne. Il vit la silhouette assise un peu à l'écart au bord de la route et eut la patience d'attendre. Aucun « collègue ». Deux voitures passèrent. Quand le bruit des moteurs se fut évanoui, il l'attrapa par-derrière. C'était un travesti maigre, émacié, ses faux seins étaient grotesques sur son torse osseux. Batiza le traîna lentement entre les broussailles. Il l'entendit se débattre et gémir, mais n'y prêta pas attention. Il écouta passer une voiture au loin. Puis il le frappa une fois à la tête pour lui faire perdre connaissance, le prit dans ses bras et avança dans le noir pour faire ce que Minuto lui avait appris.

Après le travesti, ce fut le tour d'un vieux paysan à moitié fou qui vivait seul dans une bâtisse isolée. Batiza souleva son corps et le transporta jusqu'à ce qu'il trouve un champ en jachère où la terre était irrégulière. Il jeta le cadavre et le couvrit de branchages, herbe, pierres, tout ce qu'il trouva. Il marcha encore, jusqu'à entendre le bruit de la mer. Il traversa la route et y plongea tout habillé. Il se lava : avant toute chose il fallait se laver. Son maillot était encore très sale, il le jeta dans un sac-poubelle prélevé dans une benne à ordures. La preuve d'un crime entre d'innocentes coquilles d'œuf et des pelures d'orange. C'était imprudent, il le savait mais il s'en moquait. Il retourna en ville en longeant la plage, plus d'une heure de marche lente et rythmée, les chaussures spongieuses, la chair de poule chaque fois que le vent d'avril se levait. Il comptait ses pas pour ne pas penser. Il avait perdu l'estime de Minuto, à compter qu'il l'ait jamais eue. Ses mains et son âme étaient tellement sales qu'il ne pourrait jamais toucher Annalisa. Il n'avait plus rien, il n'était plus rien.

Quand il rentra à l'appartement, les ongles encore noirs de terre, il trouva toutes les lumières éteintes à l'exception d'une petite lueur qui s'allumait et s'éteignait dans la cuisine. Il repensa à la première fois qu'il l'avait vue et s'assit à la

table, toujours à moitié nu. Ils ne dirent rien pendant un moment qui lui sembla une éternité, mais qui ne l'était pas, puisque la cigarette n'eut pas le temps de se consumer.

— Pourquoi le fais-tu ?

C'était la seule question possible.

— Parce que je ne peux pas m'en empêcher.

C'était la seule réponse possible.

— Ce n'est pas ce que je t'ai appris.

— Je sais.

La lueur s'éteignit enfin. La voix de Minuto n'était plus qu'un murmure.

— Je ne veux pas rester là à te regarder détruire tout ce que j'ai construit. Ce n'est pas comme ça que je veux achever ma vie.

— Alors que veux-tu faire ? demanda Batiza en secouant la tête.

— Je ne sais pas.

Le bruit de la chaise qui se déplace, puis des pas lents, lourds, et avant de quitter la cuisine :

— Je t'ai mis de la pierre ponce dans la salle de bain. Prends une douche très chaude, coupe-toi les ongles et jette tes vêtements dans le sac qui est près de la porte. Je m'en occuperai demain matin.

— D'accord.

Silence. Puis la main chaude de Minuto sur sa tête, ses lèvres sur ses cheveux.

— Ça va aller, oncle Fausto va trouver une idée.

Les yeux d'Annalisa étaient devenus énormes et humides.

— Mais pourquoi ?

— Parce que fini, c'est tout.

Elle avançait vers lui mais Batiza recula, décidé. Il avait bien préparé son discours.

— Tu ne sais tout de moi. Oncle et moi probablement devoir partir. Je ne suis pas bien ici, besoin de changer d'air.

— Tu es malade ?

— Ne sois pas stupide !

Il devait être dur. Dur.

— À mon âge, malade ? Si je dois « aller quelque part »... toi peux comprendre toute seule, non ?

Elle se mit à pleurer.

— Tu m'avais juré que tu ne prenais aucune drogue.

— Connerie. Donc mon oncle va me ramener en Serbie.

— Mais, là-bas, qu'est-ce que... ?

— Pas tes affaires.

— Miki, je t'en prie...

Elle s'accrocha à lui. Les gamines s'accrochent. Il la poussa. Doucement, eut-il l'impression, mais Annalisa tomba par terre.

Ne bouge pas. Ne l'aide pas.

— Tu as vu ? Tu me connais pas. Tu aurais jamais pensé que... je pourrais te frapper, non ?

Elle le regarda sans rage ni rancœur. Juste une requête profonde, désespérée.

— Miki, je peux t'aider. Je viendrai avec toi, si tu veux.

— Qu'est-ce que tu crois ? dit-il avec tout le mépris possible. Tu es qu'une gamine.

Il fit demi-tour et compta ses pas.

Son portable s'était mis à sonner et à émettre des bips une minute après qu'il eut quitté Annalisa, aussi il l'avait éteint. À l'appartement, il trouva la table dressée pour lui. Dans le four, un peu de poulet à réchauffer, sur la table, recouvert par une assiette, un plat de brocolis. Tout ce qu'il restait de Minuto.

Il avait vérifié : les trois pistolets étaient encore à leur place, de même que les vêtements dans l'armoire. Il ne manquait que l'imperméable, le chapeau et le portefeuille. Les six premières heures il avait attendu. Puis il avait allumé son portable, mais il n'avait reçu des appels et des messages que d'Annalisa, auxquels il n'avait pas répondu. Il se fit violence et fouilla les affaires de Minuto. Peu de surprises : les papiers qu'ils avaient volés, quelques munitions réparties dans des sacs à congélation, un flacon contenant des petits comprimés blancs. Puis des livres, des revues, des allumettes en cire, du papier à rouler, du tabac, un petit kit de couture, une paire de lunettes de rechange. Il avait tout laissé.

Ils l'ont peut-être enlevé.

Pourtant, il n'y croyait pas. Il avait compris comment cela fonctionnait : ils auraient laissé des traces, des indices. Non, tout était terriblement plus simple : Minuto l'avait abandonné. Son chef-d'œuvre était sali, il l'avait abandonné.

Et moi, qu'est-ce que je fais ?

Il s'était assis dans le fauteuil devant une émission de téléachat, et pendant toute la journée Batiza avait cherché une réponse.

Et moi, qu'est-ce que je fais ?

Il avait dit mille fois que sans Minuto il ne serait plus rien, il serait perdu. Et maintenant, maintenant qu'il n'était plus rien, était-il vraiment perdu ?

Je peux me tuer.

Son portable sonnait. Annalisa. Tenace, têtue, comme toutes les gamines. Il monta le volume de la télé et baissa celui de la sonnerie.

Je peux tuer.

Il n'avait pas mangé le poulet et les brocolis empestaient. Un équipement de gymnastique miraculeux promettait de lui donner des muscles incroyables en seulement six semaines.

Ou bien je peux retourner chez Guerrero.

Non. Pas chez Guerrero. Je préfère encore la police.

Mais ensuite, il se souvint : la prison, les yeux de sa mère, la frange de sa sœur. Alors il renonça. Il ne s'aperçut même pas qu'il ne pensait jamais à son père. En fait, c'était comme si ce n'était plus lui, son père.

Deux jours de zapping. De sommeil qui arrivait sans préavis, se mêlant à l'éveil. De jeûne. Pas de travail, les fenêtres barricadées, le portable en charge pour ne pas rater d'appel. Ses pensées se consumaient lentement. Pour l'instant, l'immobilité était la seule solution. Il avait peur de lui-même, peur de ce qu'il pourrait faire à l'extérieur. De ses propres mains dont il ne connaissait pas réellement les capacités, de son esprit qui s'absentait soudain, de sa douleur d'avoir perdu Minuto deux fois, d'abord par sa faute puis par choix de son Maître. La douleur avait besoin d'espace, il devait faire table rase à l'intérieur de lui pour pouvoir se poser sans exploser.

« Je t'en prie, ne fais pas ça ! »

Batiza l'attendait, il se donnait du temps : pour la première fois de sa vie, il allait affronter quelque chose seul.

« Ne le fais pas, ne m'abandonne pas ! »

Le énième appel, mais son portable sonnait de plus en plus rarement. Annalisa capitulait. C'était une bonne chose.

« Reste avec moi, Rafaelo ! »

L'espace d'un instant, il fut convaincu que la phase des hallucinations avait commencé. Puis il comprit que c'était la télévision. Il regarda. Une femme accourée comme à la Belle Époque s'accrochait à un homme en pleurant. Lui, dédaigneux, la regardait sans proférer un mot.

« Rafaelo, c'est ton fils, je te le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde... »

La série datait d'une dizaine d'années. Il aperçut enfin le protagoniste tant aimé de la mère d'un jeune homme de province qui s'était enfui un jour sur un scooter défoncé pour finir entre les mains de gens qui l'avaient fait jouer avec la mort. Et qui avait été tué à cause de son seul ami. Une histoire de série télévisée,

justement. Le Rafaelo de l'écran était grand, blond, les yeux bleus. Il ressemblait beaucoup à Batiza. Après presque un an, enfin, le jeune homme éclata en sanglots.

« Appel anonyme. »

L'inscription clignotait au milieu de l'écran. Batiza se dit que cela pouvait être une ruse d'Annalisa. Pourtant, il ne la jugeait pas assez maligne, il n'eut aucun mal à l'admettre. Il ne dit pas « Allô », il appuya sur le bouton et écouta.

— Mon garçon...

Il se passa la main sur les yeux. Il pleurait à nouveau, encore plus que juste après avoir été enlevé.

— Je t'en prie ne fais pas ça, écoute-moi.

À chaque mot il sanglotait plus fort.

— Je t'ai toujours dit qu'à deux nous n'avions aucun espoir. Je ne disais pas ça pour moi, tu sais, ma vie est derrière moi, peu importe si...

— Cela m'importe, à moi...

— Je sais. Mais ma compagnie ne te fait pas de bien.

— Ça... c'est toi qui le dis.

— Oui, c'est moi qui le dis, moi qui ai toujours raison, tu te rappelles ? Écoute, reprit-il après un bref silence, je te demande de faire quelque chose pour moi. Oublie tout. Si tu fais un effort, tu peux y arriver. Maintenant tu as un travail, tu as cette belle jeune fille qui t'aime, tu es jeune, tu n'as pas vingt ans...

— JE NE VEUX PAS ARRIVER À VINGT ANS ! JE NE VEUX PAS Y ARRIVER SEUL !

— Ça ne sera pas le cas. Tu es fort, tu peux réagir, te reconstruire une vie. Jusqu'ici tu as été comme un enfant téléguidé par mes mains, maintenant tu es un homme, tu peux raisonner seul, utiliser ta tête...

Pourtant, quelque chose dans le ton de Minuto sonna faux. Tous ces mots, trop de mots pour un homme toujours si sec.

— Mais tu vas bien ?

— Oui, je vais bien.

— Où es-tu ?

— Dans un endroit sûr.

— Et eux ? Ils ne t'ont pas retrouvé, pas vrai ?

Le doute l'assaillit à nouveau.

Minuto rit.

— Non, pourquoi ? À quoi cela leur servirait-il ? Ils savent où je suis mais ils me laissent tranquille pour l'instant. Ils auraient tort, non ? Ce n'est pas en me tuant qu'ils te feraient revenir à la Garganella. Ils rompraient le pacte. À mon avis, ils sont contents que nous nous soyons séparés, comme ça tu peux choisir seul...

Trop de mots, trop. Batiza se calma et écoute.

— De toute façon, je n'y retournerai pas.

— D'accord. Nous ne sommes pas pressés, tu as le temps de décider.

— Minuto ?

— Oui ?

— On ne se parlera plus jamais ?

— Je ne crois pas, mon garçon.

— Tu es sûr qu'ils ne t'ont pas pris ?

Soudain, une chaleur dans la poitrine, explosive. Bienvenue, pour une fois, parce qu'elle était synonyme d'espoir.

— Oui. Je sais que tu le préférerais presque, mais non. Tu savais que je partirais.

— Alors c'est terminé. Si tu me lâches, toi aussi, c'est terminé.

— Je ne t'ai pas lâché. Je t'offre une possibilité, je ne veux pas que tu la jettes dans les chiottes, comme j'ai fait avec la mienne. Je suis désolé que tu l'aies pris de cette façon, mais ça vaut mieux pour tous les deux. Même un vieux killer comme moi a le droit de vieillir tranquillement. Du reste, tu savais que c'était un jeu, Davide.

Il raccrocha. Tout avait changé.

Chiottes.

Killer.

Davide.

Chiottes.

Killer.

Davide.

Il se répétait dans sa tête les trois mots clés, ceux qui prouvaient que Minuto, comme Birillo, était entre les mains de Guerrero.

Ils ne le tueront pas. S'ils me veulent, ils le garderont en vie, au moins pour servir d'appât. Ils ne le tueront pas.

Minuto avait été fort, évidemment. Il avait utilisé le ton juste, les arguments justes, il avait fait des pauses au bon moment. Il l'imaginait parler, un pistolet pointé sur la tempe. Mais certaines choses, qu'eux seuls savaient, avaient échappé aux autres. Qu'il ne l'avait jamais appelé par son prénom. Qu'il détestait le mot anglais « killer ». Mais surtout qu'il n'employait jamais de gros mots hors de propos, même un innocent « chiottes » avait du sens. Chiottes ?

Dans le réservoir de la chasse d'eau étaient cachés les trois pistolets, mais ça Batiza l'avait toujours su. Cela ne suffisait pas, il y avait forcément autre chose. Il

alla à la salle de bain, glissa sa main au fond de la cuvette, ouvrit le réservoir, prit la clé anglaise et entreprit de dévisser tous les tuyaux. Un raccordement sonnait creux : en effet, il ne servait à rien. À l'intérieur, il trouva des sacs à congélation remplis de billets jaunes, verts, violets. Aucun billet de cinquante euros. Il ne les compta pas mais il y avait au moins dix mille euros, prélevés dans les maisons de campagne de ses anciens amis.

Le moment était venu de prendre une décision. Il avait de l'argent et il savait que Minuto ne l'avait pas abandonné, de même que l'Organisation ne l'avait pas laissé en paix comme promis : ils essayaient de le forcer à rentrer. D'abord ils avaient tué Birillo, mais cela n'avait pas fonctionné, maintenant ils avaient changé de tactique, ils lui avaient retiré Minuto. Le coup de téléphone servait à informer Batiza qu'il n'était pas mort, de sorte qu'il croie vraiment qu'il l'avait laissé seul. Qu'espéraient-ils ? Que sans Minuto pour le surveiller, sans son Maître à ses côtés, il perdrait le contrôle de la situation ? Qu'il continuerait à tuer, de plus en plus, de plus en plus, jusqu'à ce que

il n'arrive plus à arrêter

il accepte de rentrer ? Et Minuto, que voulait-il ? Qu'avait-il obtenu en lui faisant comprendre que rien n'était vrai, que c'était l'Organisation qui l'avait enlevé ? Minuto voulait qu'il arrête. C'était un homme d'honneur, de parole, il l'avait toujours été. Si Batiza acceptait l'offre de Guerrero cela devait être son choix, tel était le pacte. Pas contraint, pas par chantage, pas par rage. Parce que la rage était mauvaise, pour lui, la rage le ferait perdre. Donc qu'était-il juste de faire ? Céder, les contacter, se montrer indisponible, essayer de sauver Minuto ?

Ce n'est pas ce qu'il veut. Si je le fais, je détruirai vraiment son chef-d'œuvre.

Il lui avait demandé d'essayer de mener une vie normale, loin de Guerrero, loin des combats. Il allait essayer. Il se leva, il alla jeter les brocolis et le poulet, il ouvrit le frigo et y trouva des œufs et des betteraves. Il éteignit son portable et se mit aux fourneaux.

Batiza essaya, il essaya de toutes ses forces de refermer cette porte. Il alla demander pardon à Annalisa et s'agenouilla en lui faisant des promesses qu'il ne pourrait tenir. Il retourna chez tous ses employeurs et inventa une histoire à pleurer. Parfois cela fonctionna, d'autres non. Il s'imposa une discipline militaire dans les horaires, l'alimentation, les comportements. Il passait une heure chaque soir à prendre soin de son corps et il faisait de longues promenades. C'était la seule concession qui le rattachait à son ancienne vie. Il avait pris en main à grand-peine la petite Skoda que lui avait laissée Minuto, au moins une fois par jour il

conduisait dans les petites rues, il s'exerçait aux créneaux et aux démarrages en côte. Il progressait lentement. Il s'était laissé entraîner en discothèque par Annalisa, un après-midi, son père les avait accompagnés et était revenu les chercher. Il détestait Batiza, après avoir vu les yeux de sa fille gonflés pendant trop de jours. La musique n'était pas adaptée, mais Batiza répétait discrètement les pas que lui avait appris Minuto, en essayant de garder le rythme. Tout se passa bien pendant deux semaines. Puis il y eut un petit incident avec la Skoda, il se perdit, se retrouva sur la route nationale et de là dans le village voisin. Avant un carrefour, une petite vieille habitait une maison en ruine. Près de la bâtisse il y avait un poulailler. Batiza passa devant deux fois avant de reprendre le chemin de son appartement. Il revint la nuit suivante.

Il était certain que ceux de l'Organisation savaient. Il arrivait à refouler pendant une semaine, mais au bout de sept, huit, maximum neuf jours, l'agitation le gagnait. Alors il prenait sa voiture, roulait en respectant les limites de vitesse et se précipitait pour faire le plein dès que le réservoir était à moitié vide. Parfois il faisait encore grincer la boîte de vitesses. Sa nouvelle façon de procéder consistait à ne pas faire passer son acte pour un homicide. Il mettait en scène les accidents avec beaucoup de soin, dans le fond il était bien placé pour savoir qu'en Italie quand on disparaît dans le néant personne n'envoie la cavalerie. Il rentrait chez lui quasi serein et le lendemain, avec ces mêmes mains, il caressait le visage plein d'espoir d'Annalisa. Des caresses, rien de plus. Autodiscipline. C'était le secret. Une fois, il avait été frappé par un type qu'il avait heurté dans une discothèque sans le vouloir. Le type cherchait la bagarre, mais Batiza s'était laissé malmener, deux autres lui avaient envoyé des coups de pied, Annalisa avait pris peur et avait fondu en larmes. Mais ce n'étaient que des gamins, il s'était relevé en feignant des douleurs qu'il ne ressentait pas et avait fait un gros effort de concentration pour oublier leurs visages. Ce soir-là le père d'Annalisa lui fit un discours qui n'était ni amical ni intimidateur, simplement il l'encourageait implicitement à se chercher une petite amie plus adaptée, peut-être une Slave, une fille qui faisait le trottoir, de la même race que lui. Dans la voix de l'homme il y avait de la rage mais aussi de la peur parce qu'il n'avait pas idée de ce que sa fille et Batiza fricotaient. Qu'avait-il fait à sa petite fille ? Le jeune homme se contenta d'écarter les bras en lui montrant ses paumes de mains.

— Je jamais touchée avec mains. Je jamais touchée, répéta-t-il car l'homme semblait ne pas comprendre.

Le père pensa qu'il était à moitié fou, et il avait raison. Simplement, il se trompait sur la moitié.

Cet après-midi-là, Annalisa et lui ne s'étaient pas vus, après le lycée elle allait faire du sport. Il lui envoya un texto de bonne nuit et se coucha vers 1 heure. Le bip-bip le réveilla. Répété, deux, trois fois.

Il alluma la lumière. Il y avait un symbole qu'il ne connaissait pas sur l'écran de son téléphone, une fonction qu'il n'avait jamais utilisée. Il ouvrit le message : c'était une vidéo. Elle devait être longue, parce qu'elle occupait tout l'espace disponible et elle avait du mal à s'ouvrir. Batiza effaça quelques vieilles photos, presque tous les messages. Les bip-bip reprirent. Le fichier avait été transféré. Il lança la lecture.

Des ombres. Des ombres connues.

Puis la lumière, soudain, sur le matelas posé à même le sol.

Annalisa, le visage gonflé par les larmes, vêtue comme pour aller au lycée.

Il ne voyait pas son sac de sport.

Elle tremblait.

Batiza respirait, il était incapable d'autre chose.

Il n'avait vu que sept secondes.

Dans son esprit, il s'attendait à se voir entrer en scène. Ce fut quasiment la même chose, tant la silhouette lui était familière. Tellement grosse qu'elle occupait toute l'image.

Le son était très mauvais.

Fester portait le capuchon blanc, celui en cuir que Batiza n'avait jamais voulu enfiler parce qu'il tenait trop chaud.

Quand elle le vit, Annalisa hurla.

Le reste prit une vingtaine de secondes. En tout, la vidéo durait une minute.

À la fin, Batiza la relança.

Encore.

Et encore.

Il voulait effacer tout doute possible.

Sans réfléchir, il prit son sac de voyage sous le lit. Il emporta les armes et l'argent. Il ne fit aucun bruit, il ne cassa rien, il savait qu'il serait le premier qu'on viendrait chercher. Lui, l'Étranger. Il prit certaines des affaires de Minuto, dont les balles. Certains vêtements, mais uniquement ceux de couleur claire. Deux pulls blancs. Il referma doucement la porte et laissa les clés sous le paillason.

Ce ne fut pas la seule chose qu'il abandonna pour toujours.

Il conduisit et prit de l'essence, rien d'autre. Routes secondaires, comme lui

avait enseigné Minuto, jamais en ligne droite. De temps à autre, une heure de repos sur un chemin ou un parking isolé. Puis repartir, avaler des kilomètres, les doigts serrés sur le volant, douloureux, la confiance s'acquiert avec le temps et il était prudent de nature.

Au bout de dix-sept heures, la campagne lui semblait familière. Il n'avait aucune intention, aucune idée en tête, à part les images du film et le nom de la ville. Il trouva la banlieue changée mais c'était une impression basée sur rien, il n'y était que passé, regardant par la vitre de la voiture. Il se gara loin, une demi-heure à pied. Il compta ses pas en attendant le coup de feu. Pas le bruit mais la brûlure à l'estomac, la chaleur dans la tête, il attendait que la comptine s'achève, pourtant il atteignit le portail noir. Identique. Il garda ses distances. Il ne pouvait pas se permettre de se faire remarquer. Il ne voulait pas. Il avança lentement jusqu'à l'interphone. Il lut le nom, lettre après lettre.

« BERGAMASCHI »

Pas de « Notaire Francesco ». La plaque était posée à côté de la porte, mais seul le nom de famille figurait dessus. Même pas celui de sa mère. Un noyau : ici habitent les Bergamaschi. Il caressa le bouton. Il attendit encore. Pas de coup de feu. Rien. Il alla faire un tour de l'autre côté de la rue. Il se sentait léger, invisible.

Quelqu'un va me reconnaître, maintenant quelqu'un va dire : « Hé, mais tu es Davide Bergamaschi, le jeune homme disparu ! »

Il vit passer beaucoup de gens mais il portait des lunettes de soleil et une casquette, sans parler des vingt-cinq kilos, de la tête et des quatre ans de plus. Personne ne le reconnut. À 10 h 20 sa mère sortit. Il sentit le coup de fusil atteindre sa tête, mais il savait que ce n'était pas réel.

Maman.

Maman. Maman existait. Elle était encore, elle avait toujours été, elle faisait toujours les choses de la même façon, elle emmêlait son trousseau de clés dans les anses de son sac, elle chaussait ses lunettes de soleil avant d'arriver dans la rue, reflet de sa légère timidité si bien compensée par de longs entraînements en société. Elle fit quelques pas sur le trottoir et monta dans une Micra avant-dernier modèle, elle avait dû l'acheter deux ans plus tôt. Peut-être trois. Une Micra bleu ciel.

Maman conduit toujours, maintenant moi aussi je conduis, maintenant c'est moi qui conduirais la Micra.

Il la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait. Elle n'allait pas s'absenter longtemps, les courses de maman étaient toujours rapides, dans une heure elle allait rentrer chargée de paquets et de documents ramenés du bureau.

Le bureau. Papa. Le bureau de papa.

Il ne savait pas quoi faire. D'un côté, cette identité occultée pendant quatre ans demandait à sortir. Même si elle le conduisait en prison, pendant un instant il aurait été libre. Mais de l'autre il savait que ce qui lui arriverait à lui n'était pas important. Il marcha longtemps avant d'arriver à un bar où il n'était jamais allé, un bar de vieux. Il s'assit à une table, commanda un capuccino, une orange pressée et une brioche.

« Tu es fou ? Le jus d'orange va faire cailler le lait dans ton estomac ! »

Zeus le lui avait appris avant de mourir. Il feuilleta un des quotidiens à disposition. Rien qui concernât Annalisa.

Ils doivent penser qu'elle s'est enfuie. Ou plutôt, que nous nous sommes enfuis après le discours de son père. Ils vont chercher ma voiture parce qu'elle est mineure. Ils ne savent pas qui je suis, ils n'ont qu'un prénom, ils fouilleront l'appartement. Fugue d'amour, portable éteint. Télévision, émissions de télé réalité. Inutile.

Il mangea et retourna se poster devant la maison. Il voulait la revoir, revoir sa mère, la Micra. Et Sabrina, si elle rentrait directement après le lycée, et papa, s'il rentrait déjeuner.

Je veux juste les saluer. Même s'ils ne le savent pas.

Plus ponctuelle qu'une horloge suisse, sa mère se gara cinquante et une minutes plus tard. Elle descendit avec deux petits sacs et un dossier. Son fils qu'elle croyait mort la regardait à une vingtaine de mètres de distance. Elle s'arrêta devant le portail noir. Un homme distingué et souriant approcha, attaché-case dans une main et plan de la ville dans l'autre. Il la lui montra en faisant un geste vague de la main. Elle posa son sac et n'eut pas peur, pas une seule seconde. Elle baissa ses lunettes, regarda le plan, indiqua un point puis leva un doigt et fit signe d'aller à gauche puis de tourner. L'homme acquiesça, sourit, la salua et reprit sa route. Elle monta les marches, sortit ses clés, ouvrit et entra. Batiza regarda devant lui encore longtemps, jusqu'à ce que ses jambes décident de répondre à l'appel. Tout ce qu'il pensa, c'était qu'avec la barbe courte Bruno avait l'air terriblement bien sous tous rapports.

Terriblement bien sous tous rapports.

Il paya pour une heure de connexion à Internet. Il commença par son prénom et son nom. Sans surprise : disparu lors d'une fête. Hypothèse de fugue d'amour. Hypothèse de blague de potaches. *Disparitions*. Nombreux articles dans des quotidiens locaux, mais comme il fallait s'inscrire pour les lire il se limita aux titres.

On avait accusé Marce de lui avoir donné de la drogue mal coupée, une dose létale, et d'avoir caché le cadavre. Il y avait eu une enquête. Son nom apparaissait

aussi dans quelques articles de psychologues, criminologues, réflexion sur les garçons de bonne famille, idioties sur le satanisme. Et même dans un article sur les enlèvements par les ovnis. Il fut tenté d'accéder à ses deux boîtes mail, mais cela aurait été stupide. Tôt ou tard la police finirait par contrôler sa recherche dans ce cybercafé, mais s'il ouvrait ses courriels il risquait de les voir débarquer à la minute. Il ne savait pas comment cela fonctionnait, mais il avait vu ce genre de scène dans les films américains. Il aurait voulu demander pardon à Marce. Il chercha son numéro dans les pages blanches mais il n'y figurait pas. Lui et sa famille avaient probablement déménagé. Marce avait eu vingt ans le mois précédent. Il retourna sur le moteur de recherche. Il avait l'embarras du choix.

ALFONSO GUERRERO

Les pages qui s'ouvrirent étaient pour la majorité en espagnol, surtout de Málaga. Il sélectionna les pages en italien. Noms d'athlètes, de musiciens, références à une star du wrestling qui avait mal terminé.

GARGANELLA

Dictionnaire, titre de blogs, le nom d'une ortie, d'un club, les Schtroumpfs, avec une erreur de frappe.

GUERRERO HOMICIDE

Il cherchait des nouvelles de son fils. Il y avait beaucoup d'homicides, mais aucune trace de celui-ci.

GUERRERO GARGANELLA

Rien.

CALOGERO SPALLAVENA

Aucun résultat.

Il essaya les combats de chiens avec les noms de ses compagnons, ceux de Federale et de Calestani. Rien. Il n'y avait rien. Rien n'existait. Il joua sa dernière carte.

BATIZA

Nombreuses définitions pour ce mot serbe, écrit comme il se prononçait. Mais aucune ne correspondait.

Il laissa sa Skoda là où il l'avait garée, marcha jusqu'à la gare et prit un train. Il avait acheté un gros cahier rouge et un stylo, il y nota tous les souvenirs qui lui restaient. Les villages et les villes où Minuto et lui étaient passés ou avaient vécu ensemble, les enseignes, les plaques d'immatriculation. Il n'était pas toujours certain que les pièces s'assemblent, mais il savait qu'il ne pouvait compter que sur son cerveau, il devait le faire fonctionner. Il avait acheté de nouveaux vêtements et s'était débarrassé des anciens. Son sac était lourd à cause des trois pistolets qu'il ne savait pas utiliser, mais dont il avait décidé de ne pas se séparer. Il finit par réduire

la liste à sept points. Il commencerait par la capitale, il voulait exploiter le seul résultat utile de son heure passée au cybercafé.

L'homme sortit de la rédaction du journal, traversa la rue au pas de course et gagna un parking couvert. Il ouvrit sa Saab à distance et posait la main sur la poignée quand il sentit un objet dur et froid contre sa nuque.

— Mon Dieu !

— Rassurez-vous, monsieur Marasca, je ne vous ferai rien.

— M-mon Dieu..., répéta l'homme en laissant tomber son sac.

— Je ne vous ferai rien, je vous l'ai dit. Mais il faut nous dépêcher. Vous montez devant, je monte derrière et on s'en va. Ensuite, on parlera.

— Mon portefeuille...

— Soit vous montez, soit je vous casse une main.

Marasca ramassa son sac à l'aveugle et ouvrit la portière. Batiza était déjà sur la banquette arrière.

— Démarrez. Vite, s'il vous plaît.

Il lui fit éteindre ses téléphones portables et prendre la direction de la mer.

— Ostie, c'est bien ça ?

Batiza acquiesça.

— Mais vous vous arrêterez avant, dans le coin le plus tranquille que vous trouverez. Nous nous sommes bien compris, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en le regardant dans le rétroviseur de ses magnifiques yeux bleus, parfaitement immobiles.

— Tout à fait.

Le trajet fut long, et Batiza n'accepta ni de parler ni de répondre aux supplications du porte-parole d'il ne savait pas qui. Il préférait regarder Marasca dans les yeux pour être certain qu'il ne mente pas. Et il ne voulait rien lui dévoiler avant pour qu'il ne puisse pas préparer ses réponses. Ils arrivèrent sous un pont interrompu des deux côtés et Batiza passa sur le siège passager. Marasca était trempé de sueur et très rouge au niveau du menton et du cou. Sans baisser son arme, Batiza desserra sa cravate et défit le premier bouton de son col.

— Faites circuler le sang.

L'homme acquiesça, avala plusieurs fois sa salive.

— Je suis désolé que vous ayez aussi peur. Donc, monsieur Marasca, je sais que vous assistez à des rencontres clandestines, des combats d'hommes où l'on parie sur le gagnant, c'est-à-dire celui qui restera en vie.

Le porte-parole blêmait à vue d'œil.

— J-je ne sais pas de quoi...

— Vous assistez à ces rencontres et aussi à des spectacles d'un autre genre. Viols et homicides en direct. Peut-être d'ailleurs est-ce vous qui achetez ces films ? Êtes-vous assez riche ?

— Vous vous trompez de personne ! Je vous le jure, vous...

— Vous les aimiez plus jeunes, vous vous rappelez ?

Marasca manqua de s'étrangler. Batiza avait adopté un ton confidentiel, dans une parodie parfaite du Blond.

— Vous ne vouliez pas leur donner une petite fessée ?

L'homme haleta.

— J'étais un de ces hommes. Vous m'avez vu combattre, moi aussi.

Aucune réaction.

— Je suis Batiza.

Un éclair de conscience traversa les yeux de l'homme, puis il fut pris de terreur et sa vessie céda. Batiza sourit sans méchanceté.

— Mais non, vous croyez vraiment que je vais aller tuer toutes les personnes qui assistaient à mes rencontres ? D'ailleurs, vous pariez pour ou contre moi ?

Il rit tout seul. Il n'avait pas envie de rire mais il rit.

— Bien, alors, vous voulez faire semblant de ne pas savoir, vous voulez essayer de vous justifier, ou bien on saute les préliminaires et je vais droit au but ?

— Dites-moi.

— Vous me vouvoyez, eh bien...

Batiza sourit encore et se dit qu'il aurait pu le tuer, lui aussi, pourquoi pas ? Mais non : Marasca lui était utile.

— Je sais qu'il y a une façon pour nous, les chiens, de retrouver la liberté. Quelque chose, une occasion, une « grande occasion ». M. Guerrero et son bras droit, M. Spallavena, l'ont évoquée. Vous assistiez aux rencontres les plus importantes et vous connaissiez le fils de M. Guerrero. Celui que j'ai tué. Donc vous devez savoir de quoi je parle.

— D-de la Garganella.

Batiza perdit patience.

— Non, je connais la Garganella... En fait si, d'accord, racontez-moi ce qu'est la Garganella, dit-il soudain saisi par le doute.

— Je ne peux pas parler, ils me tueront.

— Non, ils ne vous tueront pas. Au pire ils vous feront chanter et ils feront de votre vie un enfer, mais ils ne vous tueront pas.

— J-je ne peux pas.

— Si vous ne me le dites pas, alors c'est moi qui serai contraint de vous tuer. Obligé. Téléphonez à Guerrero, posez-lui la question.

— J-je n'ai aucun moyen de le contacter... Juste Spallavena, quelques fois... Mais ça fait longtemps que je ne suis plus...

— Alors dites-moi ce que vous savez et je ne vous tuerai pas. Qu'est-ce que la Garganella ?

Marasca se décida.

— C'est une rencontre spéciale. Sur Internet. Dix joueurs enfermés dans une usine. Les paris viennent du monde entier, il faut un décodeur, un *dialer*, bref, un appareil spécial, sinon on ne peut pas regarder.

— Ça alors... une fois j'ai vu un film...

— *My Little Eye* ! l'interrompt Marasca. Oui ! L'idée est partie de là. Seules les mises élevées sont acceptées. Il n'y a qu'un survivant, tu comprends ?

— Vous ne me vouvoyez plus ?

— Si, mon Dieu, excusez-moi !

Batiza rit de bon cœur, cette fois.

— Continuez.

— Un seul survivant. On les enferme sans eau ni nourriture, tout est filmé. Cela dure des jours parce qu'ils sont tous forts, tous les moyens sont permis, en plus ils ne se sautent pas dessus tout de suite, ils essaient d'identifier les plus faibles, y compris psychologiquement, ils passent des accords et...

— Oui, j'ai compris. Qu'est-ce qu'on gagne ? La liberté ?

— Je... Je ne sais pas.

— En effet. Seul le jeu vous intéresse. Vous vous fichez du vainqueur, vous !

Marasca se tut, ses lèvres tremblaient.

— Bien. Donc j'imagine que c'est ça. Si je n'avais pas tué le fils de Guerrero, à l'heure qu'il est je pourrais être libre...

Il parlait à tort et à travers. En fait, il n'arrivait pas à se faire à l'idée.

« *Du reste, tu savais que c'était un jeu, Davide.* »

Il inspira profondément.

— Bien, monsieur Marasca, nous avons presque terminé. Maintenant je suis sûr que vous allez trouver le moyen, même si ça fait longtemps, etc. etc., de communiquer à M. Guerrero que Batiza voudrait participer à la Garganella. D'accord ? Dites-lui de m'appeler. Ou d'envoyer quelqu'un me chercher. Ou les deux. En attendant, je vais m'entraîner.

— Mon Dieu ! Mon Dieu, non !

— Crétin ! Je t'envoie transmettre un message et je te tue ? Bon. Tu le feras ?

— J'essaierai.

— Bien. Ramène-moi en ville.

Il agit avec méthode. Marasca le laissa à une station de métro, mais un arrêt plus loin Batiza prit un taxi jusqu'à l'hôtel où Minuto et lui avaient dormi la première nuit, l'hôtel au concierge hargneux. Il faisait encore jour, il chercha un grand supermarché. Il trouva un magasin de bricolage qui faisait l'affaire. Ensuite, il choisit une boutique de vêtements de luxe et dépensa deux cents euros pour un pantalon taille basse, très souple, et un col roulé, blancs. Un peu plus loin, il acheta des chaussures blanches et un béret. Il attendit la nuit en se promenant dans les parcs. Il faisait chaud. Il fut abordé trois fois avant de trouver la bonne personne. Un type qui se donnait des airs de macho mais qui perdait de son éclat, cela se voyait. Il l'emmena à l'hôtel, se laissa toucher les fesses dans l'ascenseur. Le concierge, un autre, n'avait pas pipé mot. Dans la chambre il se laissa déshabiller et une partie de lui écouta avec enchantement la voix rauque qui lui disait « Que tu es beau ! Que tu es beau ! »

Puis il le saisit juste au-dessus de la pomme d'Adam et serra en le regardant. L'homme ne pouvait émettre aucun son, et le manque d'afflux sanguin lui fit rapidement perdre ses forces. Ses yeux roulèrent, puis se retournèrent. Batiza l'allongea sur un côté et le frappa derrière l'oreille droite, d'abord avec la tranche de la main puis avec le poing, enfin avec le coude. Il le retourna et fit pareil de l'autre côté, bien que cela fût inutile. Puis il le souleva et le coucha sur le lit. Ses oreilles étaient très sales, un liquide entre le rougeâtre et le noir en coulait. Il sortit de son sac un petit spray et des gants de cuisine. Il ne voulait pas se salir avec la peinture. Sur le lit, comme il l'avait vu si souvent à la télévision, il écrivit son nom en grand. Il prit une douche, se frotta les pieds à la pierre ponce. Puis il sortit.

À Forlì, il eut du mal à trouver la clinique où Minuto lui avait fait refaire le nez. Pour y arriver, il fallait une voiture. Il attendit donc à une station-service qu'une grosse dame imprudente s'arrête pour prendre de l'essence en pleine nuit. C'était une infirmière, elle portait encore sa blouse, et il dut l'étrangler parce qu'elle se mit à hurler comme un putois. Une minute plus tard tout était terminé, il la chargea sur la banquette arrière pour la laisser devant le portail de la clinique, après avoir écrit son nom.

Il savait qu'il devait se dépêcher. Il ne craignait pas l'Organisation mais la police. Il ne faisait pas attention, il se savait filmé par de nombreuses caméras et il laissait des témoins, mais cela n'avait pas réellement d'importance. Le message devait être transmis haut et fort : il avait choisi.

Pendant deux jours, à part deux morts, il ne se passa rien. Batiza avait

reconstruit le trajet du bus et il se dirigeait vers la maison de campagne d'une des personnes à qui Minuto avait pris de l'argent. Son nom figurait maintenant en première page des journaux. Cela ne lui faisait pas plaisir mais il savait que c'était utile : cela augmenterait les mises sur sa tête. Il était parfaitement conscient que si personne ne l'avait arrêté jusque-là c'était par volonté de Guerrero. S'il voulait voir ce qu'il était capable de faire, il ne serait pas déçu, d'autant que Batiza n'avait plus rien à perdre. Tant qu'il était actif, il était certain que Minuto restait en vie. L'appel arriva quand il faisait le trajet en sens inverse, dans la campagne.

— Oui.

— Alors tu as décidé ?

— Je vous ai déjà dit que je détestais votre voix ?

Le vieux rit.

— Tu es sûr ?

— Envoyez quelqu'un me chercher.

Il raccrocha.

Assis sur le bord de la route, il entendit les roues crisser sur les gravillons.

— Tu dois laisser tes pistolets.

— Tu es mieux avec la barbe.

— Ta mère est une belle femme.

Les échanges de convenances s'en tinrent là.

Le capuchon sur la tête, si familier, les mains attachées. La voix de Bruno semblait venir de très loin.

— Aide-moi à comprendre. Pourquoi le fais-tu ? Tu avais réussi à t'enfuir, tu pouvais...

— Parce que c'est tout ce qui me reste.

Le reste du voyage se déroula en silence.

Trois heures plus tard, il respira à nouveau l'air frais. Devant lui se dressait l'usine abandonnée. La porte rouge s'ouvrit. En entrant, Batiza demanda à Bruno :

— Quand commence cette saloperie ?

Il le regarda avec une surprise sincère.

— On n'attendait plus que toi.

1. En italien, *zanna* signifie « défense d'éléphant » mais aussi « croc ».

DIX

Il connaissait le chemin, et il sourit en pensant à quel point on tenait certaines choses pour acquises. Il descendit les escaliers qui menaient à la Grande Salle, on le fit entrer dans l'endroit qu'il avait longtemps appelé « chez lui », on l'autorisa à prendre une douche et à se changer. Il n'y avait personne, il ne perdit pas de temps à essayer de reconnaître les affaires d'untel ou untel. Ses vêtements étaient sur le lit, son lit. Le pantalon chinois et la casaque, naturellement. Et ses chaussures blanches, les confortables avec lesquelles il avait marché durant des après-midi entiers. Il ne se regarda pas dans le miroir, de toute façon il savait ce qu'il aurait vu. Après la porte blindée il suivit Bruno mais ils ne montèrent pas l'escalier. La partie du couloir qu'il avait toujours considérée comme tronquée ne l'était pas, de toute évidence. Il n'y avait pas de portes, mais une trappe. Invisible à l'œil nu, massive, lourde, comme celle d'un sous-marin. Ils se mirent à trois pour la soulever. Un quatrième homme fit descendre une longue échelle. Puis ils attendirent. Batiza fit un pas, avant de demander à Bruno :

— Qui est encore vivant, parmi mes compagnons de la Cave ?

— Petit et Moïse.

— Tu leur diras bonjour de ma part, s'il te plaît ?

— D'accord.

Puis il souleva la partie inférieure de sa casaque, la posa sur son avant-bras droit et descendit les échelons.

Pas d'odeur particulière. De vieux, peut-être, ou de renfermé. Lumières pâles accrochées aux murs. Des tuyaux couraient le long du plafond, il y avait des sortes de galeries. Aveugles, pour que le jeu produise son petit effet. Il repéra les trois premières caméras, en hauteur, tout juste hors de portée, petites, très modernes. Les autres combattants étaient là. L'échelle fut ravalée par la trappe qui se referma avec un bruit sourd. Il avait déjà reconnu deux types, un de Federale et un de Calestani. Il y en avait cinq qu'il n'avait jamais vus, dont un de couleur et un autre peut-être arabe ou métis, il n'aurait su dire. Ensuite, évidemment, il y avait Fester.

Et Minuto.

La boucle était bouclée.

La pièce était rectangulaire, bétonnée, une trentaine de mètres carrés. Trois sorties donnaient sur trois couloirs identiques. Au sol il y avait des caisses, des tuyaux, des gravats. On devinait que cet endroit avait autrefois eu une fonction, mais il était impossible de dire laquelle. Batiza s'assit à côté de son Maître. Malgré la faiblesse de la lumière il distingua sur son visage les traces de quelques bleus et éraflures.

— Comment est-ce que cela fonctionne ? demanda-t-il pour briser la glace.

Mais cette fois Minuto était vraiment fâché. Il ne le regardait pas, ne lui parlait pas. Les autres n'avaient pas changé de position, depuis qu'il était entré. Seuls deux d'entre eux étaient debout, ils parlaient à voix basse, l'un grattait distraitemment du pouce une tache sur le mur. Le Noir était assis sur une sorte de bloc de béton. Le métis était recroquevillé de l'autre côté, près d'un banc métallique accroché au mur et au sol, près des hommes de Federale et Calestani. Le premier, qui était le plus costaud, s'appelait Igor. Batiza l'avait vu combattre plus d'une fois. Il ne connaissait pas le nom du deuxième, mais il se rappelait qu'il hurlait souvent pendant...

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris ?

La voix de Minuto l'arracha à ses réflexions. Il avait parlé sans le regarder.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris de mon message ? Quelle partie ? demanda-t-il encore en levant les mains et les sourcils, comme s'il se rendait. Je veux comprendre où je me suis trompé, comment je n'ai pas réussi à te faire

comprendre que *tu ne devais pas revenir ici*. Je voudrais mourir en le sachant.

La tension faisait vibrer sa voix.

— Je ne voulais pas revenir...

— Mais tu es revenu. Donc n'essaye pas de te payer ma tête, je n'ai plus beaucoup de patience.

— J'ai tout compris. Mon prénom, killer, les chiottes, et que tu voulais que je sache que tu étais entre leurs mains.

— Ah, bien. Alors, d'après toi, pourquoi ai-je tout fait pour te le faire comprendre ?

— Parce qu'ils trichaient. Et moi, je n'avais qu'à jouer sans tricher.

Minuto acquiesça puis soudain il lui envoya une taloche, forte, derrière la tête. Puis une autre. Batiza baissa la tête, humilié.

— Ils ont tué Annalisa, pleurnicha-t-il. Ils l'ont donnée à Fester.

— *Tu aurais dû résister !* C'était tout ce que tu me devais. À moi, à toi et même à Annalisa !

— Mais il l'a... il l'a vio...

— *Elle est morte !* Et maintenant, si tu meurs à ton tour, je peux savoir à quoi cela aura servi ?

Batiza se passa les mains sous les yeux pour essuyer ses larmes. Minuto regarda les adversaires et changea de ton.

— Ravale tes larmes. Ne te montre pas faible. Ils sont forts, eux.

Il soupira profondément.

— Je pensais avoir été clair. Un joueur n'est jamais fiable. Il n'est pas loyal. Il bluffe, son divertissement favori est d'embrouiller les autres. Tu n'aurais pas dû croire *un seul* mot de ce que t'a dit cet homme. D'ailleurs, se corrigea-t-il, tu n'aurais pas dû croire un seul mot de personne. Même pas de moi, en fait. C'est une des premières choses que je t'ai apprises. Seuls les faits comptent.

— Alors, même ce que nous faisons là n'est pas vrai ?

Minuto inspira à fond.

— Oui et non. Ils ont investi beaucoup d'argent, cette histoire d'Internet est sans doute vraie. Et qu'il n'en restera qu'un seul, si tout va bien, ça aussi c'est vrai.

— Pourquoi « si tout va bien » ?

— Parce que nous pourrions aussi tous mourir. Cela serait dommage pour le spectacle mais c'est une hypothèse plausible.

— Alors qu'est-ce qui pourrait être faux ?

— Qu'il y a un avenir pour le gagnant.

Il le regarda et ses yeux s'adoucirent. Il le prit derrière le cou et le secoua lentement, le même geste qu'il avait fait à Moïse quand il avait été transféré à la

Cave. Batiza savait que c'était un geste de pardon.

— Stupide garçon. Stupide garçon têtue.

Batiza sourit timidement.

— On va réviser. D'accord ? Et on fera aussi un petit cours accéléré, il faudra t'en contenter.

— Tu n'avais pas dit que tu m'avais déjà tout appris ?

— Pour les combats, si. Pour la Garganella, les règles changent.

— C'est-à-dire ?

— Il n'y a pas de règles.

— La dernière fois cela a duré trois jours.

— Trois jours ? Tant que ça ?

Minuto acquiesça.

— Ils ont joué de malchance. Il n'en restait que deux, tous les deux blessés, l'un d'eux perdait du sang. Le problème était qu'aucun ne savait où se trouvait l'autre, ni dans quel état. Donc ils ont attendu pendant des heures avant d'avoir le courage de se battre.

— Qui a gagné ?

— Celui qui ne saignait pas. Ça lui a pris un temps fou mais il a fini par trouver l'autre, qui était déjà dans le coma, peut-être même déjà mort. Sur la vidéo, on ne voyait pas bien. En tout cas il lui a asséné plusieurs coups sur la poitrine avec une barre de fer et il a été déclaré vainqueur.

— On n'utilise pas uniquement les mains, alors.

— Non, on utilise tout.

Ils étaient encore là tous les dix. Certains avaient changé de position et Minuto avait ordonné à Batiza de se lever pour marcher un peu.

— Garde tes muscles chauds.

— Quand commence-t-on ?

— On a déjà commencé. Tu vois, là ? Et là ? demanda-t-il en indiquant le voyant rouge sur les caméras. Ils se sont allumés quand la trappe a été ouverte pour te laisser descendre. En ce moment, une centaine de personnes connectées dans le monde entier nous regardent, parient sur nous, attendent.

— Sur quoi parient-ils ?

— Ça dépend de combien d'argent ils veulent miser. On peut parier sur qui mourra le premier ou sur qui vivra le dernier. Si on trouve le vainqueur, les gains sont très élevés. Si on mise sur les perdants ou sur la survie de son préféré au premier tour, on gagne moins. Chaque fois qu'un combattant meurt, les paris sont plus ou moins remis à zéro, ensuite la cote de chaque joueur est recalculée.

— On dirait un mauvais jeu vidéo.

— N'est-ce pas ? Cette fois, c'est trop compliqué à mon goût.

— Tu as peur ?

L'homme le regarda avec perplexité, comme s'il n'avait pas compris la question.

— Moi ? Non, pourquoi ? La soif, reprit-il après réflexion. Ça, oui, si ça dure, ça sera difficile. Mais pas le reste.

— Comment fais-tu pour ne pas avoir peur ?

Batiza se rendait compte qu'il était terrorisé. Tuer huit hommes, huit hommes ! Il s'en pensait incapable, physiquement il doutait de tenir le choc. Mais ses doutes firent sourire Minuto.

— Ne sois pas idiot, tu ne dois pas tuer huit hommes. Tu dois survivre à la majorité d'entre eux, c'est différent.

— Non, c'est la même chose.

— Écoute, dit Minuto en lui posant une main sur l'épaule, tu penses vraiment te battre seul ? Tu penses qu'ils ne s'affronteront pas entre eux ? Regarde-les, aucun n'a bougé, ils ne se sont pas encore sauté dessus. Pourquoi, d'après toi ?

Batiza secoua la tête pour dire qu'il n'en savait rien.

— Parce que ce sont des professionnels. Ils ne veulent pas se donner en spectacle, même si c'est ce qu'ils feront. Ils veulent gagner. Donc ils nous étudient. Tous, y compris toi et moi. Ils regardent qui parle, qui se tait, qui se connaît, l'aspect, l'âge, l'attitude.

— Moi je ne fais rien de tout ça ! s'alarme le jeune homme.

— En effet, je suis en train de le faire pour toi.

Batiza se sentait perdu.

— Mais ce n'est pas juste. Je devrais me débrouiller tout seul, comme les autres.

— Chacun est bon à quelque chose. Ça, c'est ce que je sais faire le mieux. Observer et trouver le point faible. N'en fais pas une question d'honneur, profite-en, tant que tu peux.

— D'accord.

— Tout le monde va combattre. Tout le monde, tu comprends ? Cinq contre cinq, trois contre sept, ce n'est pas le problème. De fait certains perdront, mais ils ne nous intéressent pas, et d'autres gagneront. *Ceci* est fondamental. C'est pour cette raison que nous essayerons de combattre le plus tard possible.

— Ce n'est pas une technique de lâche ?

— Si, bien sûr.

- Je peux avoir peur quand même ?
- Tu peux. Mais, en attendant, marche.

Fester restait recroquevillé par terre, la tête entre ses bras. Batiza l'avait souvent vu dans cette position, avant une rencontre. C'était sa façon de se concentrer. Fester serait un problème.

- Ne le regarde pas, lui répétait Minuto en vain.

Il ne l'approcha jamais, même si la pièce où ils étaient enfermés n'était pas assez grande pour qu'ils s'évitent *ad vitam*. Minuto essayait de le distraire en le renseignant sur les capacités des autres adversaires, y compris les deux qu'il connaissait.

— Tu as vu Igor à l'œuvre, il est massif et puissant, mais pas rapide. Il se maintient toujours à une certaine distance de son adversaire, ou alors il se lance dans le corps-à-corps, pas de demi-mesures. L'homme de Calestani, Ringo, est celui qui m'inquiète le moins, parce que... Ah, déjà ! s'interrompit-il.

Ils lui avaient retiré sa montre russe qui ne ratait pas une seconde, mais Minuto était certain que le jeu avait commencé depuis moins de trois heures. Batiza avait l'impression qu'une demi-journée s'était écoulée, quand les deux étrangers bougèrent. L'un était russe, l'autre venait d'un pays plus au nord, scandinave, mais le jeune homme ne se rappelait pas lequel. Rudy et Klaus. Ils se levèrent calmement et empruntèrent le premier couloir, celui du milieu. Ils tournèrent et disparurent de la vue des autres.

- Ils vont se battre ? demanda naïvement le jeune homme.

— Non, ils vont attendre ailleurs, peut-être dans l'une des niches.

- Les niches ?

— La Garganella est faite de couloirs et de niches, des petites pièces ouvertes d'un côté. Depuis le couloir on ne voit pas dans la niche, et vice versa.

- Pourquoi ils vont là-bas ?

— Parce que le premier qui les rencontrera se trouvera face à deux hommes et sera quasi sûr de perdre. Rudy et Klaus ont passé un accord.

- Mais, deux contre un, ça vaut ?

— Ça vaut, ça vaut..., sourit Minuto.

- Et nous, alors ? On y va, nous aussi ?

— Non. Nous, on attend.

Une heure passa, peut-être plus. Le Noir se leva et prit le couloir de gauche.

- Spot, l'Américain. Bien.

— Il va rencontrer les deux autres ?

— Ce n'est pas dit. Tous les couloirs se croisent, tôt ou tard, mais ça dépend du chemin qu'on prend. Si Spot s'installe non pas dans la première mais dans la deuxième niche qu'il trouve, il pourrait ne croiser aucun d'entre nous pendant toute une journée, voire jusqu'à la fin.

L'attente reprit. Batiza était nerveux. Il n'aimait pas rester sans rien faire.

— Compte.

— Qu'est-ce que tu veux que je compte ?

— Je ne sais pas. Concentre-toi sur un des autres et compte combien de fois il fait un certain mouvement, ou bien combien de fois il bat des paupières. Compte, ça ne peut te faire que du bien.

Choisissant délibérément de ne pas regarder Fester, Batiza hésita entre Igor, Ringo, le métis qui s'appelait Pongo, et Golem, un grand blond. Il choisit le blond parce qu'il lui rappelait un peu Nedved, avec ses cheveux longs. C'était celui sur qui Minuto savait le moins de choses : il venait d'un petit pays de l'ex-URSS, c'était un type froid et patient, très fin calculateur, décidément cruel.

— Un joueur d'échecs, je parie. Tuer l'amuse, je pense qu'il est très content d'être ici.

— Il n'a pas l'air si content que ça.

— Justement. Il ne montre pas ce qu'il pense, à l'inverse de toi. Compte ! On devra faire attention à lui, ajouta-t-il dans un murmure.

En effet, Golem avait l'air pétrifié dans sa position d'attente, les mains posées sur ses jambes, le regard fixe. Il clignait très peu des yeux, ce qui fascina Batiza. Lui aussi était vêtu de blanc, il portait une sorte de tunique avec en dessous un pantalon en toile et des sandales. Pendant l'heure qui suivit, Igor et Ringo parlèrent très sérieusement et se firent des signes en indiquant du menton tel ou tel adversaire. Puis ils se levèrent et prirent ensemble le couloir de droite. Batiza se sentit un peu vexé.

— Ils ont conclu un pacte, eux aussi. Tout un plan. Tu as vu comment ils se regardaient ?

— Tu n'étais pas en train de compter, toi ?

— Si, mais Golem ne me donnait pas grand-chose à compter. Pourquoi ils ne sont pas venus nous demander si on voulait faire équipe ? Quatre ça vaut mieux que deux, nous nous connaissons et nous sommes tous italiens, non ?

Minuto aurait pu lui expliquer que la patrie était le cadet de leurs soucis, qu'eux deux étaient déjà considérés comme un groupe en soi, qu'entre eux le pacte était plus ferme, viscéral, et donc plus dangereux que n'importe quel accord conclu entre deux personnes qui jusqu'à la veille essayaient seulement de s'entretuer. Justement parce qu'ils les connaissaient, Ringo et Igor les détestaient plus

que les autres. Pourtant, il laissa Batiza à ses illusions. Si le jeune homme n'avait pas encore appris certaines choses, alors il ne les apprendrait jamais.

Il se sentait fatigué et il avait des fourmis dans les mains. Il avait observé les deux hommes restants jusqu'à ce que ses yeux le brûlent, et sa difficulté à ne pas regarder Fester lui pesait maintenant comme une chape de plomb. Son estomac gargouillait, dehors la nuit était sans doute tombée. Il n'avait pas posé toutes les questions qu'il aurait voulu : comment ils devaient s'organiser pour dormir, pour faire leurs besoins, combien de temps ils allaient attendre avant de bouger, comment ils connaîtraient l'issue des combats, et puis... que feraient-ils quand ils se retrouveraient tous les deux ? Mais il ne voulait pas en parler devant les autres, il était déjà énervé que les salauds qui les suivaient sur leur écran puissent espérer une de ces rencontres père-fils si populaires. Minuto et lui sortiraient ensemble de cet endroit ou n'en sortiraient pas. Du moins pas vivants. Ces pensées, la fatigue, l'envie d'uriner, occupèrent son attention. Du coin de l'œil, il aperçut Fester qui disparaissait dans le couloir du milieu. Il fit mine de se lever, mais Minuto l'arrêta en lui saisissant le poignet.

— Pas encore.

— Je veux savoir où il va.

— Si tu le suis tout de suite, tu sais comment cela va se terminer.

— Je ne veux pas qu'un autre le tue.

— N'en fais pas une affaire personnelle.

— C'est une affaire personnelle !

Batiza avait haussé le ton. Pongo le regarda, Golem semblait ne pas l'avoir entendu. Minuto le tenait toujours par le poignet.

— Ce n'est pas de sa faute.

— Il l'a tuée pour des dents. Tu comprends ?

Il ne savait pas pourquoi il avait dit ça, ce n'était pas ce qu'il pensait, pourtant cela sortit de sa bouche. L'étreinte se desserra autour de son poignet et la rébellion de Batiza retomba.

— Je ne veux pas que quelqu'un d'autre le tue, répéta-t-il.

— Cela n'arrivera pas, le rassura Minuto.

— Bien, c'est à nous.

Ils avaient attendu un peu plus d'une demi-heure. Minuto se dégourdit les jambes puis se leva. Il avait insisté auprès du jeune homme pour qu'ils s'assoient par terre, au risque de s'engourdir.

— Ensuite on n'aura plus le choix, mieux vaut nous habituer à nous reposer

sans être confortables, avait été sa philosophie.

Batiza se leva avec lui, un peu intimidé. Il regarda les deux hommes qu'ils laissaient derrière eux, comme pour les imprimer dans son esprit : Golem, le grand blond au nez pointu contre qui Minuto l'avait mis en garde, « l'homme de l'Est », la nouvelle frontière du racisme, frontière de peur. Et l'ancienne frontière, Pongo, le métis, qui attendait assis.

— De quel côté ? demanda-t-il à Minuto.

L'homme fit quelques calculs puis il indiqua le couloir de gauche, celui qu'avait emprunté Spot. Ils se retrouvèrent seuls.

Il commençait à comprendre le charme de la Garganella. Les couloirs étaient uniformes, gris, ils semblaient interminables, sauf quand ils tournaient à quatre-vingt-dix degrés. Derrière le coin il pouvait y avoir tout et n'importe quoi, parfois le coin lui-même était une surprise. Minuto marchait lentement.

— Nous ne sommes pas pressés, nous ne devons aller nulle part. Il est important de bien écouter et de décider si l'on veut se faire entendre ou pas. Tous les adversaires se préparent en fonction de cela. Celui qui approche en silence doit être attaqué différemment de celui qui s'annonce.

— Et nous, de quel genre sommes-nous ?

— Moi j'écoute même quand je parle, et je pense que ça va comme ça.

Ils étaient à la moitié du couloir et tous les deux pas Minuto s'arrêtait pour écouter. Il semblait même reniffler l'air. Il s'arrêta, s'appuya contre le mur, serra les lèvres.

— Ça, c'est vraiment dur, soupira-t-il. Mon Dieu, comme je voudrais une cigarette !

— Minuto ?

— Quoi ?

— On l'affronte ensemble, cette épreuve, pas vrai ?

— Ce n'est pas ce que nous sommes en train de faire ?

— Je voulais dire que je ne veux pas que tu me serves de nourrice. C'est vrai, tu me guides, tu me donnes des instructions sur les adversaires...

— Tu veux faire ça tout seul ?

— Non !

— Alors ?

— On fait comme les Suédois, là, on attaque ensemble, deux contre un...

Minuto secoua la tête, légèrement incrédule.

— Batiza.

C'était la bizarrerie qui changeait tout. Pour la première fois il l'appelait de

son nouveau nom. Le jeune homme prit peur.

— Non, écoute, si tu as quelque chose de moche à me dire, dis-le-moi, je suis déjà assez nerveux comme ça. Bon, je retire ma question. Excuse-moi. D'accord ?

Mais Minuto poursuivit, inexorable.

— D'après toi, pourquoi je suis ici ?

Batiza le regardait en attendant que le coup arrive. Il connaissait ce ton.

— Tu m'as vu ? Tu as vu les autres ? Tu es conscient de ce dont nous avons l'air ensemble, toi et moi ? Je ne suis pas ici pour combattre, conclut-il. Je suis ici pour mourir.

C'était dit.

— Tu ne penses pas sérieusement que Guerrero m'a envoyé ici uniquement pour me faire participer au jeu ?

— Bien sûr que si ! Tu as tué Zanna, et puis...

— Zanna était immature, j'ai gagné parce que j'ai utilisé mon cerveau. Et puis, c'était il y a longtemps. J'étais plus rapide, plus sûr de moi. Là c'est différent, ces petits trucs ne fonctionnent plus, tout le monde a un cerveau. Je ne suis pas à la hauteur.

— Alors pourquoi Guerrero t'a mis ici ? Je ne comprends pas.

Sa voix se fêla. Quelle barbe, de ne pas réussir à la contrôler ! L'homme sourit, posa ses mains sur ses joues et lui donna une petite tape légère. Il ne manquait plus qu'une pichenette.

— Pour toi. Et ne fais pas cette tête, tu aurais tout à fait pu y arriver tout seul. Dis que tu n'es pas revenu à la Garganella avec la certitude de me trouver ici, vas-y, dis-le !

Il fit deux pas dans le couloir, peut-être pour éviter de le regarder.

— Je suis vieux, mon garçon. Je ne peux rien faire contre aucun des combattants. Je pourrais peut-être tenir un combat. Mais je ne suis en mesure de battre aucun d'entre vous. J'ai soixante-trois ans...

Il le regarda avec l'expression douce et intransigeante que Batiza connaissait si bien.

— Je suis ici pour mourir. Et pour te créer des problèmes.

— Mais tu es en train de m'aider !

— Bien sûr, bien sûr. Tu raisones en ligne droite, mon garçon. Je peux te donner des conseils utiles, peut-être même te donner un coup de main quand tu te battras contre un adversaire, mais ma présence est plus un poids qu'une aide. Je suis désolé de devoir te le dire, mais je suis ton talon d'Achille. Quand je suis là, tu n'es pas lucide. Guerrero le sait.

— Non. Tu me donnes confiance en moi. Quand tu as disparu j'ai essayé de

m'en sortir seul et...

— Qu'est-ce que tu feras quand un homme essayera de me tuer ? Ou quand deux hommes essayeront de me tuer ? Non, ne le dis pas, tu penses que tu me protégeras, que tu me défendras. Tu penseras à *moi*, pas à *toi*. Et tu perdras. Nous perdrons ensemble. L'amitié est une erreur, l'affection une faiblesse, ajouta-t-il après avoir marqué une pause, pour être sûr que son pupille avait compris.

— Tant mieux. Je ne veux pas te survivre, si tu tiens à le savoir.

— Non, maintenant tu vas m'écouter !

L'homme avait perdu son calme. Il se jeta sur lui, l'écrasa sur le mur et lui parla à voix basse.

— Je n'ai pas gâché toutes ces années pour t'apprendre ce que tu sais. Et je ne vais pas me cacher derrière un gamin ! Tu te battras et moi aussi, fin de l'histoire !

Il lâcha Batiza, qui ne réagit pas. Minuto ne bougea pas, il fixa un point sur l'épaule du jeune homme.

— Je n'ai jamais voulu mourir comme un vieux. Mourir parce que je n'ai pas le choix, pas d'alternative, parce que je dois me rendre... Mourir comme ça, ça me convient. Combattre, me défendre de mon mieux, être tué par un homme fort, un des hommes sélectionnés pour la Garganella... Ça me va. C'est une bonne mort, pour quelqu'un comme moi. Je veux mourir comme ça. Je ne veux pas mourir comme un vieux, répéta-t-il.

Il le lâcha. Batiza ne bougea pas, ne répondit pas. Minuto était mal à l'aise, pour la première fois il n'arrivait pas à se montrer aussi confiant qu'il aurait voulu devant le jeune homme.

— D'une certaine façon, Guerrero a été généreux. De toute façon il devait me tuer, tu le sais aussi bien que moi.

Aucune réaction.

— Et puis, il y a autre chose : le meurtre de son fils, notre cavale, le pacte... Tout est dans son style, très cinématographique. T'avoir sans m'avoir moi était comme avoir un héros sans son bras droit. Tu es Sandokan et je suis Yanez.

Batiza ne montra pas qu'il avait compris. Il ne montra rien.

— Laisse tomber. De toute façon, il nous voulait tous les deux et nous voici tous les deux. Maintenant, il attend que tu fasses un faux pas par ma faute.

— Bien, répondit calmement Batiza. Qu'il attende.

Ils arrivèrent à proximité de la première niche. Ils approchèrent en maintenant une bonne distance entre eux, de façon à pouvoir être attaqués à tour de rôle. Toutefois, elle était vide. Minuto soupira, dans le fond il avait espéré que Spot s'y trouvât.

— Qu'est-ce qu'on fait, on l'occupe ? demanda Batiza.

— Non, on continue. Si on arrive à prendre la deuxième, on pourra y passer la nuit.

Après la niche, le couloir tournait à angle droit. L'homme regardait par terre ou le long des murs pour identifier d'éventuels objets à utiliser.

— C'est une vieille habitude : quand j'entre dans une pièce, je commence toujours par chercher un objet contondant non conventionnel.

— C'est-à-dire ?

— Un cendrier, un extincteur, un parapluie. Quelque chose qui peut devenir une arme.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Il vaut mieux se tenir prêt, on ne sait jamais.

Ils tournèrent. D'abord, ils sentirent l'odeur. Le corps était allongé de travers dans le couloir, dans un état désastreux. Le ventre avait été ouvert avec un objet, sûrement pas à mains nues, et les intestins pendaient à l'extérieur, bleuâtres. Pour le reste ils s'étaient acharnés sur le visage, qui littéralement n'existait plus.

Minuto fit un signe à Batiza qui approcha avec précaution, en veillant à ne pas glisser ni écraser par inadvertance les dents éparpillées autour de ce qui restait de Ringo, l'homme de Calestani. Quand ils furent tout près, ils découvrirent qu'on lui avait baissé son pantalon et réduit en bouillie le pénis et les testicules. Le jeune homme sentait monter la nausée, mais il savait que c'était à cause de l'odeur des intestins, pas de ce qu'il voyait. En ce sens l'autopsie conduite avec Frankenstein avait été une manne pour lui.

Minuto posa ses mains sur ses genoux et observa longuement.

— Alors : déjà, c'est un travail mal fait. Très spectaculaire, ça oui, celui qui l'a tué a sans doute fait monter les mises sur lui et amusé le public, mais il a blessé *post mortem*, dit-il en tâtant les genoux du cadavre avec une grimace. Ce qui en dit long. Il a gagné, mais il ne l'a pas mis dans cet état pendant le combat.

Il perdit encore quelques secondes pour palper les poignets.

— Il était seul ? demanda Batiza.

— Bien sûr. À deux ils n'auraient pas pris la peine de faire un tel carnage. Non, il était seul.

— Fester ? hasarda le jeune homme.

— Mais non ! Tu trouves que ça ressemble à Fester, ça ?

— Eh bien, oui.

— Il n'a pas utilisé que ses mains, or Fester n'utilise que ses mains. Même s'il n'y a pas de règles ici, je peux te garantir que Fester n'utilise que ses mains, un peu comme toi qui ne sais pas tirer. Et les dents, tu vois ? Tu connais sa manie

des dents, il ne les aurait pas brisées ainsi... Non, c'est un des blondinets, Rudy ou Klaus, je dirais. Des gens du Nord, qui ont grandi dans le froid : ils ont tendance à l'exagération.

— Mais ils sont partis ensemble, comment un seul d'entre eux a-t-il pu se battre ?

Minuto retroussa ses manches.

— Les alliances se passent avec ceux que l'on craint, mais elles ne sont pas éternelles. Peut-être que leur accord a sauté, peut-être qu'ils se sont séparés ou que tout était du bluff. Et puis, quoi qu'il en soit, ce type n'est pas le premier, il n'a pas été le premier à mourir.

— Comment le sais-tu ?

— Il est chaud, peu rigide. Il est mort depuis deux heures, au maximum.

Il découvrit son bras, où des élastiques étaient enroulés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Neuf élastiques. Ici, sans manger, sans dormir, sans la notion du temps, on finit par se perdre. Il y en a un pour chaque mort.

Il retira un élastique et le passa à la cheville de Ringo.

— Tu vois ?

— Quoi ?

Il montra à Batiza que Ringo ne portait plus ni chaussettes ni chaussures.

— Le reste des vêtements est à jeter, mais il est toujours bon de prendre les chaussures et les chaussettes, quand on peut. Et aussi les vêtements, au cas où il se mettrait à faire très froid. Là ce n'était pas possible, ce qui prouve bien que celui qui l'a tué n'est pas très malin.

— Pourquoi lui a-t-il fait ça ?

Batiza n'osait pas indiquer les organes sexuels de Ringo. Minuto tordit la bouche.

— Un accord avec son Organisation. Il a été invité à rendre le spectacle plus intéressant avec ce genre de bêtises. S'il gagne, il sera récompensé. Mais celui qui a fait ça ne gagnera pas.

— Tu ne peux pas le savoir.

— Peut-être que non, mais peut-être que si, sourit Minuto. Tu as besoin de faire quelque chose ?

— Quel genre de chose ?

— Caca, pipi. Tes besoins.

Batiza n'avait toujours pas dépassé son embarras, depuis le temps, mais il acquiesça.

— Bien, alors fais à côté du cadavre. Pas sur lui, ne le salis pas, on ne sait

jamais.

— Comment ça ?

— On ne sait jamais, n'insiste pas. Toutefois, il est bon de laisser les odeurs toutes ensemble. Fais sur les entrailles, moi je tourne le dos et ensuite ça sera mon tour.

— Mais je vais être filmé !

— Ils ont vu Ringo mourir. C'est bien plus intime, non ?

Batiza s'efforça de voir les choses de cette façon.

La seconde niche était vide.

— On va s'arrêter là.

— Pourquoi ?

— C'est le meilleur endroit, il y a deux chemins qui y mènent et l'entrée est étroite, pour regarder à l'intérieur il faut se pencher. C'est assez sûr pour qu'on puisse s'y reposer.

— Nous reposer de quoi ? Nous n'avons encore rien fait !

— La tension. Il faut essayer de dormir. Laisse les autres se fatiguer.

Le jeune homme obéit. Cette compétition lui semblait de plus en plus stupide et fade, il ne ressentait pas la tension. Minuto et lui avaient passé des heures à sortir d'une pièce, parcourir deux couloirs, trouver un cadavre et déféquer à côté. Quel intérêt pouvaient y trouver les spectateurs ? Il s'allongea pour obéir à Minuto à l'endroit exact que celui-ci lui indiqua, il ne posa pas de questions, ne protesta pas, mais il ne ferma pas l'œil. Minuto était assis à côté de l'entrée de la niche, les bras le long du corps. Des heures passèrent. Batiza avait les épaules endolories, il eut mille fois envie de se lever. Soudain, Minuto fit un geste : il tendit un doigt. Batiza regarda son visage, qui était complètement absorbé par quelque chose. Ses yeux étaient écarquillés, il grimaça pour lui ordonner de ne pas faire de bruit. Les membres de Batiza fourmillèrent, puis s'échauffèrent. Minuto écoutait. Il acquiesça puis lui fit signe de ne pas bouger. Il se leva avec une lenteur exaspérante, sans produire le moindre son. Ensuite, il mimait à Batiza de fermer les yeux et de faire semblant de dormir.

Faire semblant.

Combien de fois avait-il insisté pour qu'il s'entraîne à faire semblant ? Batiza savait que ce n'était pas son point fort, il avait du mal à donner le change. Il ferma les yeux le plus naturellement possible, il respira lentement, la bouche fermée, les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles. Il le perçut, plus qu'il l'entendit : ce n'était même pas un bruit, on aurait dit un déplacement d'air. Il ne devait pas regarder, il devait faire semblant de dormir, pourtant il était certain que quelqu'un approchait, peut-être même deux hommes. Il se sentait tout

engourdi, il allait mettre du temps à se lever et Minuto...

Que fait Minuto ?

À nouveau, le silence fut total. Pourtant, les camions lui revinrent à l'esprit et il *sut* que quelqu'un regardait dans la niche, et il *sut* que c'était lui qu'il regardait, parce que Minuto l'avait placé à un endroit où on le voyait forcément, d'où qu'on vienne. Batiza occupait tout le champ visuel, pour voir plus il faudrait que l'homme se penche. Un peu. Mais cela suffisait.

Il entendit le cri, ouvrit les yeux, sauta sur ses pieds.

Rudy, le Russe. Il s'était déjà battu, il avait du sang coagulé sous le nez. Minuto avait prévu qu'il se pencherait avec son torse, sans bouger les jambes, qui seraient maintenues hors de portée. Et il l'avait justement frappé au genou. Rudy avait dû hurler et retrouver l'équilibre, mais suffisamment longtemps pour que Minuto le frappe deux fois, à la joue et au nez. Batiza parcourut les trois mètres qui le séparaient de l'entrée mais ne put empêcher Rudy de frapper Minuto au cou. Et ce qui devait arriver arriva : Minuto reçut un coup dans les biceps et Batiza se rua vers son Maître. Il inspira pour l'appeler mais n'en eut pas le temps, il cracha l'air de ses poumons quand il reçut un coup dans le dos, porté avec les deux coudes. Il se pencha, sentit sur son épaule une main de Minuto, qui fit un geste en apparence dépourvu de logique : il le prit dans ses bras. Il le serra fort, encastra son corps dans le sien, mélangea ses jambes et ses bras aux siens. Rudy les frappait l'un et l'autre, au hasard, mais les coudes entouraient les nuques, les yeux se réfugiaient contre les épaules, et en plus ils tournaient, comme s'ils dansaient. La rumba, pour être précis. Minuto contraignait Batiza à effectuer les pas maintes fois répétés, en suivant le rythme cadencé et un peu hypnotique qu'il lui avait appris à respecter. Quelques secondes, deux ou trois, et l'élève comprit le message, sa part émotionnelle maîtrisée, reléguée quelque part.

Minuto est vivant, il va bien, je suis vivant, je vais bien, il n'y a rien de bizarre. Je dois tuer le Russe, dès que Minuto me lâche je dois tuer le Russe.

Comme s'il valsait, soudain Minuto s'écarta et donna de l'élan à son pupille qui envoya son annulaire et son majeur sous le menton de Rudy, les enfonça dans sa gorge, puis chargea son coude

Salut Zeus

et lui fit éclater l'os temporal. Puis il eut envie d'utiliser ses poings, il ignora les coups qui pleuvaient sur lui, portés à l'aveugle, jambe tendue, qui faisaient mal, oui, mais

Quatre ? C'est tout ? Un quatre ?

qui étaient supportables, et il visa la rate. Et aussi le pancréas, pourquoi pas ? Le cri de neuf de Rudy lui confirma que la rate avait éclaté. Il lui prit la tête et la

cogna contre l'angle de l'entrée de la niche. Puis il le précipita au sol et sauta sur ses côtes, une par une. Certaines trouaient les poumons, pas toutes. Avec un peu de chance, il pouvait toucher le cœur.

Une

Crac

Deux

Crac

Trois

Crac

Tout était si...

Mon Dieu !

si amusant !

Il était essoufflé et il riait. Il regardait Minuto, qui était assis sur le sol et arborait un sourire étrange.

— Je t'avais dit qu'il ne gagnerait pas !

Son Maître retira un élastique de son poignet et le lui tendit. Toujours en riant, Batiza le saisit, le montra à la caméra et l'enfila au poignet de Rudy. Il n'arrivait pas à arrêter de rire. Il pensa tout de même à retirer les chaussettes et les chaussures du cadavre. Il regarda dans le couloir et en aperçut deux autres paires, abandonnées avec une casaque qu'il se rappelait être celle de Spot.

— Hé, hé ! Élastique ! cria-t-il à l'attention de Minuto. Il n'a pas tué que Ringo !

— Bien, sourit Minuto.

L'euphorie se dissipait progressivement.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es fâché ?

— Non. Mais il faut qu'on reparte. Cette niche est sûre tant qu'il n'y a pas de mort devant, mais si on reste on va se piéger tout seuls. Rudy arrivait de la droite, donc on va prendre à droite. On devrait tomber sur l'autre type qu'il a tué.

Pourtant, il ne bougea pas.

— Ça ne va pas ? demanda Batiza en lâchant les chaussures et la casaque.

— Je suis un peu fatigué. Tu m'as fait peur.

Quelque chose n'allait pas.

— Oui, je sais, j'ai perdu la tête, comme tu l'avais prévu, mais tout s'est bien passé, non ? Nous avons même dansé !

— Oui. Content que tu t'en sois aperçu. Tu dois tout utiliser, tout ce que tu as, et quand tu as l'impression d'avoir exploité tous les coups, danse.

— Comme Cassius Clay ! Tu vois que j'apprends !

— Oui. Dis-moi, qu'est-ce que tu dirais de partir en explorateur et de me laisser me reposer un moment ?

— Bien sûr. Tu gardes les chaussures ?

— Juste une paire. Toi, prends les autres et la casaque. Va voir ce que tu trouves et reviens me raconter, d'accord ?

— D'accord.

Batiza fit trente pas avant que son cerveau raisonne enfin correctement. Il revint sur ses pas. Minuto n'avait pas bougé, la main droite sur son pied, l'autre abandonnée.

Ils se regardèrent.

— Tu n'avais pas dit que cette niche était devenue un piège ?

Minuto soupira profondément.

— Avance. Va voir ce qu'il y a après le coude.

— Non. Je ne bougerai pas d'ici.

— Je t'en prie.

Pour la première fois, il sentit une note de supplication dans la voix de l'homme.

— Dis-moi ce que tu as, Minuto.

L'homme fixa longuement le cadavre de Rudy. Très longuement. Puis il secoua la tête.

— J'ai soixante-trois ans.

Il avait refusé de prendre appui sur lui et il lui avait fait jurer :

— Si on rencontre quelqu'un, tu me laisses où je suis et tu vas te battre, compris ? Moi je me débrouille.

— Mais...

Il n'y avait pas eu de mais. Minuto n'avait pas voulu lui expliquer ce qu'il avait, ni comment il se sentait. Il continuait à lui donner des leçons.

— Il a voulu en faire trop, c'est pour ça qu'il est mort aussi vite. Il avait déjà deux combats dans les pattes, et en plus on sait qu'il a passé du temps à mettre en scène le carnage pour Ringo. Il ne s'est pas reposé. Tu as vu comme il est facile de perdre ?

Batiza l'écoutait d'une oreille distraite. Il était inquiet, surtout parce qu'il avait l'impression que Minuto n'utilisait pas son bras gauche. Il repensa à la scène sur la plage, quand il était revenu après avoir fait disparaître Ricky. Minuto immobile, assis, qui se tenait l'épaule gauche.

Infarctus.

Le mot tournait dans sa tête, mais il ne l'aurait jamais prononcé le premier.

Ils trouvèrent le corps de Spot un peu avant un croisement, à côté d'une niche. Même traitement que Ringo, mais cette fois la boucherie était totale, exagérée, tout sauf naturelle. Sur les murs on pouvait lire des inscriptions en russe écrites avec du sang, il avait creusé les yeux de Spot et il avait même réussi à lui couper des doigts. Il n'avait pas une grande sensibilité artistique, le spectacle dans son ensemble n'était qu'un fatras de restes humains.

— C'est du gâchis, les spectateurs n'ont sans doute rien compris. Incompétent, murmura Minuto en enfilant le troisième élastique.

Batiza avait soif. Suffisamment pour avoir les lèvres sèches. Il avait hâte d'en finir, il ne voulait plus perdre de temps. Mais son Maître le freinait.

— À la prochaine niche, on se repose.

— Je n'ai pas sommeil.

— Je n'ai pas parlé de dormir, j'ai dit qu'on allait se reposer.

Une fois dans la niche, ils s'organisèrent. Batiza roula la casaque de Spot pour en faire un oreiller pour Minuto. À son énorme surprise, une demi-heure plus tard l'homme ronflait. Batiza en profita pour réfléchir mais, comme le lui avait expliqué Minuto, la fatigue, la soif et aussi un peu la faim rendaient l'opération plus difficile. Tout ce dont il était certain, c'était qu'il y avait déjà trois morts, ce qui ramenait à cinq le nombre d'adversaires à éliminer. Il écouta le silence, les yeux rivés sur la caméra. Il se demanda à combien s'élevait sa cote, il fit un doigt d'honneur et se mit à compter.

Au bout d'une éternité, Minuto se réveilla et le remplaça. Il le fit allonger et Batiza s'endormit mais une demi-heure plus tard Minuto le secoua. Il souriait et avait l'air bien plus alerte.

— Il s'est passé quelque chose pendant que tu dormais.

— Quoi ? Pourquoi, j'ai dormi combien de temps ?

— Un combat. Pas très loin. J'entendais mal, ça s'est probablement déroulé dans une niche. On a peut-être un quatrième élastique.

— Et toi, comment vas-tu ? demanda le jeune homme en se relevant.

— Bien.

Ils rassemblèrent leurs affaires et se mirent en route, toujours aussi lentement. Cette fois, Minuto avait opté pour le silence total. Pourtant, au bout d'un moment, ils se laissèrent guider par un son. Quand il fut évident qu'il s'agissait d'une voix, Minuto ralentit et demanda au jeune homme :

— C'est vrai ?

— Quoi donc ?

— Ce son, cette plainte. D'après toi, c'est réel ?

— Tu me demandes si ce n'est pas une hallucination ?

— Non, je te demande si c'est vrai ou si c'est une ruse.

— Bien sûr que c'est vrai !

— Tu es certain que ce n'est pas un piège ?

— Mais non. Personne ne peut feindre aussi bien.

— Tu te trompes.

Ils avancèrent et peu après ils découvrirent un autre mort. Klaus, l'autre Scandinave, le cou brisé, baignait dans une mare de sang. Quelque chose pointait de sa gorge, il avait probablement été étranglé et sa vertèbre s'était brisée.

La personne qui gémissait était à l'intérieur de la niche. Minuto et Batiza mirent dix minutes pour y arriver, un pas à la fois. La plainte était intermittente et semblait spontanée, involontaire. Toutefois ils se préparèrent et observèrent de loin. L'homme dans l'alcôve était sur le ventre. Ils reconnurent la silhouette d'Igor mais ne virent pas son visage. Il y avait des éclats de verre partout, Klaus et lui s'étaient battus en utilisant une vieille vitre ou quelque chose de semblable. Bien qu'un éclat sortît du flanc d'Igor, Minuto donna l'ordre à Batiza d'avancer avec prudence. Ils le retournèrent et obtinrent toutes les confirmations nécessaires.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Batiza. On attend qu'il meure ?

— Non, répondit Minuto qui observait Igor avec curiosité. Tu dis qu'il est impossible de feindre une telle douleur, pourtant je l'ai déjà vu faire. On peut même sembler quasi mort, si on a vu mourir assez de gens. Il faut bien connaître les nuances de la douleur, les détails. Quand quelqu'un te semble moribond, ne t'approche jamais de lui et ne lui tourne jamais le dos avant d'être certain qu'il ne feint pas.

— Comment je peux en être certain ?

— Dans le doute, tue-le.

Il alla passer l'élastique au pied de Klaus et choisit un éclat de verre long et fin. Il en enroula une extrémité dans la casaque de Spot.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je prends ce que je trouve.

Il retourna vers Igor, qui respirait encore. Son visage était couvert de sang, son nez en bouillie et son expression absente. Minuto se pencha sur lui.

— Dépêchons-nous, dit-il. Une minute.

Igor respirait et le regardait. Il ne dit rien, il émit un autre gémissement, continu et interminable. Minuto lui ferma les yeux puis prit une pose de joueur de billard, empoignant l'éclat de verre de la main droite, le tenant droit et immobile. Sa main gauche était appuyée sur son poing fermé, la pointe à quelques centimètres de la paupière. Il compta puis donna un coup sec.

Il retira un élastique, le passa au poignet d'Igor et lui donna deux tapes sur le genou, geste de réconfort posthume. Il restait quatre élastiques.

— Bien, dit-il en se relevant. Deux de moins. Et deux paires de chaussures. Comment te sens-tu, dans les tiennes ?

— Bien, merci.

— Cuir de chevreau, dit-il fièrement. Cuir de chevreau !

— Qu'est-ce qu'on gagne ?

Ils venaient de quitter Igor et Klaus quand Batiza posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres.

— Même si tu penses que ce n'est pas vrai, qu'est-ce qu'on gagne ?

— Un travail. Le gagnant cesse de combattre et travaille pour l'Organisation. Il n'est pas libre mais il peut se construire une vie. La laisse autour du cou, mais une vie. Ceci est le prix, si on arrive à supporter une pareille existence.

— Pourquoi tu n'y crois pas ?

— J'ai sélectionné personnellement tous les participants, la dernière fois. Je suis même allé en Inde prélever un homme dont on m'avait chanté les louanges. C'est moi qui ai choisi d'utiliser cette partie de la Garganella, je la trouve adaptée, simple, essentielle et fonctionnelle. Au début il n'y avait pas toutes ces caméras, les quelques-unes qui étaient installées servaient seulement à comprendre quand la compétition était terminée. Tout était clair, les règles précises...

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Cela ne lui a plus suffi. Les deux premières fois il a respecté l'accord, puis il a commencé à s'ennuyer.

— Guerrero ?

Minuto acquiesça.

— Pour lui, les joueurs sont devenus plus importants que le jeu. Ce qui l'intéresse n'est pas tellement qui gagne ou qui perd, mais ce qui se passe entre-temps. Vous n'êtes que des jouets. Donc il se fiche de tenir ses promesses.

Batiza lui lança un regard éloquent.

— Je ne suis pas un jouet.

— Oh si, tu es son jouet préféré. Depuis le début il t'utilise. Tu étais un pari intéressant, un jeune garçon candide qui ne connaissait rien ni aux combats ni à la mort. Magnifique, en plus. Tu incarnais le hasard parfait. Il a réussi à te faire devenir ce qu'il voulait...

— Il sait ce que je fais, mais pas ce que je suis, protesta le jeune homme.

— Mais si, il le sait. Quand nous nous sommes enfuis, il nous a laissés filer. Puis il a attendu pour voir combien de temps tu tiendrais avant de te remettre à

tuer. Même quand il nous a séparés, il l'a fait pour voir si tu te plierais à ses conditions, si tu perdrais le contrôle. Tu l'as satisfait. Quand il nous a réunis, c'était toujours pour la même raison, parce que je suis ton talon d'Achille, ton joker, ta variable incontrôlable. Si on me tue, que feras-tu ? Et surtout, si on ne me tue pas...

Aucun des deux n'avait envie de poursuivre sur ce sujet.

— C'est pour ça que tu t'es enfui ? La première fois, je veux dire. Parce que Guerrero n'est pas loyal ?

— Il est esclave de ses vices, expliqua Minuto avec mépris. Esclave de ses jeux. Et esclave de toi, tu sais ? C'est à double tranchant. Quand il veut quelque chose il le prend, c'est à lui. En même temps, lui aussi appartient à cette chose. Il est le patron de tout, mais tout est son patron. Il n'a ni limites ni freins. Il n'arrêtera pas avant que quelqu'un l'arrête.

— Jusqu'à ce que quelqu'un le tue.

— Oui.

— D'accord.

C'était une promesse, ils le savaient tous les deux. Minuto avait l'air fatigué.

— Maintenant ça suffit, ne me pose pas d'autres questions ou tu me forceras à te mentir.

Ils s'étaient assis dans un couloir. C'était peut-être l'après-midi.

— J'ai soif, dit Batiza.

— Je sais, il faut nous dépêcher.

— Est-ce déjà arrivé que quelqu'un meure de faim ?

Minuto sourit.

— De faim, non.

Soudain, le jeune homme eut un doute

— Le gagnant non plus, n'est-ce pas ? Je veux dire, ensuite on ne le laisse pas mourir ici ?

— Non, non, les enjeux financiers sont trop gros. On fait sortir le gagnant, qui est accueilli en grande pompe par M. Guerrero en personne. Il le fait monter dans sa Mercedes et l'emmène chez *lui*, pour s'asseoir à sa table et consommer un dîner préparé exprès pour lui. Il adore jouer le rôle du magnanime. Ensuite, s'il en a envie, il parle travail. D'ailleurs, qu'as-tu demandé ? Pour le dîner.

— Je n'ai rien demandé. Je n'étais même pas au courant de cette histoire de dîner, on m'a amené directement ici.

— Tu demanderas une fois sorti, dit-il le regard perdu dans le vide. Moi j'ai demandé des escargots.

— Quelle horreur !

Minuto éclata de rire. Un rire sincère.

— Je savais que tu allais dire ça. Mais c'est délicieux, j'adore les escargots. Ils sont longs à préparer, c'est le problème.

— Beurk.

Silence.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce que tu demanderas pour le dîner ?

Batiza réfléchit.

— Un cheeseburger et des frites. Avec de la mayonnaise et du ketchup.

— Tu trouves que c'est un menu digne d'un gagnant ?

Le jeune homme eut un sourire méchant.

— Demander un prix, c'est admettre que cette compétition est sérieuse. Que cette horreur vaut quelque chose, que Guerrero vaut quelque chose. Je ne lui donnerai pas cette satisfaction. Un cheeseburger et des frites. Avec de la mayonnaise et du ketchup.

Minuto sourit et acquiesça. Ils furent interrompus par un cri.

Le cri semblait parti de très loin, ce qui était peut-être le cas, mais la Garganella n'était pas si grande. La voix rauque et caverneuse, les pas lourds qui approchaient. Tout ceci évoqua à Batiza les bruits dans le noir, l'homme du premier camion qui chargeait. Minuto et lui sautèrent sur leurs pieds, en alerte.

— Ça vient de la droite, affirma Minuto.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On se tient prêts.

Ils étaient loin de la dernière niche et tourner le dos n'aurait pas été intelligent. La personne qui arrivait pouvait ne pas être seule. Ils n'avaient pas le temps de réfléchir, juste de se préparer à l'impact. L'homme approchait au pas de course en hurlant. La seule certitude de Batiza était qu'il ne s'agissait pas de Fester.

Golem apparut dans le couloir, les cheveux flottants, la bouche ouverte en un ricanement, les vêtements aussi immaculés qu'au début du jeu. Il parut ne pas les voir, il ne freina pas sa course, Minuto attrapa Batiza par la casaque et le plaqua contre le mur, mais le tissu léger entrava son geste décidé et le Maître fit un pas, instinctivement, pour protéger son élève. Il commit l'erreur qu'il attendait depuis toujours de son élève. Il reçut la tête de Golem en pleine poitrine, avec une violence inouïe. Il heurta le mur et cracha quelques gouttes de sang. Batiza avait

les yeux rivés sur lui.

Minuto ?

Il ne vit pas la main arriver, mais il la perçut. Il attrapa le poignet de Golem à l'aveuglette, le tordit. Minuto glissa par terre, Batiza fut gagné par la terreur et la panique.

Minuto !

L'autre était sur lui, il sentit arriver sa jambe dans son estomac, ses muscles se raidir

DÉGAGE, PUTAIN !

et il encaissa le coup. Puis tout prit fin, Golem s'écarta, dégagea son bras, se remit à courir et Batiza ne pensa pas une seconde à ce qu'il avait promis à Minuto quelques heures plus tôt, il se jeta sur lui en faisant tout ce qu'il avait vu à la télé et qu'il savait qu'il ne fallait pas faire. Minuto ne répondait à aucune stimulation, il était inanimé, peut-être pire.

Non !

Golem s'éloignait dans le couloir, toujours en courant. Il n'avait pas cessé de hurler.

La déshydratation ne l'avait pas empêché de pleurer. Minuto respirait, ce qui était déjà quelque chose. Batiza avait crié, il s'était adressé à la caméra, il avait demandé de l'aide, il avait demandé un médecin, il avait maudit Guerrero et tous les fils de pute qui le regardaient, il était retourné vers Minuto, il l'avait appelé, bercé, il lui avait soulevé les jambes, déboutonné la chemise, fait de l'air, et à nouveau les mêmes gestes, dans le même ordre.

— Tais-toi.

— Minuto ! MINUTO !

— Tais-toi. Pourquoi tu cries ? Tais-toi.

— Tu es vivant ? Tu es vivant ? répéta-t-il, conscient de la stupidité de la question.

Minuto avait toujours les yeux fermés, il parlait le visage penché d'un côté, ensanglanté.

— Il t'a frappé en traître ! Il t'a frappé en traître, tu as craché du sang. Comment te sens-tu ? Tu vas bien ? Dis-moi que tu vas bien.

Minuto ouvrit les yeux.

— Vous avez combattu ?

— Non, j'ai... Il s'est enfui, mentit-il. Il t'a frappé et il s'est enfui, je ne l'ai pas suivi parce que, tu sais, cela aurait pu être une ruse.

Minuto roula sur le côté droit, posa sa main sur le sol, mais Batiza l'arrêta.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou ? Tu dois rester tranquille.

Mais Minuto l'écarta avec rudesse. Il prit appui sur son bras et s'assit.

— On ne sait même pas ce qu'il t'a fait. Mieux vaut attendre.

— Quoi ?

Le regard de l'homme était étrange. À la fois froid et un peu fou, comme un animal traqué.

— J'attends un médecin ? J'attends que Guerrero m'accorde la grâce ?

Il se releva en se tenant l'épaule gauche.

— Qu'est-ce que tu as à l'épaule ? Tu t'es cogné contre le mur ?

Minuto fit une moue de dédain.

— Il en manque combien ?

— Quoi ? Qui ?

Batiza perdait les pédales.

— Hommes. Élastiques. Combien.

— Ah. Trois. Mais nous ne savons pas s'ils sont tous vivants.

— De qui s'agit-il ? Aide-moi à me souvenir.

— Fester, ce fou qui nous a foncé dessus et puis... l'autre Noir, le plus petit.

— Pongo.

— Pongo, c'est ça.

— Bien. Alors allons-y.

Il avança d'un pas incertain. Il ne se tenait plus l'épaule, mais son bras gauche restait plaqué contre son corps.

— Écoute, pourquoi on ne revient pas sur nos pas ? demanda Batiza. Le type est parti de l'autre côté, je ne pense pas qu'il va faire le tour.

— On va finir le parcours. Si on ne trouve ni Fester ni Pongo, on reviendra au point de départ.

— Il ne vaudrait mieux pas...

— Non. Quelle que soit ton idée, ça ne vaut mieux pas. Pas dans ces conditions. Allez, dépêchons-nous. Reste à côté de moi, près du mur. Nous ralentirons aux tournants.

Ils avancèrent un peu sans mot dire. Minuto respirait avec bruit. Batiza avait peur qu'il ait une côte fêlée, ou bien un problème au poumon, un épanchement, une hémorragie...

— Quand tu auras battu les autres, quand tu les auras tous tués, alors tu penseras à moi.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis... Je dis que je ne veux pas mourir comme un vieux, expliqua Minuto plus bas. Tu as compris ?

Oui, il avait compris. Mais il ne voulait pas avoir compris.

— Je te ferai sortir, je...

— Non.

Minuto accéléra.

— Je ne t'ai jamais rien demandé mais tu as une dette envers moi, même si je sais que je suis la cause de tout ceci.

— Tu n'as pas été...

— Ne m'interromps pas, je n'ai pas beaucoup de souffle. Tu me dois quelque chose. Tu me dois ça. Si je ne m'en sors pas, si tu vois que mon état empire, si je risque de *ne pas mourir* au combat, alors tu devras t'en charger.

— C'est hors de question.

Minuto l'attrapa de sa main valide par la casaque, l'attira, colla son visage au sien.

— Je t'ai tout donné. Tout ce que je connaissais, tout ce que je sais, et aussi tout ce que j'avais, pendant un temps. J'ai été ton père, tu as été mon fils. Je t'ai protégé. Maintenant, c'est ton tour.

— Nous sortirons d'ici ensemble, tu verras, insista Batiza.

— D'accord. Si ça doit se passer comme ça, ça se passera comme ça. Mais si je suis tellement mal que je suis incapable de combattre... et même de me défendre... Ne me laisse pas mourir dans le déshonneur, conclut-il en le regardant droit dans les yeux, suppliant.

— D'accord, murmura Batiza.

— Jure-le-moi.

— J'ai dit que...

— Jure-le-moi.

— Minuto...

— Jure-le-moi !

Batiza rassembla toutes ses forces et parvint à faire un signe du menton. Cela suffit à Minuto. Il le lâcha et inspira profondément deux fois. Puis, avec une grimace, il se leva.

— Maintenant, essayons de sortir d'ici.

Le parcours était presque terminé, les niches vides. Minuto boitait. Sa jambe gauche était rigide, son bras encore pire. Il respirait mal, son regard indiquait qu'il avançait au prix d'énormes efforts. Batiza aurait volontiers combattu contre les huit hommes qu'il craignait au début, si cela avait pu accélérer le jeu et l'amener à la fin.

La fin.

Quand ils se retrouveraient tous les deux, que se passerait-il ?

Il regardait Minuto, il pensait à la promesse qu'il lui avait faite mais tout de suite son esprit glissait, s'évadait. Quand il aperçut le corps, il poussa un cri de joie !

— MINUTO ! MINUTO ! ÉLASTIQUE ! C'EST CE FILS DE PUTE !

Il se pencha pour retirer délicatement un élastique du poignet de Minuto et courut vers le corps de Golem, pieds nus, le visage, les cheveux et sa belle tunique couverts de sang.

— Doucement, l'enjoignit Minuto alors qu'il approchait. Vérifie bien.

— Il est mort, il est mort !

Batiza le retourna, lui envoya un coup de pied.

— Fils de pute de merde !

Il lui passa l'élastique au pied.

— Ne dis pas de gros mots.

Minuto passa à côté de lui et observa le corps, sans s'arrêter.

— Cette fois non plus ce n'était pas Fester. Peu de coups, un travail fait à la va-vite.

Batiza trotтина derrière lui.

— Alors c'était Pongo. On va trouver Fester, il en manque deux et deux je peux y arriver, je n'ai tué que Rudy et depuis j'ai dormi, je suis en pleine forme. C'est presque fini, dit-il en sautillant, c'est presque fini.

— Tu parles trop.

— Oui, excuse-moi.

— Non, ce n'était pas un reproche. Tu n'as ni mangé ni bu depuis deux jours, expliqua Minuto, tu dois essayer de rester calme.

— Je me sens bien.

— Je sais. Justement. Fester a décidé de t'attendre, tu l'as compris, n'est-ce pas ?

— Oui, bon, peu importe. Ou plutôt si, ça m'importe, parce que c'est mieux comme ça.

Minuto soupira.

— Essaie de ne pas perdre la tête quand tu te battras contre lui, d'accord ?

— Non.

— Comment ça, « non » ? Tu sais que l'émotivité est ton point faible. Si tu ne te contrôles pas, tu perdras.

— Ce n'est pas dit.

Batiza sentit une étrange contraction, douce, dans son estomac. Il savait ce qu'il allait dire et c'était une très belle sensation. Parler en adulte.

— Tu vois, Minuto, quand j'ai tué l'ancien maître de Birillo, je savais que j'étais en train de le tuer. Je n'ai pas réfléchi, mais je le savais. Et ça m'allait. Je l'avais décidé. Je n'ai jamais tué par hasard, même quand j'étais obligé de le faire au bout du compte c'était moi qui décidais. J'aurais pu ne pas réussir, deux ou trois fois j'ai failli perdre, je sais. Mais... Comme disait toujours un de mes amis, on s'habitue à tout. Au début, rien que l'idée de le faire me rendait fou. Puis j'ai appris à le supporter. Puis je m'y suis habitué, cela m'est même devenu indifférent. Cela a duré un moment, mais ensuite...

— Ensuite ça a commencé à te plaire.

— Oui. C'est tout ce que je sais faire. C'est tout ce que je suis. C'est tout ce qui reste de moi. Si je ne tue pas, je disparaîs, dit-il en haussant les épaules.

Minuto acquiesça.

— Quand il s'agit de toi, je sais que j'ai tendance à me distraire, mais avec Fester c'est différent. Alors, si ceci est devenu ma nature, il est juste que je la laisse libre.

Il s'aperçut que son Maître ne l'écoutait plus. Il s'était arrêté et Batiza suivit son regard. Il vit Fester sortir de la dernière niche avant le virage. Simplement, de façon désamante, il s'offrait à la rencontre qu'il devait moralement à Batiza.

— N'en fais pas une affaire personnelle, lui recommanda encore Minuto.

— C'est une affaire personnelle.

— Oui, ça l'est, mais pas ici, pas...

— Minuto. C'est une affaire personnelle.

— C'est une faiblesse.

Batiza lui sourit.

— Après lui, on aura presque terminé.

Ce fut triste. Dès le début. Terriblement sérieux, terriblement triste. Ils n'échangèrent pas un mot, pas une blague sur les dents en or ou sur qui avait baisé qui. Les cent dix kilos de Fester contre les quatre-vingt-deux de Batiza. Tous deux se recueillirent un moment pour se concentrer. Fester plongeait en lui-même. Batiza pensa à Annalisa. Annalisa qui préparait le café la première fois qu'il l'avait vue, pendant qu'il frappait les reins de Fester. Annalisa et son petit rire quand il reçut le coup de tête dans l'oreille et que tout se mit à tourner. Annalisa qui s'offrait au baiser, en contre-jour sur la plage, tandis que la main de Fester se brisait enfin sous son talon. Quand il se sentit fatigué, quand son nez explosa de douleur, il pensa au film. Aux détails. À sa voix qui hurlait tellement qu'elle n'était plus humaine, on aurait dit une mouette folle. Il s'éteignit, laissa aller son corps, chaque partie qui entrait en collision avec des muscles durs et des tissus mous, la

chaleur de la fureur qui le frappait à la tête. Il sentit que Fester lui brisait deux côtes, l'une piqua un poumon mais n'y entra pas. Batiza mit la douleur en veille, prêt à la libérer au moment voulu. Il ne réfléchit pas, ne suivit aucun schéma, laissa la rage le dévorer. Il frappa tout ce qu'il pouvait avec tout ce qu'il avait à sa disposition. Quand il fut suffisamment proche du visage de Fester, il se jeta sur sa bouche et mordit sa lèvre en secouant la tête. Il cracha ce morceau de chair beaucoup, beaucoup plus tard. D'abord il y eut l'ouïe avec les bruits aqueux qu'il connaissait bien ; puis le toucher, qui lui transmettait des sensations douloureuses dans les mains, les pieds. Il frappait dans le vide, il frappait une masse inerte. Il ralentit, puis s'arrêta. Le corps de Fester était marqué par les coups mais, à part sa bouche, il était intègre. Batiza ne sentait plus ses yeux ni son nez, cassé pour la deuxième fois, cette fois sans appel, il émettait un sifflement en respirant et ne tenait plus sur ses jambes. Il chercha Minuto qu'il aperçut dans un coin, le bras gauche tendu, la main droite sur son épaule. Un sourire à peine esquissé.

— Ici, c'est terminé, dit Batiza en crachant du sang qui ne lui appartenait pas. Je t'emmène.

Minuto s'était rendu, il passa son bras droit autour des épaules de Batiza. Il avait insisté pour contrôler ses blessures, mais le jeune homme semblait ne ressentir aucune douleur, même pas au nez.

— C'est une mauvaise fracture, cette fois il va falloir procéder à une vraie opération de chirurgie esthétique.

— M'en fous, je le garde comme ça. Excuse-moi pour le gros mot.

— Tant pis, de toute façon c'est une bataille perdue.

Ils se firent une grimace qui se voulait un sourire.

— Maintenant on retourne au point de départ, c'est bien ça ?

— C'est ça. Mais tu devrais te reposer avant d'affronter Pongo.

— Je ne me repose pas, je ne m'arrête pas. Je le trouve, je le tue et ensuite on décide ce qu'on fait. Ça te va ?

— J'ai le choix ?

— Non.

Minuto se traînait en essayant de cacher à Batiza ses contractions de douleur.

— Donc, maintenant on retourne dans la salle et on attend Pongo. Ensuite je le suis. Ensuite, ensuite on attendra. On attendra. Tu as très soif ?

— Pas très, non.

— Moi non plus. Bon, on retourne dans la grande pièce et on attend. On attend, je tue Pongo et on attend encore. Si personne ne vient, on continue d'attendre. On a à manger, n'est-ce pas ? C'est ça que tu voulais dire, quand tu as

dit qu'il ne fallait pas salir les cadavres, non ? On va commencer par Pongo, il sera plus frais, et même si la soif persiste, en avalant de la viande on avale du liquide. On ne va pas faire de chichis, hein ?

— Non, c'est sûr.

Minuto le laissait parler, traînant sa jambe gauche du mieux qu'il pouvait. Elle ne répondait plus.

— On peut résister pendant des jours, poursuivit Batiza. À la fin les spectateurs en auront marre et ils nous feront sortir. Le public, il faut gagner les faveurs du public.

Minuto lui adressa un regard empreint de pitié.

— Tu as été très fort. Tu mérites ton hamburger.

— Cheeseburger. Cheeseburger avec des frites. Et de la mayonnaise. Et du ketchup.

— Oui.

Le corps était étendu en forme de croix dans la grande salle. On avait essayé de lui arracher la tête, mais en vain. Il y avait du sang partout mais il était évident que la majorité du travail avait été effectuée en le cognant contre le banc en fer accroché au mur. Batiza et Minuto le regardèrent sans comprendre.

— Fester était propre, dit Minuto.

Il n'eut pas besoin de s'approcher du corps de Pongo pour comprendre. Il regarda Batiza et dit :

— Tu n'as pas écouté le cœur de Golem. Ne me laisse pas mourir comme un vieux, ajouta-t-il dans un souffle.

Le jeune homme eut à peine le temps de l'attraper par le bon bras et le jeter sur le corps de Pongo, pour que sa chute soit amortie, que déjà Golem lui enserrait la gorge avec son coude. Une prise dont il est très difficile de se dégager.

Il ne pouvait pas regarder Minuto, il ne pouvait pas penser à Minuto, il étouffait.

Putain, je me suis fait avoir !

Minuto l'avait prévenu de ne pas se fier aux apparences, aux morts, aux moribonds, il le lui avait dit, mais il avait tout de même commis l'erreur. Il vit une série de points noirs et pensa que cette fin était vraiment stupide. Il se sentait partir, la seule chose qu'il distinguait encore nettement était une caméra. La petite lumière allumée qui clignotait. Les enseignements de Minuto défilèrent dans sa tête l'un après l'autre, en ordre chronologique. Une drôle de façon de revoir sa vie.

Il cessa de s'agiter, de résister, ses mains se baissèrent, ses genoux cédèrent. Il

abandonna ses quatre-vingt-deux kilos suspendus au coude de Golem. Qui pouvait l'étouffer, mais rien d'autre.

Petits points

Petits points

Petits points noirs

Il avait une seule chance.

Il eut raison. L'étau se desserra. Golem aimait le spectacle, il n'était pas du genre à le tuer en l'étranglant, tout simplement. Pas lui, pas Batiza qui les avait fait attendre, tous les neuf. Batiza qui était la star. Il fallait le tuer plus lentement. Ses yeux lui faisaient mal alors Batiza fit comme s'il était aveugle, il essaya de se rappeler comment était Golem la dernière fois qu'il l'avait vu. Couvert de sang, par terre, les cheveux incrustés. Pieds nus. Cela aurait pu avoir changé, bien sûr, tout était question de chance, de secondes, d'instinct.

Un coup simple, basique.

Il tomba par terre, sentit sa gorge libre, l'air qui circulait, Golem qui lui donnait un coup de pied

Maintenant !

puis un autre. Il inhala tout l'air qu'il pouvait en ouvrant la bouche, il attrapa le pied et mordit avec tant de force qu'il craignit que sa mâchoire restât bloquée. Cette fois Golem hurla pour de bon. Batiza sentait sa bouche pleine de sang, il avait du mal à respirer par le nez, mais il savait que dès qu'il reprendrait son souffle il devait proposer une alternative tout aussi douloureuse.

Simple. Essentielle.

Il ouvrit la bouche et saisit les testicules. Ce n'était pas assez. Sa main ne serrait pas, pas comme il voulait, ses bras étaient engourdis et Golem lui assenait des coups de poing sur la tête. Il fit comme la toute première fois — des siècles auparavant, pas quatre ans plus tôt. Il guida sa bouche jusqu'aux mains et mordit. Le tissu le gênait, Golem criait et lui martelait la tête de ses poings, de plus en plus faibles. Lui aussi était fatigué. Alors Batiza arracha le pantalon avec ses mains et le gland avec ses dents. Ensuite, il s'accorda dix secondes pour respirer. Il serra les doigts, leva les coudes et visa le visage. Les orbites, le nez, les dents. Il ressentait un élancement continu de ses coudes à ses doigts mais c'était supportable, désormais il supportait tout. Il aurait pu s'arrêter et choisir une arme, mais Minuto avait raison, il était comme Fester, on l'avait élevé à mains nues et à mains nues il devait tuer. Il envoya son genou contre son cou trois fois avant d'entendre le bruit qu'il attendait. Pourtant il n'arrêta pas, il frappa encore avec ses poings, avec ses pieds. Soudain il cessa, sans aucune raison. Il avait du mal à réfléchir, il caressa l'idée de s'évanouir. Puis il regarda vers le cadavre de Pongo et

il ne vit pas Minuto.

Son esprit s'alluma à nouveau.

Il essaya d'ouvrir les yeux le plus qu'il pouvait.

— Minuto ? appela-t-il d'une voix incertaine.

Pas de réponse. Il avança au hasard en faisant attention où il mettait les pieds, avec tout ce sang et les cadavres, il ne voulait pas qu'on le prenne pour l'un d'entre eux. Puis il le vit. Il n'était pas allé loin, il gisait à plat ventre à deux mètres de Pongo. Il avait peut-être tenté de se mettre à l'abri. Il s'approcha et répéta son nom comme un disque rayé.

— Minuto... Minuto... Minuto...

Il respirait, il était vivant. Il l'allongea sur le dos et entendit un gémissement. Ses mains sur le visage de son Maître avancèrent à tâtons. Il essaya de l'attraper par les épaules, les clavicules, le cou, ses mains moites glissaient sur le sang, trop faibles pour saisir. Batiza se pencha jusqu'à lui effleurer le visage de ses lèvres, écoutant, fouillant dans ce râle à la recherche de mots.

— ... je ne veux pas...

— Oui. Quoi ? Qu'est-ce que tu ne veux pas ?

— ... je ne... veux pas...

Un spasme, la tête de l'homme partit vers l'arrière, les coins de sa bouche pleins de salive, il aurait pu vomir. Le jeune homme lui passa une main derrière la nuque, l'aida à soutenir sa tête, ses larmes coulaient à nouveau, obstruaient le peu de vue qu'il lui restait, le rendaient confus. Mais il voyait encore avec les mains, comme son Maître le lui avait appris. Les tendons de Minuto se détendirent, imperceptiblement.

— ... vieux...

— Je suis là. Dis-le-moi. Dis-moi.

Il se pencha, l'oreille au-dessus de sa bouche, à nouveau suspendu, puis il comprit que ce n'était pas ce que voulait l'homme. Il lui souleva la tête, chercha son regard et les yeux de Minuto trouvèrent le peu que les siens offraient. Il était lucide, Batiza le savait.

— ... je ne... veux pas... mourir comme... un vieux...

Respiration âcre, lourde, difficile.

— Ne me le demande pas, dit Batiza en le berçant contre sa poitrine pour se faire bercer, ne me le demande pas, Minuto, ne me le demande pas.

Mais c'était ainsi. Peu importait que cela s'appelât infarctus ou autre chose, il était emporté, au milieu de la poussière, sans gloire, sans honneur, même pas celui d'une défaite. Calogero Spallavena, dit Minuto, mourait exactement comme il ne le voulait pas. Il mourait comme un vieux, et Batiza le savait.

— Je t'en pr...

Sa main perdit le peu de prise qui lui restait sur la peau du jeune homme et retomba.

— Minuto. MINUTO !

Il râlait encore. Il restait peut-être un peu de temps. Batiza le posa par terre comme s'il était en cristal. Il bondit sur ses pieds, dévoré par la terreur, la douleur, perdit définitivement le contrôle, se jeta contre la caméra en hurlant.

— GUERRERO ! IL MEURT ! APPELÉZ QUELQU'UN, ENVOYEZ UN DOCTEUR ! J'AI GAGNÉ, DE TOUTE FAÇON !

Il donnait des coups de poing dans le vide en essayant d'atteindre son objectif si petit, si énorme.

— S'IL MEURT JE ME TUE MOI AUSSI ET IL NE TE RESTERA RIEN ! TU AS COMPRIS ? GUERRERO RÉPONDS-MOI ! GUERRERO !!!

Puis ses si beaux yeux bleu ciel, limpides, lavés par les larmes, eurent un instant d'hésitation. Pas de doute, ni même de surprise, juste... de l'attention. Il écouta. Entendit un petit bruit, au fond. Un bruit connu, qui cette fois venait de lui. Il n'y eut rien d'autre dans son regard, aucune compréhension. Il descendit à terre avec la grâce d'un ange, chaque muscle enfin détendu. Il toucha le sol avec un bruit léger. Ses yeux sans regard vers l'obscurité, le cou tourné dans une position nouvelle. Derrière lui, l'homme qui lui avait tout appris, à combattre, à compter, à s'abstraire, à simuler la douleur, à feindre une mort imminente, le regardait.

Le Maître avait dépassé l'Élève.

La trappe s'ouvrit et une lumière faible, jaunâtre, éclaira le visage du gagnant. L'échelle fut descendue et l'homme y grimpa lentement, comme s'il avait tout le temps du monde. Au-dessus, des mains se tendirent pour l'aider. Les applaudissements partirent. Bruno, le Créole, les Sous-fifres, Frankenstein et le technicien vidéo. Quelqu'un lui tendait une serviette mouillée tiède, un autre une petite bouteille d'eau, un autre un blouson à enfiler par-dessus le sang et la crasse. Un pas après l'autre, sans un mot pour personne, l'homme traversa les couloirs vers la lumière. Au fond, la porte rouge s'ouvrit sur son passage. Derrière, la Mercedes noire, brillante, belle, qui l'attendait. Le Vieux descendit de la place du passager en mimant un applaudissement arthritique, le sourire méchant et triomphant. Il lui ouvrit la portière arrière. Le confort du siège en cuir, la chaleur de la fourrure sur lui. Minuto baissait les yeux vers ceux de Birillo qui frétillait de la queue, heureux de retrouver son Maître qui lui grattait la tête. Ils se perdirent dans un instant d'amour réciproque et le Vieux en profita pour se pencher depuis

le siège avant.

— J'ai fait préparer des escargots pour le dîner. Cela vous convient-il ?

Minuto jouait avec l'oreille de Birillo.

— Non. J'ai changé d'avis. Je veux un cheeseburger avec des frites, de la mayonnaise et du ketchup.

Le Vieux dégaina un sourire de rapace.

— À vos ordres, monsieur Guerrero.

MERCI

À Mauro pour chaque chose et son contraire, à Matteo pour sa patience, à Grand Stefano majeur qui y a cru, à Michele qui a eu foi, à Petit Stefano pour y être entré pour de bon, à Claudia, Vito, ro, Susy, Samuele, Vale, Pietro et à tous les lecteurs de la première et de la dernière heure pour le soutien, l'obstination, les larmes, les questions et les longs silences, à Bosko et Divna Perović pour les traductions en serbe et le cadeau du nom du protagoniste, à Carlo pour la consultation *in extremis*, à Andrea et Giovanni, visages de Batiza, à tous les visages, les voix et les mails de Rizzoli et à tous les visages, les voix et les mails de l'éditeur Sergio Bonelli, à Tiziana qui j'espère me sourira encore, à Lana, Skippy et Garrett, parties de moi ici, à Lippa et Tilly, parties de moi ailleurs. À Virginia, et c'est vraiment tout.

Titre original : *Mani Nude*
Éditeur original : © 2008 RCS Libri S.p.A., Milan

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2014

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

À MAINS NUES

Il a seize ans, une gueule d'ange, un avenir tout tracé. Un jour, il se rend compte qu'il peut tuer sans le moindre scrupule. Un monde nouveau s'offre à lui...

Davide a eu une enfance choyée et sans histoires. Un soir, lors d'une fête, il est kidnappé et enfermé à l'arrière d'un camion. Tapi dans le noir, un inconnu lui saute dessus et tente de le massacrer. Terrorisé, Davide agit par réflexe et tue son adversaire. Il est alors conduit dans une cave, où il rejoint d'autres prisonniers. Comme lui, ils sont là pour s'entraîner à combattre et intégrer un jour l'élite des tueurs. Abasourdi, Davide comprend que son seul moyen de survie est de tuer. Il remporte chacun de ses combats. Un jour il décide de s'enfuir, mais l'organisation ne l'entend pas de cette oreille...

Naît-on assassin ? C'est la question que se pose Davide tout au long du roman lorsqu'il découvre qu'il peut tuer avec ses poings sans le moindre scrupule. Analyse psychologique très fine sur les rapports entre kidnappeur et otage, *À mains nues* raconte l'éducation par la violence d'un gladiateur des temps modernes.

Paola Barbato est née à Milan en 1971 et vit sur les bords du lac de Garde. Elle est scénariste pour la télévision. *À mains nues*, véritable *Fight Club* italien, est son premier roman.

Roman traduit de l'italien par Anaïs Bokobza

Cette édition électronique du livre
À mains nues de Paola Barbato
a été réalisée le 27 août 2014 par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207116241 - Numéro d'édition : 253213).
Code Sodis : N55814 - ISBN : 9782207116258.
Numéro d'édition : 253214.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo